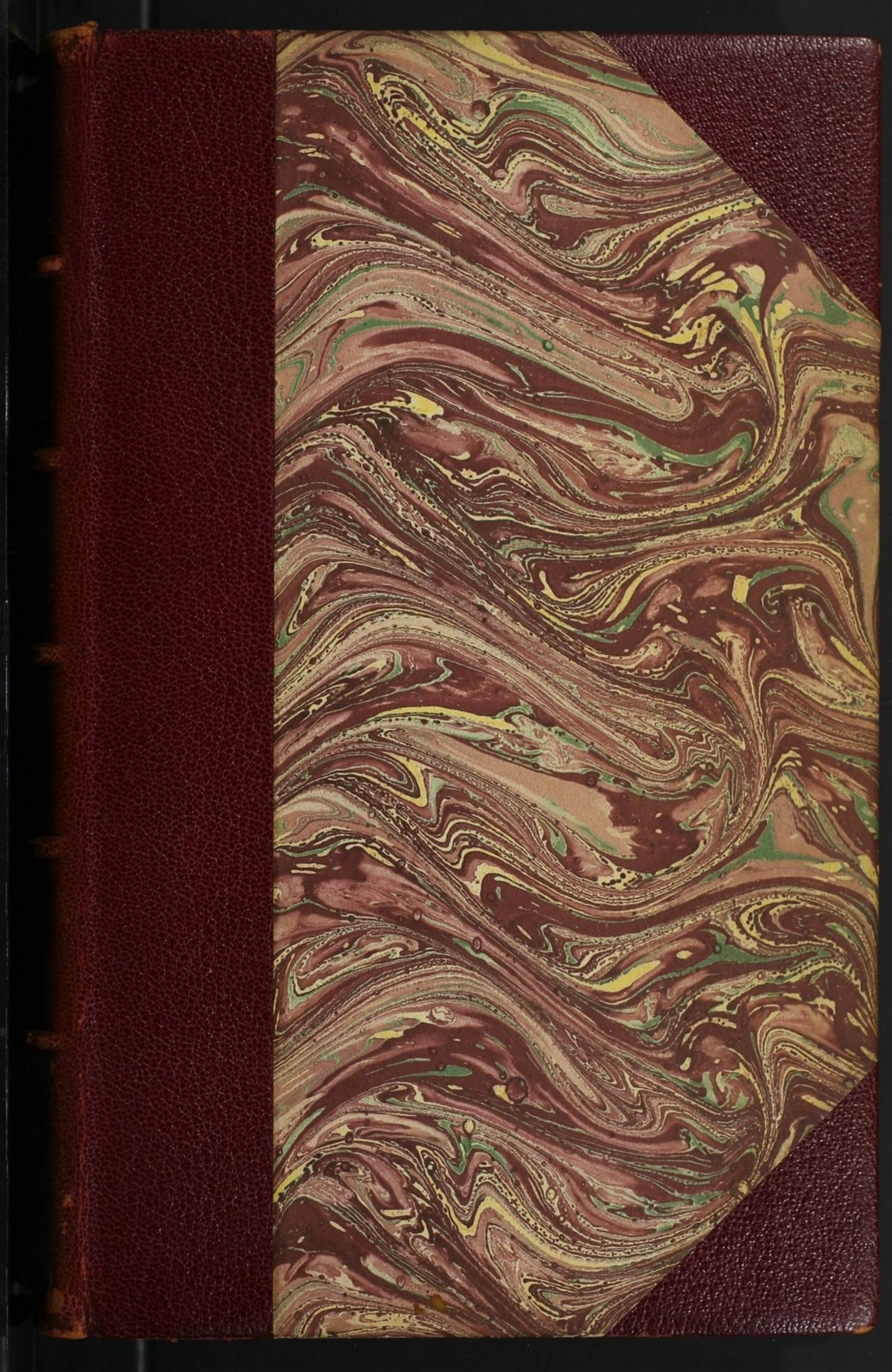

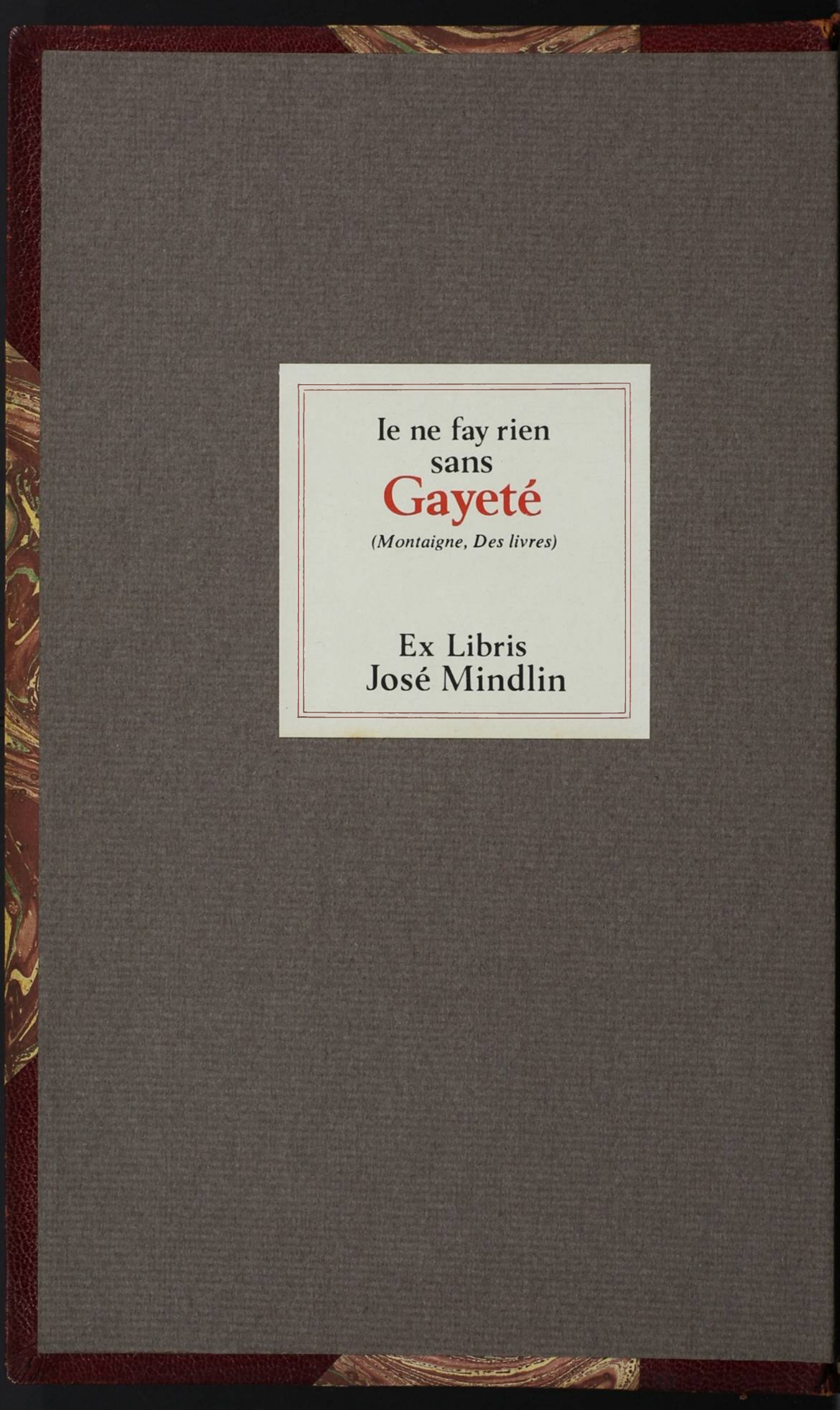

Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Au dépôt des publications de la Librairie P. Bertrand,

CHEZ MM. TREUTTEL ET WÜRTZ, A STRASBOURG.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD,

DE RIO DE JANEIRO A LIMA, ET DE LIMA AU PARA;

EXÉCUTÉE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

PENDANT LES ANNÉES 1843 A 1847,

SOUS LA DIRECTION DE

FRANCIS DE CASTELNAU.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 53 (ANCIEN 65).

1850.

EXPÉDITION

DANS LES PARTIES CENTRALES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE XIV.

LE FORT SAN-JOAO DAS DUAS BARRAS. — REMONTE DU TOCANTINS.

Nous fûmes reçus au fort de San-Joâo par un jeune officier qui avait commandé la place pendant deux ans et qui allait retourner au Para, un nouveau commandant étant arrivé depuis peu de jours. La garnison du fort est habituellement d'une trentaine d'hommes ; elle est, ainsi qu'une douzaine de femmes et d'enfants, distribuée dans trois ou quatre maisonnettes situées autour de la grande case. Nous trouvâmes à la porte le nouveau commandant, vieillard hypocondriaque, court et épais, à la peau tannée et au regard couvert et brutal : tout dans cet homme annonçait la bassesse et l'avidité ; nous verrons bientôt combien son caractère correspondait à son apparence physique. Il avait passé sa vie entière dans les petits fortins de l'Amazone et du Rio Negro, et nous fûmes vivement choqués de la manière dont il traitait ses soldats. Bien qu'il n'eût que le grade de lieutenant,

ceux-ci devaient lui donner, sous peine du fouet, le titre d'Excellence. Sur la remise que nous lui fîmes de la *portaria* impériale et des lettres du président de Goyaz, il nous reçut avec des marques absurdes de respect, et alla chercher les clefs du fort pour me les apporter sur une assiette d'argent. Ce qui nous fit beaucoup plus de plaisir que ces honneurs exagérés, furent quelques bonnes tasses de thé, des galettes et des biscuits que nous dévorâmes avec avidité. On nous apporta ensuite un ragoût de tortue qui eut le même sort, car il y avait longtemps que nous n'avions pu manger à notre faim. Une énorme tortue fut aussi donnée à nos gens qui avaient aussi bien besoin d'un repas substantiel. Ce reptile forme, avec d'excellentes oranges, la principale nourriture des habitants. Le commandant nous avoua que ce n'était pas sans une vive inquiétude qu'il avait vu déboucher notre petite escadre; il s'était cru à la veille d'une attaque de sauvages de l'Araguay; et ce ne fut pas sans autant de plaisir que d'étonnement qu'il vit déployer la bannière brésilienne sur des embarcations venues par une voie si peu connue.

Le soir, le vieux commandant m'apporta un magnifique hamac couvert de plumes éclatantes qu'il me pria vivement d'accepter. Il nous parla longuement des gens du Para que nous avions rencontrés sur l'Araguay, et nous dit que les femmes étaient des esclaves fugitives, pour la capture desquelles on avait promis une récompense qu'il convoitait avec

avidité ; il me supplia avec des larmes dans les yeux de le mettre à même de gagner cette prime. Il est, sans doute, inutile de dire que je fus peu touché de sa prière ; mais malheureusement quelques uns de nos gens furent moins discrets, et le soir nous eûmes le chagrin de voir partir à la poursuite de ces esclaves plusieurs embarcations bien armées. Nous nous endormîmes en faisant des vœux pour ces pauvres femmes qui avaient déjà bien souffert.

Le 15, au point du jour, nous apprîmes par les éclats de joie du commandant que les fugitives avaient été saisies, et bientôt nous vîmes revenir les malheureuses femmes auxquelles on avait déjà arraché ainsi qu'à l'enfant les haillons que nous leur avions donnés pour se couvrir. Le vieux lieutenant entra dans ma chambre, et se montra aussi insolent qu'il avait été plat la veille. Il venait, en épelant pour la troisième fois nos dépêches, de s'apercevoir que nos papiers n'étaient destinés qu'à la province de Goyaz; et, comme nous nous trouvions dans celle du Para, il se croyait en droit de donner cours à sa grossièreté naturelle; il commença par se jeter sur son hamac, puis il me déclara qu'il ne se croyait pas autorisé à nous laisser continuer notre voyage vers le Para, où, disait-il, il savait que je comptais aller. Je lui rappelai avec calme que je lui avais déjà dit la veille que mon intention était de remonter le Tocantins et de retourner à Goyaz; mais j'ajoutai que si j'avais voulu pren-

dre une autre direction je ne lui en aurais certainement pas demandé la permission, ce dont il ne tenait qu'à lui de s'assurer en comparant les forces qui étaient à sa disposition à celles qui étaient à la mienne. Il parut surpris de l'observation, et devint un peu moins impertinent; cependant il me demanda à plusieurs reprises quand je comptais quitter le fort. Je lui répondis que j'aurais voulu déjà en être bien loin, mais que la nécessité d'en déterminer astronomiquement la position m'y retiendrait quelque temps. Cette nouvelle ne parut nullement lui être agréable.

Les grossièretés de ce vieillard étaient en partie compensées par les procédés du jeune officier qui nous avait reçus d'abord. Grâce à lui, nous nous procurâmes les vivres nécessaires à la nourriture de l'équipage, que le vieillard déclarait ne pas reconnaître pour être composé de soldats brésiliens. Nous nous apercevions à chaque instant des difficultés de plus en plus grandes que nous éprouverions à réunir les provisions dont nous avions un besoin si réel. La garnison passe sa vie entière dans l'état de famine, car si la pêche de la tortue vient à manquer, elle est alors obligée de vivre d'oranges, et encore ces fruits ne donnent-ils que pendant une partie de l'année. Le vieux commandant avait vendu, avant de quitter le Para, le semestre de provisions qui lui avait été confiées pour la garnison, et les soldats étaient ainsi réduits à se nourrir de leur pêche et de quelques

reptiles qu'ils pouvaient saisir. La tyrannie du lieutenant était poussée tellement loin que nous le vîmes contraindre un soldat à lui payer une valeur de 6 francs pour obtenir de garder un jeune crocodile qu'il venait de prendre. Cet homme parvenait ainsi à s'emparer de la solde entière de la garnison. Pour la moindre des fautes, et souvent par pur caprice, les hommes étaient châtiés avec barbarie. On vint tout à coup m'annoncer que le brutal gouverneur allait faire fustiger nos pauvres compagnons de l'Araguay ; je me rendis aussitôt sur les lieux et je vis les pauvres femmes agenouillées en pleurs devant lui, tandis que des soldats armés de fouets attendaient ses ordres. Je m'adressai vivement au commandant, et je lui représentai que bien que ce fût malgré moi, c'était cependant à mon expédition qu'il devait la prise de ces gens dont il espérait faire une si belle spéculation, et que s'il les torturait il pouvait être certain que, de mon côté, je rendrais compte aux autorités supérieures de son infâme conduite envers moi. Mon langage l'intimida, et il se priva, quoique à regret, du spectacle dont il comptait se réjouir.

Ayant appris que cet homme avait une provision assez considérable de farine, qu'il réservait pour son usage particulier, je m'efforçai de l'engager à m'en vendre une portion, puisqu'il pouvait facilement la remplacer au moyen des canots qui parcourent fréquemment le Tocantins ; mais ce fut en vain : il refusa

obstinément toutes les offres que je lui fis. Mon embarras était extrême ; heureusement que l'ancien commandant consentit à me céder quelques unes des tortues dont il avait fait ample provision pour son voyage ; j'achetai aussi à un prix très élevé la seule tête de bétail qui existât à San-Joâo. Nos gens étaient tellement accablés de fatigue que, malgré la privation de nourriture, ils ne se livraient à la pêche qu'avec une grande nonchalance, et, comme toujours, j'avais bien moins à me louer d'eux dans un établissement que dans le désert. On parlait beaucoup ici d'un fruit qu'on désignait sous le nom de *castanhas*, et qui paraissait pouvoir nous être d'une grande utilité sous le rapport de la nutrition ; mais le commandant, décidé à nous prendre par la famine, avait défendu, sous les peines les plus sévères, à ses gens, de nous indiquer la partie de la forêt où se trouvaient les arbres qui le portent.

Le 19 août, je fis partir M. Deville avec six hommes, sous prétexte de chasse, et je lui donnai pour instructions de faire tous ses efforts pour arracher au guide le fameux secret ; il revint, en effet, le lendemain avec son canot chargé de fruits qu'on avait trouvés par *hasard*. Ces noix que l'on connaît sous le nom de noix du Brésil (fruits du *Bertholletia*), sont de la grandeur d'une tête d'enfant nouveau-né, et contiennent dans leur coque osseuse une vingtaine de graines allongées et de forme angulaire dont l'amande, également

renfermée dans une enveloppe dure et fragile, est, par sa nature oléagineuse, éminemment comestible; la saveur en est même assez agréable. L'arbre qui les porte est un végétal géant qui est non seulement utile par la grande abondance de ses fruits, mais encore par son écorce qui fournit une étoupe d'excellente qualité; il se trouve depuis le bas Tocantins jusqu'à l'Orénoque, et, dans l'autre direction, s'étend jusqu'au Madeira.

Nous étions vivement contrariés dans nos observations astronomiques, par le temps presque constamment couvert; des jours entiers se passaient ainsi sans que nous pussions apercevoir le soleil. Nous étions aussi occupés par l'emballage des collections faites sur l'Araguay, et que le jeune officier voulut bien se charger de porter au consul de France au Para; mais malheureusement le canot qui les contenait chavira dans le Tocantins, et nous perdîmes ainsi soixante-sept espèces d'oiseaux, beaucoup de peaux de mammifères, de reptiles, des plantes, etc., toute la suite géologique de l'Araguay, et une belle collection d'armes et d'ustensiles des sauvages de cette région.

M. Weddell trouva les environs du fort San-Joâo assez pauvres sous le rapport de la botanique; cependant il y augmenta ses collections de plusieurs espèces d'une famille qu'il affectionnait particulièrement, les Podostemmées, dont les jolies petites fleurs roses couvraient les rochers des cascades. La température moyenne du fort de San-Joâo das duas Barras,

est de 25 degrés, et l'altitude de ce point au-dessus de la mer est de 60 mètres; or, la distance en ligne droite du fort au Para, étant d'environ 30 myriamètres, il s'ensuit que la pente du Tocantins est d'environ 2 mètres par myriamètre. La largeur du Tocantins mesurée trigonométriquement au fort San-Joâo, est de 1,780 mètres. La vitesse du courant à ce point, a été trouvée de 200 mètres en dix minutes quatre secondes, ou environ 19 mètres 86 centimètres par minute. L'établissement a été construit sur un rocher de schistes argilo-talqueux gris; ces schistes encombrent toute la rivière, et aux environs du fort leur plongement est de 22 degrés nord.

Le 20, il passa au fort deux grandes embarcations qui avaient remonté la rivière depuis le Para, et qui n'avaient pas mis moins de trois mois à parcourir ce court trajet, ce qui pourra donner une idée des obstacles que la navigation rencontre sur ce fleuve. On donne dans le pays, à ce genre de constructions, le nom de Botes; elles ont l'apparence de huttes flottantes, et jaugent environ vingt tonneaux; leur équipage se compose ordinairement de vingt à trente hommes; elles naviguent constamment entre le Para et Porto Imperial; en descendant, elles sont chargées de cuirs de bœufs, qui, dans le Goyaz, valent environ 2 francs 50 centimes, et se vendent 8 francs au Para. Ce voyage se fait en vingt-cinq à trente jours, tandis que la remonte de la rivière occupe quatre à cinq mois. La cargaison est alors composée d'ob-

jets très variés, tels que des étoffes, des vins, des liqueurs, de la faïence, des chapeaux, des calebasses peintes qui servent généralement de verres dans le pays, des tuyaux de pipes, etc., etc. Le capitaine de l'un de ces bateaux nous rendit un service immense en nous donnant trois sacs de farine de manioc que nous devions lui rendre à Boa-Vista sur le Tocantins. Nous savions que nous ne pouvions atteindre ce dernier établissement en moins de dix-huit jours, et ce fut avec des ressources aussi peu proportionnées au nombre de nos hommes, que nous nous vîmes obligés d'entreprendre ce long et pénible voyage. Enfin, nos travaux étant terminés, nous quittâmes silencieusement le 20 l'établissement inhospitalier de San-Joâo. Ce ne fut que plusieurs années plus tard, en descendant l'Amazone, que j'appris la fin tragique, mais bien méritée, du vieux commandant. Exaspérés par une cruauté qui tenait de la folie, ses soldats se révoltèrent un jour, se saisirent de sa personne ainsi que de celle d'un sergent qui avait été son instrument aveugle; ils les attachèrent à un arbre; on instruisit leur procès avec le plus grand calme, on écouta leur défense, puis on vota tranquillement sur le sort qui leur était réservé : condamnés à mort à la grande majorité des voix, ils furent fusillés.

Nous nous étions munis à San-Joâo de longues perches appelées *varejoês*, qui sont d'une grande utilité pour le passage des rapides. Le plaisir qu'éprouvaient tous nos hommes de quitter le fort nous fit avancer

promptement dans notre remonte du Tocantins. Notre départ ayant eu lieu dans l'après-midi, et notre marche ayant été retardée par le passage du rapide que nous avions déjà traversé et qu'il nous fallut remonter, nous ne pûmes faire, le premier jour, que deux lieues, et nous campâmes à la belle étoile sur le bord du fleuve. Le Tocantins est embarrassé pendant un quart de lieue au dessus de San-Joâo par des roches de schistes argileux dont nous avons déjà parlé. L'embouchure du troisième bras du Tocantins est à peu près à une lieue au-dessus du fort de San-Joâo; ce bras, qui a 250 mètres environ de large, est parfaitement libre pour la navigation.

Le 21, la journée entière fut employée au rude travail de remonter le Tocantins contre un assez fort courant. Nous fîmes environs six lieues sans qu'il nous arrivât rien de bien remarquable, si ce n'est que l'homme assis à la proue de mon canot ayant aperçu une grande tortue au fond de l'eau, se jeta immédiatement à la nage et parvint à la saisir et à la faire remonter à la surface, ce qui permit à ses compagnons de l'embarquer immédiatement. Cet accroissement inespéré de provisions rendit un peu de gaieté à l'équipage, qui commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes à l'égard des approvisionnements. La température des eaux du Tocantins, le 21 au matin, était de 27°,8. Le cours du fleuve ne présentait d'autres obstacles que les bancs de sables; les pierres avaient disparu, mais sur les bords nous aperçûmes

des couches argileuses sur lesquelles s'étendaient les sables.

Le 22, nous rejoignîmes les grandes embarcations du Para, que nous avions rencontrées à San-Joâo, et nous fîmes cinq lieues et demie. Le fleuve, dont la largeur s'était réduite à 400 mètres environ, coule est à peu près; pendant toute la journée son courant fut assez fort, et nous aperçûmes, comme la veille, au-dessous des sables, les couches argileuses qui forment son lit. Nous établîmes notre camp, ainsi que les jours précédents, sur une plage de la rive gauche du fleuve, car nous savions que, jusqu'à Boa-Vista, il serait dangereux, même d'aborder sur la rive droite, à cause des Indiens hostiles qui l'habitent et qui sont connus sous la désignation de *Gavioês*, nom que les Portugais donnent aux oiseaux de rapine. Plus d'un infortuné pêcheur a péri sous leurs flèches pour avoir voulu prendre quelques poissons de leur côté. La rive opposée est peuplée par la tribu pacifique des Apinagés. Plus haut et toujours sur la rive droite, se trouvent les Caracatis, tribu dangereuse, et enfin sur les deux rives du Haut-Tocantins sont établies les féroces Chavantes. Un fait singulier est à remarquer chez ces peuples, c'est que, habitant constamment les bords des fleuves, ils n'aient inventé aucun moyen de naviguer sur leurs cours.

Le 23, lorsque nous fûmes au moment de partir, nous remarquâmes que le Menino du docteur était absent, et nous sûmes bientôt qu'il avait déserté par

suite d'un désagrément qu'il avait éprouvé la veille. Après quelques recherches nous l'aperçûmes enfin debout sur la plage, attendant tranquillement l'arrivée des grandes embarcations que nous avions quittées le matin, pour y prendre un passage. Nous fîmes de vains efforts pour l'engager à nous accompagner, et nous lui représentâmes que la plage sur laquelle nous nous trouvions était en partie masquée par une grande île qui obstruait une partie du fleuve, et que s'il manquait cette occasion unique de sortir de ce désert, il courait le risque d'avoir à jeûner pendant quelques mois; mais l'enfant restait sourd à nos exhortations et s'enfuyait dès qu'on cherchait à l'approcher. Le temps était trop précieux pour en perdre davantage, nous partîmes donc: là se termine pour nous l'histoire du Menino. Quelques roches avaient reparu dans la rivière; elles étaient découpées de diverses manières par les eaux, mais leur stratification était bien horizontale; en quelques endroits elles étaient coupées à pic et ressemblaient assez à celles que nous avions observées aux Os Martyrios sur l'Araguay; toutes appartenaient à une formation arénacée. Nous fîmes sept lieues, mais assez tristement, car la faim commençait à se présenter à nous sous l'aspect le plus menaçant. Les hommes s'affaiblissaient d'une manière notable sous les efforts nécessités par la remonte de la rivière. Ils avaient perdu toute espèce de gaieté; froids et silencieux, ils travaillaient néanmoins avec acharnement,

et les seules paroles qu'ils échangeassent entre eux avaient rapport au besoin de vivres qu'ils éprouvaient. Nous n'étions en aucune façon mieux partagés qu'eux, mais au moins nos travaux n'exigeaient pas l'emploi de forces physiques. Tous, nous étions d'une extrême maigreur et nos traits étaient profondément altérés. Souvent la nuit nos songes nous faisaient entrevoir une table bien servie, mais bientôt le vide de nos estomacs nous rappelait au monde réel. La pêche du 23 ne produisit que quelques poissons fort intéressants pour le naturaliste, mais pour lesquels nos gens ressentaient un dégoût extraordinaire, je veux parler de raies d'eau douce, dont plusieurs espèces habitent ces rivières; elles sont armées d'aiguillons dont les pêcheurs redoutent beaucoup les blessures.

Le 24, nous fîmes six lieues. Le fleuve conservait à peu près la même largeur et n'avait qu'un courant peu rapide. Nous observâmes toute la journée les mêmes grès que les jours précédents, mais vers la fin du trajet, particulièrement des argiles colorées en gris, en jaune ou en rouge se montrèrent fréquemment rongées et découpées par les eaux ; quelquefois on voyait à la surface de ces argiles des plaques de cascalho agglutinées. Nous souffrîmes beaucoup de la faim toute la journée; nos chasseurs ne tuèrent qu'un Hocco que l'on partagea, par infiniment petites portions, entre tout l'équipage, après avoir retiré la peau qui appartenait de droit à nos collections.

Le 25, nous partîmes de très bonne heure et nous

fîmes cinq lieues. La formation était la même que celle de la veille, seulement nous observâmes de plus un conglomérat argilo-ferrugineux très agrégé et disposé en couches. La rivière était libre de tout obstacle et toujours d'une largeur d'à peu près 400 mètres. On ne tua dans cette journée qu'un bel Épervier, très intéressant pour l'ornithologie, mais très peu pour la cuisine. En conséquence nos gens parcoururent les bois d'alentour pour y chercher des aliments quelconques ; ils revinrent à la nuit avec les tiges d'une liane qu'ils prétendaient bonnes à manger; on les fit aussitôt rôtir, mais leur goût se trouva tellement âcre que nous ne pûmes les avaler malgré notre faim. Pour nous distraire un peu de ce besoin, nous nous mîmes à chercher des insectes sur le bord de la rivière, et nous rencontrâmes en grande abondance une espèce de Megacephale verte, tandis que sur l'Araguay toutes les espèces de ce genre que nous avions trouvées étaient brunes et appartenaient à la division de la *Megacephala taciturna*. Dans le bas de cette rivière nous en avions vu une d'énorme taille (*Megacephala grossa*). Cet insecte m'avait un soir fait courir un danger réel : après m'être fatigué à le chercher sur la plage, je m'étais endormi, mais bientôt je fus tiré de mon sommeil par des cris, et je vis un homme venir à moi en me couchant en joue. Je reconnus aussitôt un de nos gens, et je lui demandai ce que signifiait cette singulière manœuvre. Le pauvre

homme laissa tomber son fusil, et me dit avec émotion qu'ayant aperçu, étant en faction, un corps étendu sur la plage, il avait d'abord pensé que c'était un caïman, puis qu'en examinant mieux il avait cru que ce devait être un espion indien, et que, dans tout état de chose, il allait lâcher son coup de fusil lorsque j'avais parlé. Je me contentai de lui donner des éloges sur la vigilance qu'il avait montrée.

Le 26, notre marche ne fut que de 4 lieues. La formation générale était semblable à celle de la veille; c'étaient toujours des grès et des conglomérats ferrugineux, mais assez variés; une espèce de ces derniers était à gros grains, et se présentait en plaques; une autre à grains plus petits était en contact avec un grès très friable perforé de trous arrondis dans lesquels les hirondelles faisaient leurs nids; enfin, les rochers qui forment la *Caxoeira da Serra Quebrada*, que nous passâmes ce jour, étaient, eux-mêmes, composés d'une troisième variété très dure de ces conglomérats ferrugineux. Sur ce même point nous observâmes aussi un grès fortement rougi par l'oxyde de fer. La *caxoeira*, ou plutôt la suite de rapides que nous traversâmes est formée par le prolongement de la Serra Quebrada qui s'étend sur les deux rives du fleuve, et paraît courir de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est.

Dès le matin, M. Weddell avait pris les devants pour atteindre une habitation que nous savions être située dans le voisinage de ces rapides.

En effet, lorsque nous y parvînmes nous vîmes avec plaisir qu'il s'était procuré un sac de farine, et une assez grande quantité de cannes à sucre, dont on chargea immédiatement les embarcations. Dans le passage de la chute mon canot cassa son gouvernail, ce qui retarda notre marche. Les rochers étaient couverts de jolies espèces de Podostemmées entièrement différentes de celles de l'Araguay. Les cannes que nous venions de nous procurer étaient fort bonnes et très sucrées; mais tous les nœuds étaient très fortement salés, surtout ceux qui se rapprochaient le plus du haut de la tige; ce sel, abondamment sécrété par les nœuds de jeunes tiges, disparaît presque complétement dans celles qui sont plus âgées.

Le 27, nous n'avançâmes que d'une demi-lieue à cause du passage de la *caxoeira* de San-Antonio. C'est une succession de rapides au milieu de rochers très nombreux qui sont recouverts d'une très petite quantité d'eau : aussi est-on obligé de traîner les embarcations sur ces rochers très durs et de nature siliceuse qui barrent la rivière. L'existence de ces rapides paraît due à la Serra dos Gavioês, que traverse le fleuve, et qui court ouest-nord-ouest, est-sud-est, mais dont les rameaux sur la rive droite sont très faibles. Parvenus au dernier rapide, nous vîmes un endroit où l'on avait pratiqué dans les bois de la rive gauche un sentier qui sert à conduire par terre le chargement des grandes embar-

cations qui, autrement, ne pourraient pas remonter les trois derniers rapides, les plus formidables de tous, et surtout les bas-fonds de cette partie. Il passe annuellement par ce petit chemin environ 2,000 alqueires de sel et de 20 à 30,000 cuirs de bœufs. Nous trouvâmes dans cet endroit la hutte d'un morador (homme établi dans le pays), qui était venu avec sa famille s'installer au milieu de ce désert ; il était extrêmement intelligent, et avait fait de grands voyages dans l'intérieur à la recherche de l'ipécacuanha. Autour de sa hutte étaient réunis une douzaine d'Indiens Apinagés dans les terres desquels il s'était établi. Ces sauvages, entièrement nus, hommes et femmes, étaient surtout remarquables par l'énorme extension qu'ils avaient su donner aux lobes de leurs oreilles, en y introduisant des rondelles de bois ; tous les hommes étaient armés de fusils dont ils se servent avec adresse.

Le fermier nous reçut de la manière la plus hospitalière ; voyant notre état de dénûment il envoya aussitôt arracher des racines de manioc qu'il distribua à nos gens, et nous fit préparer une excellente poule au riz. La voracité avec laquelle nous nous jetâmes sur ce plat le fit rire, et il ordonna de nous en apporter deux ou trois autres qui eurent le même sort. Ce fut avec un véritable chagrin que j'appris qu'en reconnaissance de tant de bons procédés, nos gens avaient dévasté sa plantation. Il ne voulut cependant accepter aucune indemnité, et

nous dit que les équipages des bateaux qui passaient l'avaient depuis longtemps habitué à des mésaventures de ce genre. Sur la rive opposée du Tocantins apparaissent souvent les Indiens Gavioês, et notre hôte nous dit que toutes les fois que la lune brillait il entendait les instruments de musique de ces sauvages qui dansaient sur la plage. Il plaisantait souvent des craintes que ce dangereux voisinage inspirait à sa femme et à ses enfants, et il se croyait en parfaite sécurité. Il nous raconta cependant que les Gavioês chassés par les Chavantes avaient eu, peu de temps auparavant, des entrevues avec les Apinagés, et qu'ils avaient cherché à obtenir de ceux-ci la permission de venir s'établir sur l'autre rive du fleuve. «Si la chose s'arrange, disait-il froidement, nous serons infailliblement massacrés; mais il me semble peu probable qu'ils parviennent à s'entendre.» C'est sur des suppositions de ce genre que les habitants des frontières fondent la tranquillité dont ils paraissent jouir. Souvent ils ne sont tirés de leurs illusions que par la massue des sauvages. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pu observer aucun Indien de cette nation hostile; ils sont, dit-on, de très petite taille et de couleur presque noire. Pendant que nous étions chez cet excellent homme, les ferrures du gouvernail de mon embarcation s'étant brisées de nouveau, il fallut en forger d'autres; nous nous vîmes donc obligés de passer la nuit à la ferme. On nous donna le soir quelques œufs de tortue. On

trouve ici trois espèces de ces reptiles, dont deux sont des émydes ou tortues aquatiques, et sont connues sous les noms de *tartaruga* et de *caracaja*. La première atteint de très grandes dimensions ; la troisième est terrestre et s'appelle *jabuti ;* elle est de taille moyenne, et vit dans les bois ; on la chasse avec des chiens. On prend les deux premières en attachant à des hameçons la moelle du palmier tucuru.

Le 28, notre hôte voulant aller à la mission de Boa-Vista, s'embarqua avec nous. Sur les bords de la rivière croissaient une immense quantité de palmiers, tels que le buriti, l'anaja, le tucuru, l'acari, le bacara, le macauba, etc. Bientôt nous vîmes avec joie un gros bateau bien approvisionné se diriger vers nous ; notre ami Félis, ainsi s'appelait le morador, parvint à persuader au patron de nous vendre quelques arrobes de viande sèche. J'étais heureux de cette rencontre, et j'engageai les hommes à travailler avec activité, afin d'atteindre rapidement la plage où nous devions camper, leur promettant un excellent repas. Cependant on tardait à s'embarquer, et au chuchottement des hommes, je soupçonnai qu'il se passait quelque chose d'inaccoutumé. Au bout de quelques instants, en effet, une députation vint me trouver, et me dit insolemment que les équipages avaient faim, et qu'ils étaient décidés à ne pas se rembarquer avant d'avoir mangé. Je leur répondis que les points de repos avaient été décidés d'avance, et qu'ils n'obtiendraient

rien avant la station du soir, surtout d'après la manière dont leur réclamation était faite. Ils me menacèrent alors de déserter : je leur dis qu'ils étaient parfaitement les maîtres de rester sur la plage si cela pouvait leur convenir. Alors environ vingt d'entre eux retirèrent leurs sacs des canots et s'assirent sur le rivage ; je les fis désarmer ; puis j'ordonnai aux soldats qui étaient restés fidèles de s'embarquer et de pousser les canots au large, et j'annonçai hautement l'intention de gagner l'autre bord de la rivière, d'y couler les embarcations que je ne pourrais emmener faute d'hommes, et de continuer mon voyage vers la mission. Je vis aussitôt que les récalcitrants se trouvaient dans un grand embarras ; ils se croyaient indispensables, et n'avaient pas supposé que je pusse me passer d'eux ; d'autre part, l'idée d'être délaissés au milieu de forêts presque impénétrables n'était nullement de leur goût. Ils savaient que le seul établissement qu'ils pourraient atteindre était celui que nous venions de quitter, mais que, par suite de manque de chemin, il leur faudrait probablement deux jours pour l'atteindre ; d'ailleurs, ils avaient eu soin de dévaster la plantation avant de partir, et ils n'auraient pu y trouver des vivres suffisants pour tant de monde.

Les principaux chefs de la rébellion se concertèrent donc entre eux pendant que je m'éloignais du rivage, et bientôt ils demandèrent à pourparler. Je continuai néanmoins mon mouvement ; ils me supplièrent alors

de les reprendre, et je finis par leur permettre de venir me rejoindre à la nage.

La formation est toujours le grès, et la roche de conglomérat argilo-ferrugineuse voisine du canga dont nous avons parlé. Dans la dernière moitié de cette journée de 5 lieues, nous vîmes, sur toutes les berges du fleuve, des argiles grises et rouges. La rivière était partout libre; mais la rapidité du courant était considérable. Nous campâmes le soir sur la petite île da Botica (de la Pharmacie), dont le nom vient, dit-on, de la grande quantité de plantes médicinales que produisent les campos voisins. Par une circonstance assez singulière, cet îlot a des souvenirs historiques, car c'est là qu'en 1823 se retira à travers les déserts du Maranhâo une troupe de braves soldats portugais restés fidèles à leur patrie. Quelque temps après ils y furent attaqués et enlevés par les paysans de Pastos-Boms, qui avaient embrassé la cause de l'indépendance brésilienne. Cunha-Mattos donne sur cette expédition les détails suivants : « Le gouverneur du Maranhâo ayant appris que les indépendants s'étaient soulevés dans l'intérieur du Para contre le gouvernement royal du Portugal, ordonna au major Francisco de Paula Ribeiro, qui connaissait depuis longtemps ces déserts, d'aller occuper une position favorable sur le Tocantins, afin d'en couper le chemin à l'expédition brésilienne. Le major partit de San-Pedro-d'Alcantara, et fortifia les cascades de San-Antonio et das Tres-Barras. Il se trouvait à

ce dernier point lorsqu'il fut attaqué par un fermier de Pastos-Boms, appelé José Diaz de Mattos, et qui avait pris le titre de capitaine-président de l'Indépendance. Ce dernier avait sous ses ordres quatre cent soixante et dix paysans et deux cent cinquante Indiens Apinagés. La petite troupe portugaise ne se composait que de soixante et dix-huit hommes. Elle résista cependant à la première attaque; puis, voyant l'impossibilité de se maintenir contre des forces aussi supérieures, elle se replia sur San-Pedro; mais étant arrivée à l'île de Botica, elle fut attaquée avec tant de furie, qu'après avoir perdu un capitaine et neuf soldats, le commandant, blessé lui-même, se décida à capituler: ce fait eut lieu au mois de mai 1823. Le chef des Indépendants emmena ses prisonniers; mais ayant appris que le major avait sur lui une somme d'argent assez considérable, il eut la barbarie de le faire fusiller, ainsi que les soixante hommes qui l'accompagnaient. On ne dit pas que ce lâche crime ait jamais été puni.»

Sur la plage de l'île nous vîmes la trace d'un monstrueux serpent boa.

Le 29, les hommes ayant reçu la veille une ample distribution de vivres, la journée se passa plus tranquillement que d'habitude et avec moins de plaintes de leur part. Ils travaillèrent même avec ardeur. Une journée de 6 lieues nous fit franchir la partie du fleuve appelée Sacco de Curira, espace d'à peu près trois quarts de lieue de long, semé de

pierres et où l'eau est peu profonde, et, en outre, une partie de la caxoeira das Tres-Barras. Sur ces deux points apparaissait une roche dioritique à noyaux de quartz, tandis qu'au commencement de la journée nous n'avions observé que des cascalhos agglomérés superposés aux grès ferrugineux. Le soir nous passâmes devant plusieurs cases, et nous campâmes sur une petite plage à peine assez grande pour nous contenir.

Le 30, j'expédiai de grand matin la longue pirogue avec les passeports de l'empereur, du président de la province et de l'évêque, qui devaient nous assurer une bonne réception à la mission de Boa-Vista, où nous espérions arriver vers le milieu du jour. Nous nous engageâmes ensuite dans les rapides, et un des canots ayant donné fortement sur une roche faillit sombrer. Le cours du fleuve, qui avait toujours conservé une largeur d'environ 400 mètres, était très embarrassé de pierres de diorite ou au moins de nature dioritique. Bientôt nous aperçûmes dans le lointain la mission qui est située sur un monticule au milieu d'une belle forêt de palmiers, et au même instant plusieurs grandes pirogues se dirigèrent vers nous à force de rames, et nous atteignirent bientôt. Elles contenaient le missionnaire en personne, ainsi que la plupart des notables de l'endroit; le prêtre était Italien et portait l'habit des capucins. Il nous pressa vivement dans ses bras, et inonda notre canot de bouteilles de vin

et d'excellente viande rôtie. En voyant tant de bonnes choses, nous pouvions à peine en croire nos yeux, et nous commençâmes par faire un excellent repas avant de répondre à ses questions. Cet excellent homme parut vivement touché de l'état dans lequel il nous voyait. Se dirigeant ensuite vers les embarcations de mes compagnons de voyage, le bon moine les traita avec la même générosité. Un incident qui nous causa quelque inquiétude dans le moment, mais qui ne fut heureusement que burlesque, survint au moment où il atteignit le canot du docteur. Le missionnaire s'était levé pour donner à notre compagnon un embrassement fraternel, lorsque les deux légères embarcations s'étant écartées l'une de l'autre, et moine et médecin disparurent dans les eaux; mais M. Weddell nageait parfaitement, et il ramena promptement son compagnon à la surface, bien mal payé de son hospitalité.

Aussitôt que nous eûmes touché la plage, nous fûmes accueillis par de nombreux coups de fusils, auxquels nous répondîmes par trois salves complètes. Le bon prêtre nous conduisit à sa maison qui était aussi modeste qu'aucune de celles de ce grand village, sorti du désert à sa voix dans un endroit qui, quelques années auparavant, ne comptait que six ou sept cahutes dont les habitants s'étaient presque tous entre-tués les uns les autres; puis il nous fit parcourir les rues, les places et l'église qu'il avait fait construire. Il n'était arrivé en ce lieu qu'en 1841,

et peu de temps après sa réputation s'était tellement répandue dans les déserts du nord du Goyaz que trois années avaient suffi pour que sa mission comptât 2 à 300 maisons et fut peuplée d'environ 1,500 âmes. Les nouveaux venus provenaient principalement des villages du Tocantins; mais un assez grand nombre avaient traversé les déserts du Maranhaô pour venir vivre sous sa direction. Le sentiment que Frey Francisco inspirait était celui d'une profonde vénération; pendant notre promenade ces gens venaient à chaque instant s'agenouiller devant lui, et lui demander sa bénédiction en baisant ses vêtements. Au milieu de la corruption universelle des mœurs dans l'intérieur du Brésil, les habitants de Boa-Vista se distinguent par une grande pureté sous ce rapport. Peu de jours avant notre passage, une femme s'étant obstinée à vivre d'une manière peu régulière, elle fut chassée de la ville, et sa maison brûlée de la main même du missionnaire. On ne peut s'empêcher d'admirer un pareil ordre établi par un moine ignorant. Malheureusement, le pouvoir absolu qu'il exerçait était quelquefois appliqué à des mesures dictées par un zèle exagéré. Ainsi, tous les habitants étaient obligés d'assister trois fois par jour au service divin, ce qui absorbait un temps hors de toute proportion avec celui que les premiers habitants d'un établissement nouveau doivent consacrer à son développement. Les femmes étaient assujetties à un costume uniforme, composé d'une grande pièce de toile blanche qui leur

couvrait presque tout le corps, et ne laissait à découvert que les yeux et le nez. Le chef absolu de cette petite ville était d'une simplicité d'enfant; et cette bonhomie n'excluait nullement la gaieté vers laquelle il semblait très porté par la tournure de son esprit; il ne possédait rien et ne vivait que d'aumônes. Les maisons de la Villa-Pacifica, comme il appelait sa mission, étaient toutes construites en paille; l'église même était dans ce cas; cependant on posait de fortes assises en pierres pour la construction d'un temple de très grande dimension. Pendant tout notre séjour dans la mission, Frey Francisco nous procura des vivres en abondance et nous mit à même de traiter avec les habitants pour en obtenir la quantité considérable de provisions que nous voulions emporter pour la suite de notre voyage. Les objets les plus intéressants que présentent les environs de Boa-Vista, sont les aldeas des Indiens Apinagés, qui s'étendent à travers la vaste péninsule que laissent entre eux l'Araguay et le Tocantins, et il fut aussitôt convenu que le missionnaire nous y conduirait le lendemain. En effet, le 31, de grand matin, on nous amena des chevaux, et une demi-heure après nous fûmes rejoints par le moine, accompagné d'une dizaine de cavaliers; cette escorte était assez formidable et offrait un aspect des plus pittoresques. Le moine avait comme toujours sa longue robe obscure attachée autour du corps par une corde, sa tête n'était couverte que d'une mince calotte et ses pieds étaient

nus ; cet homme n'avait qu'une quarantaine d'années, et sa belle barbe noire donnait quelque chose d'assez imposant à son ensemble ; il portait à la main un énorme tromblon qu'il avait apporté d'Italie, et dont l'aspect était suffisant pour faire fuir une peuplade ; il était excellent cavalier et conduisait avec adresse un cheval assez fougueux au milieu des épines, des troncs renversés et des fondrières qui obstruaient le chemin. Les gens qui l'accompagnaient étaient généralement habillés de cuir, mais les selles et les brides de leurs chevaux étaient curieusement travaillées et couvertes de plaques d'argent ou d'ornements de coquillages ; les étriers de plusieurs d'entre eux étaient aussi du métal que nous avons cité. Le chemin nous conduisit à travers de magnifiques forêts composées en partie de beaux palmiers, et, après une course d'une heure et demie, nous atteignîmes l'aldea, qui est située dans un campo à deux lieues et demie environ vers l'ouest. Ce village est loin d'être aussi intéressant que ceux des Carajas, car chez le peuple que nous étudions en ce moment il y avait déjà ce commencement de civilisation qui corrompt le sauvage sans avoir pu encore l'amener à la réforme de ses coutumes barbares : ce que le christianisme seul peut faire.

Les maisons étaient en paille de palmier comme celles des Brésiliens, et avaient la même forme ; seulement elles étaient toutes disposées en cercle, de manière à entourer une place de dimensions considérables.

Ces huttes sont grandes et offrent à leur intérieur un aspect tout particulier; chacune en effet est habitée par plusieurs familles, bien qu'elles ne contiennent aucunes cloisons ; ces Indiens couchent sur des lits de bois assez élevés au-dessus du sol, et leurs ustensiles, principalement composés de gourdes et de calebasses, ainsi que leurs ornements et leurs armes, couvrent littéralement les murs. Bien que possédant déjà des fusils et quelques autres objets qu'ils doivent à leurs rapports avec les blancs, ces sauvages sont entièrement nus et n'ont pas même le cordon des Indiens de l'Araguay. Nous vîmes aussi la manière dont ils s'y prennent pour faire acquérir à leurs oreilles ce développement énorme dont ils sont si fiers. Dès le jeune âge ont fend le lobe de l'oreille des enfants et l'on introduit dans cette ouverture une petite baguette dont on augmente progressivement le diamètre jusqu'à ce qu'on puisse la remplacer par des disques de deux et trois pouces. Ces Indiens sont extrêmement industrieux, et ce sont leurs immenses plantations qui nourrissent non seulement les gens de Boa-Vista, mais encore les équipages qui naviguent sur le Tocantins, et jusqu'à la garnison de San-Joâo. Ils se louent encore comme rameurs; aussi beaucoup d'entre eux avaient fait le voyage du Para; pour cette longue excursion, qui dure six à huit mois, ils reçoivent, à titre de salaire, un mauvais fusil de 5 à 6 francs ; ainsi s'explique le nombre considérable d'armes à feu que l'on voit chez eux , ce qui ne les

empêche pas d'user toujours, et même de préférence, pour la chasse, des arcs et des flèches. Nous vîmes encore parmi eux des haches en pierre dure attachées à des manches très courts. Chacune des maisons contient une quarantaine d'individus, et le village se compose de vingt et une maisons, ce qui porte la population entière à environ 850 habitants. Ce village, à notre arrivée, était presque désert, les Indiens s'étant enfuis. Leur chef, cependant, vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile blanche, nous reçut et nous présenta à sa femme qui portait un chapeau rose mais pas de chemise. Je désirais me procurer quelques uns des ornements de cette nation; le chef me dit qu'il ne pouvait pas me les céder en l'absence des propriétaires, et qu'on me les porterait à la mission, ce qui effectivement fut fait le lendemain. Nous quittâmes bientôt cette aldea pour en visiter une seconde située à deux lieues plus loin dans l'est-nord-est, et qui nous compensa largement du peu d'intérêt que nous avait présenté la première.

Les sauvages se trouvaient ici réunis en très grand nombre, et se livraient à une de leurs danses solennelles; ils étaient pour la plupart entièrement barbouillés de noir, de blanc et de rouge; beaucoup d'entre eux avaient de magnifiques ornements de plumes éclatantes. Vers le coucher du soleil, les danses prirent un nouvel essor, et de toutes parts arrivaient des Indiens des villages voisins; chacun portait à la main une massue, un arc et des flèches, une lance

ou un fusil. Bientôt nous vîmes apparaître le chef du village précédent, que nous avions presque pris pour un homme respectable, mais qui cette fois avait le corps peint moitié en rouge, moitié en bleu, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau de chemise, et portant sur la tête un immense panache de plumes écarlates. Nos compagnons de Boa-Vista désiraient vivement retourner chez eux; ils nous assuraient même qu'il y avait du danger à rester plus longtemps parmi ces Indiens en partie ivres et animés par la danse; mais j'avais appris que des cérémonies mystérieuses devaient avoir lieu pendant la nuit, et j'avais, ainsi que mes compagnons de voyage, formé le projet de la passer dans l'aldea. Les gens de Boa-Vista nous quittèrent donc et nous établîmes nos hamacs sous une espèce de rancho ouvert. Cette nuit fut une des plus intéressantes que j'aie passées dans tout le cours de mes voyages. Les Indiens nous avaient d'abord entourés, mais bientôt ils se montrèrent plus discrets que les Brésiliens ne l'étaient généralement, et, ne paraissant plus s'occuper de notre présence, ils nous laissèrent entièrement maîtres de nos actions. Cependant ils se pressaient autour d'un orateur qui, après avoir tiré des sons aigus d'une espèce de corne, leur parla à haute voix sur le ton du récitatif. Parmi les Indiens qui avaient fait les voyages du Para, se trouvait un jeune homme très intelligent qui parlait un peu le portugais et qui était connu à la mission sous le nom de *Joâo l'Apinagé*; il s'était montré très

prévenant à notre égard et voulut bien nous servir d'interprète. Nous sûmes ainsi que nous formions le sujet du discours de l'orateur; il disait à la tribu que nous étions sous la protection des chefs, que nous étions amis quoique blancs, et enfin que nous avions visité le village voisin et que nous n'avions rien pris malgré l'absence des habitants. Des murmures d'approbation suivirent ce discours, qui avait duré près d'une heure. La lune ayant alors commencé à éclairer la scène, les danses prirent un autre caractère : une longue file de guerriers venait de se ranger en ligne. J'ai déjà décrit leur costume, si je puis donner ce nom aux couleurs brillantes qui les couvraient, mais la plupart d'entre eux portaient sur la tête une sorte de calotte blanche ou rouge faite de farine de maïs et de résine; leur danse était des plus monotones et consistait en un mouvement saccadé du corps pendant lequel ils avançaient successivement l'une ou l'autre jambe ; leur chant était lugubre, et à chaque instant ils frappaient le sol de leurs armes. En face d'eux vinrent se placer les femmes, également sur une seule ligne, mais leur nudité n'était couverte d'aucune peinture ; elles étaient légèrement penchées en avant avec les genoux serrés l'un contre l'autre, et leurs bras étaient, par un mouvement cadencé, portés tantôt en avant et tantôt en arrière de manière à joindre les mains. Entre ces deux groupes s'élevait un grand feu par-dessus lequel sautait par intervalle un personnage entièrement peint de couleur

écarlate, et qui tenait à la main une calebasse renfermant des cailloux; il courait rapidement devant les femmes, s'arrêtait quelquefois devant l'une d'elles et se livrait aux gambades les plus singulières, tout en agitant avec violence son instrument de musique; quelquefois il plaçait un genou sur le sol, puis se rejetait subitement en arrière : en tout son agilité et sa force étaient des plus remarquables. Ces scènes durèrent pendant plusieurs heures. Lorsqu'une des femmes était harassée de fatigue, elle était relevée par une autre, mais les mêmes hommes continuèrent toute la nuit cette danse monotone. Vers onze heures du soir je cédai au sommeil et je m'étendis dans mon hamac, mais quelques instants après mes compagnons de voyage me réveillèrent; le spectacle, en effet, venait de changer d'aspect; la lune avait atteint son point culminant et ses rayons éclairaient la scène d'une vive lumière. Une longue ligne d'hommes et de femmes s'avançait devant le feu entre les danseurs; chaque individu tenait l'une des extrémités d'un hamac dans lequel était étendu un enfant nouveau-né dont on entendait les vagissements, et que le père et la mère venaient offrir à l'astre de la nuit; arrivés à l'extrémité de la ligne chaque couple balança le hamac en accompagnant ce mouvement de chants que tous répétaient à l'unisson, et qui, par leur ton monotone, ne semblaient être composés que de trois mots répétés sans discontinuer. Bientôt une voix aiguë se fit entendre, et une affreuse vieille femme

dont le corps ressemblait à un squelette, se présenta les bras élevés au-dessus de la tête, et fit plusieurs fois le tour de l'assemblée pour disparaître ensuite silencieusement; pendant ce temps, l'homme aux mouvements électriques bondissait avec plus de rage que jamais sur ses membres robustes; il s'arrêtait seulement un instant lorsqu'il passait devant la ligne des femmes; son corps était contracté et penché vers elles et décrivait un mouvement d'ondulation semblable à celui d'un ver qui se tord sur lui-même. Il secouait avec violence sa calebasse et semblait vouloir les animer du feu qui l'agitait, puis se relevant par un mouvement brusque, il fournissait une nouvelle carrière. Pendant ce temps, on entendait de l'Aldea la voix éclatante de l'orateur, qui répétait sans cesse un nom baroque; puis ce personnage s'approchait lentement, le dos chargé d'un superbe paquet de plumes éclatantes et ayant sous le bras une hache de pierre; derrière lui venait une jeune femme portant un enfant assis sur une ceinture très lâche qui pendait des reins de la mère; cet enfant était entouré d'une grande natte qui le protégeait contre l'air froid de la nuit. Le couple se promena un instant d'un pas mesuré, puis disparut sans proférer une parole. A cet instant la troupe entière, s'emparant du nom baroque que chantait l'orateur, le répéta à l'infini à la place du mot tout aussi inintelligible pour nous qu'elle avait chanté jusqu'alors. Cette scène dura longtemps, mais elle cessa subitement au moment du coucher de la lune. Nous

nous endormîmes alors, et, nous trouvâmes, en nous réveillant, que tout était rentré dans le calme : rien ne rappelait plus les danses infernales de la nuit.

Les bons Indiens nous amenèrent nos chevaux dont ils avaient pris grand soin, et nous les quittâmes après avoir partagé entre eux quelques petits présents.

Au sortir du village nous tuâmes un serpent à sonnettes. Ces reptiles sont assez communs dans toute cette région, et leur morsure est regardée comme étant toujours mortelle ; de même que dans l'Amérique du nord, ils se rencontrent toujours dans les endroits secs et pierreux. Nous retournâmes à la mission à travers les beaux bois de palmiers Indaïa que nous avions tant admirés la veille. Cette région est certainement une des plus belles du globe terrestre. Nous rencontrâmes en route toutes les forces militaires dont pouvait disposer le gouvernement de Boa-Vista, c'est-à-dire quatre soldats qui venaient savoir si nous avions été mangés la nuit précédente.

Nous pûmes nous assurer, par le court séjour que nous fîmes au milieu des Apinagés, que ces sauvages ont voué un respect superstitieux à la lune ; du reste, ce sentiment est assez général chez les aborigènes de l'Amérique du Sud, et se montre surtout lorsque le disque de cet astre vient à se cacher par suite d'une éclipse. Le padre Ludovico, qui a si longtemps résidé chez les Botocudos, m'a raconté qu'il avait été réveillé une nuit par des cris de désespoir, et qu'il s'était aus-

sitôt aperçu du phénomène céleste qui les avait causés ; mais que, bien qu'il cherchât à l'expliquer aux Indiens, il n'avait pu les empêcher de préparer leurs flèches et leurs massues, persuadés qu'ils allaient être attaqués par des troupes de tigres ou de couleuvres gigantesques.

Les danses religieuses des Apinagés ont de singuliers rapports avec celles que Correal et Lévy observèrent chez les sauvages de la côte du Brésil, lors de l'établissement des Français sous Villegagnon ; la description de Lévy est particulièrement d'une exactitude frappante, et les notes du chant sont les mêmes chez les deux peuples. Il donne à la calebasse renfermant des pierres le nom de *macara*, et dit qu'elle est destinée à représenter la *voix de l'esprit*.

Il arrivait à chaque instant à Boa-Vista des pirogues chargées d'hommes ; les uns venaient s'y établir, attirés qu'ils étaient par la réputation de sainteté du missionnaire ; les autres, et c'était le plus grand nombre, par un jubilé qui avait été ordonné dans toutes les missions du Brésil ; parmi ces derniers se trouvaient le commandant et les officiers de l'établissement de Carolina, qui est situé sur le Tocantins, et dont nous parlerons bientôt. Un chef Apinagé vint, le 3 août, nous apporter les objets de curiosité que j'avais désignés la veille dans le village ; il nous demanda en échange de la poudre et du plomb qu'ils estiment particulièrement. Je reçus, entre autres choses

de lui, la peau d'un Tamandua didactyle ; elle était entièrement blanche. Cet animal paraît rare.

Le 6, j'obtins d'un chef Apinagé qu'il me donnât un jeune enfant d'environ six ans ; mon intention était de l'élever parmi nous et de pouvoir ainsi suivre le développement de l'intelligence chez un jeune sauvage. Le petit Catama, car il s'appelait ainsi, était le fils d'un chef ; je n'ai jamais pu bien savoir son histoire, mais il m'a souvent raconté qu'il avait été confisqué par le vendeur pour lui avoir tué une poule d'un coup de flèche ; on me le céda pour un fusil. Le pauvre petit fut très effrayé quand il se vit seul au milieu d'étrangers, mais bientôt il fut consolé par la vue de quelques oranges et d'un peu de sucre, produit qui lui était entièrement inconnu, mais qui parut être fort de son goût. Lorsque la nuit fut venue il s'endormit sur une natte au-dessous de nos hamacs, mais à son réveil, effrayé de la situation étrange dans laquelle il se trouvait, il se mit à pousser des cris aigus. Ne sachant comment l'apaiser, M. Deville le prit dans son hamac et l'enfant se tut aussitôt. Lorsque le jour fut venu, nous ne pûmes regarders ans éclater de rire notre compagnon de voyage qui était tout bigarré d'écarlate ; le roucou dont l'enfant était barbouillé s'étant déteint sur lui, il fut plusieurs jours avant de pouvoir enlever cette couleur. Catama m'a souvent parlé depuis des terreurs qu'il avait éprouvées pendant les premiers jours qu'il avait passés avec nous ; il avait supposé que nous comptions le manger. Ayant cher-

ché à pénétrer d'où provenaient chez lui ces notions d'anthropophagie, il m'avoua que sa nation se livrait quelquefois à des festins de ce genre; il avait même, peu de temps auparavant, assisté à un repas dans lequel on avait mangé un Chavante qui avait été tué par sa tribu; du reste, il m'assura que cette nourriture était réservée pour les guerriers et qu'ils ne la partageaient jamais avec les femmes et les enfants. Cette coutume horrible n'est cependant, de la part des Apinagés, qu'un acte de représailles auquel ils se livrent très rarement, tandis que les Chavantes, qui leur sont bien supérieurs à la guerre, quoiqu'ils n'aient pas d'armes à feu, font d'effroyables boucheries de leur nation et s'en repaissent presque continuellement; en un mot on peut dire que ces Indiens sont mis en coupe réglée (1).

---

(1) Les observations suivantes furent faites par M. le docteur Weddell sur l'état sanitaire du pays : « Les maladies dominantes ici semblent presque toutes être le résultat des variations subites de la température atmosphérique; les affections des voies respiratoires sont très fréquentes, de même que les ophthalmies; je ne connais guère de lieu où j'aie rencontré un aussi grand nombre de *cataractes*. Beaucoup de gens souffrent de maladies de la peau, et en particulier de celles qui sont connues sous le nom d'affections papuleuses. Les deux plus singulières maladies de cet ordre que j'aie remarquées sont : 1° Un monstrueux éléphantiasis du scrotum, devant son origine à une contusion de cette partie reçue environ cinq ans et demi auparavant; le malade pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans; sa tumeur descendait jusqu'aux talons, et la hauteur totale en était de 67 centimètres. La partie inférieure de cette masse, dont je ne puis

Le terrain entre Boa-Vista et les aldeas est un canga très ferrugineux recouvert à la surface d'une terre rouge. A Boa-Vista les diorites apparaissent à travers cette formation. Nous mîmes en ordre les collections recueillies depuis San-Joâo, mais n'ayant pu nous procurer de caisses, nous fûmes obligés de les renfermer dans des nattes. Le missionnaire se chargea de faire parvenir cet envoi au Para, mais il n'arriva pas jusqu'en France. On ne saurait se figurer la vive contrariété qu'éprouve le naturaliste en voyant perdre ainsi des objets recueillis avec tant de peine et au prix de tant de dangers.

évaluer le poids à moins de 20 à 25 kilos, était séparée par un étranglement du reste de la tumeur et c'était à la partie antérieure de ce lobe inférieur, que s'ouvrait l'urètre, qui était toujours resté parfaitement libre ; les organes annexes s'étaient également conservés tout à fait sains, quoique la tumeur fût d'une très grande dureté. Elle était couverte d'un épiderme rugueux, et sa sensibilité n'était ni supérieure ni inférieure à celle des autres parties du corps. Aucun des parents de cet homme n'était affecté de la même infirmité. 2° Un *pemphigus*, qui durait, chez une négresse de trente ans, depuis plus de huit années, et recouvrait toute la surface du corps en donnant lieu à des souffrances continuelles. Il y avait, à la partie postérieure d'un des poignets, plusieurs larges bulles qui me permirent de fixer sans difficulté la place que cette maladie devait occuper dans les tableaux dermatologiques ; tout le reste de la peau était recouvert de croûtes de couleur cendrée plus ou moins foliacées, fendillées et comme imbriquées.

Enfin, je dois noter comme occupant une place importante dans la nosologie de Boa-Vista, la chlorose, maladie très commune au surplus dans tout le Brésil, et que j'ai trouvée presque aussi fréquemment chez les hommes que chez les femmes.

Nous prîmes aussi chez les Indiens Apinagés, ainsi que nous l'avions déjà fait chez les autres tribus que nous avions visitées, de nombreuses mesures céphalométriques. Il était quelquefois assez difficile de persuader aux sauvages de se laisser mettre dans le cercle de cuivre qui forme l'instrument dont on se sert à cet effet; cependant nous parvînmes à réunir pendant le cours du voyage environ trois cents observations de ce genre. Nous prenions aussi avec le plus grand soin les mesures de la hauteur d'un grand nombre d'individus, la longueur des membres, et nous cherchions à déterminer d'une manière exacte la longueur du cou et la position du nombril. Le nombre total de ces mesures partielles s'éleva à près de 18,000.

Le missionnaire nous avait fait apprêter une grande quantité de *rapaduras*, et il nous fit également un présent de deux bœufs; beaucoup d'habitants nous donnèrent du vin et divers autres objets. En tout nous n'eûmes qu'à nous louer de l'hospitalité des gens de cette mission, que nous ne quittâmes qu'à regret le 7, un peu avant midi. Le missionnaire nous accompagna à une assez grande distance, et lorsqu'il nous quitta, nous le saluâmes d'une salve générale de notre mousqueterie.

Nous fîmes ce jour environ cinq lieues, malgré plusieurs rapides qui obstruaient la rivière. Le fleuve parut se rétrécir peu à peu en quittant Boa-Vista, mais son courant était toujours rapide; sur ses deux

rives étaient dispersés quelques habitants. La formation était d'abord dioritique auprès de la mission, mais bientôt les grès persillés déjà observés sur le Tocantins apparurent de nouveau.

Le 8 et le 9, furent employés à la remonte du fleuve; ses rives étaient devenues très pittoresques, et présentaient de chaque côté d'immenses roches de grès de couleur rouge dont le sommet, couvert d'une maigre végétation, était le plus souvent coupé horizontalement en forme de table; la face dirigée vers la rivière, s'élevant généralement à pic, avait été creusée par l'action des eaux, et les cavités qui en étaient résultées servaient de refuge à des nuées d'hirondelles et de chauves-souris. Cette partie est à peu près libre de rapides, mais elle présente des rétrécissements considérables qui augmentent beaucoup la rapidité du courant et la profondeur du lit. Le premier de ces rétrécissements, qui se trouve à peu de distance au-dessus de l'île dos Estreitos, où nous avions campé le 7, n'a pas plus de 100 mètres de largeur sur une longueur de près du double; mais nous en passâmes un second, le 9 au matin, dont la largeur n'était plus que de la moitié de celle du précédent. Les rochers de grès rougeâtre auxquels est dû l'encaissement du fleuve dans toute cette partie, s'élèvent graduellement sur les deux rives jusqu'à l'île San-José, qui a deux lieues de long et où la rivière se rélargit en se divisant en deux bras. Dans cet endroit le cours s'infléchit en suivant une direc-

tion presque parallèle à celle d'une véritable serra, composée des grès rouges qui l'avaient accompagné depuis quelque temps ; la direction de cette chaîne est à peu près de l'est à l'ouest. Ces grès affectent toutes sortes de dispositions ; quelquefois ils sont verticaux, souvent ils surplombent le fleuve, ou bien ils présentent des pentes escarpées ; mais leurs sommets sont toujours terminés par des plans horizontaux.

Le 8, nous avions fait 7 lieues, et le 9, nous fîmes encore un trajet de 6 lieues.

Le 10, notre campement de la veille étant presque en face d'une aldea des Indiens Carahos, nous allâmes la visiter dès le matin. Le chemin qui y conduit de la rivière est situé sur la rive gauche, près de l'embouchure d'un petit ruisseau, et peut avoir de 200 à 300 mètres de long. La position du village est très pittoresque, au milieu d'une jolie forêt, et au pied d'une montagne coupée en table. Bien que non convertis au christianisme, les Indiens qui y habitent sont d'une grande douceur, et leur contact continuel avec les navigateurs du Tocantin leur a donné l'habitude de voir des gens plus ou moins civilisés ; il y a même parmi eux un directeur brésilien qui y réside depuis quatorze ans. Leur aldea se compose d'une quinzaine de cases. Ils sont agriculteurs, et les principaux produits de leurs terres sont le cara, les feijaôs, et la canne à sucre. Les Carahos sont un démembrement de la nation des Apinagés; ils parlent un dialecte de la même langue ; ils diffèrent de ces

derniers par leur lèvre qui n'est pas perforée et par leur manière de se couper les cheveux. Les Apinagés se rasent le sommet de la tête en forme de calotte ; mais les Carahos se font simplement un cercle autour de la tête en laissant croître les cheveux dans la partie postérieure. Cette race, à part quelques bonnes qualités, nous a paru complétement démoralisée et livrée à l'ivrognerie. Les oreilles de ces Indiens portent les mêmes ornements de bois que celles des Apinagés. Les hommes sont entièrement nus ; les femmes portent une feuille de gempapo attachée par un cordon de coton. Mon petit Catama, qui s'était très rapidement accoutumé à nous, vit ces Indiens avec effroi, et courut se réfugier auprès de moi. Cet enfant était très vif et d'une grande intelligence. Lorsque nous fûmes campés, le soir, il vint s'accroupir parmi nous, et nous dit en bon portugais : « Catama veut manger. » Il dormait toujours sur le sable à côté du feu, et ne voulait souffrir aucune espèce de couverture.

Les mornes de grès rouges accompagnèrent le fleuve, sur ses deux rives, pendant tout le trajet de 5 lieues que nous fîmes dans la journée du 10. Ces grès offrent des formes très déchiquetées et des lignes horizontales qui semblent avoir été tracées par les battements de l'eau à une époque très ancienne. Les points culminants de ces hauteurs sont à peu près dans le même plan horizontal, et les

lignes produites par l'érosion de l'eau sont exactement les prolongements les unes des autres s'étendant à des séries successives de mornes. L'absence de fossiles nous empêcha de déterminer l'âge de ces grès, et l'époque où les eaux y ont découpé ces vallées qui séparent les mornes entre eux; il est possible qu'ils appartiennent à la même formation, observée dans le céara par le docteur Gardner, et qu'il rapporte à la craie.

Le lendemain nous fîmes 7 lieues, et nous passâmes la nuit à une lieue et demie de l'établissement de Carolina. Pendant le trajet de cette journée et de la suivante, le fleuve conserva une largeur moyenne de 300 mètres; ses bords étaient accompagnés des mêmes formations de grès que les jours précédents; seulement nous revîmes de plus quelques bancs de cascalho agglutiné et des couches argileuses inférieures aux grès. Les bords du fleuve présentent quelques habitations et une ou deux fazendas.

Le 12, nous remontâmes le courant avec beaucoup de peine contre un vent assez fort; en approchant de l'établissement nous tirâmes plusieurs coups de nos gros fusils de rempart, puis nous ébranlâmes l'air par une salve générale; mais tout resta dans un morne silence. Ayant débarqué, nous recommençâmes les signaux, mais sans plus de succès. J'étais vivement contrarié de l'incroyable oubli dans lequel nous laissaient les gens du village, et j'aurais certainement continué ma route, sans la né-

cessité de faire ici des provisions. Comme dernière tentative, j'envoyai le fourrier voir ce qui se passait dans ce silencieux arraïal. Une négresse enfin apparut sur le bord de la rivière, mais elle s'enfuit terrifiée à notre vue. On continuait par intervalles à tirer des coups de fusil ; mais, bien qu'il fût midi, rien ne paraissait pouvoir faire sortir cette population de son sommeil léthargique. Le fourrier revint et m'annonça qu'en effet tout le monde dormait dans la Carolina ; au bout d'un quart d'heure un coup de fusil se fit enfin entendre, puis un autre, puis un tardif salut ; enfin quelques têtes d'hommes et de femmes se montrèrent, tous bâillant et laissant distinctement voir la contrariété que l'on éprouve naturellement lorsqu'on est réveillé au milieu de ses rêves. Le temps se passait, et nous commencions à nous croire transportés dans une des villes vouées au sommeil dont parlent les contes de l'Orient, lorsque se montra le commandant escorté des quatre ou cinq des plus gros et des plus notables habitants de la ville. Autant mon accueil fut froid, autant l'accueil de ces gens fut bruyant. Ils nous avouèrent qu'ils avaient été bien étonnés d'avoir été réveillés au milieu du jour, et me dirent que la ville entière dormait encore profondément. Sous le gouvernement d'un jeune capitaine débauché, cet établissement des frontières avait pris, pour état normal, l'habitude de passer les nuits dans des orgies organisées, et de consacrer le jour au sommeil de l'ivresse. Nous fûmes logés dans une

maison que l'on avait préparée d'avance pour nous, et le soir mes compagnons de voyage se rendirent à un bal chez l'un des gros habitants. Je ne chercherai pas à donner ici la description qu'ils me firent de la sale orgie à laquelle ils assistèrent ; les santés les plus incroyables et les plus obscènes y furent portées, et jamais peut-être les brunes filles des tropiques ne s'étaient mues avec plus de frénésie aux accords de la viole et de la guitare. Le commandant Rufino, le sabre à la main et le pistolet à la ceinture, les empêchait de prendre un moment de repos ; le fouet était là, prêt à flageller le soldat qui aurait refusé de compléter l'orchestre, ou qui n'aurait pas pris à l'orgie une part convenable ; des détonations de mousqueterie et des fusées volantes annonçaient chaque nouvelle santé que l'on allait porter. Le jeune officier qui avait su ainsi corrompre toute une population pouvait avoir vingt-quatre ans, et son extrême beauté prenait un caractère touchant de la pâleur qui couvrait ses traits maladifs. Pour donner une idée de la moralité de ce lieu, je dirai seulement que sur une population d'environ 800 habitants, deux femmes seulement étaient mariées. Pendant que ces gens cherchaient à oublier le danger dans les danses et les batucas, ils étaient entourés de sauvages qui harcelaient sans cesse l'établissement et qui avaient déjà tué une grande partie de ses habitants. Les Chavantes étaient entrés plusieurs fois jusque sur la place de la ville, et les femmes ne pouvaient aller à

la fontaine laver le linge sans être accompagnées d'une escorte militaire. Les maisons sont au nombre de cent dix-sept ; elles entourent une grande place et sont disposées en rues peu régulières ; la plupart sont construites en *adaubas*, sortes de briques épaisses de terre séchées au soleil. Il y avait ici un gros personnage qui s'était voué à la pratique de la médecine, bien qu'il ne fût, comme il le disait lui-même, qu'un *affectionado;* il n'employait contre tous les maux qui attaquent la nature humaine qu'un remède unique, qui n'était rien moins que la médecine de Leroy. A en croire la renommée, ses victimes n'étaient guère moins nombreuses que celle des Chavantes. La chaleur était des plus intenses, ce qui rendit très pénibles les observations nécessaires à la détermination de la position astronomique du lieu et à la mesure trigonométrique de la largeur du Tocantins, que nous trouvâmes être de 548 mètres. Devant traverser, pour atteindre le Porto-Impérial, un désert estimé à douze ou quinze journées de marche, j'envoyai en avant le grand canot jusqu'à la ferme du colonel Ladislào, afin d'y faire préparer de la viande sèche et de la farine.

Le 18, nous quittâmes sans regret cet établissement livré au vice et à la plus grossière immoralité. Le village de Carolina n'était que très peu considérable jusqu'en 1840; mais, à cette époque, les habitants de Maranhâo ayant voulu revendiquer ce terrain comme leur appartenant, de graves désordres s'en-

suivirent, et le président de Goyaz, Don José de Assis de Mascarenhas, fut obligé de se transporter sur les lieux; il y établit alors une garnison de quarante hommes sous les ordres d'un lieutenant, et changea le nom de l'arraïal de San-Pedro d'Alcantara en celui de Carolina, en l'élevant au rang de villa. Au port de Carolina nous avions pu observer une espèce de coupe qui nous a présenté à la surface une couche de conglomérat, de silex et de calcaire rosâtre caverneux recouvert d'un enduit noirâtre d'hydrate de fer; au-dessous de cette roche on voyait plusieurs couches stratifiées, très horizontalement, d'une argile blanche et rouge.

Pendant toute la journée du 15, qui fut de quatre lieues et demie, la navigation de la rivière avait été débarrassée d'obstacles; les deux rives étaient formées par des argiles grises qui servent à fabriquer des tuiles. A peu près au milieu du trajet, nous vîmes sur la rive droite l'embouchure d'un rio qu'on nous dit être celui de Manoel Alvares-Grande. Nous passâmes la nuit à la fazenda dos Patos, appartenant au colonel Ladislâo, qui en possède une autre vis-à-vis sur la rive gauche et qu'on appelle Monte-Santo; on y élève du bétail. A une demi-lieue à l'ouest de cette dernière fazenda, est une petite aldea d'Indiens Carahos qui ne compte que trois ou quatre cases et à peu près 25 habitants. Ces Indiens ont été transportés dans cet endroit, de l'autre aldea de la même tribu que nous avions visitée quelques jours auparavant, par le

colonel fazendeiro, et pour servir d'avant-poste à ses possessions contre ses terribles voisins les Chavantes. Le colonel était absent lors de notre arrivée à la fazenda dos Patos, mais nos gens avaient employé leur temps avec une extrême activité ; car pendant qu'une portion d'entre eux avait dépecé un bœuf, les autres avaient été chasser dans la forêt voisine et en avaient rapporté un beau Tapir (*Anta*) et cinq grands Cochons sauvages (*Pécari*). La chair de tous ces animaux était déjà coupée par lanières étroites, légèrement salée et exposée au soleil.

Le 16, le colonel revint de bon matin ; il avait appris notre arrivée de la plantation de Monte-Santo, et s'était mis aussitôt en route. Il nous amenait une grande pirogue chargée de provisions de toute espèce, dont il nous fit généreusement présent. Il estimait que ses propriétés réunies pouvaient avoir une surface de vingt lieues carrées ; elles sont situées au milieu du pays des Chavantes, qui détruisent ses chevaux et ses bœufs et ont même tué souvent quelques uns de ses domestiques ; aussi avait-il organisé, peu de temps auparavant, une expédition pour aller attaquer ces sauvages. Le gouvernement ne se mêle jamais de semblables détails, et pendant que les troupes réunies dans les capitales s'occupent à suivre les processions, les habitants des frontières, abandonnés à eux-mêmes, organisent des *bandeiras*, si mieux ils n'aiment périr sans défense sous la massue des sauvages.

Parti avec cent trente hommes, le colonel Ladislâo avait pénétré jusque dans les aldeas des Chavantes et avait fait cinquante et un prisonniers, indépendamment de ceux qui avaient été laissés pour morts sur la place. Les prisonniers avaient été distribués entre les planteurs du pays. Quant à la bandeira, elle n'avait eu qu'un seul homme tué et deux ou trois blessés, encore était-ce par imprudence. Les Chavantes ont, parmi eux, un grand nombre de prisonniers brésiliens esclaves, qu'ils traitent avec la plus grande rigueur, les tuant pour la moindre faute ou à la plus légère tentative de fuite. On dit aussi qu'ils comptent parmi leurs chefs plusieurs nègres et une mulâtresse qui, par leur connaissance des lieux, leur sont très utiles dans leurs expéditions et se montrent encore plus féroces qu'eux.

Plusieurs esclaves chrétiens avaient été délivrés et ramenés par le colonel, mais la plus grande partie de ces infortunés était malheureusement absente des aldeas lors de l'arrivée de la bandeira et avait dû par conséquent être laissée en arrière. Quelques uns de ceux qui avaient fait partie de cette expédition, avaient vu dans les huttes des Chavantes des indices certains d'anthropophagie. Dans plusieurs cases des lambeaux de corps humains étaient suspendus au toit dans l'intérieur des cabanes, et dans beaucoup d'endroits ont avait vu des ossements en partie rongés et calcinés. Ces sauvages dévorent également le corps de leurs vieux parents qu'ils

tuent, à ce que l'on assure, lorsqu'ils sont au moment de rendre le dernier soupir. On a remarqué que les parties du corps qu'ils préfèrent sont les pieds et les mains; et cela, selon eux, parce que les autres parties chez les chrétiens auraient une forte amertume. Un Indien Chavante se trouvait au service du colonel; il avait été pris dans sa première enfance, et son maître était tellement assuré de sa fidélité qu'il l'avait emmené dans sa dernière expédition; ce malheureux fut fait prisonnier et n'échappa que par miracle à la mort. Lorsque nous le vîmes il avait une main et les oreilles coupées et la tête horriblement lacérée. Les Indiens Carahos de la petite aldea dont nous avons parlé vinrent nous visiter, et nous apportèrent un présent de lait qui nous fit grand plaisir à cause de l'étouffante chaleur. Nous les accompagnâmes à leur village, où nous vîmes plusieurs Brésiliens qui étaient établis parmi eux. Ainsi que les autres femmes de la même nation que nous avions déjà vues, celles de cette aldea portaient le costume d'Ève après sa chute.

Le 17, nous nous remîmes en route et nous remontâmes le Tocantins pendant toute la journée, en ne nous arrêtant que quelques minutes dans une nouvelle plantation du capitaine Gonçalves, pour y compléter notre chargement de farine. Bientôt nous rentrâmes dans le désert et nous perdîmes de vue pour longtemps toute trace de civilisation. La nuit, nous posâmes des sentinelles, ce qui n'empêcha pas les

chiens de dévorer une grande partie de notre provision de viande sèche, perte très sérieuse dans de semblables circonstances.

Nous avions fait six lieues et demie. La largeur moyenne de la rivière avait été constamment de 300 mètres. La formation géologique nous présentait toujours des grès en collines sur les deux rives du fleuve et des bancs horizontaux d'argile; en quelques endroits aussi apparurent des plaques de cascalho aggloméré.

Le 18, nous continuâmes notre marche avec assez de rapidité; les forces de nos hommes étant alors soutenues par une nourriture abondante, la gaieté avait reparu dans notre camp avec la plénitude des estomacs; nous fîmes six lieues. La chasse était devenue très abondante surtout en mammifères. La veille, on avait tué un beau Tapir, et ce jour plusieurs Cochons sauvages vinrent s'ajouter à nos provisions. Si j'étais tranquillisé sous le rapport des vivres, je ne l'étais pas autant sous celui de la santé de l'équipage, car nous avions déjà trois hommes mis hors de service par les fièvres intermittentes, et nous entrions dans une région qui passe pour fort malsaine.

La formation était la même que les jours précédents, seulement les plaques de cascalho aggloméré se montraient plus fréquemment et des schistes argileux bien stratifiés, horizontaux et feuilletés en lames très minces, venaient s'ajouter aux roches déjà observées. La rivière continuait à être peu rapide et

dégagée d'obstacles; sa largeur restait la même. Derrière le camp que nous venions de quitter, et presque entièrement cachée par un banc de sable, se trouvait l'embouchure d'un joli petit cours d'eau qui n'est autre peut-être que le rio Manoel Alvares-Pequeno.

Le 19, nous fîmes six lieues et demie; on aperçut sur les bords du fleuve deux gros Capivaras, mais ils échappèrent aux balles de nos chasseurs. Une bande de Singes hurleurs (*Guaribas*) se présenta aussi sans qu'on put l'approcher. Ces Singes faisaient retentir de temps en temps la forêt des singuliers accents de leur puissante voix. La température du fleuve était, à quatre heures du soir, de 27°,8; celle de l'air était de 38 degrés : l'eau que nous buvions était donc sensiblement plus chaude que celle dans laquelle on se baigne habituellement à Paris.

Nous fîmes, le 20, sept lieues au milieu d'un pays très pittoresque, mais les montagnes en tables disparaissaient peu à peu. Mon canot était en avant des autres embarcations, lorsque nous aperçûmes un grand serpent qui se balançait sur la branche d'un arbre. Je fis aussitôt accoster, mais l'animal disparut avant que nous pussions le rejoindre : c'était un Boa d'environ 3 mètres de long. J'avais déjà joui d'un spectacle semblable sur l'Araguay : nous étions dans la partie la plus étroite du Furo de Bananal, lorsque tout à coup, à un coude subit du canal, nous entendîmes près de nous un mugissement semblable à celui d'un

taureau. Aussitôt l'équipage cessa de ramer et les hommes m'indiquèrent du doigt un Boa de 4 à 5 mètres de long, qui était également dans un arbre; un instant après il se laissa tomber dans l'eau et traversa la rivière à la nage. J'ai toujours oublié de parler de l'animal probablement fabuleux dont nous entretinrent souvent les pêcheurs de l'Araguay; ils lui donnaient le nom de Minhocão et le décrivaient comme ayant l'apparence d'un ver de terre, mais ayant une longueur de 30 à 40 mètres; ils disaient que sa voix est tellement forte qu'on l'entend à plusieurs lieues; la terreur qu'il leur inspire leur a fait abandonner plusieurs des lacs du haut Araguay, malgré l'immense quantité de poissons qu'ils y trouvaient. Tous me parlèrent de cet animal, mais il me fut impossible d'obtenir d'eux aucun détail précis. Ces hommes voient journellement des Boas et ne les craignent nullement, il n'est donc pas probable qu'ils aient conçu une telle frayeur d'un animal de cette espèce, quelque gigantesque qu'il pût être.

En continuant notre remonte, nous trouvâmes le fleuve plus large et toujours libre d'obstacles. Les grès et le cascalho aggloméré en plaques étaient la base de la formation dans tous les points où on put l'observer.

Le 21, on fit six lieues et demie. Les grès se présentaient en blocs de grandes dimensions, et partout, sous les sables, se montraient des couches argileuses. Nous fûmes horriblement tourmentés toute la journée

par les petits moucherons Boraxudos. Le soir, il y eut un orage dans le lointain, avec de forts éclairs, mais la pluie ne tomba pas de notre côté. Nous vîmes fréquemment des deux côtés du fleuve les feux des Chavantes.

Le 22, le ciel fut très couvert; nous fîmes six lieues. Le Tocantins s'élargit encore un peu pendant ce trajet. Des schistes argileux très fins se présentèrent d'abord, puis parurent des argiles sur lesquelles, vers la fin de la journée, se montrèrent des grès formant des parois perpendiculaires découpées de mille façons différentes. Nos chasseurs lancèrent un énorme Capivara; mais, bien que blessé mortellement, l'animal gagna les bois; on le fit alors poursuivre par les chiens; mais il revint sur lui-même, plongea dans la rivière et fut perdu pour nous. Il avait la taille d'un cochon domestique de grande dimension et sa couleur était d'un roux assez clair. Dans l'après-midi nous passâmes devant l'embouchure du rio Sommo-Grande, qui est en partie masquée par un grand banc de sable; un peu plus loin nous atteignîmes plusieurs gros rochers taillés à pic et présentant de grandes excavations en forme de grottes. Le soir, nous campâmes sur un îlot de sable assez élevé. Le temps étant à la pluie, nous fîmes dresser nos tentes; bientôt en effet nous entendîmes le bruit sourd du tonnerre, et nous vîmes qu'un orage s'approchait rapidement. La pluie ne tarda pas à tomber, et en telle abondance, que nous fûmes en peu d'instants

mouillés jusqu'aux os, malgré notre abri de toile. L'orage qui éclata alors dépasse tout ce que j'ai vu pendant plus de onze années de séjour en Amérique; la terre tremblait littéralement sous le fracas de la foudre, qui à chaque instant tombait autour de nous avec des détonations qui auraient couvert celles d'une formidable artillerie ; plusieurs arbres frappés s'écroulèrent près de nous en entraînant dans leur chute tous les végétaux d'alentour. Pendant ce déchaînement de la nature, je n'étais pas sans inquiétude au sujet de l'amas d'armes et de barils de poudre que j'avais fait rassembler sous la grande tente pour les abriter autant que possible. Les hommes, quoique habitués à la vie du désert, paraissaient fortement émus, et les factionnaires eux-mêmes abandonnèrent leurs postes pour se rapprocher de leurs camarades. La clarté produite par les éclairs était inimaginable et faisait un contraste remarquable avec l'obscurité profonde qui lui succédait. Au milieu de cet affreux bouleversement, les animaux des bois oubliaient leur timidité habituelle, et nous vîmes venir des perruches se réfugier au milieu de nous.

Notre tente, dont les supports étaient fortement enfoncés dans le sable, résista longtemps, mais elle céda enfin aux efforts furieux du vent et nous couvrit complétement dans sa chute. Nous restâmes ainsi pendant plusieurs heures étendus dans l'eau et transis de froid ; malgré tout ce que cette position avait de désagréable, nous ne pûmes nous lasser d'admirer la

sublime scène qui se déroulait devant nous. Nous passâmes le reste de la nuit à grelotter, et ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous vîmes poindre les premières lueurs du jour. Cependant, le 23, le soleil ne se montra guère de toute la journée, ce qui ne nous permit pas de sécher notre literie. Nous fîmes quatre lieues et demie.

Le 24, le temps continua à rester très obscur; vers midi nous eûmes un peu de pluie, et le soir une violente tempête de vent se déclara. M. d'Osery tua, au milieu de la rivière, un énorme serpent à sonnettes qui cherchait à gagner l'autre bord à la nage. Le paysage, d'un aspect des plus agréables, était couronné par une jolie chaîne de collines dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer les tons azurés. Nous observâmes dans cette journée, ainsi que dans les précédentes, les argiles subordonnées au grès rouge si singulièrement découpé; le Tocantins avait repris sa largeur de 300 mètres environ. Pendant la nuit, l'un de nos compagnons de voyage, qui s'était blotti sous un vieux tronc d'arbre, se sentant la poitrine oppressée, reconnut qu'un être vivant d'une assez grande taille était venu se loger sur lui: c'était un monstrueux crapaud à la peau froide et gluante.

Le 25, nous fîmes quatre lieues et un quart. Au milieu de ce trajet, à peu près, la rivière qui jusque-là avait été d'une largeur uniforme de 300 mètres environ, prit tout à coup l'apparence d'un vaste bassin

circulaire au pied d'une serra que nous avions aperçue la veille. Du centre de ce bassin on embrasse une admirable vue des montagnes qui garnissent le fond du paysage, et dont les sombres nuances font ressortir un délicat réseau de palmiers qui occupe le premier plan. L'étroite entrée du défilé d'où s'échappe le fleuve, présente au milieu du tableau ses gigantesques murailles de grès, entre lesquelles dans des temps déjà bien reculés le Tocantins a dû se frayer un passage avec une violence dont témoignent encore aujourd'hui les masses déchirées de grès ou de granit qui, sur les deux rives, se présentent aux regards étonnés du voyageur. Tantôt surplombant le courant, tantôt affaissées sur elles-mêmes, ces roches se présentent comme les murailles ruinées d'une ville de géants. L'étroit passage que nous suivions avait tout au plus une centaine de mètres de large, et, sur une longueur à peu près quatre fois plus grande; ce canal est ce que l'on appelle le premier *funil* (entonnoir). Le fleuve se rélargit, et, quoique son cours continuât d'être libre, on voyait cependant de temps en temps surgir du milieu des eaux d'énormes rochers noirs, nus et déchirés, qui donnaient au paysage un aspect aussi sauvage qu'imposant. Vers la dernière partie de la journée, la rivière, après avoir formé de nouveau une espèce de bassin fermé dont on distinguait difficilement la sortie, vint s'engouffrer dans un funil encore plus étroit que le premier (50 à

60 mètres au plus); elle coulait alors entre deux murs à pic de 15 à 20 mètres de hauteur. Dans un point de ce second défilé, la presque totalité des eaux du Tocantins passe dans un canal dont la largeur a été réduite à 25 mètres par la présence des rochers dans le lit de la rivière. La rapidité du courant est très grande dans ces défilés, et doit être surtout excessive dans la saison des grandes eaux. La Serra de Lageado, qui est la cause de ces rétrécissements extraordinaires, nous a paru courir est et ouest. Elle est entièrement composée de grès superposés à des granits très durs sur lesquels coule le Tocantins, et ses points culminants, qui sont très aplatis, paraissent tous appartenir à un même plan horizontal.

Nous fîmes, dans cette même journée du 25, une chasse fort intéressante ; nous cheminions le long du rivage, lorsque l'on aperçut une troupe de cabiais (capivaras) qui se reposaient auprès d'une petite mare; les chasseurs des diverses embarcations se mirent aussitôt à la poursuite de ces animaux ; mais ils s'enfuirent en laissant derrière eux deux jeunes individus qui, voyant leur retraite coupée, se jetèrent à l'eau, mais furent saisis vivants par nos gens qui plongèrent à leur suite. Pendant ce temps les chiens avaient été lancés dans la forêt, et des coups de fusil, suivis de cris de joie, nous annoncèrent la chute d'une victime. Un moment après, un énorme capivara sortit brusquement de la forêt et descendit rapidement la

haute berge qui venait mourir au bord de la mare dans laquelle il se précipita, malgré la présence de 5 ou 6 hommes armés ; mais la nécessité l'ayant bientôt rappelé à la surface, il tomba sous les balles de nos hommes qui prirent encore dans cet endroit une douzaine de tortues et quelques petits caïmans. Nous recueillîmes aussi dans cette mare une plante intéressante à trouver au Brésil : je veux parler d'une petite espèce de *potamogeton*. Nous passâmes la nuit sur une plage au pied de la Caxoeira de Lageado, la plus formidable des chutes du Tocantins.

Le 26, dès le matin, nous fîmes les préparatifs nécessaires pour le passage de la cascade, mais nous n'avions avec nous personne qui connût le passage, et nous faillîmes être victimes de notre ignorance à cet égard. Nous parvînmes avec assez de peine à remonter la rivière, malgré un courant furieux, jusqu'à des roches considérables qui s'élevaient à notre droite. Nous débarquâmes sur ce point, et pendant que des hommes étaient occupés à retenir avec des cordes les embarcations qui eussent été emportées par les eaux, nous cherchâmes, en sautant de roche en roche, à parvenir jusqu'à une haute cascade qui barrait la rivière ; mais cette entreprise offrait de grandes difficultés, et les rochers étaient tellement glissants que nous risquâmes plus d'une fois d'être précipités au milieu des vagues qui bondissaient à nos pieds. Ne voyant aucun autre passage, nous nous obstinâmes longtemps à avancer

contre l'impétuosité du courant, et à vaincre les difficultés naturelles de ce passage; mais nous en reconnûmes enfin la complète impossibilité, et nous nous assîmes sur un rocher, dans un état voisin du désespoir. Dans ce moment, nous entendîmes de grands cris qui partaient de derrière les rochers formant l'autre rive de la rivière, et nous nous assurâmes bientôt qu'ils provenaient des gens de l'Uba qui, dès le matin, s'étaient séparés de nous pour chercher une passe moins dangereuse que celle dans laquelle nous nous engagions. Mais que signifiaient ces cris? Nos compagnons étaient-ils attaqués par les sauvages, et, dans ce cas, comment leur porter secours? Ou bien voulaient-ils nous indiquer qu'ils avaient découvert une passe praticable? Nous restâmes quelque temps dans cette perplexité; enfin, je me décidai en tout état de choses à les aller rejoindre; mais cette entreprise présentait quelques dangers, car si tous les pilotes étaient d'accord sur la possibilité de redescendre à la rame la partie de la rivière que nous venions de remonter au cordeau avec tant de travail, à cause de la hauteur des roches perpendiculaires qui, en quelques endroits, obstruaient entièrement le passage, ils étaient loin de l'être sur l'aptitude de nos canots à résister aux effets de cette manœuvre. Le vieux Ricardo pensait même que nos frêles embarcations étaient certaines de chavirer au milieu des remous et des courants furieux que nous aurions à braver. Il fallait enfin

prendre un parti, et les embarcations vigoureusement lancées à force de rames pénétrèrent au milieu du courant qui les emporta aussitôt avec la rapidité du vent. La manœuvre s'exécuta sans accident, et après avoir été emportés pendant quelques minutes, nous pûmes de nouveau nous rendre maîtres de nos mouvements, et nous rejoignîmes nos compagnons sur la rive droite où ils avaient en effet découvert un passage. Le fleuve conservait une largeur d'environ 250 mètres jusqu'au pied de la Caxoeira qui n'a qu'un quart de lieue de long tout au plus, mais qui est très rapide. Le canal qui sert d'issue principale aux eaux du Tocantins est tout à fait infranchissable; la rivière coule partout sur le granit, et, au-dessus du granit, le grès s'élève en forme de muraille sur les deux rives.

Nous fîmes tout au plus une lieue dans le courant de cette journée, qui fut cependant consacrée à un bien autre travail. La passe dans laquelle nous étions engagés ayant généralement très peu d'eau, les hommes furent obligés de tirer les canots avec la corde, et souvent même ils furent réduits à les porter pardessus les divers degrés de la cascade. On fut aussi obligé de décharger complétement les embarcations à trois reprises différentes, et de porter à d'assez grandes distances au milieu des roches tout ce qu'ils contenaient. Pendant ce temps une garde assez nombreuse veillait sur les travailleurs, et était prête à

repousser une attaque des sauvages. Cette précaution était d'autant moins inutile que nous apprîmes depuis que, peu de jours après notre passage, une douzaine d'hommes formant l'équipage d'un canot furent massacrés dans ce même endroit. Plusieurs fois les cordes se rompirent, et ce ne fut qu'à force de bras, et grâce à la grande agilité de nos hommes, que l'on parvint à empêcher les embarcations d'aller se briser sur les écueils.

Le 27, nous continuâmes un travail du même genre, mais un peu moins pénible, pour passer la cascade des Mares. Le cours du Tocantins était très embarrassé de pierres et de chutes, mais il avait conservé sa largeur habituelle ; il avait traversé, en serpentant, une serra qui est un prolongement de la Serra de Lageado. Les rameaux de cette chaîne accompagnent le fleuve pendant plus de deux lieues à droite et à gauche. La partie qui est à l'est s'avance jusqu'au bord même des eaux, et forme une sorte d'amphithéâtre ; le rameau de l'ouest est beaucoup plus brisé. Toute cette serra est formée de grès superposés aux granits. Dans les Caxoeiras ces derniers sont à découvert. Quant aux grès ils paraissent toujours avoir formé, à une époque reculée, un plateau qui plus tard aura été déchiré par quelque cataclysme. Tous les points culminants sont dans le même plan horizontal. Vers la fin de cette journée qui ne fut que de trois lieues, nous observâmes que les berges du fleuve se composaient d'une variété de

ce grès qui paraissait se rapprocher beaucoup de l'Itacolumite. La chaleur était tellement intense qu'il était presque impossible de tenir les pieds sur les roches. Nous eûmes de plus beaucoup à souffrir de la piqûre d'Hyménoptères.

Le 28, nous fîmes six lieues. La partie de la rivière que nous suivîmes était assez libre, quoiqu'il y eût encore quelques petits rapides peu remarquables, et elle coulait la plupart du temps entre deux séries de mornes de grès qui la côtoyaient. Du reste, le granit ne se voyait plus à nu dans le lit du fleuve, et toutes les pierres que l'on y rencontrait étaient des grès.

Le 29, malgré notre marche rapide, je n'étais pas sans inquiétude sur l'état des provisions qui disparaissaient avec une effrayante rapidité. Heureusement que l'on tua ce jour deux capivaras qui nous rendirent l'abondance. Nous fîmes cinq lieues. Nous revîmes la même formation que les jours précédents, à laquelle vinrent s'ajouter des plaques de cascalho aggloméré à la surface des grès, et des traces d'argiles et de schistes argileux : au-dessous, les granits avaient tout à fait disparu. On tua sur la fin du jour une vipère très venimeuse et remarquable par la grande beauté de ses couleurs : son corps était d'un rose vif et portait des taches vertes sur le dos et sur les côtés ; d'autres étaient de couleur noire. Ces dernières taches étaient triangulaires et bordées de jaune ; le ventre était du blanc le plus pur. Pendant la nuit nous prîmes un crapaud

de 35 centimètres de longueur. Dans toute cette région, les Hyménoptères mellifères abondent au point le plus extrême; leur miel est en général de fort bon goût. Cependant on ne doit le manger qu'avec précaution, car celui de plusieurs espèces a des propriétés vénéneuses, ainsi que M. Auguste Saint-Hilaire s'en était déjà aperçu dans la province de Minas-Geraës. Il passe aussi pour constant que celui d'une espèce d'abeilles appelée Iratis produit une sorte de tétanos, une contraction de tous les membres qui persisterait quelquefois pendant très longtemps. La plupart des espèces de ce groupe vivent dans le creux des arbres où elles construisent de vastes gâteaux d'une cire noirâtre ayant l'apparence d'une éponge grossière. Quelques espèces telles que l'Arapua et l'Ashupé construisent au contraire leurs demeures à l'extérieur des troncs. Ces dernières ruches ressemblent à des nids de Termites. Une espèce, connue sous le nom de Tatahira ou Cagafogo, cause, par sa morsure, une vive douleur, et paraît avoir la faculté de verser dans la plaie qu'elle vient d'ouvrir un venin brûlant.

Le 30, nous vîmes dès le matin, et avec un grand plaisir, des traces nombreuses d'animaux domestiques, et bientôt nous aperçûmes un homme à cheval : c'était un vacher au service du major Ferreira, pour lequel nous avions des lettres. Vers midi, nous arrivâmes à la fazenda de ce dernier, qui était composée de la réunion d'une vingtaine de mauvaises

cahutes. Le major étant absent, nous fûmes reçus par sa mère, vieille mulâtresse très foncée qui nous traita de son mieux. Nous apprîmes ici des nouvelles de notre caravane de mules, et nous sûmes qu'elle n'était pas encore parvenue au port, mais qu'elle avait été rencontrée sur la route dans un état d'extrême désordre, et qu'une partie du bagage avait même été pillée. Nous allâmes camper à une lieue plus haut. Pendant la nuit il éclata un violent orage, et une de nos embarcations sombra. Dans cette journée et la suivante nous ne fîmes que six lieues, et nous n'arrivâmes que le 31 août à Porto-Imperial. Le fleuve est libre, à quelques petits obstacles près, tels que des rapides peu considérables. La formation géologique était toujours le grès et le cascalho aggloméré poudinguiforme en plaques. On aperçut aussi beaucoup de traces de la formation argileuse inférieure.

Le Porto-Imperial est situé sur le sommet d'une haute berge qui le protége contre la crue des eaux. A peine nos embarcations furent-elles échouées sur la plage, que nous fûmes reçus par le major Ferreira, que nous cherchions depuis longtemps : c'était un vieux mulâtre de couleur chocolat. Le costume que portait ce personnage mérite une description particulière : sa tête était couverte d'un tricorne galonné d'or; un immense habit brodé et de couleur bleu de ciel, qui avait appartenu à son aïeul, pendait sur son corps long et sec; des culottes de nankin, des bas bleus et

de grands souliers à boucles complétaient ce bizarre accoutrement ; il avait de plus à la main une canne à énorme poignée d'argent. Il était accompagné du maître d'école, petit homme à gros ventre, et de quelques autres dignitaires de l'endroit. On nous logea dans une assez bonne maison construite comme toutes celles de la ville en adaubes, et couverte en tuiles. Quant à l'équipage des canots, on le logea à la prison, qui est la seule auberge du pays ; nos gens y étaient comme chez eux. Selon l'habitude, les chambres étaient absolument vides, mais nous eûmes bientôt étendu nos hamacs : depuis bien longtemps nous ne connaissions pas d'autre mobilier. Nous devions faire ici quelque séjour, tant pour déterminer la position géographique de la ville que pour y attendre l'arrivée de notre caravane.

Dans la journée du 2 septembre, le fourrier Félis arriva dans le village en annonçant que la caravane paraîtrait le même soir ; en effet nous la vîmes poindre quelques heures après, mais dans l'état le plus misérable ; les chevaux étaient morts de fatigue, et les mules, bien qu'elles fussent venues sans charge, étaient réduites à l'état de véritables squelettes ambulants. Quelques interrogatoires particuliers m'eurent bientôt appris que plusieurs animaux avaient été vendus, et que l'on en avait fait autant des fers de ceux qui restaient pour acheter de l'eau-de-vie ; que les fonds donnés pour l'achat du maïs avaient eu le même sort, ce qui était cause de l'état déplorable

de la troupe, et enfin que les muletiers, ayant été *batuquer* dans un village, avaient laissé brûler les selles et les bâts. Le tout n'avait qu'une excuse, mais très valable aux yeux de ces gens : c'est qu'en agissant ainsi ils n'avaient cru dilapider que leur propriété personnelle, n'ayant pas douté un instant de notre mort. Ils avouaient même n'être venus au port que pour l'acquit de leur conscience, car ils avaient été d'autant plus convaincus de notre perte que l'arrieiro, en nettoyant un jour son sabre, l'avait trouvé taché de sang, et s'était aussitôt écrié : « Mon patron est mort. » Il avait alors fait dire une messe pour le salut de mon âme, et s'était persuadé qu'il avait parfaitement rempli tous ses engagements. Ces raisons paraissaient excellentes à la plupart des habitants de la ville, mais ne m'empêchèrent pas de faire mettre aux fers les principaux chefs de la caravane, ce qui fut, dans le pays, considéré comme une excessive sévérité.

Nous apprîmes que le missionnaire de Boa-Vista était venu quelques mois auparavant prêcher à Porto-Imperial, et depuis ce temps les mœurs y étaient assez pures. L'assassinat cependant y était regardé comme un péché bien véniel, et était encore monopolisé par un ou deux des principaux habitants. L'un de ceux-ci me disait un jour : « Lorsqu'un homme vous insulte, vous faites semblant de ne pas vous en apercevoir ; mais vous envoyez un nègre de confiance sur le bord de la rivière. Il fait si chaud

ici qu'il est impossible de ne pas se baigner, et au bout de peu de jours vous êtes vengé. »

Le temps que nous passâmes à Porto-Imperial fut consacré à l'étude de sa population et à des travaux de géographie. Il fallut aussi nous occuper de la réorganisation de la caravane. Comme il n'y avait pas ici de maréchal ferrant j'envoyai un soldat à l'Arraial dos Carmos pour en chercher un, mais cet homme, au lieu de s'acquitter de sa commission, ayant jugé à propos d'enlever une des mules, je le fis poursuivre, et lui fis donner une légère bastonnade. Ainsi que je l'ai dit, nous nous trouvions sans chevaux de selle ; tous nos efforts pour nous en procurer à Porto-Imperial restèrent infructueux. Il fut donc décidé que nous irions à une grande ferme située à seize lieues plus haut sur le Tocantins pour en chercher. MM. d'Osery et Weddell devaient faire ce trajet par eau, tandis que j'accompagnerais la troupe qu'il était impossible de laisser à elle-même.

Le 9, mes compagnons continuèrent en effet leur voyage, et je fis délivrer les prisonniers afin d'être prêt, le plus promptement possible, pour le départ.

La petite ville dans laquelle nous étions, et qui était connue autrefois sous le nom de Porto-Real, comptait cent quarante maisons : aujourd'hui elle n'en a que soixante-quinze, contenant environ 400 habitants. La population de l'intérieur du conti-

nent diminue chaque jour, et si l'on n'y porte remède, le pays tout entier retombera dans un état complet de barbarie. Dans les districts des mines, l'état d'appauvrissement presque général des filons fait abandonner leurs habitations à des gens que l'avidité seule avaient réunis ; mais dans le nord du Goyaz, il faut attribuer à d'autres causes l'état de ruine du pays. Les sauvages reprennent partout les terres qui avaient été enlevées à leurs ancêtres, et ceux des habitants qui sont assez heureux pour échapper à l'incendie et au massacre se retirent dans les villages, où bientôt ils périssent de misère, de maladie et de faim, la crainte continuelle des Indiens les empêchant de se livrer aux travaux de l'agriculture. Le climat est excessivement chaud à Porto-Imperial; le thermomètre se maintint presque constamment à 30 degrés; exposé au soleil, il montait rapidement à 43 degrés et même à 45. Cette ville est assise dans un campo qui repose lui-même sur la formation de grès rougeâtre que nous avions observée sur tout le cours du Tocantins. Les argiles subordonnées aux grès se laissent voir sur quelques points de la berge au-dessus de Porto-Imperial. On en retire la matière première des tuiles qui couvrent les maisons. La chaux qui sert à blanchir les murs vient, dit-on, des environs de Natividad. On assure aussi qu'il y a du gypse dans le voisinage de la ville.

La largeur du Tocantins dans cet endroit fut mesurée trigonométriquement ; elle était de 434 mè-

tres, et nous trouvâmes que la vitesse des eaux était de 98 mètres en 6m,38.

Nous avions dépensé pendant ce long voyage la presque totalité des fonds que nous avions emportés de Goyaz, et je commençais à être très embarrassé à cet égard, lorsque j'appris avec joie que notre vieux major joignait à tous ses agréments celui d'être usurier. Je m'adressai en conséquence à lui, et j'obtins quelques fonds, au modeste intérêt de 18 p. 100 pour trois mois.

Le 10 septembre, nous quittâmes le Porto-Imperial et nous fîmes une longue marche. La région que nous parcourûmes était soumise aux attaques des Chavantes, et leur nom seul inspirait la plus profonde terreur aux rares fermiers établis dans ces déserts.

Le 11, nous traversâmes de beaux campos entremêlés de bois ; j'admirai plusieurs magnifiques figuiers dont les dimensions étaient réellement gigantesques. Le soir, pendant que nous traversions, près de son embouchure, la petite rivière de Manoel-Alvares, nous eûmes le plaisir de rencontrer nos compagnons qui, par un hasard singulier, étaient parvenus au même point par le Tocantins, exactement au même instant. Nous dormîmes tous ensemble dans une jolie fazenda dont le maître était absent, et qui est connue sous le nom de Sitio de Roma. Le lendemain, nous parcourûmes rapidement les trois lieues de forêt qui nous séparaient encore de la fazenda de Santa-Clara, qui appartenait au capitão Thomas da Souza. Le fourrier

Félis était neveu de ce personnage ; mais, pour des raisons à lui connues, rien ne put le déterminer à nous accompagner à la maison de son oncle, et il nous quitta pour retourner au Porto-Imperial, où il devait rester en garnison par ordre du gouvernement.

Suivons maintenant l'itinéraire de ceux de nos compagnons qui étaient venus par le Tocantins. Partis, le 9, de Porto-Imperial, comme nous l'avons déjà dit, une course de deux lieues un quart environ les conduisit au milieu de la Carreira-Comprida, chute assez remarquable et que l'on est obligé de remonter à la corde. Le fleuve avait conservé sa largeur ordinaire jusqu'auprès de la chute, mais en ce point il se rétrécit d'une manière très marquée. La formation, qui jusque-là avait été de grès assez dur et percé de trous ronds semblables à ceux que nous avions observés dans le bas de la rivière, ne présentait plus dans la cascade que du granit pur. Le lendemain, la petite expédition acheva de passer la Carreira-Comprida ; le fleuve était embarrassé de rocs et de quelques rapides, mais il avait repris sa largeur habituelle de 300 à 350 mètres. Les pierres qui se rencontrent dans le lit du fleuve sont du granit pur, semblable à celui qui avait été observé au-dessous des grès dans la partie inférieure du cours du fleuve. Dans cette première journée on fit six lieues trois quarts.

Le 11, la marche fut encore de six lieues et demie. L'aspect général de la rivière était le même que la veille, mais, sur chacun de ses deux bords, on voyait

une série de mornes composés de grès superposé au granit, lequel ne se voyait à découvert qu'à quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Le Tocantins paraît avoir rompu ces masses de grès pour se frayer un passage.

Le 12, une course de deux lieues conduisit nos compagnons à la fazenda du capitâo Thomas da Souza Villa Réal, où toute l'expédition se trouva réunie. Dans cette dernière partie, le fleuve est très libre et les quelques pierres qu'il présente sont de granit pur. Comme la veille, des mornes de grès se voyaient sur les deux rives. En résumé, la formation générale du pays paraît être le grès qui a été rompu de place en place par de grands cours d'eau, et qui est superposé au granit dont le séparent des couches d'argile. La fazenda de Santa-Clara est une misérable case, mais nous fûmes heureux de trouver sous ce hangar un abri contre le soleil qui nous brûlait. Le maître de la maison était un mulâtre assez intelligent qui, après avoir été rameur sur le Tocantins, était parvenu par son économie à se procurer une somme suffisante pour obtenir une part dans un des grands *botes;* bientôt il posséda une embarcation à lui seul, et une vingtaine de voyages au Para en firent un des principaux propriétaires du pays. Comme d'habitude on nous avait dit que nous trouverions ici tout ce dont nous aurions besoin et, comme de coutume aussi, nous nous aperçûmes que tout y manquait. Nous avions le plus grand besoin de trouver des chevaux ; on

nous déclara d'abord qu'il n'y en avait pas dans le pays, mais enfin le capitâo nous avoua qu'il en avait une centaine qui paissaient sur l'autre bord de la rivière, mais qu'ils étaient sauvages et qu'il serait bien difficile de les attraper. M. d'Osery partit avec une demi-douzaine de vachers pour se livrer à leur chasse. Je le fis accompagner par quelques soldats, ce pays étant souvent visité par les Indiens Chavantes. Il revint deux jours après avec quelques chevaux aussi maigres que sauvages et qu'on nous fit payer fort cher ; ils avaient été pris au *laço*. Pendant ce temps un autre parti était allé poursuivre les troupeaux devenus également sauvages, et nous rapporta la chair d'un bœuf qui avait été tué à coups de fusil. Dans toute cette région, la chaleur est excessive pendant le jour, et les nuits sont comparativement très fraîches, ce qui explique le grand nombre de maladies qu'on y observe.

Le 15, nous ne fîmes que deux lieues et demie, ayant été obligés de nous arrêter au misérable village de Santo-Antonio, par une pluie battante qui dura toute la nuit. Santo-Antonio compte une dizaine de cases. La route que nous avions suivie serpente sur le sol très aplati d'un *campo*.

Le 16, un de nos mulets, ayant été pendant la nuit mordu par un serpent venimeux, se dirigea au galop vers la maison ; la pauvre bête renversa tout ce qui s'opposait à sa libre entrée sous le rancho, où dormaient nos gens, et se jeta sur le flanc au milieu

d'eux ; sa bouche était enflée et très injectée, son ventre très gonflé ; tous ses membres étaient roidis ; l'animal ressentait de temps en temps des mouvements convulsifs et faisait entendre de sourds grognements. Les muletiers se mirent aussitôt à lui faire avaler des contre-poisons auxquels ils attachaient cependant moins de confiance qu'aux croix et aux reliquaires qu'ils lui pendaient au cou. L'image de Santo-Antonio fut comme d'ordinaire pendue à un arbre, et on lui fit de belles promesses pour l'engager à guérir l'animal. Au jour, le pauvre mulet était dans un état presque désespéré, et comme on me parlait beaucoup d'un vieux nègre de la côte, très versé, disait-on, dans la science des empoisonnements, je l'envoyai chercher, et il me promit aussitôt avec aplomb de guérir l'animal. Il se fit apporter une bouteille d'une drogue qu'il conservait avec grand soin, et qu'il versa goutte à goutte dans la bouche du mulet malade, dont une dernière convulsion vint presque aussitôt terminer la vie. Je m'imaginai que le breuvage pouvait être la cause de la mort du mulet, et je menaçai le nègre d'un châtiment s'il ne me faisait connaître à l'instant la composition de la drogue qu'il lui avait fait avaler ; le pauvre homme, alors tout tremblant, se jeta à mes pieds et m'avoua que ce n'était que de l'eau salée.

Il y avait dans toute cette région un grand nombre de figuiers très curieux (Gameleira) ; l'un d'entre eux couvrait de son ombrage un espace de 40 mètres

de diamètre. Nous ne fîmes que deux lieues pour atteindre la fazenda de Penha, où nous passâmes la nuit.

Le 17, nous fîmes sept lieues. Le terrain toujours très plat paraissait être d'alluvion ; sur un point de la route nous observâmes cependant des masses de granit arrondies, mais peu élevées au-dessus de la surface du sol qu'elles traversaient. La route passe au milieu de plusieurs savanes humides. On nous avait dit, comme toujours au Brésil, que la route était très facile à trouver, et que nous n'avions pas besoin de guide ; mais nous vîmes bientôt qu'on nous avait grossièrement trompés : le sentier était à peine marqué, et il disparaissait quelquefois complétement. Enfin à l'entrée d'un bois, il ne fut plus possible de le retrouver. Nous passâmes près de deux heures à chercher vainement notre route ; j'envoyai plusieurs patrouilles de nos gens dans diverses directions ; l'une d'elle me ramena, au bout de quelque temps, un jeune vacher qui avait voulu s'enfuir lorsqu'on l'avait aperçu ; il avait pris nos gens pour des sauvages Canoeiros qui désolent le pays, et il est certain qu'il eût été difficile de les reconnaître à leur costume pour des gens civilisés. Je déclarai au jeune nègre qu'il fallait qu'il nous servît de guide ; il me répondit qu'il ne le pouvait pas, étant à la recherche de quelques animaux de son maître qui s'étaient égarés. Sachant qu'il nous était impossible sans son aide de retrouver notre troupe, et voyant que tous nos

discours étaient infructueux, je le fis mettre entre deux cavaliers armés, et il se résigna de bonne grâce. Nous dormîmes dans de hautes herbes à côté d'une savane noyée. Une troupe de beaux Aras hyacinthes s'était réfugiée dans les arbres d'alentour et nous importuna longtemps par ses cris aigus.

Le 18, pendant la nuit, j'avais fait lier les bras de notre guide, et je l'avais mis sous la garde particulière d'une sentinelle ; mais, comme il était du reste parfaitement traité et bien nourri, il s'était, je crois, consolé de rester parmi nous.

Nous atteignîmes d'assez bonne heure les bords du Tocantins, que nous suivîmes pendant quelque temps dans les bois ; mais étant parvenus, après une course de trois lieues et demie, à un endroit où la rivière est en partie obstruée par un grand banc de sable, nous appelâmes une embarcation qui se détacha de la rive opposée pour venir nous chercher. La rivière a, dans cet endroit, environ 250 mètres de large. Nous faillîmes dans cette traversée perdre une partie de nos bêtes de somme. Nos muletiers en firent imprudemment entrer quelques-unes dans le cours de la rivière, pour les faire passer à la nage, sans leur avoir donné le temps de se reposer; plusieurs d'entre elles furent presque noyées, et on ne les ramena au rivage qu'avec beaucoup de peine. Cet événement nous fit prendre la résolution d'ajourner au lendemain le passage de tous les animaux.

CHAPITRE XV.

RETOUR A GOYAZ PAR LES DÉSERTS DES CHAVANTES.

Le village de Peixe est situé à quelques portées de fusil de la rive gauche du Tocantins. Ses maisons, au nombre d'environ soixante-dix, sont dispersées sans ordre dans le campo ; la population entière se monte à environ 500 âmes. Les habitants sont d'une grande pauvreté, mais ils nous témoignèrent d'excellentes dispositions. On ne compte pas plus de quatre ou cinq esclaves dans ce village; le reste de la population se compose de gens libres de toutes couleurs qui vivent du produit de leurs petites plantations, dans un état continuel de terreur causé par les incursions sans cesse menaçantes des Indiens Canoeiros et Chavantes. Peixe n'a pas encore obtenu le titre de Freguezia.

Nous étendîmes nos hamacs dans une maison spacieuse et assez propre. Le commerce de ce village est presque nul; il possédait autrefois plusieurs gros bateaux qui faisaient les voyages du Para, mais la crainte des sauvages a fait abandonner ces spéculations; cependant un homme entreprenant du pays comptait donner cette destination à un assez gros bateau qui était en construction dans le port. Les seules communications que ce misérable village entretienne avec

le monde civilisé ont lieu par les rares bateaux qui remontent le Tocantins jusqu'à Villa da Palma. Au matin les animaux passèrent le fleuve avec beaucoup de peine, mais sans accidents, et j'employai la soirée à engager trois guides connaissant bien le désert dans lequel nous allions nous engager. Nous regardions notre voyage comme terminé, sous le rapport des dangers que nous avions à courir; mais l'opinion des gens du pays était très différente sous ce rapport ; ils éprouvaient la plus grande terreur des tribus indiennes qui les déciment sans cesse, et ils ne se lassaient de me répéter que le chemin que je voulais suivre longeait continuellement la frontière du territoire des deux grandes nations sauvages de cette région , les Chavantes et les Canoeiros, et qu'ainsi nous serions sans cesse exposés aux attaques des partis de guerre de ces deux tribus. La dernière de ces peuplades, qui est particulièrement redoutée dans toute la région du Tocantins, paraît appartenir à la race des Bororos, et on assure que le nom que les Brésiliens lui donnent provient de son habitude de naviguer continuellement sur les rivières dans des pirogues (*canoas*), tandis que les Chavantes savent seulement se faire des radeaux (*balsas*), au moyen desquels il traversent les cours d'eau. Nous rencontrâmes souvent de ces constructions sur les rivages. Ce sont des individus de cette nation qui ont été transportés dans ce pays pour y être colonisés et réunis en aldeas, qui sont redevenus sauvages et hostiles, faute de soins de la

part du gouvernement et surtout par suite de l'abandon des missions.

Tous les sauvages sacrifient sans pitié leurs prisonniers, mais ceux de l'Amérique du Sud n'ont pas généralement l'habitude de les tourmenter avant de les faire périr. Les Canoeiros, au contraire, à l'exemple des Indiens de l'Amérique du Nord, ne se complaisent qu'à la vue des tortures, et rien ne peut donner une idée de l'horrible esprit d'invention dont ils sont doués à cet égard. Tantôt c'est une mère que l'on force à manger le cerveau de son enfant, tantôt c'est une femme qu'on lie fortement à la proue d'un canot, de manière qu'alternativement plongée dans les eaux et revenant à la surface, son supplice puisse durer plusieurs jours ; aussi, bien que ce peuple ne soit pas anthropophage, est-il plus redouté que les Chavantes eux-mêmes.

Le 20, la pluie, qui n'avait guère discontinué pendant notre séjour à Peixe, nous accompagna durant toute cette journée de voyage, qui fut de quatre lieues. Bien que le chemin fût bon et plan comme celui des jours précédents, cependant nos animaux étaient dans un tel état de maigreur, qu'ils paraissaient déjà harassés de fatigue : c'était commencer tristement une semblable campagne. Le pays était toujours très plat, et coupé dans quelques parties de savanes marécageuses. Sa formation paraît toujours être d'alluvion, mais en plusieurs endroits on voyait apparaître des argiles, et nous eûmes occasion d'ob-

server sur un ou deux points des cangas inférieurs à ces derniers et qui paraissaient eux-mêmes très argileux. Nous campâmes au bord d'un petit marais appelé *Brejo das Cannas*. Le paysage était très pittoresque; la vue s'arrêtait sur un magnifique rideau de Buritis, dont nos gens arrachèrent aussitôt les grandes feuilles en éventail pour se construire sept ou huit huttes imperméables à la pluie. La végétation de ces campos était assez active, ce qui était dû non seulement aux dernières pluies, mais encore à l'action du feu qui avait passé très récemment. On y trouvait en grande quantité de jolies Malpighiacées aux fleurs dorées et aux fruits écarlates, de nombreuses Composées aux vives nuances roses et purpurines, et des Amaranthacées aux capitules argentées et citrines; on rencontrait aussi dans toute cette région une grande quantité de fruits sauvages. Le Caju (*Anacardium occidentale*) y abondait, ainsi que le Cagateira, le Puça et le Jabuticaba do Campo, dont la chair jaune rappelle l'abricot d'Europe; nous y trouvâmes fréquemment le Mangabeira (*Hancornia speciosa*), dont le fruit sucré n'est bon que lorsque le lait qu'il renferme est complétement changé en un sirop transparent, et le Piqui (*Caryocar Brasiliense*), dont le fruit, assez estimé, nous parut peu agréable au goût.

Le 21, nous atteignîmes dans l'après-midi la fazenda de Santa-Cruz dos Itans, après une marche de trois lieues et demie, et nous y fûmes bien reçus par

le colonel Jubé, qui en est propriétaire ; ce vieillard est Anglais, mais il a résidé presque toute sa vie au Brésil. Les bâtiments de la ferme se composaient de trois petites maisons assez solidement construites en adaubes et recouvertes en tuiles. Un des fils du colonel, qui résidait avec lui, était ecclésiastique : il y avait en tout une vingtaine d'habitants dans ce petit établissement, situé au milieu du désert. L'avant-veille de notre passage, une jeune fille esclave avait été assassinée à une portée de fusil de la maison par les Indiens Canoeiros : elle était allée puiser de l'eau à la source, lorsqu'elle fut tout à coup entourée par une vingtaine de ces sauvages peints en noir, qui la percèrent de flèches et l'achevèrent à coups de massue. Les gens de la maison accoururent à ses cris, mais ils n'arrivèrent que pour voir les Indiens se retirer après avoir enlevé les vêtements de la victime. Depuis lors on n'allait à la fontaine qu'avec une escorte de gens armés, et les habitants de cette malheureuse ferme osaient à peine sortir de leurs portes. Le colonel avait très souvent voyagé dans l'intérieur du Brésil ; dans sa jeunesse il avait fait partie de la seule expédition peut-être qui eût remonté l'Araguay dans un but commercial. Il nous raconta que ce voyage avait eu lieu dans une grande embarcation de plus de 60 palmas de longueur, et qui portait trois mille arrobes de marchandises. La remonte de l'Araguay seule avait duré quatorze mois. Il nous montra, le soir, plusieurs des flèches qui avaient été retirées du corps

de la jeune fille ; elles avaient moins de 1 mètre de long et étaient par conséquent beaucoup plus courtes que toutes celles que nous avions vues jusque-là.

La formation est toujours un terrain d'alluvion qui probablement repose sur les gneiss, car ceux-ci apparaissent dans le lit du rio de Santa-Theresa, qui a 25 mètres de large à l'endroit où nous le passâmes à gué ; sa profondeur n'était que de 38 centimètres. Entre cette rivière et la fazenda des Itans, on observa beaucoup de canga à fragments prismatiques empâtés.

Nous obtînmes du colonel les renseignements suivants sur la géographie de ces déserts. Le Ribeirão-dos-Passos se jette dans celui de la Porteira, et celui-ci dans le rio Santa-Theresa, qui lui-même entre dans le Tocantins, par sa rive gauche, à quatre lieues au-dessous du village de Peixe. C'est dans un morne situé à une lieue environ à l'est de la Fazenda do Pao à Pique, et à peu de distance d'Amaro-Leite, que se trouve la source du rio Santa-Theresa et celle du rio do Ouro.

C'est à la Fazenda dos Picos, située à cinq lieues à l'est de Descoberto, et aujourd'hui abandonnée, que l'on s'embarquait autrefois sur le rio Santa-Theresa pour descendre dans le Tocantins.

Le rio de Canna Braba, qui se jette dans le Santa-Theresa, à un demi-quart de lieue des Itans, prend sa source dans un morne appelé Morro Pintado, situé à huit lieues à l'ouest-sud-ouest de la même fa-

zenda. Les Indiens racontent aussi qu'à environ six lieues à l'ouest de ce point, il y a un morne qui gronde continuellement et donne parfois des jets de flammes. L'existence d'un volcan dans de semblables circonstances serait bien extraordinaire. Cependant Cunha Mattos dit (*Itinerario*, t. II, p. 314) que les Indiens lui assurèrent qu'il y a, vers les sources de l'Araguay, une montagne lançant des flammes. Les tremblements de terre accompagnent presque toujours les volcans, mais ils sont entièrement inconnus dans ces parties centrales du Brésil.

De la fazenda du colonel on voit, à environ quatre lieues dans le sud-est, la chaîne de San-Miguel, qui paraît courir est-nord-est, ouest-sud-ouest ; cette chaîne est, dit-on, la demeure habituelle des sauvages Canoeiros.

Le point où le rio Tocantins est le plus rapproché de la Fazenda de Santa-Cruz dos Itans est à environ six lieues au sud-est.

Le 22, nous continuâmes de nouveau notre marche dans l'immense désert qui s'étendait devant nous. L'état de nos montures était tel que nous étions obligés de faire une grande partie du chemin à pied. Nous passâmes à gué le rio de Canna Braba, et nous fîmes cinq lieues et demie pour gagner un point appelé Tucuma, où nous campâmes. Dans la première moitié de ce trajet nous vîmes en abondance des cangas et des galets de gneiss ; mais, dans la seconde, apparurent des gneiss

granitiques qui composent probablement aussi la Serra de San-Miguel.

Le 23, nous fîmes trois lieues et demie toujours à travers des campos dont la végétation nous abritait à peine des rayons brûlants du soleil. La formation, d'abord toute de gneiss, ne laissa bientôt plus à découvert que des cangas à gros fragments prismatiques disposés en masses arrondies, à la surface des quelques petits mornes qui accidentaient un peu la route ; enfin, dans les derniers contreforts de la chaîne de San-Miguel, que l'on franchit, on voit apparaître le granit.

Le 24, nous fîmes une pénible marche à travers la serra de San-Miguel, qui est aussi connue sous le nom dos Canoeiros. Ces collines, sans être élevées, sont d'un accès difficile à cause du manque de routes ; du reste, le paysage était des plus pittoresques, et, ainsi que dans les journées précédentes, le gibier abondait. Nos chasseurs avaient déjà tué plusieurs chevreuils, lorsque nous tombâmes à l'improviste sur une troupe d'une centaine de Pécaris réunis au fond d'une gorge profonde ; au même instant, tous, muletiers et soldats, saisirent leurs fusils, et les mules se trouvant abandonnées à elles-mêmes se couchèrent ou se mirent à paître dans différentes directions. La vallée tout entière retentit de coups de fusil qui eurent pour résultat la mort de deux ou trois de ces cochons sauvages.

Mon petit Indien Catama s'accoutumait très bien

à la vie de voyageur. La première fois qu'il aperçut un cheval il poussa des cris d'effroi, mais bientôt il trouva plus commode de parcourir les déserts sur les jambes d'un de ces animaux que sur les siennes propres, et en peu de temps il devint assez bon cavalier. Un jour, dans ces mêmes déserts, le pauvre enfant courut un grand danger. En traversant un bois assez épais, l'avant-garde aperçut un Indien caché au milieu des branches : pris pour un espion, dix fusils furent immédiatement dirigés sur lui, quand heureusement le soldat Patriarche reconnut le petit Catama, qui accourut en riant de la peur que, disait-il, il avait causée à nos gens.

Nous fîmes cinq lieues et demie le 24. La première partie du chemin se trouvait renfermée entre deux chaînes de mornes de granit qui, se rapprochant peu à peu, finissaient par former la gorge très étroite dont nous avons déjà parlé, et dont la direction était ouest plein. Le terrain jusque-là était couvert de débris de quartzite et de granit plus micacé. Tous les ruisseaux traversés étaient des affluents du rio Santa-Theresa; mais, depuis la sortie de la gorge, tous ceux que nous passâmes jusqu'à l'arraial de Descoberto se jettent dans le rio do Canna Braba. La dernière partie du trajet de cette journée nous mit à même d'observer des masses énormes et nombreuses de Canga qui se présentaient à nous sous des formes arrondies, et paraissaient disposées en coulée à la surface du granit.

La direction générale de notre route semblait être à peu près parallèle à celle de la Canna Braba, qu'elle côtoyait à assez peu de distance.

Le 25, nous continuâmes à traverser des déserts. C'était avec une joie difficile à décrire que nous rencontrions de beaux bosquets d'orangers, couverts de fruits excellents que nous dévorions en énorme quantité pour étancher la soif brûlante causée par l'excès de la chaleur. Cependant de tristes souvenirs étaient toujours associés à ces indices d'ancienne civilisation; en effet, dans les environs, nous ne manquions jamais de trouver les ruines encore noircies de fermes et de maisons. Quelquefois des squelettes mutilés étaient encore étendus au milieu des déblais, et indiquaient que la massue des Canoeiros avait passé par là. A chaque instant nos guides nous arrêtaient pour nous raconter d'effrayantes légendes; et ils écoutaient avec respect et en défilant leur rosaire les cris sinistres des oiseaux de nuit, qu'ils nous assuraient être produits par les âmes de ceux qui avaient été torturés dans ces lieux. Nos Indiens alliés nous contaient aussi d'affreuses histoires. Un jour le vieux chef Chavante nous montra des roches encore noires de fumée, et nous dit qu'ayant, bien des années auparavant, joint un parti de guerriers de sa nation, commandé par son oncle, et qui était destiné à faire une expédition contre les Canoeiros, ils avaient fait prisonniers trois de ces derniers, dont une jeune

femme ; qu'ils les avaient amenés dans ce lieu, les avaient liés ensemble, et les y avaient brûlés à petit feu. L'Indien riait aux éclats en imitant les cris de ces malheureux, ainsi que les supplications de la jeune fille. Dans cette journée du 25, on tua plusieurs chevreuils, malgré la pluie qui ne cessa de tomber. Le trajet de cinq lieues que nous parcourûmes n'ajouta rien d'intéressant aux observations faites la veille sur la formation du terrain.

Dans la journée du 26, qui fut pour nous de cinq lieues et demie, le canga se présenta quelquefois en plaques, mais le plus souvent, il conserva les formes arrondies observées les deux jours précédents. La route était coupée de petits mornes qui la rendaient assez pénible. Auprès de notre campement nous observâmes de gros blocs de granit arrondis à la surface. Selon notre usage, nous avions dressé nos tentes dans le campo auprès d'un ruisseau, mais bientôt les sentinelles aperçurent une immense colonne de feu, qui, poussée par le vent, venait droit à nous. C'était une étrange vue que cette longue ligne de feu et de fumée qui, activée par la présence des bouquets de bambous, parcourait la vaste plaine avec une effrayante rapidité ; nos animaux effrayés accouraient déjà de toutes parts vers le camp. En un instant nous pouvions voir non seulement tout notre matériel détruit, mais encore nous-mêmes courir un danger réel. Dans de pareilles circonstances, il fallait agir avec rapidité ; nous

mîmes aussitôt le feu aux herbes situées immédiatement devant le camp, puis après lui avoir donné le temps de dénuder une zone suffisante de terrain, nous parvînmes à l'éteindre en nous jetant tous au milieu des flammes avec des branches que nous avions eu le soin de mouiller dans le ruisseau ; nous en fûmes quittes pour quelques légères écorchures. Peu de temps après nous vîmes les deux vagues de feu se rencontrer à vingt pas de nous, lutter un instant, puis reprendre réunies leur marche rapide pour former un cercle autour de notre oasis et aller porter la désolation dans les campos éloignés. Une profonde obscurité succéda ensuite à l'éclat de l'incendie; mais pendant longtemps nous vîmes encore les lueurs du sillon embrasé qui se détachait sur l'horizon.

Le 27, une traite de six lieues nous conduisit à l'arraïal de Descoberto, par un chemin assez accidenté, car nous commençions à passer les contreforts les plus orientaux de la serra de Dona-Luiza, nom sous lequel les habitants de Descoberto désignent la chaîne qui sépare les affluents de l'Araguay de ceux du Tocantins. A l'ouest de cette serra, on en voit une autre connue dans le pays sous le nom de serra Azul, et qui appartient aussi au système de séparation des eaux des deux fleuves. C'est à la hauteur des sommets appelés os Picos, que l'on aperçoit le commencement de la chaîne de Dona-Luiza ; derrière celle-ci, à une dizaine de lieues du chemin, paraît la serra

Azul. Ce sont évidemment des relèvements de ces serras qui règnent avec des dépressions variables dans toute la partie appelée Entre-Rios, qui est la péninsule limitée par les deux rivières. La formation de toute cette partie est certainement le granit subordonné aux cangas qui, la plupart du temps, paraissent à la surface. Nous étions arrivés depuis plusieurs heures dans le village, et cependant deux de nos compagnons de voyage n'avaient pas encore paru. A l'approche de la nuit mes craintes à leur égard devinrent très vives, et je me décidai à envoyer à leur recherche quelques hommes armés. L'exécution de ce projet offrait cependant des difficultés réelles : les hommes étaient tellement harassés de fatigue, que ce ne fut pas chose facile que les engager à rentrer de nuit dans ces déserts si redoutés. Heureusement nous retrouvâmes nos retardataires au bout de peu de temps de recherche : leurs chevaux leur ayant refusé le service, ils s'étaient décidés à passer la nuit dans le désert et s'étaient enveloppés dans leurs manteaux, grelottant de froid, car ils n'osaient allumer du feu par la crainte des sauvages, lorsque la voix des chiens leur apprit qu'ils étaient près des leurs et qu'ils pouvaient espérer de passer une nuit beaucoup moins désagréable que celle qui paraissait d'abord leur être destinée. La journée du lendemain se passa à Descoberto, dont nous déterminâmes la position géographique. Ce misérable petit village se compose de quinze à dix-huit maisons, habitées par une soixantaine

d'individus. Il était autrefois beaucoup plus considérable ; mais aujourd'hui sa population va toujours en diminuant, ce qui est dû à l'abandon des mines et surtout à la crainte des sauvages qui viennent jusque dans la rue pendant la nuit. C'est en effet à la découverte d'une mine d'or que cet établissement a dû son nom et son origine. Le métal se trouve partout, à la surface même du sol, dans une terre formée de détritus de roches anciennes, telles que le quartz, le mica, le feldspath décomposé, etc. ; on donne dans le pays, à cette espèce de cascalho, le nom de gorgulho; elle se trouve sous une épaisseur de terre végétale d'environ 16 centimètres, et forme une couche qui a à peu près cette même profondeur. Les gens du pays nous assurèrent que c'est dans la pâte de ce gorgulho que l'on trouve l'or et non dans le gorgulho lui-même. On en trouve aussi dans la terre inférieure à cette couche, mais en moindre quantité; du reste, cette dernière nous parut de même nature que le gorgulho. On lave la terre aurifère dans de petits canaux (regos) creusés à la surface même du sol, puis on concentre l'or dans de larges bateias. On trouve en abondance aux environs du village le bel Anoa qui produit le Fruto do Conde, dont la chair a le goût et l'apparence d'une excellente crème. Nous nous procurâmes ici de nouveaux guides et trois bons chevaux.

La journée du 29 se passa de nouveau dans le désert, où nous rencontrâmes plusieurs beaux bosquets d'orangers, indices de l'ancienne prospérité du lieu.

La formation était la même en partant que dans les environs immédiats de Descoberto, et se composait de débris de terrains anciens formés en couches arénacées aurifères ; mais bientôt les cangas apparurent surtout sur les éminences ; enfin à la fin de la journée le granit se montrait à nu. Cette roche existe évidemment partout, mais enfouie et cachée par les formations supérieures. Nous traversâmes le lit desséché du rio do Ouro, affluent du Santa-Theresa, auquel il se réunit à cinq lieues à l'est de Descoberto, après avoir reçu le ribeirão Areião. Le riacho de Descoberto appelé aussi das Laginhas, se jette dans le rio Canna-Braba. Sur la fin de la journée, nous vîmes apparaître, à l'est de la route, la serra do Campo. Nous avions fait ce jour quatre lieues et demie. Pendant la nuit nous eûmes un assez fort orage.

Le 30, nous fîmes cinq lieues et demie ; pendant un peu plus de la moitié de ce trajet, les granits se montrèrent à nu, puis reparurent les cangas qui évidemment s'appuient sur le granit. Tous les cours d'eau traversés dans cette journée se jettent dans le rio do Ouro, qui fait un retour à l'ouest de la route. La chaîne qui côtoyait le chemin pendant une lieue et demie au commencement de la journée, est la serra do Campo; mais nous la laissâmes bientôt en arrière, et celle de Santa-Theresa apparut à l'est de la route, à une plus grande distance. Cette chaîne est plus considérable que la première, et donne naissance au rio de même nom et à celui d'Ouro, qui coulent tous deux

sur le versant occidental, mais le premier à l'est et l'autre à l'ouest du chemin.

Nos chasseurs tuèrent dans cette journée un magnifique tapir qui paissait l'herbe d'une prairie récemment brûlée.

Le 1er octobre, la formation ne nous présentait que des cangas jusqu'auprès d'Amaro-Leite, où les gneiss reparurent, d'abord dans le rio Lambary, qui est un affluent du rio do Ouro, et que l'on peut même considérer comme une des sources de ce dernier, puis dans les environs immédiats de l'arraïal où des terrains aurifères se mêlent aux gneiss. Le ribeirâo dos Algodoeiros se jette dans le rio do Ouro, celui de Santo-Antonio dans le Lambary, ainsi que le ruisseau d'Estiva ; le ribeirâo de Bahu se réunit à celui d'Amaro-Leite ; quant aux trois ou quatre petits cours d'eau que l'on traverse entre les Algodoeiros et le Santo-Antonio, ils sont probablement des affluents de l'une ou de l'autre de ces deux rivières. Nous arrivâmes à l'arraïal de bonne heure dans l'après-midi. Le pays que nous venions de parcourir était de la plus grande beauté, et les jolis ruisseaux que nous avons nommés coulent généralement de la manière la plus pittoresque au milieu de riches ravins. On nous logea dans une grande maison nue et vide comme toutes celles du Sertâo, mais bien couverte de tuiles, ce que nous appréciâmes d'autant plus que la nuit fut très pluvieuse.

Nous passâmes deux jours dans ce village, dont

nous désirions établir, d'une manière positive, la situation géographique ; mais cette opération rencontra de grandes difficultés par l'état du ciel qui fut constamment couvert et pluvieux. Comme celui de Descoberto, le village d'Amaro-Leite a été fondé par des chercheurs d'or ; aujourd'hui il est, en grande partie, abandonné par suite des attaques sans cesse menaçantes des Indiens Canoeiros ; il y reste une centaine d'habitants tous attaqués de goîtres, et logeant dans ce qui reste d'habitable d'une trentaine de maisons autrefois en bon état. L'objet de l'exploitation est ici un filon quartzeux presque vertical, compris entre des gneiss argileux. Dans l'endroit où nous avons pu observer ce filon (que les travailleurs appellent *a linha*), il nous a paru courir à peu près nord-sud ou plutôt de nord-nord-est au sud-sud-ouest ; son épaisseur était de 20 à 22 centimètres ; son inclinaisonnaison mesurée, était de 72 degrés sur l'horizontal plongeant ouest. Ce filon s'exploite dans l'arraïal même ; les travailleurs prétendent qu'il devient d'autant plus productif que sa direction est plus près de la verticale : il est, dit-on, quelquefois d'une grande richesse. Dans le village même on emploie, pour construire les soubassements des maisons, deux sortes de pierres ; les unes sont des schistes talqueux verts, et les autres des gneiss très durs. Les habitants sont d'une excessive pauvreté, ce qui se retrouve du reste dans presque tous les districts riches en métaux précieux. Il y avait autrefois ici un homme ayant

quelque aisance, mais comme il était en même temps collecteur des impôts, il fut assassiné. Il est fort probable que cette misérable population disparaîtra bientôt sous la flèche des Canoeiros ou la massue des Chavantes. La seule monnaie du pays est la poussière d'or. Nous achetâmes dans cet endroit une belle vache pour la modique somme de 5,000 reis (moins de 15 francs).

Le 4, nous quittâmes Amaro-Leite ; nous fîmes environ quatre lieues dans un pays très montueux, et par un chemin très difficile à cause de la grande quantité de cailloux qui l'obstruaient. La caravane était dans le plus triste état, et nous étions souvent obligés de faire une partie des marches à pied tant à cause de la faiblesse de nos animaux que pour pouvoir transporter nos malades qui étaient assez nombreux. La formation générale est le gneiss, sur lequel s'appuient des micaschistes, que recouvrent les cangas ; ces derniers sont les seules roches que l'on puisse voir sur la plus grande partie de la route. Nous franchîmes dans cette journée la ligne de partage qui sépare les eaux du Tocantins de celles de l'Araguay ; car, d'une part, le ruisseau de Buriti est un affluent du Tocantins par le ribeirão d'Amaro-Leite, le Lambary, le rio d'Ouro et le rio Santa-Theresa ; et d'un autre côté, le ribeirão dos Pocoês se réunit à l'Araguay par le ribeirão das Formigas, le rio dos Boïs et le Crixas-Uassu.

Le rio dos Boïs porte, dans la dernière partie de son cours, le nom de Pocofalso, qui est celui du

point où il commence à être navigable pour de petits canots, et qui est à sept ou huit lieues au sud de la ferme de Caxoeira, auprès de laquelle il prend sa source. C'est par le rio dos Boïs que les habitants d'Amaro Leite se rendent à Salinas: ils débarquent soit à la Coroïnha, soit à Canna Braba.

Le ribeirâo d'Amaro-Leite et le Lambary sont les sources du rio d'Ouro. Le ribeirâo Jacuba est un affluent du rio das Formigas.

A gauche et à droite de la route on voit des chaînes de montagnes, dont celle de gauche, qui est la plus rapprochée, court nord-est-sud-ouest. Cette serra prend le nom de la Fazenda de Caxoeira, où nous campâmes le soir, et donne naissance au rio dos Boïs. Depuis ce point jusqu'à Goyaz tous les cours d'eau que l'on traverse sont des affluents du haut Araguay.

Les pluies qui tombaient depuis quelques jours avaient fait paraître une très grande quantité d'insectes coléoptères; et pour la première fois, depuis notre séjour au Brésil, nous eûmes le plaisir de recueillir un assez grand nombre d'espèces de ces jolis animaux, la plupart appartenant à la tribu des Chrysomélines. Nous trouvâmes aussi quelques magnifiques Chlorimas et de beaux Rhipiceras bleus et verts. Les Cigales nous étourdissaient de leur chant bizarre, et les insectes lumineux resplendissaient d'un éclat extraordinaire : ces petits animaux appartenaient généralement au genre Elater ou Tau-

pin. Quelques espèces atteignent une taille considérable ; deux de ces derniers donnent assez de lumière pour permettre durant une nuit obscure de lire l'écriture la plus fine. Un vif éclat échappe de deux points arrondis qui se trouvent placés sur le corselet ; cependant nous nous assurâmes de l'existence d'un troisième centre lumineux, mais, placé comme un diaphragme dans le premier article de l'abdomen, il n'est guère visible que lorsqu'on sépare cette dernière portion du thorax. Cette propriété persiste jusqu'à la mort de l'animal, et disparaît même lentement lorsqu'il a cessé de vivre. Elle est, pour ainsi dire, intermittente, car elle cesse quelquefois presque entièrement. La couleur de la lumière varie aussi et devient quelquefois presque rouge. Ces insectes circulant dans l'atmosphère comme des feux follets, animent d'un éclat remarquable les nuits des régions tropicales. Dans quelques endroits les femmes se les attachent dans les cheveux, en guise de parure.

Le 5, nous fîmes cinq lieues par des chemins rendus très difficiles par l'immense quantité de cailloux dont ils sont hérissés. Nous traversâmes le lit du rio dos Boïs, qui, en cet endroit, était tout à fait à sec. La chaleur étant étouffante, notre désappointement fut grand, car nous avions compté nous y désaltérer. Nos Indiens se mirent à chercher dans le bois, et nous rapportèrent bientôt le singulier végétal connu sous le nom de Cipô d'Agoa (Liane d'eau). En la coupant par sections, on en extrait une quantité consi-

dérable d'une eau parfaitement limpide. Le liquide s'échappe de gros vaisseaux dont le tissu ligneux est criblé sur sa tranche, et coule aussi facilement de l'une que de l'autre des extrémités des morceaux que l'on a séparés. Tous les cours d'eau que nous traversâmes dans la journée sont des affluents du rio dos Bois. A la fazenda même du Caxoeira ou dos Boïs, on voit des gneiss à grains très fins, passant aux micaschistes très feuilletés et très relevés par les granits de la chaîne de montagnes au pied de laquelle est la fazenda. C'est dans cette serra que sont les sources du rio dos Bois. Les gneiss, dont nous venons de parler, sont presque verticaux par suite du soulèvement : ils plongent ouest. Dans la suite de la journée, nous observâmes à plusieurs reprises des cangas superficiels, au-dessous desquels se trouvent probablement les gneiss, passant aux micaschistes, dont nous avons déjà fait mention, superposés aux gneiss qui s'appuient eux-mêmes sur le granit. Nous passâmes la nuit à la Fazenda de Genipapo.

Le 6, nous fîmes une marche de six lieues, et malgré l'ardeur des rayons du soleil nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la beauté du paysage ; à chaque instant nous traversions de jolis bouquets de bois vierges qu'arrosaient de limpides ruisseaux, qui tous se réunissent au rio dos Bois, excepté le dernier que nous traversâmes, qui porte le nom de ribeirão do Magalhaes, et qui se jette dans le rio Vermelho de Pilar, affluent du Crixas-Uassu. Nous recueillîmes

près de la Fazenda de Genipapo deux variétés de granit provenant d'une même masse arrondie qui perçait le sol en cet endroit. Ces deux variétés sont évidemment le produit d'une liquation. Les cangas dominèrent pendant la journée, surtout au sommet des hauteurs et sur leurs flancs. Nous observâmes aussi des gneiss ou micaschistes de diverses espèces relevés par le granit. Vers les trois heures de l'après-midi nous arrivâmes à la Fazenda do Peixe. M. Weddell, ayant appris du maître de la maison qu'il retirait du vinaigre d'un petit palmier des environs, alla chercher cet arbre sur les bords d'un cours d'eau distant d'un quart de lieue. Ses fruits sont d'un rouge vineux ; on donne à cette jolie espèce de *Bactris* le nom de *Coqueiro de vinagre*. Les gens de la ferme nous dirent que les Chavantes venaient souvent pendant la nuit danser au son des trompes devant la maison, mais qu'ils n'y avaient jamais commis d'hostilités. Une fois ils s'étaient avisés de garnir toute la maison de branches d'arbres, et ils étaient partis en éclatant de rire de cette étrange plaisanterie.

Le 7, la journée fut de quatre lieues par un chemin accidenté, qui nous présenta, comme la veille, des granits inférieurs relevant les gneiss et micaschistes superposés et des cangas à la surface. Tous les cours d'eau traversés se rendent dans l'Araguay par le rio Vermelho do Fundaô ou do Sertaô. Le rio Peixe et le Taquara-Uassu se jettent directement dans ce dernier après avoir reçu les eaux des autres

ruisseaux. Nous campâmes dans des bois récemment incendiés. Nous étions évidemment dans les contre-forts les moins élevés de la serra dos Chavantes qui sépare les eaux du Maranhâo de celles de l'Araguay. Tous les ruisseaux que traverse la route se jettent dans le rio Vermelho do Sertaô, qui prend sa source dans la serra de Pilar, ainsi que le rio Vermelho de Pilar, avec lequel il ne faut pas le confondre : ce dernier est tributaire du Maranhaô, par le rio das Almas, tandis que l'autre se rend par le Crixas Uassu dans l'Araguay. La source de chacun d'eux, du reste, est placée sur un versant opposé de la chaîne de Pilar. Ces montagnes sont formées d'une espèce d'itacolumite avec des veines de gneiss très talqueuses, et pouvant avoir 300 mètres de hauteur. La formation nous présentait toujours des cangas superficiels et des gneiss talqueux. A un quart de lieue avant d'arriver à Pilar, nous passâmes sous les restes très considérables d'un grand aqueduc qui servait à amener l'eau pour les lavages d'or. Toutes les collines portent encore les marques des anciennes fouilles. Cette ville, qui est l'une des premières de la province, est cependant bien déchue de son ancienne splendeur. Sa position, au milieu de belles collines couvertes de forêts vierges, est on ne peut plus pittoresque et agréable.

Nous venions d'atteindre l'entrée de la ville, lorsqu'une de nos mules tomba morte de fatigue; nous étions du reste accoutumés à de pareils accidents.

Nous passâmes un jour dans cet endroit ; la fièvre y faisait de grands ravages, mais le nombre des victimes était assez peu considérable. Pilar contenait autrefois cinq mille habitants libres, et neuf mille esclaves ; mais aujourd'hui elle compte au plus quinze cents âmes. La freguezia entière contient environ trois mille cinq cents habitants. La ville est assez bien bâtie ; les maisons sont construites en pierre et couvertes en tuiles ; quelques unes ont un étage, mais les plus belles sont aujourd'hui en ruines. On emploie, en guise de vitres, la malacaschiste de Trahiras. Les églises, au nombre de quatre, sont placées sur des éminences qui dominent la ville. La cathédrale, ou *matriz*, est une des plus belles de la province, munie de trois cloches de bronze fondues dans le voisinage en d'autres temps. Elle est riche en ornements d'or et d'argent ; une très grande lampe suspendue devant le maître-autel attira particulièrement notre attention. Dans une des chapelles gisent quelques crânes qui servent à orner les catafalques dans les grandes cérémonies mortuaires.

Les lavages d'or, qui ont autrefois donné une si grande importance à cette ville, sont aujourd'hui abandonnés pour la plupart. Les fouilles sont faites en général dans la terre rouge qui recouvre le sommet des mornes ; mais en lavant la terre même des jardins de la ville on peut en quelques heures en retirer une quantité d'or assez remarquable (la valeur d'une ou deux patacas : la pataca vaut environ 1 fr.).

Le 10, notre départ fut retardé jusqu'à une heure assez avancée par la perte de plusieurs animaux; nous ne fîmes donc que deux lieues et demie, et nous passâmes la nuit à la petite Fazenda de Vieira, située au milieu d'une épaisse forêt, appartenant à un vieux nègre d'Angola, et connue dans le pays sous le nom de pai Matheus da Costa. Cette fazenda n'est pas sur la route directe que nous suivions, mais un peu à droite. Le chemin était très montueux, car nous fûmes obligés de gravir de nouveau la serra do Pilar. Cette chaîne court nord et sud à très peu près, et la route la coupe en direction générale ouest-sud-ouest; elle sépare les affluents de l'Araguay de ceux du Tocantins. La formation visible est l'itacolumite et le gneiss talqueux ou talcschiste feuilleté, et paraissant relevé par le granit inférieur.

Les petits ruisseaux traversés jusqu'au point le plus élevé de la route se jettent dans le rio Vermelho do Pilar, qui, comme nous l'avons déjà dit, se rend au Tocantins par le rio das Almas, tandis que ceux qui se présentent à partir de là sont tributaires de l'Araguay par le rio Vermelho do Sertaô et le Crixas-Uassu.

Le 11, le chemin de Pilar à Carretâo offrit d'immenses difficultés : c'était une série continuelle d'horribles escaliers de granit, mais le pays était couvert de belles forêts vierges. La formation, sur tout notre trajet de cinq lieues et demie, était com-

posée de schistes talqueux rouges et plus ou moins argileux. Nous repassâmes vers le milieu du jour la ligne de partage des eaux de l'Araguay et du Tocantins. Tous les cours d'eau qui coupaient la première partie du chemin se jettent dans l'Araguay par le rio Crixas ; ceux que nous traversâmes dans la seconde sont des affluents du rio das Almas, sources du Tocantins. Nous campâmes à environ une lieue au delà d'une petite ferme dont le maître nous avait donné des cannes à sucre. Le lendemain nous fîmes encore une journée de sept lieues par un chemin très montueux et très mauvais au milieu de roches formidables. Notre route suivait une série de mornes qui se rattachent à la chaîne qui sépare les eaux du Tocantins de celles de l'Araguay. La formation de toute cette partie était de talcschiste rouge et en quelques endroits de schistes plus argileux. Tous les cours d'eaux traversés dans la journée étaient des affluents du Tocantins par le rio das Almas ; plusieurs s'y rendent par l'intermédiaire du rio Carretão, qui passe dans l'aldea de ce nom, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Les Indiens que nous avions emmenés furent reçus avec joie par leurs compagnons, et ils partagèrent immédiatement parmi leurs amis les toiles peintes qu'ils avaient achetées au Porto-Imperial

Dans ce village, comme dans tout le nord de la province de Goyaz, la monnaie de cuivre est extrêmement recherchée, tandis que celles d'or et d'ar-

gent ne sont reçues qu'avec la plus grande méfiance et une perte considérable. L'oitava de poudre d'or vaut ici 3,200 reis, environ 8 fr. 50 c. Nous continuâmes notre retour vers la capitale par le même chemin que nous avions suivi précédemment. Aux environs de la ferme d'Agoa-Limpa, nous observâmes, durant la nuit du 15, une masse lumineuse située au milieu du Campo, et qui excita vivement notre curiosité. En approchant, nous reconnûmes que c'était une butte de termites, d'où sortaient une multitude de petits foyers lumineux. Ce phénomène est produit par la présence d'une infinité de petites larves phosphorescentes qui se retiraient dans les galeries qu'elles s'étaient ménagées dès qu'on tentait de les saisir.

Le 17, nous rentrâmes dans Goyaz, où nous fûmes reçus par le président avec son hospitalité ordinaire; il me donna une preuve d'intérêt dont je lui garderai toujours une vive reconnaissance : ce fut le pardon plein et entier du déserteur Simâo que j'avais ramené avec moi.

Pendant mon séjour à Rio une violente diatribe contre don José, par laquelle on demandait sa destitution, avait été signée par quelques mécontents de la province; se trouvant seul des députés de Goyaz présent à la chambre, elle lui fut remise : en homme d'esprit, il l'apostilla fortement, et la présenta lui-même. Il fut peu de temps après appelé à une des plus hautes positions de la magistrature du Brésil.

celle de Dezembargador. Pendant notre absence une épidémie avait désolé la ville, ainsi que presque tout le centre du Brésil. Les uns en faisaient une pneumonie, les autres lui donnaient les caractères de la gastrite et de la pleurésie : quoi qu'il en fût, elle avait fait un assez grand nombre de victimes. Nous fûmes bientôt entourés de nos anciens amis qui nous félicitèrent cordialement de la réussite de notre expédition.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE DU GOYAZ. — DIFFICULTÉS DE LA NAVIGATION DU TOCANTINS ET DE L'ARAGUAY.

Nous venions, en moins de cinq mois, de parcourir les côtés de l'immense triangle que forment par leur jonction les deux grandes rivières qui arrosent le Goyaz. Je vais actuellement entrer dans quelques détails sur l'histoire de la découverte de ces grands cours d'eau, sur les difficultés que présente leur navigation, et enfin je rechercherai les meilleurs moyens de surmonter ces obstacles.

L'Araguay, Araguaia, ou Araragoa, fut découvert dans le cours d'une expédition qu'avait envoyée Bernardo Pereira de Berredo, capitaine général du Para et du Maranhâo. Diverses tentatives à main armée furent faites sur cette rivière par des gens partis de Goyaz et de Matto Grosso, dans le but principal de faire la chasse aux Indiens et de les réduire en esclavage; mais ces aventuriers étaient aussi poussés par l'espoir de faire de riches découvertes en métaux précieux. Ce ne fut qu'en 1791 que le capitaine général Tristaô da Cunha e Menezes envoya une expédition commerciale sur ce fleuve, et en confia le commandement au capitaine Thomas de Souza Villa Real, qui, s'étant embarqué sur le rio

Peixe, à peu de distance de l'arraial de Santa-Rita, ne parvint au Para qu'avec une peine infinie, et après avoir éprouvé dans cette ville, ainsi que nous l'avons déjà dit, un traitement inouï, ne revît le Goyaz qu'après trois ans de dangers et de fatigues. Diverses autres expéditions eurent lieu vers cette époque par les rios Vermelho, Peixe, das Tesouras et de Crixas. Une d'entre elles partit du port du rio Grande, établissement qui avait été fondé sur la route de Cuyaba par l'ordre du général Fernando Delgado Freire de Castilho. De ce dernier point l'Araguay est navigable dans toutes les saisons de l'année, tandis que les autres cours d'eau que nous venons de citer, et qui sont ses tributaires, ne le sont que dans le temps des pluies. Dans ces diverses expéditions on eut beaucoup à souffrir du climat, et l'on perdit beaucoup de monde par suite des maladies.

Dès 1774, l'ouvidor Antonio José Cabral d'Almeida fut envoyé par le capitaine général José d'Almeida e Vasconcellos, pour fonder une aldea dans l'île de Bananal. On chercha à cultiver le pays, que l'on désigna sous le nom de *Nova Beira*. L'établissement qui portait celui d'*Angeja* était sur le furo de droite de l'Araguay. On s'amusa à donner des noms européens à des villages habités par des sauvages seulement; ce qui est cause de la nomenclature bizarre d'établissements prétendus que l'on trouve indiqués sur les vieilles cartes portugaises, et que

l'on a reproduits sur les cartes les plus modernes. C'est ainsi que l'on trouve marqués sous les noms de *Bento,* d'*Almeida* et de *Semancelho*, les trois aldeas des Chambioas.

Des gens qui ont habité Angeja parlent d'un lac de grande étendue que contiendrait l'île. Cet établissement fut abandonné au bout de peu d'années et après qu'on y eut fait de grandes dépenses. Cependant, en 1811, on y transporta quelques Indiens Bororos de l'aldea das Pedras; mais il paraît qu'ils allèrent peu de temps après grossir le nombre des Canoeiros. Le capitaine général Fernando Delgado, dont j'ai déjà parlé, avait établi sur l'Araguay le presidio de Santa-Maria, près de la chute de même nom; mais ce poste fut attaqué en 1813 par les Indiens Carajahis et Chambioas, qui s'en emparèrent, et y firent un affreux massacre. La femme du commandant Francisco de Barros, ayant vu égorger la plupart des soldats, saisit ses deux enfants dans ses bras, s'élança dans une pirogue, et alla, sous une pluie de flèches, chercher son mari que les sauvages avaient jeté dans la rivière après l'avoir étourdi à coups de massue. Elle le saisit par les cheveux d'une main, et de l'autre parvint à diriger le canot. Cette femme courageuse se cacha parmi les herbes aquatiques, et lorsque la nuit fut venue elle remonta la rivière contre le courant. Sa fille fut tuée dans ses bras, mais elle parvint à sauver son mari, ainsi que son autre enfant: ce dernier

est le major Pacifico Antonio-Xavier de Barros, que j'ai connu à Goyaz, où il était commandant des armes. A la même époque, quelques canots furent attaqués dans le bas de la rivière, et les équipages en furent massacrés. Ces désastres avaient été excités par un commandant du fort de San-Leâo qui avait fait fusiller quelques Indiens Chambioas. Depuis lors la rivière n'avait plus été explorée par les chrétiens, lorsque nous eûmes le bonheur de la rouvrir à la navigation.

Passons maintenant au Tocantins. C'est aux Paulistes que les historiens portugais attribuent la découverte de cette rivière, dont ces aventuriers explorèrent d'abord les affluents les plus méridionaux. En 1625, un religieux capucin, Fr. Christovâo de Lisboa, partit du Para, et remonta le bas Tocantins. En 1669, Gonçalo Paes et Manoel Brandâo parcoururent les deux rives du fleuve, entre son embouchure et son confluent avec l'Araguay.

Pedro-Cesar de Menezes, gouverneur du Para, ayant envoyé, en 1673, un corps armé contre Pascoal Paes de Araujo, officier pauliste, qui avait, l'année précédente, réduit en esclavage une tribu de Guarajus, cette expédition fut bientôt changée en un voyage à la recherche des métaux précieux sur les rives du Tocantins, par l'influence de Pascoal Paes de Araujo lui-même, qui parvint, en outre, à s'en faire donner la direction; mais la mort vint frapper cet homme avant qu'il eût pu mettre ses projets à exécution.

Deux courageux aventuriers, Correa et Bueno, se disputent l'honneur d'avoir découvert les sources du Tocantins. Ce qu'il y a de sûr c'est que, dès l'année 1615, le fleuve était connu des gens qui fréquentaient le Para. On dit même que plusieurs années avant cette époque, un prêtre, parti de Fernambuco, avait visité les sources du Tocantins, et avait péri sous les coups des Indiens en redescendant le cours de cette rivière avec une bandeira (expédition armée).

Enfin, d'autres attribuent à un individu nommé Gabriel Soares la découverte du Tocantins, découverte qui remonterait alors à l'année 1603, tout en avouant qu'à cette époque ce fleuve était déjà fréquenté par les Français, et que même ces derniers le connaissaient assez pour que le capitâo-mor Francisco Caldeira reçût de M. de la Ravardière des renseignements sur son cours, et sur les autres bras de l'Amazone, lorsqu'il alla fonder une colonie dans ce fleuve.

On sait, du reste, que dès l'année 1594 les Français fréquentaient le bassin de l'Amazone (*voy.* la relation du P. Claude d'Abbeville; Paris, 1612). Le P. da Cunha, en 1640, parle d'un Français qui venait tous les ans dans le rio Tocantins avec plusieurs navires qu'il chargeait du sable de la rivière dont il savait extraire l'or.

D'après l'*Ensaio corografico sobre o Para*, de M. Baena, le P. Antonio Rapozo Tavares remonta le Tocantins, en 1675, jusqu'aux terres occupées

par les Guarajus ; en 1720, une expédition envoyée pour explorer l'Araguay remonta aussi le bas Tocantins, et l'année suivante le jésuite Manoel da Mota en fit autant. En 1782, on établit le premier poste destiné à surveiller la navigation du Tocantins; en 1797, il fut changé de place et établi au confluent de cette rivière avec l'Araguay.

Le résultat malheureux de l'expédition envoyée au Para par l'Araguay, dont nous avons déjà parlé, empêcha pendant longtemps les commerçants de Goyaz de chercher à naviguer sur les fleuves de la province; et par suite de l'incroyable jalousie qui, sous le déplorable régime de la colonisation portugaise, existait entre les gouvernements des diverses provinces, le Tocantins, de même que l'Araguay, resta fermé jusqu'au voyage du capitaine Thomas de Souza. Peu d'années après, le capitaine Miguel de Arruda e La fut chargé par le capitaine général Menezes de reconnaître les sources du Tocantins, et de descendre cette rivière jusqu'au Para. Outre l'intérêt géographique qui s'attachait à cette expédition, elle avait encore pour but de chercher à détruire les Indiens Canoeiros, qui, dès cette époque, faisaient de grands ravages dans cette région, et elle ne se composait pas de moins de huit cents hommes bien armés. Elle reconnut que le rio Urubu prenait sa source vers 16 degrés 13 minutes de latitude sud. Continuant heureusement son voyage, cette expédition eut pour ré-

sultat de faire connaître le cours du Tocantins.

Si maintenant nous cherchons quels sont les obstacles qui s'opposent à la navigation de ces fleuves, nous les trouverons dans les difficultés naturelles que présentent leurs cours, dans les hostilités des peuplades indiennes qui habitent leurs rives, et, enfin, dans le climat de ces régions.

Parmi les difficultés naturelles, on doit placer en première ligne les chutes et les rapides. Nous avons déjà décrit très au long ces sortes d'obstacles dans l'Araguay : nous nous bornerons, quant à présent, à parler de ceux que nous avons rencontrés dans la portion du Tocantins que nous avons parcourue. Les chutes les plus fortes de cette rivière sont celles d'Itaboca, de Santo-Antonio, do Lageado et dos Mares ; très difficiles encore, mais moins pourtant que celles que nous venons de nommer, sont celles de Guariba, Cunava, Cajueiro, Salinas, Agua da Saude, Praia alta, Mai Maria, Tres Barras, Santa-Anna et Piloès. La chute d'Itaboca se trouve dans un bras rétréci du fleuve. Sur une longueur d'environ 2 lieues, il y a trois sauts désignés par les noms de Fortinho, José Correia et Caxoeira-Grande ; celle-ci est la plus difficile de toutes. Il semble impossible qu'une embarcation puisse la remonter : aussi le voyageur doit-il user dans cet endroit de tous les moyens qu'il peut avoir à sa disposition. Le canot, préalablement déchargé, est tiré au cordeau par vingt ou trente hommes; quelques uns, armés de

longues perches, travaillent à le détourner des roches sur lesquelles il se briserait; diverses cordes servent en outre à le diriger, et quelquefois, enfin, il devient nécessaire que des hommes se mettent à l'eau pour le soulever ou le changer de direction: encore avec un pareil travail est-on très heureux lorsqu'on parvient à franchir cette chute en trois heures; souvent cette série de manœuvres pénibles et dangereuses demande un espace de temps double. Les embarcations lourdement chargées du commerce mettent des semaines entières à franchir ces terribles obstacles. La liste des cascades du Tocantins montre combien cette rivière est plus difficile à naviguer que l'Araguay. Cependant celle-ci tombant dans la première, on a dans tous les cas quelques unes des cascades que nous venons de citer à traverser. Mais si l'on réfléchit que le Tocantins présente une succession presque continue de cascades et de rapides, tandis que l'Araguay, ainsi que nous l'avons déjà dit, est libre dans la plus grande partie de son cours, on verra combien cette dernière rivière offre d'avantages pour la navigation, surtout en se souvenant que l'on peut toute l'année s'embarquer sur son cours à cinquante lieues de la capitale, et, dans la saison des pluies, à quelques lieues seulement. Le Tocantins, au contraire, ne peut être regardé comme navigable qu'au Porto-Imperial, éloigné de près de trois cents lieues de Goyaz, par suite des détours de la route.

Il y aurait plusieurs moyens de diminuer ces difficultés, ou même de les anéantir entièrement. Dans le premier cas, on profiterait de la saison sèche, pendant laquelle les eaux sont très basses, pour enlever, au moyen du pic et de la poudre, les roches qui forment les petits rapides ou entaïpavas, et l'on établirait aux cascades principales des postes qui, non seulement fourniraient les hommes nécessaires pour aider au passage des canots, mais encore céderaient à des prix convenus des vivres aux voyageurs; par ces moyens une embarcation, qui aujourd'hui perd souvent plusieurs journées pour surmonter quelques unes de ces difficultés, pourrait le faire en quelques heures. On construirait aussi des routes de terre autour des cascades, par lesquelles passeraient les voyageurs et les marchandises que l'on chargerait, soit sur des charrettes, soit sur le dos de mules.

Le second mode, qui ne pourrait être adopté que lorsque les facilités précédentes auraient déjà amené dans ces belles régions une population assez nombreuse, consisterait à faire des canaux latéraux à la rivière dans les endroits obstrués par les grandes cascades.

La présence des nations indiennes pèse toujours d'un grand poids dans la question de la navigation des rivières : lorsqu'elles sont hostiles, elles causent les plus incroyables difficultés aux voyageurs; lorsqu'elles sont au contraire bien disposées, elles leur sont d'un grand secours, soit pour le passage des

rapides et des bas-fonds (1), soit pour enlever les troncs d'arbres renversés qui obstruent si souvent la navigation de ces cours d'eau peu fréquentés, soit enfin pour leur fournir des vivres dont on manque presque toujours dans de semblables expéditions. Passons donc à l'examen détaillé de la distribution exacte des tribus qui habitent cette contrée. Les sources de l'Araguay sont sur le territoire très étendu des Indiens Cayapos, dont le nombre aujourd'hui est loin d'être ce qu'il était autrefois. Les bandes qui restent encore de ces Indiens habitent sur la rive gauche du fleuve, en s'étendant derrière une aldea de Chavantes établie à peu près à la hauteur de Salinas, à une quarantaine de lieues de la rivière, sur sa rive occidentale (province de Matto-Grosso). Cette aldea est très puissante, et les Indiens qui l'habitent passent de temps à autre l'Araguay, et viennent faire des incursions jusqu'à Crixas. Les Cayapos se prolongent encore derrière les trois ou quatre aldeas des Indiens Carajahis, établis sur les bords du Furo occidental de l'île Bananal, et jusque derrière celle des Tapirapés qui se trouve dans la province de Matto-Grosso, à peu près à la latitude de la pointe nord de l'île Bananal, sur un ribeirão qui se jette dans le Furo de gauche. Au nord de ce point, les Cayapos pren-

(1) Les plus remarquables sont : Arroios, Tucumanduba, Piraicaba, San-João, Santo-Antonio, etc. ; le plus difficile est celui de Tucumanduba.

nent le nom de Gradahos; mais c'est toujours le même peuple, parlant le même langage; seulement les anciens Cayapos, refoulés vers le bas du fleuve, ont fondé de nouveaux établissements que l'on retrouve encore dans l'intérieur des terres, et probablement appuyés au rio Xingu, jusque derrière les trois aldeas des Carajas-Chambioas; mais ils ne dépassent guère le milieu de l'espace compris entre la chute de Santa-Maria et les Martyrs sur l'Araguay. A partir de ce point jusqu'au fort de San-Joâo das duas Barras, et peut-être bien au delà, existe une nation que les Brésiliens ne connaissent que sous le nom de grande nation, et par des renseignements obtenus des Chavantes. La rive droite de l'Araguay est occupée presque entièrement par ces derniers, maîtres de la rive nord du Crixas-Uassu. Ils habitent entre l'Araguay et le Tocantins jusqu'à la hauteur de Boa-Vista, où ils touchent au territoire de leurs ennemis les Apinagés. Une des principales aldeas des Chavantes est à une dizaine de lieues à l'ouest de Salinas. Cette nation domine, du reste, presque exclusivement dans le vaste pays qui s'étend entre les deux fleuves; elle enclave le petit territoire des Javahais qui habitent près du bord de l'Araguay, à trois ou quatre journées à l'est du Furo de droite, vingt-cinq à trente lieues au sud de la pointe nord de l'île Bananal. Les Chavantes resserrent également les Carahos, tribu aujourd'hui presque détruite de la famille des Apinagés. Les Carahos

habitaient autrefois les deux rives du rio Tocantins, entre Boa-Vista et Carolina : ils sont à présent confinés dans deux aldeas peu considérables, situées sur la rive gauche du fleuve, et comprises à peu près dans l'espace que nous venons de désigner; ils sont en guerre avec les Chavantes, qui les harcèlent continuellement du côté de l'ouest.

Les ennemis les plus redoutables qu'aient rencontrés les Chavantes dans la vaste presqu'île comprise entre l'Araguay et le Tocantins sont certainement les Canoeiros. Cette tribu habite les deux bords du rio Tocantins depuis la Povoaçaô do Peixe, au nord, jusqu'à une dizaine de lieues au sud d'Amaro Leite, sur la rive gauche et jusqu'à San-Jose de Tocantins, sur la rive droite du fleuve. Leur frontière avec les Chavantes paraît suivre le chemin qui va de Porto-Imperial à Goyaz, en passant par Peixe, Descoberto, Amaro Leite et Pilar. Sur la rive gauche du Tocantins, ils parcourent tout le sertâo du Parana, et vont jusqu'aux portes de la villa da Palma. Un plateau (chapada) de vingt-cinq lieues les sépare des Xerentes de la province de Bahia. Ces derniers habitent toute la rive droite du Tocantins, depuis Carolina jusqu'à la hauteur de Peixe, et pénètrent dans la province de Bahia. Ils sont de la même famille que les Chavantes; mais on prétend que les aldeas des Xerentes sont situées à l'est du Tocantins, tandis que celles des Chavantes sont à l'ouest. Le nord de la presqu'île, à partir de Boa-

Vista, est occupé par les Indiens Apinagés, qui s'étendent d'un fleuve à l'autre. Il paraît qu'autrefois ils ont passé le Tocantins, mais aujourd'hui ils restent toujours sur la rive gauche.

Il faut ajouter à cette liste deux peuples qui habitent le bas Tocantins, au-dessous de la jonction de l'Araguay : les Jundiahis, qui résident sur la rive occidentale, près d'Itaboca, et les Jacundas, qui ont, dit-on, un teint très clair, et qui occupent la rive opposée. Ces deux peuples sont en guerre l'un contre l'autre, et sont également hostiles aux chrétiens; ils ne se montrent, du reste, que très rarement aux voyageurs. Le Tocantins change plusieurs fois de nom : sa véritable source porte le nom d'Urubu ; puis il est désigné sous celui que nous lui connaissons, qu'il perd vers le milieu de son cours pour s'appeler Maranhâo ; enfin, au-dessous de San-Joâo, il reprend définitivement le nom de Tocantins.

Les rivières qui nous occupent, bien que n'étant que secondaires dans un continent qui est arrosé par l'Amazone et le Mississipi, seraient partout ailleurs de premier ordre ; car le Tocantins a environ quatre cent quarante lieues de cours, et l'Araguay proprement dit en a au moins quatre cent vingt. Or, ce dernier se réunissant au Tocantins, ses eaux parcourent dans le lit de celui-ci une nouvelle distance d'environ cent treize lieues. On peut donc, si l'on considère l'Araguay, qui est le bras le plus considérable, et peut-être le plus direct, comme la rivière

mère, porter son cours total à environ cinq cent trente-trois lieues.

Sous le rapport géographique, notre voyage aura eu pour résultat de rectifier le tracé du cours des deux grands fleuves du Goyaz, qui est marqué d'une manière extrêmement défectueuse sur les cartes les plus accréditées, telles que celle de Brué, 1843, et d'Arrowsmith, 1842. L'Araguay coule en ligne générale du sud au nord, et le Tocantins fait, avant de se réunir à cette rivière, un énorme circuit qui le porte au nord de la latitude du point de jonction; la direction du Tocantins est ensuite plein ouest, pour prendre bientôt celle du nord-nord-ouest, qu'il suit jusqu'à son embouchure dans l'Amazone. (Voyez mon ouvrage intitulé: *Coupe géologique et itinéraires à travers l'Amérique du Sud*, fait avec M. d'Osery.)

Le climat de ces régions est généralement redouté, et il est certain que des fièvres intermittentes attaquent assez souvent ceux qui fréquentent les bords dès rivières. Cependant cette maladie est rarement mortelle, et nous l'avons toujours vue céder à de fortes doses de sulfate de quinine. Les gens du pays n'emploient guère d'autre remède que du café noir. Du reste, l'état sanitaire varie beaucoup selon les années, et des saisons entières se passent sans l'apparition d'anciennes maladies. Il faut aussi faire la part de la mauvaise nourriture dont on est généralement obligé de se contenter dans ces déserts, et considérer que les rameurs, échauffés par le tra-

vail, ont l'habitude de se jeter continuellement dans l'eau, étant encore couverts de transpiration. On ne peut s'empêcher de croire qu'avec les progrès de la civilisation, cette belle et riche contrée deviendra aussi une des régions les plus saines du monde. Pour ce qui est du danger des Indiens, un long séjour parmi les peuplades sauvages m'a convaincu qu'aucun des rameaux de la famille humaine n'était incapable d'être amené, sinon à un état de civilisation avancée et complète, au moins à ces premières étapes de l'éducation des hommes qui, leur faisant abandonner les ressources précaires de la chasse et de la pêche, les habituent à n'attendre leur subsistance que des travaux de l'agriculture. Ce changement en entraîne bientôt d'autres; la famille s'organise, et la propriété s'établit: ainsi se trouve créée une société là où il n'y avait autrefois que des individualités éparses, et n'ayant entre elles tout au plus que la connexion de la tribu. Il n'appartient qu'à des missionnaires d'amener cette régénération, car le prêtre chrétien, avec son admirable dévouement et son abnégation sans bornes, peut seul, sans être mû par le sentiment de la gloire mondaine, supporter tant de privations et affronter tant de dangers; il n'est donné qu'à lui de regarder comme une grâce souveraine le martyre obtenu dans la cause sacrée du soulagement de l'humanité.

CHAPITRE XVII.

DESCRIPTION DE LA PROVINCE DE GOYAZ.

La province de Goyaz est restée jusqu'à ce jour si peu connue des géographes européens, que j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de consacrer un chapitre à la description géographique et à la statistique commerciale et industrielle de cette contrée. Les documents dont je me suis servi pour ce travail proviennent tant de nos propres observations et des renseignements que nous avons pu recueillir sur les lieux, que d'un mémoire très détaillé, rédigé en 1832 par ordre du gouvernement de la province, et dont l'original est conservé dans les archives de Goyaz. J'ai également consulté utilement l'ouvrage de Cunha Mattos.

La seule statistique un peu complète que nous ayons sur la population de cette province date de 1824. A cette époque, elle comptait 62,518 habitants, savoir :

Hommes blancs (1) mariés . .	1,745	5,391	10,535
Hommes non mariés	3,646		
Femmes blanches mariées . .	1,519	5,144	
Femmes non mariées. . . .	3,625		
Hommes de couleur mariés . .	4,242	16,566	35,005
Hommes non mariés	12,324		
Femmes de couleur mariées .	4,486	18,439	
Femmes non mariées. . . .	13,953		
Affranchis mariés	550	1,539	2,980
Affranchis non mariés. . . .	989		
Affranchies mariées	544	1,441	
Affranchies non mariées . . .	897		
Indiens convertis	304	. . . . .	623
Indiennes converties	319		
Hommes esclaves	7,329	. . . . .	13,375
Femmes esclaves	6,046		
Total.			62,518

Le nombre des feux ou familles dans toute la province est de 12,119. Il y avait autrefois dans le Goyaz 100,000 esclaves occupés à la seule recherche de l'or. Quant aux Indiens sauvages parcourant les parties désertes, il est impossible de se former une idée exacte de leur nombre; il est cependant probable qu'il ne dépasse pas aujourd'hui 15 à 20,000 âmes, tandis qu'à l'époque de la découverte une population indigène très nombreuse habitait cette belle région. En 1830, il existait dans la province deux cent quarante-neuf moulins à sucre,

(1) Dans les parties centrales du Brésil on donne cette qualification à tout individu qui a les cheveux à peu près droits, quelle que soit du reste sa couleur, le nombre des blancs véritables étant extrêmement peu considérable. On donne aux Portugais le nom de *Brancos verdadeiros* pour les distinguer des blancs du pays, ou *Brancos da terra*.

mais ils étaient pour la plupart dans le plus misérable état. Il est sans doute inutile de dire que la vapeur n'a jamais été appliquée d'une manière quelconque dans ces régions écartées. Le nombre des fermes de toutes dimensions était, à l'époque que nous venons de citer, de trois mille cinq cent soixante-dix-huit ; celui des établissements destinés à l'élève des bestiaux et des chevaux était de six cent soixante-sept. Les établissements pour l'extraction de l'or en activité se montaient à quarante et un, et les établissements abandonnés à deux cent trente-deux. Enfin, le nombre des métiers à filer le coton était de mille cinq cent quatre-vingts.

Sous le rapport commercial, il était entré dans la province, en 1823, pour vingt-cinq contos de reis de produits divers, et quatre-vingt-dix-huit esclaves qui, au prix moyen de quatre cent mille reis, font trente-neuf contos deux cent mille reis ; ce qui porte le total des entrées de l'année à soixante-quatre contos deux cent mille reis, ou environ deux cent quatorze mille francs. Les exportations, pendant la même année, furent de quatre mille huit cents têtes de bétail, et de quatre cents cuirs valant vingt-neuf contos quatre cent cinquante mille reis, ou environ quatre-vingt-seize mille francs ; ce qui laisse par conséquent contre la province un solde de trente-quatre contos quatre cent cinquante mille reis, ou environ cent quinze mille francs. Il y aurait lieu cependant de tenir compte de la poudre d'or

et des diamants du rio Claro que l'on porte à Rio-Janeiro.

En 1844, les recettes de la province n'étaient que de seize contos de reis, et les dépenses de cent vingt et un contos, tandis qu'en 1824 les dépenses ne s'étaient élevées qu'à cinquante-trois contos, et les revenus avaient atteint le chiffre de vingt et un contos. Le montant effectif de ces sommes arrive dans la province presque entièrement en monnaie de cuivre. Je crois que, sous le rapport des exportations, la province a fait de grands progrès ; mais comme il n'existe aucune espèce de document à cet égard, il m'a été impossible de constater ce fait. Je dirai seulement qu'il s'exporte aujourd'hui une grande quantité de cuirs de bœufs tant pour Rio-Janeiro que pour le Para, que des quantités considérables de sucre sont exportées sur Cuyaba, et que l'on envoie à Minas-Geraes des troupeaux de cochons et du tabac à fumer.

La découverte des déserts méridionaux de la province de Goyaz date de 1670; elle est généralement attribuée à Manoel Correa, qui était de la province de San-Paulo. Deux ans après, Pascoal Paes de Araujo, natif de la même province, traversa entièrement le Goyaz, et pénétra sur les terres du Piauhy et du Para. En 1682, Bartholomeu Bueno da Silva arriva chez les Indiens Goyaz, et son fils Bartholomeu Bueno, qui l'avait accompagné dans cette expédition, en fit une seconde vers 1722, époque à

laquelle il parcourut la plus grande partie de la province. De même que ses prédécesseurs, cet aventurier cherchait particulièrement de l'or; il en recueillit une certaine quantité dans le rio Vermelho, qu'il avait découvert. Trois ans plus tard, il fut obligé de retourner à San-Paulo, et, en 1726, quelques uns de ses compagnons construisirent des huttes sur le rio Vermelho, et fondèrent ainsi la ville de Goyaz. Par leur cruelle avidité, ils eurent bientôt détruit les Indiens de ce nom dont aujourd'hui il ne reste aucune trace.

La province qui nous occupe s'étend dans la partie la plus centrale de l'empire du Brésil; elle est bornée au nord par celle du Para, mais ses limites de ce côté sont mal définies, et l'on ne sait si elle finit au rio Pucuruhy, ou au rio Tacanhunas. Elle est séparée de la province de Maranhâo par les rivières de Manoel Alves Grande et de Tocantins. La serra Geral la sépare du Piauhy, de Pernambuco et de Minas-Geraës. Cette chaîne de montagnes, qui commence dans le Maranhâo, et ne s'éteint que dans la Comarca du rio das Mortes, a reçu les noms divers de Gucaruaguas, Figuras, Mangabeiras, Duro, Tabatinga, etc. Du côté de Minas-Geraës, la limite est indiquée par la serra de San-Domingo, Santa-Maria, Lourenço, Castanho, Arrependidos, Andrequicé, etc.; ensuite par la petite rivière de Jacaré, et enfin par le rio Parnahyba jusqu'au rio Grande, qui la sépare de San-Paulo. Les limites avec la pro-

vince de Matto-Grosso sont : le rio Pardo, depuis son embouchure dans le rio Grande jusqu'au rio Vermelho, près de Camapuan ; puis elles suivent cette rivière jusqu'à sa source, et, à partir de là, une chaîne de collines qui va rejoindre les sources de l'Araguay. Ce fleuve sert ensuite de frontière au Goyaz dans toute sa partie occidentale. Une grande partie des régions que je viens de citer étant à peu près inconnue, on conçoit combien peu ces limites sont certaines, et quelles difficultés on éprouve aussi pour apprécier, même d'une manière approximative, la surface de cette province. Il est cependant certain que sa superficie n'est pas de moins de vingt-cinq mille lieues carrées. Il y a donc à peu près deux habitants et demi par lieue carrée brésilienne. Dans la description circonstanciée qui va suivre nous nous sommes contenté en général de traduire le mémoire officiel dont nous avons déjà parlé ; mais le lecteur devra se souvenir que depuis l'époque à laquelle il a été rédigé, le pays a été continuellement en déclinant ; il faut aussi remarquer que quelques uns des renseignements fournis par ce mémoire sur la géographie du pays ne sont pas d'accord avec ceux que nous avons obtenus sur les lieux. Mais nous avons pensé que pour une région aussi peu connue que celle dont il est question, il était bon de les conserver toutes les fois que la vérification des faits nous avait été impossible.

La province de Goyaz a été, jusque dans ces der-

nières années, partagée en deux comarcas; et bien que cette division civile ne soit pas aujourd'hui maintenue, nous la conserverons ici pour la clarté de la description: la comarca du sud ou de Goyaz, et celle du nord ou de San-Joâo das duas Barras. La première que nous allons étudier d'abord se divisait en six julgados (1).

Le premier julgado est celui de la ville de Goyaz. Son étendue est de soixante-deux lieues et demie de l'est à l'ouest, et de quatre-vingts du nord au sud; il est séparé du julgado de Meiaponte, à l'est, par le rio Sucuri; de celui de Santa-Cruz, au sud-est, par le rio de Meiaponte; de la province de Matto-Grosso, à l'ouest, par l'Araguay; du julgado de Pilar, au nord, par la forêt da Extrema; enfin, il est borné au sud par le sertâo inhabité de Camapuan.

Le julgado de Goyaz se subdivise en trois freguezias (paroisses), savoir: celles de la cathédrale de Santa-Anna ou de la capitale, do Senhor Bom Jesus, de l'arraial da Anta, et de la mission des Cayapos, dans l'aldea de San-Jose de Massamedes.

Les églises qui dépendent de la cathédrale sont: la chapelle de San-Joâo, dans l'arraial do Ferreiro, distant de Goyaz d'une lieue vers l'est; celle de N^{a} S^{t} do Pilar, dans l'arraial d'Ourofino, éloigné de trois lieues dans la même direction; celle de N^{a} S^{a} da Abbadia, dans l'arraial do Curra-

(1) Julgado, arrondissement soumis à la juridiction d'un tribunal.

linho, qui est à sept lieues au sud-est de Goyaz; celle de San-Francisco de Assiz, dans l'arraial d'Anicums, à douze lieues au sud; celle de la Conceiçâo, dans l'arraial de Campinas, à trente lieues au sud; celle do Bom Jesus du rio Claro, à dix-huit lieues au sud-ouest; et enfin celle du Rosario, dans l'arraial de la Barra, à cinq lieues au nord-ouest.

La freguezia do Sor Bom Jesus da Anta, comprenant le terrain aujourd'hui presque dépeuplé de la freguezia détruite de San-Miguel de Thezouras, a vingt lieues du nord au sud, et quatorze de l'est à l'ouest. Cette paroisse n'a pour dépendance que l'église de Santa-Rita, dans l'arraial du même nom, qui est à quatre lieues de celui da Anta; mais dans ce dernier même il y a encore la chapelle de Na Señora do Rosario, et l'ermitage da Boa Hora. Quant à la freguezia de San-Jose de Massamedes, qui contenait autrefois deux aldeas de Cayapos, elle ne contient plus aujourd'hui que quelques Indiens réunis, et un petit nombre d'autres qui vivent dispersés sur ses terres.

Les chaînes de montagnes les plus considérables de ce julgado sont:

La serra Dourada, ainsi nommée pour la grande quantité d'or qu'on en a retirée sous le gouvernement de don Luis de Mascarenhas; en vue de Goyaz, elle court de l'est à l'ouest, en décrivant une ligne un peu arquée;

La serra de Cantagallo, qui se trouve aussi à peu

de distance de la ville, et court du Pico do Carneiro vers le nord-ouest;

La serra da Carioca, qui domine Goyaz, et qui se dirige aussi vers le nord-ouest;

La serra das Canastras, courant au nord. Le point culminant de cette chaîne est le Morro da Pipa;

La chaîne dos Macacos, dans le district da Anta; elle suit la direction du nord-ouest, en prenant différents noms, selon les localités qu'elle traverse;

La serra da Giboia, dans le district das Campinas, qui court au sud; sa hauteur est peu considérable;

Enfin, la chaîne das divisoês do rio Claro, se dirigeant vers le sud. Cette serra varie beaucoup dans son élévation.

Parmi les rivières qui arrosent le julgado de Goyaz je citerai les principales, savoir:

Le rio Vermelho, qui naît dans le voisinage de l'arraial d'Ourofino, coule au nord-ouest, et traverse la ville de Goyaz, à sept lieues au-dessous de laquelle il devient navigable. Cette rivière se grossit d'abord des eaux de plusieurs ruisseaux, et du rio dos Bugres; puis, après avoir successivement reçu les rios Tapirapuan et Ferreiro, et être ainsi devenue très considérable, elle se jette dans l'Araguay. Son cours est de quarante lieues. Sa partie navigable facilitait beaucoup autrefois les communications commerciales entre Goyaz et le Para;

Le rio do Peixe, qui sort du Morro da Pipa, court

au nord-ouest, et, grossi d'un grand nombre de ruisseaux, devient navigable pendant la saison des pluies auprès de l'arraial de Santa-Rita. Ce rio a quarante lieues de cours avant de se jeter dans l'Araguay. Il se réunit au rio dos Thesouros, qui a sa source dans les montagnes de Carretão.

Le rio dos Piloès, sort de la chapada (plateau) appelée o Estreito, court à l'ouest, et se réunit au rio Claro. Ce dernier prend sa source dans une arête qui le sépare des eaux qui coulent au sud, se dirige vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, et se jette dans le rio Grande ou Araguay.

Le Cayapo sort de la même arête que le précédent, et, comme lui, porte ses eaux au rio Grande.

Le rio Urubu a sa source dans le district de Curralinho, coule vers le nord, et, après vingt-cinq lieues de cours, se réunit au rio das Almas, affluent du Tocantins. En 1789, Tristão da Cunha Menezes essaya d'ouvrir une nouvelle voie de communication avec le Para, en descendant le rio Urubu; il s'embarqua à l'Engenho de Capimpeba, à douze lieues seulement de Goyaz. Il lui paraissait avantageux de faire route au milieu des populations avec lesquelles on pouvait se mettre facilement en rapport au moyen de différentes rivières; mais dans le voisinage d'Agoaquente, il atteignit la Caxoeira do Facão, et il fut obligé de transporter son embarcation sur des charriots au delà de cet obstacle; il acheva son voyage, mais personne après lui n'a suivi cette route.

Le rio dos Boïs naît sur le versant opposé à celui d'où sort l'Urubu et court au sud pour se réunir au rio Turvo, offrant ainsi un chemin par eau pour pénétrer dans la province de San-Paulo. Quant au rio Turvo, il sort de la serra das Divisões et se jette dans le Parana.

Le rio Verde a ses sources dans le voisinage de celles du précédent auquel il se réunit; il est navigable, mais présente quelques cascades.

Toutes ces rivières sont peuplées de nombreux poissons; il faut toutefois en excepter l'Urubu, qui est moins bien partagé sous ce rapport.

Outre les cascades, il faut encore compter, parmi les difficultés qui s'opposent à la libre navigation de ces cours d'eau, les Indiens hostiles qui habitent sur leurs rives, le défaut de populations pouvant porter secours aux voyageurs en cas de besoin, et les épidémies occasionnées par les eaux stagnantes qui se forment pendant la saison des pluies et deviennent des mares infectes pendant la sécheresse. Tous ces graves inconvénients pourraient sans doute en partie disparaître ; mais il faudrait pour cela, d'une part, s'engager dans des dépenses que la province ne pourrait pas faire de longtemps, et, d'autre part, une administration autre que celle qui régit la province.

Les lacs sont nombreux dans la subdivision qui nous occupe; les plus remarquables sont :

Le lac des Tigres connu par son étendue et l'abondance des poissons qu'on y pêche, et parmi lesquels

il y en a, dit-on, du poids de huit à dix arrobes (probablement des Pirarucus). Ce lac est situé à l'ouest du rio Vermelho, avec lequel il communique par un canal navigable à environ vingt-cinq lieues de Goyaz;

Le lac do Araça, situé un peu au-dessous du précédent, est aussi très poissonneux ;

Le lac das Tartarugas, ainsi nommé à cause du grand nombre de tortues que l'on y prend et que l'on transporte au Para pour les vendre ; il est également placé à l'ouest du rio Vermelho ;

Les lacs Vermelho, do Campo, do Jacaré et da Barra, tous d'une vaste étendue et nourrissant un nombre considérable de poissons ;

Enfin le lac Furado, à l'est du rio do Peixe, qui contient une grande quantité de Mulettes (*Itans*), dont la coquille imite parfaitement la nacre de perle.

Dans le district da Anta s'ouvre, dit-on, dans une roche calcaire, une caverne spacieuse connue sous le nom de Morro dos Macacos. Pendant le mois d'août sa voûte laisse suinter, d'après les gens du pays, une substance huileuse d'un goût âcre, qu'il serait curieux d'examiner. Dans le district d'Ourofino, il existe aussi une caverne dans laquelle on peut, dit-on encore, recueillir du nitre. D'autres cavernes, sur lesquelles on n'a aucun renseignement précis, paraissent se trouver également dans le district du rio Claro.

Tout le terrain de ce julgado est fertile, à l'exception de quelques parties qui sont pierreuses et arides. Dans les districts d'Anicums, de Campinas, de Pilões,

de Curralinho, de Canastras, et dans le voisinage du lac des Tigres, s'étendent de grandes forêts vierges dont les terrains sont propres à tous les genres de cultures du pays, telles que celles du coton, du café, du tabac, de la canne à sucre, du riz, du maïs, des haricots, du ricin, du manioc, etc. Les rives des rios Turvo, Verde, Meiaponte, Claro, Urubu et do Peixe offrent aux éleveurs de bestiaux de vastes pâturages qui conviennent également aux chevaux et aux bœufs. Le froment, le seigle et l'orge sont cultivés dans quelques endroits.

Il existe dans le Termo de Goyaz beaucoup de terres concédées; mais quelques uns des habitants se sont emparés d'espaces qu'ils ne peuvent cultiver; ce qui fait que les plus proches voisins sont éloignés de trois, quatre ou cinq lieues et même plus. On y trouve aussi quelques taparas ou établissements abandonnés, et, sur quelques points, des restes de travaux faits pour la recherche de l'or, consistant en de vastes excavations aujourd'hui solitaires : triste spectacle qui rappelle à chaque instant la richesse des premiers temps de la conquête !

Peu de concessions sont déterminées judiciairement, et on en compte tout au plus quatre-vingt-huit dans le julgado. La plupart des habitants n'ont d'autres titres qu'une longue possession ou des cessions des anciens capitaines généraux. Presque toutes les terres sont mal cultivées, faute de bonnes méthodes, de bras et d'industrie. On trouve dans le julgado cinq

cent soixante plantations dans quelques unes desquelles on cultive la canne à sucre, le café, le coton et le manioc ; mais dans toutes on sème du maïs, des haricots et du riz qui forment la base de l'alimentation domestique.

Les planteurs n'ont pas d'autre méthode de culture que celle qui consiste, soit à arracher les forêts, soit à les brûler, puis à donner un léger labour à la pioche à la terre ainsi défrichée, planter et recueillir au bout de quelques mois cent ou deux cents pour un, tantôt plus, tantôt moins, selon la fécondité du sol, et selon que la saison a été plus ou moins favorable. Par cette méthode destructive, les plantations, changeant continuellement de place sous prétexte de laisser reposer le terrain, les forêts disparaissent et se changent en fourrés de broussailles qui, bientôt détruits à leur tour, deviennent des campos.

Les fazendas, où l'on s'occupe de l'élevage des bœufs et des chevaux, sont au nombre de trente-six. La plus grande partie des animaux élevés est appliquée aux besoins du pays. On n'exporte guère par an que quatre cents bœufs qui, au prix moyen de cinq mille reis par tête, représentent une valeur totale de deux contos de reis.

Tout le terrain du jugaldo de Goyaz, à peu d'exceptions près, est aurifère. Les rios Vermelho et Bagagem, la serra Dourada et la plupart de ses rameaux, tout le district da Barra et d'Ourofino, le Morro do Calisto, Batatal, le district da Anta, la chaîne qui

court au nord-ouest et les trente-quatre cours d'eau qui en sortent recèlent de l'or, et il en est de même de tout le terrain de Thesouras; enfin, outre l'or qu'on y trouve, le district du rio Claro possède encore des diamants. Mais on tire peu de parti de toutes ces richesses : il n'y a dans tout le julgado que cinq établissements où l'on s'occupe de l'extraction de ces matières précieuses, et on n'y emploie qu'un petit nombre de travailleurs. Il est vrai qu'indépendamment de ces établissements, il y a aussi quelques uns de ces exploitateurs isolés que dans le pays on appelle Faiscadores; mais ils n'exercent pas une industrie permanente, et aussitôt qu'ils ont gagné quelque chose, ils cessent leurs travaux et dépensent le produit de leurs peines dans l'oisiveté. L'exploitation la plus considérable est celle de la société des *Six Amis*, qui travaille un peu en grand la Pedreira do Arraial da Anta.

Il existe des mines de fer à Ourofino, à Anta, au rio Claro et à l'aldea de San-Jose, mais elles ne sont pas exploitées. Le naturaliste Pohl, qui a voyagé dans ce pays, a, dit on, découvert de grandes quantités de chrome près d'Ourofino.

Outre l'or et les diamants, on pourrait encore tirer de ce Termo, des cuirs, de l'ipécacuanha, de la salsepareille, que les gens du pays prétendent être aussi efficace que celle du rio Negro, de la vanille, de l'indigo, du roucou, du tabac, du café, du coton, de

l'huile de copahu, du sucre, des eaux-de-vie, du lard et d'autres viandes salées.

On ne trouve qu'à Goyaz un établissement régulier pour le filage et le tissage du coton; mais il existe dans toute l'étendue du julgado plus de trois cents métiers, fort imparfaits, il est vrai, qui ne tissent que du coton grossièrement filé à la main ou avec de mauvais rouets. On fabrique ainsi une étoffe qui ne sert qu'à vêtir les esclaves et les personnes très pauvres.

On compte dans le Termo trente-quatre engenhos à sucre qui sont mus par l'eau ou par des bœufs; on y fabrique du sucre qui se vend ordinairement mille huit cents reis l'arrobe, de l'eau-de-vie qui vaut trois mille reis le baril de douze bouteilles, et des rapaduras, dont le prix est de quatre mille deux cents reis la charge de huit arrobes. On ne recueille du tabac, du café et du coton que pour l'usage domestique et la consommation du pays. La valeur ordinaire de ces produits est, pour le tabac, de mille huit cents reis le rouleau de trente varas; pour le café, de deux mille quatre cents reis l'arrobe, et pour le coton, de six cents reis.

Les marchandises que l'on importe dans le julgado de Goyaz sont : les tissus de soie, de laine, de lin et de coton; le fer et l'acier, tous les outils d'agriculture et tous ceux qui servent à l'exploitation des mines du pays; la poudre, le plomb, le sel, le vin, l'huile d'olive, l'eau-de-vie, les liqueurs, la vaisselle, les

chapeaux, le thé, le chocolat, les drogues médicinales et les quincailleries françaises. Toutes ces marchandises sont amenées des ports de mer et donnent un bénéfice net d'au moins 25 à 30 pour 100. La somme de ces importations, évaluée d'après les droits d'entrée, s'élevait annuellement, dans le temps de la plus grande prospérité de la province, à quarante-trois contos cent vingt mille reis, dont environ sept contos cent vingt mille reis pour le sel.

Les marchandises d'exportation sont : l'or, quelques bestiaux, des cuirs crus qui se vendent neuf cent soixante reis la pièce, et un peu de grosse toile de coton. Ces deux derniers articles forment une somme d'environ quatre cent quatre-vingt mille reis. La sortie des diamants et de l'or est soumise à un droit. Les revenus municipaux consistent dans les impôts de vérification des poids et mesures, posturas, talhos, cabeças, et dans les contributions foncières des concessions du municipio, qui vont toujours en diminuant, grâce à la décadence générale de la province. Sur les rivières, que l'on ne peut traverser sans embarcation, on paie à l'état quarante reis par personne et vingt reis par animal chargé.

Les habitants de ce julgado louent les troupes de mules de Minas-Geraës qui viennent chargées des ports de mer. Le prix du fret est de douze mille huit cents reis par mule, et même davantage, à cause du manque de ces animaux.

On compte à Goyaz vingt-quatre boutiques (lojas);

chacune paie à l'État un impôt annuel de douze mille huit cents reis. Il y a, en outre, dans la ville cent tavernas dans lesquelles on vend les produits du pays; de plus on compte trente-quatre autres établissements du même genre dans les divers villages du julgado.

Des routes partent de Goyaz pour Matto-Grosso et pour toutes les autres provinces de l'empire, ainsi que pour les julgados de Meiaponte, de Santa-Luzia et de Santa-Cruz; pour Anicums et Campinas, et pour Pilar et Crixas. Toutes ces routes pourraient être raccourcies si l'on rectifiait leurs sinuosités en détruisant les obstacles formés par les rivières, les forêts et les montagnes.

Le second julgado de la Comarca du sud est celui de Meiaponte; son étendue est de vingt-cinq lieues de l'est à l'ouest et de trente-cinq du nord au sud; il est séparé, au nord, des territoires de Trahiras et de Pilar, par les rios Maranhâo et dos Boïs; au sud, du Julgado de Goyaz, par le rio de Meiaponte, et, de celui de Santa-Cruz, par le Ribeirâo de Jurubatuba. A l'est, les rios das Areias, dos Macacos de Cima et Verde lui servent de limites en le séparant de Santa-Luzia et d'Angicas; enfin, sa frontière ouest est formée par les rios Sicury et da Lagoïnha. De ce côté, il est limitrophe de l'arrondissement de Goyaz.

Le julgado de Meiaponte est traversé dans sa partie sud par la grande chaîne appelée communément Espigâo mestre (arête principale), et présente dans les

environs du chef-lieu même un climat tempéré dans lequel on n'est jamais incommodé, ni par la chaleur, ni par le froid; l'air y est pur et une brise constante règne pendant les nuits. Les vents généraux commencent en mai et durent jusqu'en septembre; leur direction est de l'est à l'ouest, et ils soufflent de quatre heures du matin à onze. On ne voit de brouillards qu'au Morro-Grande, qui fait partie de l'Espigão mestre, et on assure qu'il y a quelquefois des gelées; mais ce phénomène météorologique se présente rarement.

Le territoire qui est à l'est et au sud de Meiaponte a un climat froid et un air pur; les vents généraux y règnent toute l'année; il y a d'épais brouillards depuis mai jusqu'en août, et des gelées en juin et juillet. La partie qui s'étend à l'ouest et au nord de l'Arraial même a un climat doux, et on n'y connaît ni les brouillards, ni la gelée; les vents sont variables et chauds. Cette région est en général moins saine que le reste du Julgado, mais le nord-est est plus insalubre que l'ouest. Les pluies commencent ordinairement en octobre avec des orages et durent jusqu'en avril.

L'arraial de Meiaponte est situé presqu'au centre du julgado, puisqu'il est à égale distance des frontières est et ouest, à treize lieues de celle du sud et à vingt-deux de celle du nord. Ses environs sont montagneux et présentent à la vue de belles vallées dont la riche verdue atteste la fertilité. La partie du nord

est généralement basse et couverte de campos coupés de lacs, qui offrent de bons pâturages dans toutes les saisons; dans le sud et dans l'est le terrain est généralement plat, très élevé, et ses bords abrupts et coupés de ravins ont l'apparence d'une chaîne de montagnes. Sur ces grands plateaux on trouve des bois épais dans lesquels le terrain est humide et très fertile; il produit du blé, de l'orge, de l'avoine, des marmelos, des pommes, des grenades, etc., qui ne peuvent réussir dans les autres parties du julgado. La région de l'ouest est formée d'un terrain inégal, couvert de grandes forêts, vulgairement connues sous le nom générique de Matto-Grosso. Les terres en sont fertiles et propres à la culture.

Ce julgado comprend plusieurs chaînes de montatagnes; elles sont énumérés ci-après.

Le Morro-Grande, dont nous avons déjà parlé, commence dans la provine de Minas, sert de limite commune entre cette province et celle de Goyaz en quelques points, entre dans cette dernière au sud du Registo de Arrependidos, se dirige en droite ligne sur Meiaponte, et forme la base du groupe de montagnes connu sous le nom de Pyreneos. A trois quarts de lieue à l'est de Meiaponte, ce morro tourne au sud, et de son arête partent les eaux qui coulent verd le nord et celles qui vont au sud. On trouve dans cette chaîne les premières sources de quelques unes des grandes rivières du Brésil. La Serra passe ensuite entre Goyaz et Anicums, donne naissance à l'Araguay et entre

dans la province de Matto-Grosso. L'aspect et l'élévation de ces montagnes sont très variables : auprès de Furuas, elles atteignent leur plus grande hauteur; à Gongo, elle est beaucoup moins grande, et, dans quelques endroits, elles ne sont presque que des collines. Cette chaîne est, depuis mai jusqu'en septembre, presque toujours voilée de brouillards, et il y gèle quelquefois; presque partout elle est couverte de forêts; le terrain en est humide et fertile, et produit tout ce qu'on trouve dans les parties sud et nord du Julgado.

La Serra-Negra commence au nord de Meiaponte, près du rio Peixe et court toujours au nord jusqu'au rio Maranhâo; sa longueur est de dix-sept lieues; elle est couverte d'une épaisse forêt à laquelle elle doit son nom, et renferme beaucoup de cavernes.

La serra de Miguel Ribeiro ou do Cocalsinho est une ramification des Pyreneos; elle se dirige vers le nord et se termine en inclinant à l'est; c'est au point de ce changement de direction qu'elle prend le nom de Cocalsinho. Elle est haute, dépouillée d'arbres et ressemble à une muraille; son étendue est de six lieues.

La serra das Mangabas court au nord et se termine au petit Arraial de Peixe; elle a deux lieues et demie de long, est élevée, sans arbres et aride.

La serra das Mamoneiras est, comme la précédente, une ramification des Pyreneos; elle commence au rio Corumba, et finit à l'est auprès du Sitio das Mamo-

neiras ; elle a deux lieues et demie d'étendue, et est couverte partout de campos.

La serra da Papoia sort de la chaîne générale, forme le tombador, désigné sous le nom de Caxambù, et finit au bord de la rivière du Padre Souza, près des lavras do Ildefonso ; son étendue est de deux lieues et un quart, et sa direction est vers le nord-ouest. Les sommets de ces montagnes sont couverts de campos, tandis que des forêts couvrent leurs flancs.

La serra de Tapanhoacanga est aussi un rameau de la chaîne générale ; elle court à l'ouest sur une étendue de cinq lieues et demie, et se termine au ruisseau de Pinheiros ; ses pentes sont ombragées de riches forêts.

La serra dos Pinheiros commence au sitio qui porte ce nom, et court à l'ouest jusqu'au rio Padre Souza ; sa longueur n'est que de trois lieues ; des campos la recouvrent dans toute son étendue.

La serra da Matutina commence en face de l'arraial de Meiaponte, à une lieue de distance, sur un grand plateau ; elle s'élève au-dessus des autres montagnes, et présente, depuis l'arraial qui se trouve à l'est, un aspect majestueux ; elle se dirige à l'ouest jusqu'au rio de Santa-Rita où elle se termine ; sa longueur n'est que d'une lieue et demie. Cette chaîne dénudée et couverte de campos tire son nom de ce que son sommet est le premier point que frappent les rayons du soleil levant en vue de Meiaponte.

La serra de Jaranagua commence auprès du rio das Almas, et se dirige à l'ouest jusqu'au rio Pary; elle a deux lieues de longueur, et passe pour très élevée; elle est tout-à-fait dénudée du côté du nord où est situé le village de même nom.

Le morro do Frota est une continuation des Pyreneos. Il se trouve à une assez petite distance au nord de l'arraial de Meiaponte, et se dirige presque à l'ouest de ce point pour se terminer dans la même direction à Taquaral. Sa longueur totale est de deux lieues, avec des hauteurs variables, et présente des aspects très différents. Ces montagnes sont couvertes d'herbes et d'arbres séparés les uns des autres.

Le morro de Santa-Barbara, qui est un rameau de la chaîne générale, est situé au sud de Meiaponte; il court vers l'ouest, et n'a que trois quarts de lieue de longueur; des bois épais, qui ne forment pour ainsi dire qu'une seule forêt, le couvrent dans toute son étendue.

Le morro dos Pyreneos s'embranche sur la chaîne générale à trois lieues à l'est de Meiaponte; c'est un groupe de montagnes très élevées, ayant l'apparence de grosses tours, et qui laissent entre elles de profondes vallées couvertes de bois et de pâturages, et dans lesquelles courent des ruisseaux formant des chutes nombreuses. Ces montagnes sont, dit-on, les plus hautes de la province.

Le morro do Mandonça est une suite de montagnes situées au nord de Meiaponte; elles passent près du

sitio appelé Olhos d'Agua. Des campos la couvrent dans toute son étendue, qui n'est que d'une lieue du nord au sud.

Les morros do Descanço et do Retiro, ainsi appelés de deux sitios des mêmes noms qui en sont à peu de distance, sont tous deux au nord de Meiaponte. Le premier se dirige du sud au nord sur une longueur de trois lieues, partout couverte de campos ; le second court de l'ouest à l'est, a une étendue de six lieues et côtoie le rio Maranhâo.

Le morro de Santo-Antonio est à l'ouest de Meiaponte ; il commence à la chapelle de Santo-Antonio et se termine au rio das Almas. Sa direction est de l'est à l'ouest, et sa longueur de deux lieues et demie. Les sommets de ce morro sont couverts de campos, tandis que sur les flancs s'étendent de belles forêts.

Plusieurs rivières considérables coulent dans le julgado ; nous en donnons la description géographique.

Le Corumba a sa source un peu au nord des Pyreneos, à trois lieues de Meiaponte. Après un cours de cinq lieues, il donne son nom à un village situé sur sa rive occidentale, par laquelle il reçoit les eaux de la Capitinguinha, des rios das Areias, d'Ouro et das Gallinhas, tandis que, par sa rive orientale, il se grossit de celles des rios da Fazenda, Bagagem, Baiao, Capibari, das Antas et Piracanjuba ; il entre ensuite dans le Julgado de Santa-Cruz. Il est navigable pour des canots depuis l'embouchure du Baiao, un

peu au-dessus du village de Corumba. Cette rivière forme, avant de sortir du julgado de Meiaponte, un rapide de 400 brasses de longueur, et passe tout entière dans un canal qui n'en a qu'une de largeur. Ses eaux sont regardées comme saines, et l'on trouve de l'or dans son lit. C'est le même cours d'eau qui porte le nom de Paranahyba à sa jonction avec le rio Grande ou Parana. Outre les rivières que nous avons déjà citées, il reçoit encore dans l'intérieur du julgado dix-huit petits ruisseaux.

Le rio das Areias a sa source à la naissance des Pyreneos, à six lieues de Meiaponte ; il reçoit, en outre de quatre-vingt-huit ruisseaux, les rivières de Ponte-Alta, de Capitenga, et se jette dans le Corumba après un cours de quinze lieues. Sa largeur est alors de 10 brasses, et sa profondeur est telle qu'on ne peut le passer à gué.

Le Piracanguba prend sa source au sud du Meiaponte; il coule vers l'est et reçoit, par sa rive méridionale, le Jurubatuba qui sépare, par trois lieues de cours, le julgado de Meiaponte de celui de Santa-Cruz, et, par sa rive nord, le rio dos Patos qui sert aussi de limite au julgado. Le Piracanjuba est déjà navigable lorsqu'il entre dans le termo de Santa-Cruz, où il se réunit au Corumba après un cours de vingt lieues.

Le rio do Peixe a sa source au nord des Pyreneos et sort, à six lieues de Meiaponte, du versant opposé à celui qui donne naissance au rio das Areias. Il

coule vers l'ouest, donne son nom à un petit village situé sur la rive méridionale, et se jette dans le rio das Almas, après avoir reçu, dans un cours de douze lieues, les rivières de Miguel Bibeiro, Matamata, Gago, dous Irmâos et Santa-Familha.

Le rio d'Ouro a son origine dans la chaîne principale, à l'ouest des Pyreneos; il court au sud parallèlement au rio de Congonhas qu'il reçoit ensuite gonflé de vingt et un ruisseaux; puis, après avoir réuni les eaux de trente-cinq autres petites rivières, il se jette dans le Corumba. Son cours a cinq lieues d'étendue, est en partie navigable et abonde en poissons. On y trouve de l'or.

Le rio Verde a sa source à l'ouest des Pyreneos sur un versant opposé à celui qui donne naissance au rio dos Macacos, et, ainsi que ce dernier, sert de limite entre le julgado de Meiaponte et celui de Santa-Luzia. Après un cours de douze lieues dans une direction à peu près nord, il reçoit la rivière d'Oliveira Costa, et navigable dès ce point, se jette dans le Maranhâo.

Le rio d'Oliveira Costa a sa source au nord des Pyreneos, auprès du rio das Areias et du rio do Peixe; il se dirige au nord et reçoit dans son cours le Funil, de quatre lieues d'étendue, et le Cocalinho, de trois lieues; ces deux rivières sont elles-mêmes grossies, la première, des eaux de douze ruisseaux, et la seconde, de huit ruisseaux. L'Oliveira Costa, ainsi augmenté, se jette dans le rio Verde après un cours de huit lieues; sa largeur est alors de sept brasses. Cette rivière

roule de l'or; mais ses rives sont infectées de tant de mosquitos et de borrachudos, qu'on n'a pu défricher les grandes et belles forêts qui bordent ses rives.

Le rio das Almas a son origine dans les Pyreneos, baigne le côté septentrional de Meiaponte, passe à une demi-lieue de Jaranagua et forme la source la plus méridionale du Tocantins. Il reçoit les ribeiroês do Inferno, da Tapanhoacanga, de Santa-Rita, de Padre Souza, de Pary; les rios dos Patos, d'Anna-Maria, do Peixe et do Securi. Dans le district de Pilar, où il entre pour se réunir au Tocantins, il est très considérable et a l'apparence de torrent. Sa direction est constamment vers le nord.

Le rio de Matamata naît dans la chaîne générale auprès des Pyreneos; il court à l'ouest, se grossit de huit ruisseaux, et se jette par la rive sud dans le rio do Peixe, après un cours de trois lieues.

Le rio Capivara à sa source à deux lieues et demie au sud de Meiaponte, dans la chaîne générale; il court à l'est, reçoit le Carùrù et trente-deux ruisseaux, et, après un cours de sept lieues, en partie navigable, se jette dans le rio Corumba par la rive ouest.

Le rio das Antas sort aussi de la chaîne générale, court à l'est, reçoit trente-deux ruisseaux et se jette dans le Corumba par la même rive que le précédent. La longueur de son cours est de huit lieues.

Le rio dos dous Irmâos naît auprès des Pyreneos, sur le versant opposé à celui sur lequel se trouve la source du Corumba; il se dirige vers le nord, et se

jette dans le rio do Peixe par la rive sud, après avoir reçu les eaux de dix ruisseaux dans un cours de trois lieues et demie.

Le rio de Santa-Rita vient du Morro San-Joâo dans les Pyrenees; sa direction est ouest; il reçoit le rio Conceicâo et huit ruisseaux, et se jette ensuite dans le rio das Almas par la rive orientale, après un cours de quatre lieues.

Le rio do Padre Souza naît dans la chaîne principale, sur le versant opposé à celui d'où sort le rio de Meiaponte, qui sépare le julgado au sud de la Campanha; il se dirige vers le nord, reçoit le rio das Pedras et quarante-deux ruisseaux; il a douze lieues de cours et entre dans le rio das Almas par la rive ouest.

Le rio dos Patos do Poente (de l'ouest), ainsi appelé pour le distinguer du rio dos Patos do Norte (du nord), naît dans la même chaîne que le précédent et coule vers le nord; après avoir reçu dans le julgado de Meiaponte quatorze ruisseaux, il se jette dans le rio das Almas par la rive occidentale.

Le ribeirâo do Inferno, sorti des Pyrenees, se dirige vers le nord; après s'être grossi des eaux de quatre ruisseaux, il se jette dans le rio das Almas par la rive orientale. Son cours est de trois lieues.

Le Tapanhoacanga prend sa source dans la chaîne générale, au sud de Meiaponte; il reçoit onze ruisseaux et se jette dans le rio das Almas par la rive occidentale. Il n'a que deux lieues de cours.

Le rio das Pedras a sa source au sud de Meiaponte sur le versant opposé à celui d'où sort le Capivara, dans la même serra que le précédent; il a six lieues de cours, reçoit trente-cinq ruisseaux, et se réunit au Padre Souza par la rive ouest.

Le rio Anna-Maria sort des morros de Santo-Antonio et se réunit au rio das Almas par la rive orientale, après avoir reçu dans un cours de trois lieues les eaux de douze ruisseaux. Sa direction reste ouest.

Le rio Conceiçâo naît près des morros San-Joâo qui font partie des Pyreneos, reçoit six ruisseaux et se joint au Santa-Rita par la rive orientale, après quatre lieues de cours. Il se dirige vers l'ouest.

Le Pary a sa source dans la grande Serra, auprès de celles du rio do Padre Souza et du rio de Meiaponte; il est formé des eaux da Lagoa et da Lagoinha, et il reçoit lui-même trente-six ruisseaux avant de se jeter dans le rio das Almas par la rive occidentale, à une demi-lieue de l'arraial de Jaragua. Sa direction est nord.

Le Gago sort du versant opposé à celui qui donne naissance au rio dos Patos do Norte; il reçoit douze ruisseaux, et se jette dans le rio do Peixe par sa rive orientale. Son étendue est de trois lieues et sa direction ouest.

Le rio da Santa-Familha naît dans la serra Negra. Après avoir réuni dans un cours de six lieues, constamment dirigé vers l'ouest, les eaux de quinze ruis-

seaux, il entre dans le rio do Peixe par la rive orientale.

Le Salobro sort d'un lac de même nom au nord de Meiaponte et près du Fidalgo, dans lequel il se jette par la rive occidentale, près avoir recueilli dans un cours de deux lieues, dirigé vers l'ouest, les eaux de quatre ruisseaux.

Le Miguel Ribeiro prend sa source dans la serra de même nom, et court parallèlement au rio do Peixe, auquel il se réunit après avoir reçu six ruisseaux dans un cours d'une lieue et demie.

Le Fidalgo sort du versant opposé à celui sur lequel se trouve la source du Cocalinho, se réunit au Salobro après avoir reçu douze ruisseaux, et enfin termine son cours de trois lieues en se jetant dans le rio dos Patos do Norte par la rive orientale. Sa direction est nord.

Le Bagagem prend sa source dans la chaîne générale, au sud des Pyreneos, et se dirige vers l'est; il reçoit six ruisseaux, et, après un cours de deux lieues, se jette dans le Corumba par la rive occidentale.

La Capitinguinha sort de la grande Serra, court au sud, et, après un cours de trois lieues, vient aussi se confondre dans le Corumba par la rive orientale.

Le Congonhas part du même point que la Capitinguinha et suit la même direction; il réunit trente-huit ruisseaux, et, après un cours de quatre lieues, il se jette, large de deux brasses, dans le rio d'Ouro par la rive nord.

Le rio da Ponte-Alta naît à l'est des sources du

précédent, reçoit trente-quatre ruisseaux, et, après un cours de cinq lieues, se réunit au rio das Areias par la rive occidentale, ayant alors une largeur de deux brasses.

Le Mamoneiras commence à l'est du précédent, reçoit onze ruisseaux, et, après une lieue et demie de cours, se joint au rio das Areias.

Le Capitinga a sa source à l'est du Mamoneiras; il reçoit quarante-huit ruisseaux, et, après un cours de trois lieues vers l'ouest, se jette dans le rio das Areias par la rive occidentale.

Le Baião sort du Morro-Grande, et se réunit au Corumba après un cours de six lieues.

Le Funil a sa source à l'est du rio d'Oliveira Costa, entre les morros dits do Quilombo; sa direction est vers le nord. A quinze cents brasses de sa source se trouve, sur sa rive orientale, une caverne profonde qui a plus de quatre brasses de largeur. Le Funil se jette dans le rio d'Oliveira Costa par la rive orientale, après avoir reçu, dans un cours de quatre lieues et demie, les eaux de douze ruisseaux.

On compte dans le julgado sept cent trente-deux cours d'eau de la même grandeur, à peu près, que les derniers que nous venons d'énumérer. Il y a au nord et à l'ouest de l'arraial de Meiaponte beaucoup de lacs; on en compte vingt-huit qui ont plus de cent brasses de long, et, parmi ceux-ci, deux en ont sept cent cinquante; il y en a quatre-vingt-huit d'une longueur de cent brasses et au-dessous.

Le julgado contient des forêts considérables et encore vierges. Il existe à l'ouest dans le Matto-Grosso une étendue de cinq lieues de l'est à l'ouest, sur deux du nord au sud, de très bonnes forêts couvrant la chaîne principale. Au nord, on voit les grands bois qui ombragent la serra Negra, et dans lesquels on n'a pas encore mis la hache; on leur donne dix-sept lieues du nord au sud et trois de l'est à l'ouest. Vers l'est se trouvent les forêts très fertiles d'Oliveira Costa et du rio Verde, qui ont plus de cinq lieues d'étendue.

Près du village de Meiaponte, sur la rive orientale du rio das Almas, il y a une carrière d'où l'on tire des pierres élastiques et flexibles qui se courbent presque en demi-cercle et reprennent ensuite leur direction naturelle. Du côté du rio do Peixe il existe, dit-on, beaucoup de pierres calcaires, et, au nord de cette rivière, dans la serra Negra et dans la chaîne d'Oliveira Costa, il y a de nombreuses cavernes dans lesquelles on recueillait du salpêtre, et qui servent aujourd'hui de retraite aux Onces qui sont très nombreuses dans cette région.

Le rio das Almas fait, avant d'arriver à Meiaponte, deux chutes considérables; l'une a, dit-on, cent pieds de hauteur et l'autre le double; au pied de cette dernière est un gouffre (*poço*, puits) large et profond.

Le ribeirão Salobro passe pour avoir la vertu de pétrifier rapidement tout corps étranger déposé dans ses eaux.

Les eaux de l'Arraial sont bonnes, mais celles du rio das Almas sont les meilleures.

Le village de Meiaponte est bâti sur une plaine un peu inclinée vers le nord, sur la rive gauche du rio das Almas; il est coupé par deux ruisseaux, le Lavapés et le Prata, qu'on traverse, le dernier, sur deux ponts en pierres, et l'autre, sur un pont en bois. Un quatrième pont a été également jeté sur le rio das Almas.

Le village a une étendue de sept cent trente et une brasses de l'est à l'ouest et de quatre cents du nord au sud; on y compte six églises, huit rues principales, trois places et deux fontaines publiques. L'église la plus considérable est dédiée à la Vierge sous l'invocation du Rosaire; elle est construite en pisé sur des fondations en pierres.

Meiaponte possède une bibliothèque publique. Le district se divisait autrefois en deux commandements généraux, celui de Meiaponte qui comprenait le nord, l'est et le sud, et celui de Jaragua qui se composait de la partie occidentale; c'était le quartier-général du régiment de cavalerie de milice dont deux compagnies restaient à Meiaponte et une à Jaragua; c'était aussi la résidence d'un bataillon de chasseurs de milice, dont trois compagnies étaient à Meiaponte et une à Jaragua. Tout cela doit prendre une forme nouvelle par la création des gardes nationales et municipales qui ne sont pas encore complètes.

Outre l'église principale, on compte dans le termo

dix chapelles filiales, dont deux sont des cures; l'une est celle de Nossa-Senhora da Penha de Corumba, et l'autre celle de Jaragua sous la même invocation.

Meiaponte est le chef-lieu du julgado; il y réside un Juiz d'Orfãos, nommé pour trois ans, et trois juges ordinaires; il y a, en outre, trois juges de paix, dont un seul demeure à Meiaponte; les deux autres sont l'un à Corumba et l'autre à Jaragua. Meiaponte possède une prison, au premier étage de laquelle est la chambre du conseil municipal.

Les transports se font à dos de chevaux, les charriots étant encore peu répandus dans ce termo.

Les revenus publics montent annuellement à la somme moyenne de trois contos cent quarante-huit mille reis, et ceux de la municipalité à deux cent cinquante-deux mille reis seulement.

Meiaponte a été fondé en 1731; son premier desservant fut Jose de Frias Vasconcellos, qui fit et signa en mars 1732 les premiers enregistrements de baptême. Son église n'étant encore que chapelle filiale de Goyaz, elle devint paroisse en 1736, et son premier curé fut Pedro Monteiro de Araujo. Meiaponte fut créé chef-lieu de julgado en 1739, lorsque Agostinho Pacheco Telles était auditeur et corrégidor général à Goyaz. Ce village contient trois cent vingt feux et quatorze cent soixante-deux habitants.

Le julgado de Santa-Cruz s'étend depuis la pointe de la serra que l'on voit entre la Parnahyba et la chaîne principale (serra Mestra), et qui sépare à l'est

la province de Minas et la comarca de Paracatu, jusqu'au confluent du rio de Meiaponte avec la Parnahyba, quand elle tourne vers le sud. Dans cette direction, ce julgado a au moins soixante lieues. Son étendue en largeur, du nord au sud, est de quarante lieues, depuis le rio Jurubatuba, qui le sépare du julgado de Meiaponte, jusqu'à l'embouchure du rio Verissimo dans la Parnahyba.

La paroisse (freguezia) de Nossa-Senhora da Conceiçâo de Santa-Cruz est la seule du julgado et a les mêmes limites; elle a deux chapelles filiales, desservies par des curés, qui sont celles de N°-Sr de Bomfim dans l'arraial de ce nom et da Madre de Dios dans le village de Catalâo; enfin, dans l'arraial de Santa-Cruz, il y a une chapelle du Rosaire.

Le terrain inégal de ce julgado est susceptible de culture, et bien qu'il n'y ait pas de forêts d'une grande étendue, il y en a assez pour les plantations du pays; mais il abonde en campos propres à l'élevage des bestiaux de toute espèce. Les plantes cultivées dans ce district sont les mêmes que celles du julgado de Goyaz.

Les chaînes de montagnes les plus remarquables du termo de Santa-Cruz sont : la serra das Caldas qui s'étend du nord au sud sur une longueur de trois lieues et une largeur d'une lieue et demie; il en sort beaucoup de sources, et notamment, à une lieue de distance de Santa-Cruz, les sources appelées Caldas, Novas et Velhas, qui ont donné leur nom à la serra,

et présentent différents degrés de chaleur jusqu'au point d'être insupportables au toucher; quelques unes des plus chaudes de ces sources ont été employées utilement contre les maladies cutanées ;

La serra do Marata, qui court du nord au sud; les eaux qui en descendent se précipitent en formant des chutes assez considérables ;

Enfin les morros do Masagâo et do Cuscuzeiro, qui sont tous deux couverts de forêts très épaisses.

Bien que le rapport qui existe entre l'étendue de ce julgado et le chiffre de sa population puisse faire croire qu'il y a beaucoup de terres vacantes, il n'en est cependant pas ainsi : les habitants du district, de même que ceux qui sont venus de Minas-Geraes, avides de posséder, se sont emparés de tous les ter rains et les conservent, quoi qu'il y ait pour eux impossibilité matérielle de les exploiter, et qu'ils soient obligés d'en laisser une grande partie sans culture. Il existe dans ce termo à peu près trente-sept concessions plus ou moins cultivées, selon les ressources des propriétaires.

Les rivières les plus considérables du termo sont les suivantes : la Paranahyba, qui est la limite du julgado au sud, et qui en reçoit presque toutes les eaux; elle naît dans la province de Minas-Geraës, et se jette dans le rio das Velhas, mais elle n'est pas navigable à cause des nombreux rochers qui se rencontrent dans son lit;

Le Corumba qui, venant de Meiaponte, court au sud

et se jette dans la Paranahyba; il présente les mêmes obstacles qu'elle à la navigation.

Les autres cours d'eau qui arrosent ce district, comme le Piraraujuba, le Sozinha, le rio das Caldas, le Vermelho, le Parapetinga, le Passaquatro, le Britto, le rio dos Boïs et celui do Peixe, le Brumado, etc., ont trop peu d'étendue dans le julgado pour qu'on en parle plus au long.

Ce termo renferme un lac salin considérable qui attire un grand nombre d'animaux. D'après quelques échantillons impurs du sel amer qu'il contient, on suppose qu'il abonde surtout en sel de Glauber et de magnésie. Il y a, en outre, quelques autres petits lacs peu remarquables.

Le julgado compte huit cent seize plantations plus ou moins étendues, dont quelques unes n'ont aucune valeur. Dans ce nombre on comprend dix-neuf engenhos qui fabriquent du sucre, de l'eau-de-vie et des rapaduras; mais ces engenhos ne sont pas tous en activité chaque année.

Les cultivateurs plantent du maïs, des haricots, du riz, du manioc et quelques autres racines comestibles, un peu de coton, et ce qui leur est nécessaire de tabac et de café pour leur usage particulier.

Les fermes où l'on élève les bestiaux sont comprises parmi les autres concessions, et leur nombre augmente tous les jours par suite de l'immigration des habitants de la province de Minas-Geraës qui viennent s'établir dans celle de Goyaz. Chaque plan-

teur est en même temps éleveur autant que ses moyens le lui permettent.

Les villages de Bomfim et de Santa-Cruz possèdent des mines d'or. Les rios Corumba et do Peixe sont aurifères; dans le lit du Brumado, l'or est accompagné de pierres précieuses, et on assure qu'il en est de même du ruisseau de Britto et du Verissimo.

Le Morro do Clemente, près de Santa-Cruz, est très riche, mais il manque de l'eau nécessaire au lavage de l'or. Toutes ces mines sont, du reste, peu exploitées, faute de bras laborieux. Ce julgado renferme aussi des mines de fer que leur qualité rend peu intéressantes.

Les principaux objets de commerce sont l'or et les troupeaux de bœufs et de chevaux; cette dernière source de richesses va toujours en augmentant.

Il existe dans le termo trois cent quatre-vingt-sept métiers à tisser, qui sont très grossiers, et au moyen desquels on fabrique une toile de coton très commune dont se couvrent les esclaves et les pauvres. On exporte un peu de ce produit qui se vend à cent soixante reis la vava. Sur ces mêmes métiers, on fabrique aussi des toiles de coton un peu plus fines, et des couvertures de lit ornées de laines de diverses couleurs; mais ces fabrications se bornent encore à la consommation du pays, parce que la laine teinte y est rare, et que l'on est obligé, pour en avoir qui présente d'autres teintes que celles do l'indigo et de la ruivinha, seules couleurs que l'on sache produire

dans le pays, de défiler de la laine des serges teintes importées d'Europe, de la carder de nouveau et de la faire refiler pour s'en servir. On emploie des rouets qui vont au pied et valent trois mille reis pièce; ils sont au nombre de trois cent trente-huit dans le julgado. Quant aux fuseaux, ils sont aussi nombreux que les femmes du district.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il y a dix-neuf engenhos dans le termo; leurs produits se vendent, le sucre blanc de bonne qualité de douze à quinze cents reis l'arrobe; l'eau de-vie, deux mille quatre cents reis le baril de dix bouteilles; les rapaduras, deux mille quatre cents reis la charge de huit arrobes. Ces denrées, expédiées pour la ville, s'élèvent à des prix plus avantageux. Sur les plantations même on vend un peu de tabac au prix de neuf à douze cents reis le rouleau de trente-deux varas. Le coton brut et contenant encore ses graines vaut six cents reis l'arrobe, et le café, dépouillé de la première enveloppe, mille huit cents.

Le commerce intérieur se compose de bestiaux et des produits des plantations, tels que farine, haricots, riz, lard, viande de bœuf séchée, sucre, eau-de-vie, rapaduras, graines de ricin pour la fabrication de l'huile, etc.; le bénéfice que les revendeurs tirent de ce commerce suffit à peine à les faire vivre.

On extrait peu d'or faute d'esclaves, et on ne voit guère que quelques faiscadores s'occuper de ce genre de travail; aussi n'exporte-t-on du julgado

qu'une très petite quantité de ce précieux métal.

Les autres marchandises d'exportation sont le coton brut et tissé, les cochons et le lard salé pour Goyaz et la villa de Paracatù. La valeur de ces lards est estimée à un conto de reis, celle du bétail vivant à quatre contos, et celle des cuirs de bœufs préparés et autres peaux à deux cent mille reis. L'exportation totale est d'environ cinq contos deux cent mille reis par an.

On importe chaque année à peu près mille alqueires de sel, dix quintaux de fer et trois d'acier, des bèches, des serpes, des haches, du plomb, de la poudre, du soufre, des drogues médicinales, du papier, des draps de laine, des chapeaux, du salpêtre, des tissus de soie, de laine et de coton, de la quincaillerie, du vin, de l'eau-de-vie, de la vaisselle et de la verrerie. On ne peut, faute de renseignements suffisants, indiquer à quel chiffre s'élève la somme de ces importations, mais on sait qu'elle est beaucoup plus considérable que celle des exportations.

L'or paie un droit de sortie.

Les revenus municipaux se composent uniquement des vérifications des poids et mesures et des Cabeças. Ces contributions ne produisent annuellement que cinquante-trois mille quatre cents reis, grâce à la décadence du pays et parce que les revendeurs qui sont peu nombreux paient seuls la taxe des poids et mesures, tandis que les planteurs en sont exempts.

Sur les rivières, comme elles ne sont pas naviga-

bles dans le termo, on paie seulement le prix de la traversée de celles que l'on est obligé de passer en pirogue ou en barque. Cette branche de revenus est affermée au nom de la trésorerie nationale.

Les mules qui existent dans le termo sont seulement au nombre de vingt et une, d'un prix moyen de trente-six mille reis, mais on y compte en outre huit cent quarante chevaux valant en moyenne seize mille reis. Tous ces animaux appartiennent à ceux qui les emploient, et en conséquence ne paient rien à l'État.

Le julgado contient douze boutiques (lojas) et trente et une tavernas, mais dans les boutiques même on vend du sel, du vin et de l'eau-de-vie; il y a aussi quelques marchands ambulants qui n'ont pas de résidence fixe.

Deux routes principales partent de ce district pour la capitale de l'empire; celle de San-Paulo et celle Minas-Geraës; il y a, en outre, des voies de communication avec tous les points de la province.

Le julgado de Santa-Luzia, sur lequel on n'a pas de renseignements officiels, s'étend, d'après les informations particulières que l'on a pu recueillir, sur un plateau élevé dont les dimensions sont de quarante-deux lieues de l'est à l'ouest, et de quarante-six du nord au sud. Il est borné au nord par le julgado de Trahiras, sur le rio Maranhâo; à l'est-nord-est par la Lagoa-Feia, au lieu dit Terra Vermelha; à l'est par le territoire d'Arrependidos et par le julgado do San-Bomâo, au point appelé Extrema; au sud par le

julgado de Santa-Cruz, au lieu dit As Covas de Mandioca; à l'ouest par celui de Meiaponte, au rio das Areias, et au nord-ouest enfin par celui de Flores.

Le village de Santa-Luzia jouit d'un climat sain et agréable; l'air y est pur et les eaux abondantes. L'église paroissiale est sous l'invocation de Santa-Luzia, et a donné le même nom à l'arraial d'abord, puis ensuite au julgado même. Cet endroit fut découvert en 1746 par Antonio Bueno de Azevedo.

Outre l'église principale, le village en contient deux autres, celles de N^a S^a do Rosario dos Pretos et de N^a S^a das Dores; cette dernière est de construction récente. Il y a encore les deux chapelles filiales de Santo-Antonio dos Montes Claros, dans le petit village du même nom, qui est bâti sur une hauteur remarquable, et de N^a S^a da Abadia, dans l'arraial de Couros.

Tout le terrain est plat, à l'exception de quelques endroits montagneux de la circonférence du district. Il y a beaucoup de terres cultivables où réussissent les légumes et les fruits. Sur plusieurs points on trouve de l'or, et de vastes plaines offrent d'excellents pâturages pour l'élevage des bestiaux. La population paraît en général plus disposée à cultiver la terre qu'à rechercher les métaux précieux, car dans toute la région aurifère, il n'y a pas une seule exploitation régulière, mais seulement quelques faïscadores. Dans plusieurs fazendas on élève des bœufs et des chevaux, et les habitants du pays fabri-

quent des étoffes de coton qu'ils teignent au moyen de l'indigo et de la ruivinha dont ils savent appliquer les couleurs d'une manière permanente.

La principale chaîne de montagnes de ce termo (qui n'est lui-même qu'une des pentes du plateau sur lequel est construit Santa-Luzia, et qui descend vers le Contagem de San-Marcos) s'appelle Serra dos Cristaês. On y a trouvé, en creusant, des cristaux blancs, jaunes, verdâtres et tirant sur le violet, qui ont été envoyés à la côte, et de là exportés à l'étranger; les cristaux colorés, qui sont ceux qui ont le plus de prix, sont devenus difficiles à découvrir, et les blancs, quelle que soit leur limpidité, ont perdu leur valeur commerciale.

Les rivières principales qui coulent dans ce julgado sont : le Corumba, qui se jette dans le Parnahyba, le Montes-Claros, le Ponte-Alta, le Macacos, le rio Preto, qui naît près de l'arraial dos Couros et se rend au rio San-Francisco, et le ribeirâo de Saia-Velha, qui sort du plateau de Santa-Luzia. Outre ces rivières, un grand nombre de ruisseaux arrosent le pays.

Dans ce district on doit mentionner la Lagoa-Feia, qui est digne de son nom par son horrible situation; sa longueur est d'une lieue, mais on ne connaît pas sa profondeur; aussi ses eaux paraissent-elles noires: elles sont couvertes en partie d'une espèce de mousse, et sont peuplées de jacarés et d'excellents poissons, principalement de trahiras.

Près du rio Maranhâo, au nord de ce julgado, on

trouve quelques cavernes d'où l'on pourrait extraire du salpêtre en abondance.

Les produits naturels connus et de quelque usage dans le pays sont : la Poaia blanche et noire (ipécacuanha), une espèce de réglisse, le quina do Campo, et l'indigo, qui croît sans aucune culture. Dans quelques parties du nord du julgado, on cultive avec succès le blé, l'orge et l'avoine.

Les marchandises d'importation sont les mêmes que pour le julgado de Santa-Cruz; celles d'exportation consistent dans environ huit cents arrobes de marmelade, cinq cents de sucre, mille de café, cinq cents de tabac, que l'on envoie à Goyaz et aux villas da França et de Paracatu. On exporte en outre des bœufs, des chevaux, des cuirs et des peaux tannées.

De l'arraial de Santa-Luzia partent différentes routes pour la capitale de l'empire, pour la capitale de la province et pour Bahia, Pernambuco, Maranhâo et San-Paulo.

Le julgado de Pilar a trente-six lieues du nord au sud, et dix-sept de l'est à l'ouest; il touche au nord et à l'est le julgado de Trahiras, au sud celui de Goyaz, au sud-ouest celui de Meiaponte, et à l'ouest celui de Crixas. Il est divisé en deux paroisses: celle de N^a S^a do Pilar, dans le village du même nom, et celle de l'aldea de Carretâo, qui est appelée Pedro-Terceiro. La première est bornée au nord par la paroisse de San-Jose de Tocantins, à l'est par celle de Trahiras, au sud par celle de Carretâo, au sud-ouest

par celle de Meiaponte, et à l'ouest par celle de Crixas. Elle a deux chapelles filiales, celle de Nª Sª da Penha de Garinas, qui est presque détruite et se trouve à une distance de trois lieues, et celle de San-Sebastiâo das Lavrinhas, à huit lieues de Pilar. La paroisse de Carretâo n'est composée que d'Indiens convertis appartenant aux nations des Chavantes et des Chérentes, dont quelques uns seulement sont réunis.

Cette paroisse est bornée au nord et à l'est par celle de Pilar, au sud par celle de Goyaz, et à l'ouest par celle de Nº Srª Bom Jesus, du village da Anta.

Le climat de ce julgado est sain et tempéré; son terrain est fertile et produit abondamment du maïs, des haricots et toute espèce de grains; du manioc, des cannes à sucre, du coton, des bananes, des oranges, des limons, des jacas, des ananas et des fruits sauvages savoureux. On y trouve, en outre, beaucoup de bois de construction et des plantes médicinales; on y recueille aussi une grande quantité de miel sauvage et de l'huile de copahu. On pourrait, dit-on, y cultiver encore le blé, la vigne, le lin et l'indigo.

Le julgado possède de grandes forêts et de vastes campos propres à l'élevage de toute sorte de bétail. Les serras les plus remarquables sont les deux chaînes appelées Pendura et Pedreira, qui naissent en face l'une de l'autre dans l'est du district, entourent le village de Pilar, et courent au nord toujours parallèles. Il sort de ces deux chaînes des ramifications

qui rendent tout le terrain du julgado assez montueux.

Il y a dans ce termo beaucoup de terres concédées, mais quelques unes seulement sont en exploitation; les autres sont abandonnées par suite de la mort de leurs premiers possesseurs, ou faute de bras pour les cultiver.

Les rivières principales sont :

Le rio das Almas, qui naît dans un lac dit do Pai-Jose, aux environs de Meiaponte du côté de l'est, et qui se jette dans le Maranhâo. Ce rio est peu poissonneux; il permet, en tout temps, la descente de son cours pour aller au Para, bien qu'à douze lieues de l'arraial de Pilar, il présente, au milieu de roches escarpées, un rapide dangereux que l'on nomme Caxoeira do Facâo. A une demi-lieue plus loin sont de très grandes chutes qui empêchent tout à fait la navigation, et qu'on ne pourrait faire disparaître qu'au moyen d'énormes dépenses;

Le rio de San-Patricio, dont la source est au sud de Carretâo, et qui se jette dans le rio das Almas, à dix lieues de Pilar;

Le rio Vermelho, qui naît dans la chaîne du Pedreira, dans les environs de Pilar. Ce rio n'est navigable que dans le temps des crues; il nourrit peu de poissons, et le séjour sur ses bords est dangereux par les fièvres que l'on y contracte;

Le rio de Crixas, cours d'eau très poissonneux, et qui sort de l'ancien termo de Thesouras au sud, et

se jette dans l'Araguay; on peut le descendre en tout temps pour aller au Para, à partir d'un point qui est à quatorze lieues de Pilar;

Les rios do Peixe et do Poço-Falso, qui prennent leur source dans la partie est de la même chaîne, et qui se jettent dans le Crixas, le premier à quatorze et le second à vingt lieues de Pilar. Ces rios ne sont navigables que dans la saison des grandes eaux;

Enfin, le rio Calhamares, qui naît au sud de Pilar, et se jette dans le Crixas, à huit lieues de ce village.

Les bords de toutes ces rivières sont malsains, à cause des inondations.

Les plantations de ce termo sont au nombre de soixante; on y cultive du maïs, des haricots, du riz, des fèves, du manioc, des pommes de terre, des *caras* (1), des amendoïms (2), des cannes à sucre, du café et du coton. Pour les cannes à sucre, on ouvre des sillons d'une palme de profondeur, et on les plante à la distance de quatre palmes, ou trois pieds les unes des autres.

Il n'y a que quinze fazendas qui s'occupent de l'élevage du gros bétail et des chevaux. En 1828, ces établissements ont exporté trois cents têtes de bétail qui ont été vendues, partie contre argent, partie en troc de marchandises telles que plomb, poudre

---

(1) Espèce d'igname.

(2) Pistache de terre du Brésil.

et sel, ou contre des chevaux qui manquent pour la garde des troupeaux.

On connaît quatorze mines d'or dans le district; une seule est exploitée, faute de bras esclaves appropriés à ces travaux, et faute aussi d'une méthode facile d'exploitation. Il y a, en outre, une grande quantité de mines de fer dont on ne tire aucun profit.

On compte dans ce termo cent métiers très grossiers qui tissent de la toile de coton commune.

Neuf engenhos à sucre vendent ce produit au prix de mille huit cents à deux mille quatre cents reis l'arrobe, et l'eau-de-vie de trois cents reis la canada.

Le tabac, le coton et le café sont aussi cultivés dans le julgado; le tabac se vend de mille huit cents à deux mille quatre cents reis l'arrobe.

Le principal objet de commerce est le coton tissé qui se vend contre argent et contre tous les objets de première nécessité; on en exporte, année commune, environ huit mille varas à cent cinquante reis la vara, ce qui fait une valeur totale d'un conto deux cent mille reis. On exporte en outre deux cents arrobes de coton en laine, à six cents reis, soit cent vingt mille reis; trente arrobes de café, à deux mille quatre cents reis, soit ensemble soixante et douze mille reis; cent cinquante arrobes de sucre blanc, à mille huit cents reis, soit deux cent soixante dix mille reis; cinquante barils d'eau-de-vie, à deux mille quatre cents reis, soit cent vingt mille reis. Ces marchandises sont de

bonne qualité, et leur valeur totale, d'un conto sept cent quatre-vingt-deux mille reis, ajoutée à celle de trois cents têtes de gros bétail d'un prix moyen de trois mille six cents reis, ou ensemble d'un conto quatre-vingt-deux mille reis, donne pour le total des exportations de ce julgado une somme de deux contos huit cent soixante-quatre mille reis.

On importe dans ce district, chaque année, environ deux cents alqueires de sel, valant ensemble un conto neuf cent vingt mille reis; six quintaux de fer, deux cent trente mille quatre cents reis; trois arrobes d'acier, quarante-trois mille deux cents reis; six arrobes de cire, cent soixante et douze mille huit cents reis; deux barils de vin, soixante et douze mille reis; quatre arrobes de poudre avec le plomb nécessaire, deux cent trente mille quatre cents reis; huit arrobes de farine de blé, trente-huit mille quatre cents reis; des drogues, du papier, des tissus, etc., pour quatre cent mille reis; ce qui porte la somme des importations à trois contos cent sept mille deux cents reis, ou à deux cent quarante-trois mille deux cents reis de plus que le total des exportations.

La plus grande partie des marchandises importées se vendent argent comptant; ce sont principalement le sel, le fer, l'acier, la cire, le vin et les drogues.

Les revenus municipaux sont réduits à presque rien, parce que beaucoup de familles se sont retirées du district, faute d'esclaves pour cultiver la terre.

Sur la seule rivière qui soit toujours navigable dans

ce julgado, on paie à l'État 75 reis par quintal, autant par personne, et le double par animal, sur un espace de cent pas.

Il n'y a pas d'animaux de charge que l'on puisse louer. On y compte trois boutiques ou cajas et onze tavernas. Il est sillonné de cinq routes qui conduisent du chef-lieu à Goyaz, à Meiaponte, à Trahiras, à Amaro-Leite et à Crixas; les longueurs de ces chemins sont de trente-huit, trente, vingt-cinq, vingt et douze lieues. On pourrait raccourcir un peu celui de Meiaponte, en coupant un bois et en faisant des ponts.

Le julgado de Crixas a trente-huit lieues du nord au sud, et vingt-deux de l'est à l'ouest; il n'y a qu'une paroisse, celle de N^a S^a da Conceiçâo, dans l'arraial de Crixas, qui renferme en outre deux chapelles filiales, qui sont : N^a S^a da Abadia et N^a S^a do Rozario.

Le terrain de ce julgado est en partie plat et en partie montueux, mais il est susceptible de toute espèce de culture, à l'exception du blé et de la vigne. A une distance de quatorze lieues du côté de Salinas, de belles forêts couvrent le pays; il y a, en outre, dans différentes directions, des bois plus ou moins étendus que l'on peut cultiver avec profit. Les campos propres à l'élevage des bestiaux ne manquent pas; le gros bétail surtout y réussit bien.

Presque toutes les terres de ce terme ont été concédées; mais les maladies et le découragement provenant du manque de moyens de culture les ont dé-

peuplées. Autrefois l'abondance de l'or y attirait des habitants. Il existe encore sept concessions exploitées; sur deux d'entre elles, on s'occupe de l'élevage du bétail, et, sur les autres, de plantations diverses.

Les montagnes principales sont : la serra da Bocaina, qui court au nord, et celle do Poco-Grande, qui se dirige vers l'est.

Parmi les rivières, on cite : le Crixas-Uassu, qui naît dans les montagnes du côté de Thesouras, au sud, et se dirige vers le nord pour se jeter dans l'Araguay ;

Le Calhamar, qui naît dans la serra de San-Patricio, et se jette dans le précédent, à trois lieues du village de Crixas ;

Le Crixas-Mirim, qui a ses sources dans la serra de Cayapo, et se jette dans l'Araguay.

Toutes ces rivières sont très abondantes en poissons de différentes qualités, et dont les gens du pays tirent quelque parti. Dans la force de l'hiver jusqu'au mois de juin, le Crixas-Uassu est navigable pour des barques de moyenne grandeur. Quelques botes même, ont déjà pris ce chemin pour se rendre au Para, dans la saison des pluies.

Pendant la sécheresse, cette navigation présente des difficultés à cause des chutes et des hauts fonds que l'on rencontre; elle est, en outre, très malsaine.

Sur la route de Salinas, il existe un lac de quatre-vingts palmas de long, qui est très profond et peuplé d'une grande variété de poissons ; il est navigable en tout temps, mais, en hiver, on est incommodé par

beaucoup d'insectes nuisibles, et, sur ses rives, on est exposé aux fièvres malignes et intermittentes qui y sont très communes.

A sept lieues de Crixas, sur le bord du rio Vermelho, il y a une caverne profonde qui n'a pas encore été bien examinée.

On compte dans le termo quarante plantations sur lesquelles on cultive le maïs, le riz, les haricots, le manioc, le café, le coton, le tabac, les amendoïms, les pommes de terre, les caras et le ricin. On arrache les forêts dans la saison sèche, on les brûle on août ou septembre, et aux premières pluies on plante le maïs en laissant cinq palmes de distance entre les pieds, puis, sur le même terrain, on plante le ricin de dix palmes en dix palmes.

Quelques cultivateurs remplacent le ricin par de petits haricots, des fèves ou du manioc dans les plantations de manioc. Quant aux autres plantes, on les cultive dans des terrains séparés où elles produisent davantage.

Le riz demande un terrain humide; on y creuse des trous de deux ou trois palmes, et on jette dans chaque trou de quinze à vingt grains de semence.

Le coton se plante dans des trous espacés de dix à vingt palmes.

Il existe dix-huit Fazendas où l'on élève du gros bétail; quelques planteurs s'occupent aussi de cette industrie.

Toutes les mines du district sont abandonnées

faute de bras; quelques unes cependant présentent encore des portions de terrains dont on pourrait tirer grand parti. Sur dix-sept mines, il n'y en a plus que deux où l'on travaille encore un peu : celle de Barriga, exploitée par quelques hommes libres, et celle de Calisto, qui est travaillée par son propriétaire.

Les produits du pays dont on pourrait faire le commerce sont, outre l'or, la cire, la résine et les plantes médicinales.

Le termo ne produit pas de sucre, on l'y apporte du dehors, pour le vendre ordinairement au prix de deux mille quatre cents reis l'arrobe, et quelquefois, mais rarement, de mille huit cents. L'eau-de-vie vaut en moyenne trois mille reis le baril.

La principale culture du julgado est celle du coton, qui se vend de six à neuf cents reis l'arrobe. On s'occupe peu du café et du tabac.

Les marchandises que l'on importe sont, d'abord, les tissus, les vivres, le fer l'acier, etc., pour une valeur annuelle d'un conto deux cent mille reis. D'autres objets, qu'on peut considérer aussi comme de première nécessité, comptent pour un conto quatre-vingt-douze mille reis, savoir : cent alqueires de farine de manioc, valant quatre-vingt-dix mille reis; même quantité de haricots, cent vingt mille reis; quarante alqueires de sel, trois cent quatre-vingt-quatre mille reis; vingt arrobes de sucre, quarante-huit mille reis; cinquante barils d'eau-de-vie, cent cinquante mille reis; cinquante charges de rapadu-

ras, cent quatre-vingt mille reis; et cent rouleaux de tabac, cent vingt mille reis. Le total des importations se monte ainsi à deux contos deux cent quatre-vingt-douze mille reis.

Les marchandises d'exportation, sont : l'or, à un prix élevé, le gros bétail, dont on exporte chaque année trois cents têtes, au prix moyen de trois mille six cents reis par tête, ce qui fait au total un conto quatre-vingt mille reis; les cuirs tannés, à mille deux cents reis pièce, et les cuirs crus, à quatre cent cinquante; les peaux tannées de veaux, de chèvres, d'onces et de loutres; le poisson salé et le sel du pays. On ne sait pas quelle peut être l'importance de ces dernières branches de commerce. On pourrait obtenir dans le julgado même tous les comestibles qui y sont importés, si l'agriculture y était mieux entendue; quant au surplus de la consommation, s'il s'en présentait, on en trouverait le placement facile au Para, au moyen des rivières.

Il y a peu de navigation sur les rivières; par ce motif, aucun droit n'a été imposé au profit de l'État. Il n'y a pas de mules de louage.

On ne compte que dix tavernas à Crixas, et deux à Calisto; quant aux lojas, il n'y en a pas une dans cette subdivision.

Deux chemins conduisent de Crixas à Pilar; l'un, par Guarinar, qui a dix lieues de parcours, et l'autre, par Ourofino, qui en a onze. Ce dernier est le meilleur et le plus fréquenté. La nature montagneuse du

terrain empêche que l'on puisse facilement raccourcir ces voies de communication. Une autre route réunit Pilar et Carretão; elle a douze lieues de long et passe par le morro Agudo, dont l'étendue n'est pas de moins d'une lieue. Un quatrième chemin, de trente lieues de parcours, conduit à Salinas. Les principales difficultés que celui-ci présente, proviennent des rivières que l'on est obligé de traverser, ce qui, pendant la mauvaise saison surtout, est souvent impossible. Une cinquième route, enfin, est celle de Crixas à Amaro-Leite; elle a vingt lieues d'étendue, et n'offre d'autre obstacle que le passage des rivières pendant la saison des pluies.

Les julgados dont nous allons nous occuper forment la Comarca du nord ou de San-Joâo das Duas-Barras. Le premier est celui de la villa de San-Joâo da Palma, qui a trente lieues du nord au sud, et soixante-quatorze de l'est à l'ouest; il est borné au nord par les julgados de Conceiçâo et de Natividade; à l'est par celui d'Arraias, au sud par ceux de Cavalcante, San-Feliz et Trahiras, et à l'ouest enfin par ceux de Porto-Imperial et d'Araguay. Cet arrondissement ne forme qu'une seule paroisse qui était autrefois plus étendue, parce qu'elle comprenait presque tout le julgado de Conceiçâo, dont la chapelle dépendait de l'église de la Villa de San-Joâo da Palma.

La région située au confluent des rios Parana et Palma est élevée, battue des vents, sablonneuse,

mais excellente pour l'élevage des troupeaux. Le julgado est en partie couvert de belles forêts propres à la culture; mais on n'en tire aucun parti, parce qu'elles sont infestées d'Indiens hostiles.

La principale chaîne de montagne de ce district, est un rameau de la serra générale, qui sépare le Goyaz de Pernambuco, de Bahia et de Minas-Gerâes; sa direction est du sud au nord, et son nom varie selon les établissements qui se trouvent dans son voisinage immédiat, comme Santa-Maria, Cristaês, Mucambo et Ourofino; elle sépare le termo da Villa de San-Joâo da Palma de ceux de San-Feliz et de Cavalcante.

Une autre chaîne porte le nom de Serrinha; sa direction est la même que celle de la précédente. On y cultive avec succès la canne, le maïs, les haricots, le riz, le coton, le tabac et le café. Le district renferme encore d'autres montagnes isolées comme le morro da Villa, os Picos, le morro do Muleque, celui de Principe, de San-Domingos, de San-Joâo, de San-Dionizio et de Bananal.

Tout le terrain sur la rive ouest du Maranhâo est désert, excepté depuis le Barro do Espirito Santo, vers le centre, en remontant le rio Santa-Theresa, où l'on trouve quelques fazendas à bétail, qui touchent au julgado do Trahiras, dans le Descoberto d'Amaro Leite. Le reste est occupé par des possessions à titre d'achat ou d'héritage, mais sans concessions.

Les fleuves qui méritent d'être cités sont : le Para-

na (1), le Maranhâo et le Palma. Ce dernier prend sa source dans la serra générale à l'est; il reçoit, par sa rive orientale, les rios das Palmeiras et do Inferno, par la rive occidentale celui do Mosquito, et vient se réunir au Parana près de la villa de San-Joâo da Palma ; les deux cours d'eau réunis prennent alors le nom de Paranatinga.

Le Parana sort d'une chaîne de montagnes à la hauteur de la Chapada de Urucuya, dans le voisinage du Registo da Lagoa Feia ; il traverse le julgado de Flores, sépare celui d'Arraias de celui de Cavalcante, entre dans le district da Villa, et, à sept lieues au-dessous, se jette dans le Maranhâo.

Le Parana reçoit, dans le julgado de Flores, les eaux des rios de Crixas, Prain, Corrente et dos Macacos, qui viennent de l'est; dans le district d'Arraias, il se grossit de celles des rios San-Matheus, San-Domingos et Bizerra, qui viennent du même côté. Dans le termo de Cavalcante, le rio das Pedras se jette dans le Parana par sa rive occidentale; enfin dans le julgado de San-Joâo da Palma, le rio San-Domingos entre dans le Parana par la rive orientale et ceux de Corrente, Prata et Boaventura par le bord opposé. Le Maranhâo sort de la lagoa formosa appelée dos Viaderos ; il sépare la comarca de San-Joâo das duas Barras de celle de Goyaz jusqu'au confluent

(1) Il ne faut pas confondre ce rio Parana, affluent du Tocantins, avec celui qui se jette dans le rio de la Plata.

du rio das Almas, puis il traverse la première de ces subdivisions de la province jusqu'à sa réunion avec l'Araguay, à deux cent douze lieues de distance au-dessous de la villa de San-Joâo da Palma; à ce point les deux rivières réunies prennent le nom de Tocantins jusqu'au Para. Le Maranhâo reçoit, par sa rive orientale, les rivières de Trahiras, Bagagem, Tocantins, Preto, San-Feliz, Custadio, Paranatinga, San-Valerio, Manoel Alvares, Surubim, Arcais, do Somno, Manoel Alvares Grande et Farinha; par sa rive occidentale, celles de as Almas, Santa-Theresa, Santo-Antonio, Crixas et Matança. Toutes ces rivières abondent en poissons et permettent la navigation en toutes saisons, le Maranhâo jusqu'au port d'Agoa-Quente, le Parana jusqu'à Flores et le rio da Palma jusqu'à vingt lieues au-dessus de la villa dans le termo de la Conceiçâo.

Les villes de San-Joâo da Palma, Porto-Imperial, San-Feliz et Flores, sont situées sur ces rivières, ce qui les met en communication directe avec le Para et l'intérieur de la Comarca. Trahiras est à sept lieues seulement du Maranhâo, et Cavalcante à neuf du Parana; Arraias à douze du Parana et à autant du rio de Palma; Conceiçâo est à quatre lieues du rio da Palma, et Natividade à cinq lieues du Manoel Alvares. La plus favorablement située de ces villas est San-Joâo da Palma, parce que toutes les embarcations qui remontent jusqu'aux termos de Cavalcante, de Flores, d'Arraias et de Conceiçâo doivent y passer.

La navigation dans ces parages peut avoir lieu en toutes saisons, quoiqu'il y ait dans les rivières que nous venons de citer beaucoup d'obstacles naturels.

Nous avons déjà dit que ces obstacles pourraient être en partie détruits ou tournés. Dans les contrées qui nous occupent, les travaux à faire dans ce but sont tout indiqués. Il y a en effet divers canaux peu profonds : en les réparant on faciliterait beaucoup les transports par eau dans les endroits où l'on est obligé de quitter le lit des rivières pour éviter les dangers qui s'y trouvent. Cet inconvénient grave se présente dans la portion du rio Tocantins appelée canal de Tauri, laquelle commence à quatre lieues au-dessous de la ville de San-Joâo das duas Barras et s'étend sur une longueur de dix-huit lieues. Là il est indispensable d'abandonner le cours du fleuve, à cause des obstacles qu'il recèle, et de descendre par la rive occidentale entre des arbres qui rendent ce passage très pénible.

En été, cet endroit étant complétement à sec, il serait facile et urgent d'ouvrir un chemin afin que les embarcations pussent descendre sans danger dans cette saison, qui est du reste la plus favorable à des voyages de ce genre.

Toutes ces rivières sont malsaines dans la saison des crues, à cause des matières en décomposition qu'elles charrient, et des lacs qui se sont desséchés pendant l'été.

Ces derniers sont nombreux dans le julgado, mais de peu d'étendue. L'utilité dont ils sont pour l'élevage des bestiaux empêche qu'on ne cherche à les dessécher d'une manière permanente, bien qu'ils causent dans le pays de nombreuses maladies pendant la saison chaude.

On a découvert au Sitio de Bananal, à cinq lieues de San-Joâo da Palma, des cavernes dans lesquelles on trouve, dit-on, du salpêtre et des pierres à chaux. Une excavation de ce genre située près de la source du rio San-Boaventura, à six lieues de San-Joâo, contient des eaux thermales très salutaires dans les affections rhumatismales et cutanées.

Le termo compte quatre-vingt-cinq cultivateurs qui ne récoltent qu'une petite quantité de chacun des objets qu'ils plantent. Il y a soixante-dix fazendas qui élèvent des bœufs et des chevaux et exportent environ mille des premiers, valant en moyenne quatre mille reis pièce, et cinquante des seconds, d'une valeur de dix mille reis; ce qui porte la somme des exportations de ce district à quatre contos cinq cent mille reis pour ces deux articles.

On n'a pas découvert de mines d'or dans ce termo, mais on sait par expérience qu'en recherchant ce précieux métal dans le lit du Parana et du Maranhâo, on peut gagner de trois cents à six cents reis par jour, dans la saison sèche; cependant aucun habitant du julgado ne se livre à ce travail.

On connaît quelques plantes médicinales, mais

le commerce n'en tire aucun avantage, parce que les districts voisins les produisent aussi.

Le julgado ne possède que quatorze métiers à tisser le coton; et encore ne travaillent-ils pas tous.

Quatre engenhos, mus par des bœufs, produisent du sucre à trois mille reis l'arrobe, des rapaduras de huit livres à deux cent vingt-cinq reis, et de l'eau-de-vie neuf mille six cents reis le baril de vingt-quatre bouteilles. On récolte un peu de tabac qui se vend trois mille reis l'arrobe, du café qui vaut le même prix, et du coton que l'on paie douze cents reis l'arrobe. Les principaux objets de commerce sont : les bœufs et les chevaux, les cuirs crus et tannés, la viande de porc, l'eau-de-vie, le sucre et le tabac, qui donnent cent pour cent de bénéfice lorsqu'on les exporte, les bœufs et les chevaux pour Bahia, les cuirs crus et tannés, le lard et le sucre, pour le Para, l'eau-de-vie et le tabac pour la province de Maranhão, aux environs de l'établissement de Carolina.

En ajoutant à la valeur des bœufs et des chevaux exportés, chaque année, de ce julgado (quatre contos cinq cent mille reis), la somme de trois cent mille reis pour prix de mille cuirs crus, celle de six cent mille reis pour mille cuirs tannés, de six cents autres mille reis pour deux mille peaux de chevreuils, et de cent vingt mille reis pour quarante peaux d'Onces, on obtiendra un montant de six contos cent vingt mille reis pour le produit total des exportations annuelles.

Les importations se composent de toutes les marchandises qui viennent de l'étranger, et il n'y a pas lieu de croire que l'on parvienne de longtemps à les fabriquer dans ce pays.

Tous les objets importés se paient argent comptant, ou à troc des produits du pays. On ne peut calculer quelle en est la valeur totale, parce qu'il n'y a point d'endroits particuliers où on les vende, et que ce commerce est entre les mains de marchands ambulants qui parcourent le district en prenant des troupeaux en échange de leurs marchandises. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la somme des exportations paraît l'emporter sur celle des importations, de deux contos de reis ou à peu près, et que cet excédant pourrait s'augmenter encore beaucoup si l'on apportait quelques améliorations à la culture des terres et à l'élevage des bestiaux.

On ne paie, en fait de droits municipaux, que ceux de la vérification des poids et mesures.

Les impôts que l'on paie sur les rivières navigables ne portent que sur les marchandises qui entrent dans le julgado, et le sel en est exempt. Le fret, pour la descente des rivières, est de mille huit cents reis par quintal, et pour la remonte de huit mille reis; la distance qui sépare la villa de San-Joâo da Palma du Para est de trois cent vingt lieues. Il n'y a pas de mules de louage dans le termo, mais une cinquantaine de ces animaux sont employés au service de leurs propriétaires.

A San-Joâo, il n'y a que deux boutiques et quatre tavernas.

Des chemins conduisent de la villa à tous les julgados de la Comarca, d'où on peut ensuite communiquer par terre avec toutes les provinces du Brésil, excepté le Para, où l'on ne peut aller que par les rivières. De San-Joâo da Palma jusqu'à la limite du termo de Porto-Imperial il y a vingt-quatre lieues, jusqu'à celle du district de Natividade onze, jusqu'au julgado de Conceiçâo dix, jusqu'à celui de Arraias quatorze, enfin jusqu'aux frontières de julgado de Cavalcante seize, et jusqu'à celle de San-Feliz douze. Toutes ces routes manquent d'entretient et surtout de ponts pour passer les rivières qui les coupent : dans leur état actuel la circulation est loin d'y être libre en tout temps.

Le julgado de Conceiçâo a dix-sept lieues du nord au sud et vingt-six de l'est à l'ouest ; il est borné au nord par le julgado de Natividade, à l'ouest par celui de San-Joâo da Palma, au sud par celui d'Arraias, et à l'est par la province de Bahia ; il est divisé en deux paroisses, celle de N^a S^a da Conceiçâo, dans le village chef-lieu du district, et la seconde située à dix-huit lieues de la première, sous l'invocation de San-Jose do Duro. Le village de Conceiçâo même renferme, en outre, la chapelle de N^a S^a do Rozario et le village do Principe, qui en est éloigné de dix lieues, possède une petite église sous le nom de N^a S^a das Neves.

Une partie de ce julgado est située sur la pente

d'une petite chaîne de montagnes, dans un terrain sec et dépourvu d'eau, mais tout le reste consiste en plateaux formés de terre rouge. Ce termo est, du reste, dans toute son étendue, éminemment propre à l'élevage du bétail de toute espèce, et les forêts en occupent une portion peu considérable,

La principale chaîne de ce district est la serra générale qui, du côté de l'est, sépare la province de Goyaz de celle de Bahia, et dont la direction, sur les frontières du julgado, est du nord au sud ; elle prend différents noms des registos que l'on y a établis, tels que ceux de Tabatinga et do Duro. Près de ce dernier, elle est couverte de forêts coupées de charmants ruisseaux, et cultivée par de nombreux habitants.

La serra de Santa-Anna suit une direction semblable à celle dont nous venons de parler, et sépare le termo de Conceiçâo de celui de San-Joâo da Palma ; elle commence à deux lieues du rio Manoel Alvares, et finit à une lieue du rio da Palma. Ses sommets sont couverts de forêts et, sur ses plateaux, on a trouvé des mines d'or.

Tout le terrain est occupé par des propriétaires qui le tiennent soit d'héritages, soit de ventes, soit d'une longue possession ; mais il n'y a pas de concessions, et, à l'exception de la partie habitée par les Cherentes, à la hauteur du Duro, il est en général couvert de cultures.

Les rivières les plus considérables sont : le Manoel Alvares qui, sorti de la serra do Duro, reçoit, à l'est,

le ribeirâo da Taboca, sépare les deux julgados de Conceiçâo et Natividade, sert ensuite de limite entre le julgado de Natividade et celui de San-Joâo da Palma, et enfin se jette dans le Maranhâo;

Le rio da Palma, qui court de l'est à l'ouest, sépare les districts de Conceiçâo et d'Arraias, traverse celui de San-Joâo da Palma, et se jette dans le Parana près de la villa même. Il reçoit les rios das Palmeiras et do Inferno par sa rive orientale, et le rio Mosquito par l'autre.

Tous ces cours d'eau sont peuplés de poissons qui ne sont pas cependant assez abondants pour qu'on en fasse un objet de commerce.

Les rios Manoel Alvares et da Palma, sont navigables sur une portion de leurs cours, mais présentent de nombreux rapides.

Les bords de ces rivières sont malsains à cause des matières en putréfaction que laissent aux environs les lacs qui assèchent en été. Les maladies qui sont les plus communes sont les fièvres intermittentes, que l'on traite par les rafraîchissants, l'émétique et le quinquina. Malgré ces inconvénients, il serait très nuisible aux intérêts des éleveurs de bestiaux que l'on desséchât les lacs de ce terme d'une manière complète et durable.

Les cavernes à salpêtre et les roches calcaires sont, dit-on, très communes dans la serra générale. On compte dans le district trente-cinq planteurs qui récoltent toutes les productions du pays, mais en si

petite quantité, que la plus grande partie de l'année ils sont obligés d'acheter des vivres dans la Serrinha et au bairro alto du julgado de San-Joâo da Palma.

On compte cinquante-trois fazendas où l'on élève des bestiaux, et qui exportent, par an, deux mille cent bœufs, au prix moyen de quatre mille cent reis pièce, et deux cents chevaux d'une valeur de dix mille reis l'un dans l'autre.

Dans l'arraial même de Conceiçâo et dans un rayon de cinq lieues, on trouve les riches mines d'or de Buraco de Joâo Soares, de Morro das Chagas, de Morro do Tatu, de corrego do Coxo, de Corrego da Pindoba, do Gambo, do Carrapato, do Bacapari, do Buraco das Pedras, do Lagoa, do Morro da Cajazeira, do Boqueirâo do Benedito, das Lavras do Engenho Velho et Periarra, qui sont abandonnées ; les unes, faute d'eau pour les lavages, et les autres, au contraire, à cause de la grande quantité d'eau qui se rassemble dans les endroits où l'on a creusé.

Les produits dont on pourrait faire le commerce consistent seulement en quelques plantes médicinales qui ne peuvent se vendre avantageusement dans le pays même, parce qu'elles sont communes dans toute la province.

Il y a dans le district cinquante-huit métiers à tisser le coton, mais beaucoup ne travaillent pas. Trois engenhos, mûs par des bœufs, produisent du sucre qui vaut deux mille quatre cents reis l'arrobe, des rapaduras de huit livres que l'on vend deux cent

vingt-cinq reis pièce, et de l'eau-de-vie que l'on vend neuf mille six cents reis le baril de vingt-quatre bouteilles. Le café et le tabac sont apportés des julgados voisins, mais on récolte dans celui de Conceiçâo un peu de coton qui vaut environ douze cents reis l'arrobe.

Les principales branches de commerce sont le bétail, les cuirs crus qui valent trois cents reis la pièce, et les cuirs tannés, dont le prix est de six cents reis. Lorsque ces marchandises sont exportées par les habitants eux-mêmes, elles leur procurent d'énormes bénéfices. La totalité des exportations annuelles est de deux mille cent têtes de bœufs, de deux cents chevaux, de mille cinq cents cuirs crus et cinq cents cuirs tannés. D'après les prix que nous avons indiqués, ces exportations formeraient une recette de onze contos cent cinquante mille reis.

Les importations se composent de toutes les marchandises qui viennent des ports de la côte et que le pays ne produit pas; ces objets se paient en argent ou à troc des productions du pays; leur valeur est difficile à estimer à cause du grand nombre de marchands ambulants qui parcourent le termo et font des échanges contre des bœufs ou des chevaux; cependant on peut estimer que les importations sont inférieures aux exportations d'environ quatre contos de reis.

Les droits municipaux que l'on paie dans le julgado consistent dans la taxe sur les poids et mesures. Ce produit est administré par le conseil municipal ou

des fermiers. Il n'y a pas d'impôt sur la navigation. Le termo contient deux boutiques et trois tavernas.

Des chemins conduisent de Conceiçâo à toutes les subdivisions de la Comarca, et par eux on peut arriver à toutes les provinces du Brésil, à l'exception du Para avec lequel toutes les communications ont lieu par eau; ainsi un chemin de dix-huit lieues conduit au Registo do Duro, d'où l'on peut aller à Bahia, à Pernambuco, à Maranhâo ou dans le Piauhy. Un autre de vingt-deux lieues va au Registo de Tabatinga. Une route de six lieues conduit aux limites du julgado d'Arraias, et deux de dix lieues chacune conduisent enfin, l'une à la frontière du termo de San-Joâo da Palma, et l'autre à celle de Natividade. Quelques travaux assez peu considérables suffiraient pour rendre ces chemins libres en toutes saisons.

Le julgado de Natividade a trente-six lieues du nord au sud et trente de l'est à l'ouest; ses frontières sont: au nord, le lieu dit da Oliveira; au sud et à l'est, le rio Manoel Alvares, et à l'ouest, le ribeirâo da Formiga. Il comprend deux paroisses, celle de Natividade et celle de San-Miguel e Almas; la première a vingt-six lieues du nord au sud et vingt-quatre de l'est à l'ouest, et la seconde neuf du nord au sud et huit de l'est à l'ouest. L'église de Natividade a pour dépendance la chapelle de la Chapada, éloignée de deux lieues, et celle de Bomfim, qui est à quatre lieues de distance.

Ce julgado est très riche en forêts, surtout dans la

partie du nord, et il contient aussi beaucoup de campos. L'agriculture peut donc y prospérer aussi bien que l'élevage des bestiaux.

Les chaînes de montagnes les plus considérables de ce district sont au nombre de quatre :

1° La serra do arraial da Natividade dont la direction est nord;

2° La serra de l'arraial das Almas qui vient du nord se réunir à la précédente. De cette chaîne descendent les rios Manoel Alvares Grande, das Bolsas et do Somno; ce dernier se jette dans le Tocantins sur les terres occupées par les Cherentes;

3° La serra qui vient du nord, en commençant au lieu appelé as Farinhas, et finit à celui que l'on nomme Bomfim;

4° Enfin la serra qui commence au nord au point dit a Limpesa, et finit sur les bords d'un rio Manoel Alvares, qui n'est cependant ni le Manoel Alvares Grande, ni le Manoel Alvares Pequeno.

Ce district contient beaucoup de terres en friche, et seulement deux concessions et trois propriétés qui ne sont pas cultivées, faute de bras.

Le cours d'eau le plus considérable de cette région est le Manoel Alvares Grande, qui prend sa source à l'est sur le plateau da Mangabeira, et se jette dans le Maranhâo.

Le rio do Peixe a sa source dans une des serras peu considérables que nous avons citées, et se jette

dans le précédent, à six lieues de l'arraial de Natividade.

Le rio Bagagem, après avoir reçu celui das Pedras, se jette aussi dans le Manoel Alvares, à dix lieues de Natividade.

On peut descendre par le Manoel Alvares jusqu'au Para dans la saison des pluies, bien que cette navigation soit assez pénible à cause des pierres et des rapides qui se trouvent dans le lit de cette rivière.

Tous ces cours d'eau abondent en poissons. Leurs rives sont malsaines ; la fièvre intermittente y est une maladie si commune que l'on n'y fait plus attention.

On trouve dans le termo un grand nombre de cavernes qui toutes fournissent du salpêtre : l'une d'elles est, dit-on, assez spacieuse pour offrir un abri à trente cavaliers ; une autre, située à peu de distance de Natividade, a la forme d'un temple de soixante covados environ de largeur et quarante de hauteur ; sa longueur connue est de deux cent quarante ; elle est du reste si profonde que l'on n'a pas encore pu en atteindre l'extrémité, parce que les lumières qui seraient nécessaires pour pénétrer dans les parties obscures s'éteignent à une certaine limite.

Deux cent huit plantations récoltent du maïs, du manioc, du ricin, du riz, des haricots, de la canne, du coton, des amendoïms et d'autres légumes.

Dans soixante-deux fazendas, on élève des bœufs et des chevaux ; mais ce dernier produit n'est pas

exporté : il est réservé aux besoins du district. Quant aux bœufs, on en exporte pour un conto quatre-vingt mille reis et même plus (de trois cents à quatre cent cinquante têtes).

Il y a plusieurs mines d'or, mais on n'en tire aucun parti faute d'esclaves, et parce que la police n'oblige pas les affranchis au travail. Outre ce motif, il y a encore celui-ci : c'est que les connaissances qui pourraient conduire à une exploitation facile et avantageuse manquent totalement.

On compte dans le julgado quatorze métiers à tisser le coton, qui travaillent pour le public moyennant salaire, et cent deux autres qui servent aux besoins des familles qui les possèdent.

Huit engenhas fabriquent du sucre en quantité assez restreinte, et seize autres s'occupent principalement de la production des rapaduras, qui valent cent cinquante reis le poids de huit livres. Le sucre se vend deux mille quatre cents reis l'arrobe, et l'eau-de-vie huit mille quatre cents le baril.

Bien que le terrain soit favorable à la culture du coton et du tabac, on ne s'occupe pas beaucoup de ces deux produits. Le prix du premier est de huit cents reis l'arrobe, et le prix du second de deux mille quatre cents. Quant au café, il ne réussit pas très bien dans le termo.

En résumé, les principaux objets de commerce sont : le tabac, le coton, le sucre, l'eau-de-vie, les rapaduras, les viandes de porc, et tout ce que la cul-

ture fournit de comestibles. Comme on plante peu, le produit total n'est pas considérable.

Les exportations consistent en trois ou quatre cents bœufs au prix de trois mille six cents reis pièce, en six cents cuirs tannés, valant de quatre cents à six cents reis l'un; en six à sept cents cuirs crus à trois cents reis la pièce; en mille varas de tissu de coton à cent soixante reis la vara; en quatre-vingts alqueires de farine de manioc à douze cents reis; en soixante alqueires de maïs à sept cent cinquante reis, quatre-vingts à cent arrobes de lard à trois mille six cents reis, quatre-vingts arrobes de sucre à deux mille quatre cents reis, et cinquante barils d'eau-de-vie à huit mille quatre cents reis. La valeur totale de ces exportations peut être estimée, terme moyen, à trois contos soixante et douze mille reis par an.

On importe dans le julgado des tissus, des comestibles, des fers bruts et travaillés, de l'acier, du sel, du tabac, de la farine de blé, du café, de la marmelada (1), etc. De toutes ces marchandises, le pays ne pourrait fournir que le tabac qui y croît en petite quantité, mais dont la qualité est bonne. La valeur générale des importations dépasse celle des exportations. Tous les objets importés se paient en argent lorsqu'ils viennent de la province de Bahia, et en marchandises lorsqu'il sont amenés du Para, et c'est

(1) Confiture d'une espèce de fruit appelé *marmelo*, très rapproché de notre coing; il s'en fait un grand commerce dans le Brésil.

cette dernière province qui fournit le plus à ce commerce.

Sur les rivières, on ne paie à l'État que le droit de *contagem*, dont le sel est excepté. Le prix du fret pour le Para est de trois mille deux cents reis par quintal, et celui du retour de Para jusqu'à Porto-Imperial de six mille pour les tissus, etc., et de quatre mille pour les comestibles liquides, etc.

Le julgado contient vingt mules de charge d'une valeur moyenne de trente-six mille reis, qui ne servent qu'à leurs propriétaires, et qui ne paient par conséquent rien à l'État. Tout le commerce du district se fait par les marchands ambulants, et on n'y connaît rien qui puisse prendre le nom de boutique.

Cinq chemins conduisent de Natividade, l'un au village de San-Miguel e Almas, éloigné de quatorze lieues; un second à Conceiçâo, distant de quinze lieues; un troisième de dix-huit lieues à San-Joâo da Palma; le quatrième de vingt-neuf lieues de parcours au village de Carmo, et de là, à Porto-Imperial; le dernier enfin à Amaro-Leïte : il a dix-huit lieues d'étendue jusqu'au passage du Maranhâo. Ces routes pourraient être raccourcies en certains endroits, si l'on rectifiait leur tracé; cependant elles sont en général planes et faciles.

On n'a pas de renseignements officiels sur le julgado de Porto-Imperial, qui a pour chef-lieu la villa du même nom, qui a été créée il y a peu d'années sur le Tocantins. Cet établissement a de fréquentes com-

munications avec le Para, au moyen de la rivière sur le bord de laquelle il a été construit.

Deux routes conduisent de Porto-Imperial à Goyaz : la première, qui est la plus sûre, passe par Arraias, et est toujours au milieu d'établissements chrétiens : elle a cent soixante-deux lieues de long; la seconde n'a environ que cent dix-neuf lieues de parcours, mais en la suivant, on s'expose aux attaques des Indiens Canoeiros.

Le julgado da Villa de Carolina est situé sur le bord du Tocantins; il confine au nord-ouest avec celui de Cameta, et au sud-est avec celui de Porto-Imperial. Ses limites ne sont du reste pas encore bien tracées; il a soixante-dix-huit lieues de long depuis la Caxoeira de Santo-Antonio jusqu'à la chaîne de montagnes qui se trouve vis-à-vis de San-Pedro de Alcantara, et sa largeur, du nord-ouest au sud-est, est de cinquante lieues, depuis la rive du haut Tocantins jusqu'à celle de l'Araguay. La chapelle n'a pas de curé résidant. Ce nouveau district est en grande partie sablonneux, mais il renferme aussi des forêts et des campos propres aux plantations et à l'élevage des bestiaux. Il n'est traversé que par une chaîne de montagnes qui vient des forêts de l'Araguay et va jusqu'au Tocantins.

Il y a dans ce julgado beaucoup de terres en friche et très peu de population. Les habitants sont dispersés sur les bords de la rivière sur un espace de dix-huit lieues : tout le centre est habité par des Indiens de

diverses tribus. Il n'y a pas de concessions, et les habitants qui se fixent dans cette partie jouissent des priviléges accordés par la Lettre royale du 7 janvier 1806.

La rivière la plus considérable de ce termo est le Tocantins, dont nous avons déjà indiqué la source; son embouchure est dans le Grâo-Para; la navigation n'en est pas dangereuse, et il abonde en poissons. Le principal cours d'eau que reçoit le Tocantins est l'Araguay, dont l'embouchure se trouve au registo de San-Joâo das duas Barras, où se trouve un détachement de soldats de la province de Para. L'Araguay est navigable en tout temps, mais on y trouve beaucoup de chutes qu'il ne serait pas facile de détruire. Dans le voisinage de cette rivière existe un lac qui a une lieue de long sur vingt-cinq brasses de large; ses bords sont très malsains pendant les inondations. Deux ruisseaux sortent de ce lac en suivant des directions différentes, entourent la villa de Carolina, et se jettent dans le Tocantins. Huit plantations produisent du manioc, du riz et des haricots, et seize fazendas élèvent des bestiaux. On prétend que les sauvages cultivent le coton, le tabac et la canne.

Les seuls objets de commerce sont les cuirs tannés qui valent six cent quarante reis dans le pays, et se vendent de mille huit cents à deux mille reis au Para.

On importe dans ce julgado du sel, de l'eau-de-vie, du vin qui se paient en argent.

Le Para fournit à ce district une valeur beaucoup plus considérable que celle qu'il en reçoit.

Une route conduit de Carolina à la ville de Maranhâo; elle a environ trois cents lieues de long, et n'offre aucun obstacle sérieux. Il n'y a pas d'autre voie, si ce n'est celle des rivières par lesquelles on descend au Para.

Le julgado de Flores a cinq lieues du nord au sud et trente de l'est à l'ouest; l'arraial de même nom en est le chef-lieu; sa paroisse est sous l'invocation de Nª Sª do Rozario, et a pour dépendances les chapelles de Santa-Rosa, éloignée de douze lieues et desservie par un curé, et de Nª Sª da Piedade, de la province de Matto-Grosso, distante de dix-huit lieues.

On trouve dans ce julgado plus de campos que de forêts. Néanmoins ces dernières suffiraient seules pour faire des plantations qui produiraient avec facilité du maïs, des haricots, du riz, du ricin, de la canne à sucre, du tabac, du coton, des raisins et du manioc. Les campos qui sont propres à l'élevage des bestiaux fournissent du blé et du café, dans le voisinage des chaînes qui se dirigent de la Chapada dos Couros et du registo da Lagoa-Feia au sud-est, vers le nord-ouest, en deux rameaux parallèles, l'un à l'est par le registo de Santa-Maria, qui sert de limite à la province de Minas-Geraës, et l'autre, à l'ouest, qui sépare le julgado de ceux de Santa-Luzia de Trahiras et de Cavalcante.

Il n'existe pas, dans ce julgado, de terres concé-

dées ; les propriétaires possèdent, à titre d'héritage ou d'achat, des fazendas qui occupent de grandes étendues de terrain.

Les rivières les plus considérables sont : 1° Le Parana, qui sort de la Lagoa-Feia, sur les limites du district, à l'est, et a son embouchure dans le Maranhao, à huit lieues au-dessous de San-Joâo da Palma ; il reçoit, du côté de l'ouest, à deux lieues et demie au-dessus de l'arraial da Flores, le Paraïm, qui est navigable sur une étendue de douze lieues pendant les grandes eaux.

2° Le rio dos Macacos, qui est navigable pendant cinq lieues dans les mêmes circonstances.

3° Le Corrente, qui peut aussi être suivi sur une étendue de cinq lieues par de grandes pirogues pendant les pluies ; dans la saison sèche, de petites embarcations peuvent seules le descendre.

4° Les rios da Prata, San-Matheus et Santa-Maria, qui peuvent tous porter de petites embarcations ; ils abondent en poissons, mais leurs bords sont malsains pendant les inondations.

Le Parana peut être descendu en canot jusqu'au Para; il n'a qu'une cascade dans le termo, à deux lieues et demie au-dessous de l'arraial de Flores. Dans les nombreux lacs de ce district, on trouve une grande variété de poissons, des serpents, des caïmans et des mulettes (*itâns*). Parmi ces lacs, on cite la Lagoa Grande, qui a trois lieues et quart de long

et reçoit quelques ruisseaux ; elle communique avec le rio Santa-Maria.

On trouve du salpêtre dans quatre cavernes situées, l'une à une demi-lieue au-dessous du registo de Santa-Maria, une autre un peu plus haut, la troisième au point appelé a Bandeira, et la dernière dans le voisinage du rio Corrente. Ces excavations s'ouvrent, dit-on, dans des roches calcaires.

Cent quatre-vingt-quinze plantations fournissent du maïs, du manioc, du riz, de la canne à sucre et du coton, mais en quantité insuffisante pour la consommation du pays. Cent trente fazendas élèvent des bestiaux et exportent chaque année trois mille cent vingt-quatre bœufs, à quatre mille reis pièce, et quatre cent cinquante chevaux à six mille reis.

Il n'y a pas de mines d'or en exploitation dans ce julgado, bien qu'on en ait découvert sur les fazendas dos Meninos et do Tremedal.

Les métiers à tisser le coton sont rares et ne travaillent que pour leurs propriétaires. Dix-huit engenhos fabriquent des rapaduras qui se vendent cent soixante reis pièce ; la production totale de cette marchandise peut donner un gain de deux cent cinquante-trois mille reis.

Bien que le terrain convienne parfaitement à la culture du tabac, tous les cultivateurs n'en recueillent qu'une petite quantité pour leur usage particulier seulement. On ne cultive pas le café dans ce

termo et très peu le coton, quoique cette plante y réussisse très bien.

Les principales marchandises d'exportation sont les bœufs et les chevaux, dont la valeur se monte annuellement à quinze contos deux cent mille reis. Pour obtenir la somme des exportations, qui s'élèvent au total à environ dix-neuf contos de reis, il faut ajouter à ce chiffre la valeur de cinq cent cinquante cuirs tannés à six cent quarante reis pièce, soit trois cent cinquante-deux mille reis; celle de quatre mille deux cent cinquante cuirs crus à trois cent vingt reis, soit un conto trois cent soixante et un mille reis, et celle enfin de deux mille six cents peaux de chevreuil tannées à huit cent vingt reis l'une, soit deux contos cent trente-deux mille reis. Les éleveurs prennent peu de soin de leurs bestiaux; ils les abandonnent dans les campos à la vermine et aux morsures des chauves-souris. On ne rassemble les troupeaux qu'une fois par an pour la marque, de sorte que l'on perd le tiers et quelquefois la moitié des jeunes animaux. De plus enfin, les fazendeiros tuent souvent des vaches pleines pour leur consommation particulière afin de conserver les bœufs pour les vendre.

Les marchandises que l'on importe dans ce district sont les tissus, les comestibles, les fers bruts et travaillés, l'acier, le sel, etc. On n'a pas pu calculer, même approximativement, à quelle somme montent ces importations, faute de données suffisantes,

mais on croit qu'elle est inférieure à celle des exportations.

Il n'y a pas de droits municipaux dans ce termo, et tous les impôts que l'on y payait autrefois ne sont plus perçus par suite du défaut de production des objets importés. La navigation des rivières est libre de tous droits, parce qu'elle est peu fréquentée, tout le commerce des bestiaux se faisant avec la province de Bahia et quelquefois avec Araxa. Le district ne possède pas de troupes de mules de louage pour les transports.

L'arraial de Flores contient une seule boutique, mais de nombreux marchands ambulants parcourent le julgado. Plusieurs chemins conduisent du chef-lieu de cet arrondissement à ses limites : l'un, de vingt lieues, se prolonge jusqu'à Goyaz ; un autre, de vingt-neuf, va à la province de Minas-Geraës ; un troisième, de seize, conduit à la frontière de la province de Bahia ; un quatrième, de quatorze lieues d'étendue, par lequel on va au julgado d'Arraias ; un cinquième, de dix-sept, conduit à San-Domingos ; un sixième, de dix lieues, à Cavalcante, et un septième, de cinq, à Trahiras.

Le julgado d'Arraias a trente lieues d'étendue, du nord au sud, et à peu près vingt et une de l'est à l'ouest ; il touche au nord le termo de Conceiçâo, à l'ouest celui de San-Joâo da Palma, au sud ceux de Cavalcante et de Flores ; à l'est, il est borné par la serra générale. Il se compose de deux paroisses, celle

de Nª Sª dos Remedios et celle de San-Domingos. La première a pour limites, au nord, la freguezia de Conceiçâo, à huit lieues de distance, à la pointe de la serra do Polycarpo, et de là, en ligne droite, la serra générale, puis les sources du ribeirâo Sobrado; au sud, la freguezia de San-Domingos, à trois lieues de distance de l'église principale, au ribeirâo de Montes-Claros; à l'est, la serra générale, à dix-sept lieues de distance; à l'ouest, la paroisse de San-Joâo da Palma, depuis la fazenda Formosa jusqu'à l'embouchure du rio Bezerra, dans le Parana, à Goyano. La partie Est de cette paroisse possède quelques oratoires au Sacco, à treize lieues d'Arraias, et à Santa-Maria de Taguatinga, éloigné de huit lieues du Sacco et de vingt-deux d'Arraias.

Santa-Maria est une riche localité où abondent les eaux, les forêts et les prairies propres à l'élevage des bestiaux; elle fait un commerce assez important avec les provinces de Para, Maranhâo, Pernambuco et Bahia. Elle contient déjà trente-deux feux réunis, et son accroissement peut être rapide si l'on cherche à le favoriser.

La seconde freguezia de ce julgado est celle qui est sous l'invocation de San-Domingos. Elle touche, au sud, celle de Flores, à dix lieues du village dont elle porte le nom; à l'ouest, celle de Cavalcante sur la serra dite O Magano, à vingt-cinq lieues de San-Domingos; au nord, elle est bornée par celle d'Arraias; elle a pour dépendance une chapelle sous

l'invocation de Santo-Antonio, au morro do Chapeo, à sept lieues d'Arraias et à douze lieues de San-Domingos.

Le terrain de ce julgado est arrosé de nombreuses sources, mais il est pierreux et battu des vents, parce qu'il s'étend uniquement sur une serra. A l'ouest, au pied des montagnes, il y a peu de forêts, mais beaucoup d'excellents pâturages pour les bestiaux qui s'étendent dans la plus grande partie du reste du district.

La principale chaîne de montagnes est la serra générale qui sépare la province de Goyaz de celles de Minas-Geraës, Bahia, Pernambuco et Maranhâo ; elle court du sud au nord, et forme différentes ramifications telles que la serra qui vient du julgado de Flores entoure celui d'Arraias, et court en ligne droite vers San-Joâo da Palma.

Quelques autres rameaux portent les noms de serra da Prata, Bocaina, morro do Chapeo, serra de Agoa-Fria, Atalaia, serra da Bezerra et serra de Geraës. Du cercle d'Arraias, il sort une branche qui prend le nom de serra Talhada, et se dirige en droiture vers San-Joâo da Palma ; une autre qu'on appelle serra do Cotovelo entre dans le julgado de Conceiçâo. Le morro do Chapeo, distant d'une demi-lieue de l'arraial de San-Domingos, n'a qu'une circonférence peu considérable, mais il est plus élevé que la serra Geral.

Le village d'Arraias, chef-lieu du julgado, contient quatre-vingt-dix maisons, une église paroissiale en

ruines et trois chapelles sous les invocations de N^a S^a do Rozario, San-Benedito et N^a S^a da Conceiçâo.

L'arraial de San-Domingos est composé de trente-trois maisons; son église est aussi en très mauvais état. Le petit hameau du morro do Chapeo a douze maisons et une chapelle.

Les rivières les plus considérables de ce termo sont le Parana et le Palma.

La première naît dans la serra Geral, à la hauteur du plateau d'Urucuia, auprès du registo da Lagoa-Feia; elle coupe le julgado de Flores et le sépare de celui de Cavalcante, entre dans celui de San-Joâo da Palma, s'y réunit au rio da Palma, et se jette dans le Maranhâo ou Tocantins, à sept lieues de la villa. Le Parana reçoit les rios San-Bernardo, Caxoeira, San-Matheus, Angelica et Lapa, qui sortent aussi de la serra Geral, ont une partie de leur cours sous terre (environ une demi-lieue), puis reparaissent pour se réunir au rio San-Domingos qui porte ses eaux au Parana. Le rio da Palma prend sa source dans la serra Geral, et se jette dans le Parana après avoir reçu le Mosquito, le Sobrado, l'Abreu, le Palmeira et le Conceiçâo.

Les rios Manso, Vermelho, Galheiro et Caïs sortent de la chaîne générale, et vont au San-Domingos.

L'Atalaia naît auprès du morro do Chapeo sous le nom de Sucuriu; le Gamelleira et le Moraro sortent de la serra do Magano à l'est, et se jettent dans le Parana.

Le Bezerra, dont les bords sont toujours malsains, sort de la serra d'Arraias, et se réunit à l'ouest à la même rivière que les précédents.

Le rio Montes-Claros a sa source à l'est du julgado, dans les prairies de la fazenda de Bom-Jesus, et se réunit au Bezerra.

Le rio d'Arraias est formé des trois ribeirões de Caxoeira, da Maravilha et Corrego-Rico, qui sortent des rochers du plateau d'Ouropodre; il court au nord et se jette dans le rio da Palma.

Tous ces cours d'eau sont très poissonneux, et quelques uns sont navigables. Ce sont : le Parana jusqu'au-dessus de Flores, et le Palma jusqu'à Palmeiras; mais leur cours est semé de roches et de chutes qui rendent cette navigation difficile; on pourrait à la vérité détruire ces obstacles, mais ce ne serait qu'avec beaucoup de temps et de dépenses. La chute la plus remarquable du Parana porte le nom de Funil; elle est un peu au-dessus du passage dit dos Boïs.

Les bords de toutes ces rivières sont malsains, ainsi que ceux des lacs assez nombreux dans cette région, où ils sont d'une grande utilité pour les troupeaux. Quelques cavernes présentent l'aspect d'édifices souterrains ornés de colonnes émaillées de fleurons blancs, rouges ou d'autres couleurs, formés par des cristallisations d'une dissolution saline qui suinte de la voûte. On extrait de ces cavernes du sel et du salpêtre.

On a donné le nom de Camiza et de Bocca do In-

ferno à un poço (puits) situé dans l'endroit appelé Concava, de la paroisse de San-Domingos do Norte ; il est d'une profondeur et d'une largeur extraordinaires : lorsqu'on y jette une pierre, elle produit un son très fort ; c'est avec beaucoup de peine que l'on peut apercevoir au fond une eau verdâtre.

Il y a onze plantations principales dont les propriétaires cultivent toutes les plantes habituelles du pays, et même le blé et le café, pour lesquels le terrain n'est cependant pas favorable.

On compte dans le julgado cent cinquante fazendas où l'on élève des bestiaux ; elles exportent annuellement deux mille quatre cents bœufs, valant de quatre à six mille reis pièce, et cent chevaux d'une valeur de dix à douze mille reis.

La plupart des habitants ne s'occupent que de l'élevage et du commerce du bétail ; aussi ne tire-t-on aucun parti des riches mines d'or de cette région. A l'endroit appelé Agoa-Boa, on trouve une espèce de métal pesant, de la couleur de l'argent allié et qui paraît cristallisé ; on parvient assez facilement à le fondre, mais on ne peut le forger, il se brise sous le marteau. Le termo renferme, en outre, des mines de fer, d'acier et de cristaux très limpides, et l'on recueille beaucoup de couperose verte sur les bords du rio San-Domingos dans le mois d'août. Beaucoup de végétaux pourraient fournir des produits utiles aux arts ; on connaît, entre autres, deux plantes dont l'une donne une teinture rouge et l'autre une jaune, mais

on n'a pas encore trouvé le moyen de fixer ces couleurs.

Trente-deux métiers tissent une grossière étoffe de coton; tous ne travaillent pas constamment. Dix-huit engenhos, mus par des bœufs, fabriquent du sucre à trois mille six cents reis l'arrobe, de l'eau-de-vie à neuf mille six cents reis le baril de vingt-quatre bouteilles, et des rapaduras d'une valeur de cent soixante à deux cent quarante reis la pièce.

Le tabac se vend deux mille quatre cents reis le rouleau, et le coton mille deux cents reis l'arrobe; ces deux plantes sont peu cultivées dans le julgado.

Outre les bœufs, les chevaux, le sucre, l'eau-de-vie, les rapaduras, le tabac et le coton dont nous avons déjà indiqué les prix, les principaux objets de commerce sont : les cuirs crus, valant de quatre cent quatre-vingts à six cent quarante reis la pièce; les cuirs tannés, sept cent cinquante; les viandes de porc salées, trois mille six cents reis l'arrobe; la viande de bœuf fraîche, six cent quarante reis l'arrobe, et la viande sèche, mille neuf cent vingt.

Les bœufs et les chevaux exportés du julgado pour la province de Bahia donnent un bénéfice de cent pour cent; les cuirs de bœuf et peaux de chevreuil bruts transportés au Para donnent deux cents pour cent, et les cuirs tannés de cinquante à soixante-dix.

On importe toutes les marchandises qui viennent des ports de mer, telles que tissus, liquides, fers, aciers, etc. Le total de tout ce commerce est difficile

à évaluer parce qu'il est entre les mains des marchands ambulants qui parcourent le pays en échangeant leurs marçhandises contre ses produits; cependant on assure que la somme des exportations est plus forte que celle des importations, et elle pourrait augmenter si les habitants s'appliquaient à la fabrication des fromages et des beurres, ainsi qu'à la préparation du poisson salé.

Les revenus municipaux consistent uniquement dans la taxe des poids et mesures, et dans un droit de trois cent vingt reis perçu sur chaque tête de bétail vendu pour la consommation immédiate.

On ne trouve dans le julgado que quatre boutiques, et il n'y a pas de *taverna* assortie, parce que les cultivateurs vendent eux-mêmes tous leurs produits.

On peut aller par des chemins de terre dans tous les julgados de la Comarca et dans toutes les provinces de l'empire excepté le Para, avec lequel toutes les communications ont lieu par eau.

On n'a pu obtenir aucun renseignement positif sur le julgado de San-Feliz.

Le julgado de Cavalcante a, du nord au sud, vingt-deux lieues d'étendue et seize de l'est à l'ouest; il touche au nord la freguezia de San-Domingos du district d'Arraias, au sud celle de San-José du termo de Trahiras, à l'est le julgado de Flores, et à l'ouest ceux de San-Feliz et de San-Joâo da Palma. Il ne contient qu'une paroisse, celle de Santa-Anna, qui a pour dépendances les deux chapelles de N^{a} S^{a} da Boamorte

et do Rosario, dans l'arraial même de Cavalcante.

Le terrain est en général montagneux et les campos y sont en plus grande étendue que les forêts. Le sol de ces dernières produit facilement du blé, de l'orge, du lin, de l'avoine, du café, des raisins, des marmelos, du coton, de la canne à sucre, du manioc, du tabac, et les autres végétaux cultivés dans la province; on pourrait aussi y recueillir tous les fruits de l'Europe. Les campos sont arrosés de nombreux ruisseaux, et leurs vallées conservent leur verdure en tout temps; le bétail y réussit bien.

Les montagnes de ce district ne sont que les ramifications de la serra Géral.

Il n'y a que quatre concessions cultivées; les autres propriétaires possèdent à titre d'héritage ou d'achat.

Le seul cours d'eau remarquable est le Parana, dont nous avons déjà indiqué la source et la direction. Nous ajouterons seulement ici que cette rivière est resserrée entre des montagnes dans deux endroits du julgado de Cavalcante appelés Santa-Clara et Os Boïs; elle est alors coupée de rapides et d'entaïpavas que l'on pourrait assez facilement détruire. Dans les grandes eaux, des botes chargés de trois mille arrobes peuvent remonter le Parana jusqu'à Flores, et, pendant la sécheresse, il est encore praticable pour des iguarités de deux à cinq cents arrobes; il reçoit à l'est le ribeirão das Almas, qui naît dans les montagnes et passe près de Cavalcante, et le rio das Pedras, qui vient du même côté.

Les rios Claro et Preto, qui au sud séparent ce julgado de celui de San-Feliz, se jettent dans le Tocantins. Les poissons abondent dans tous ces cours d'eau, dont malheureusement les rives sont malsaines.

De petits lacs qui renferment, outre de nombreux poissons, des serpents, des caïmans et des mulettes, sont répandus dans ce julgado et servent d'abreuvoirs aux troupeaux; leurs rives sont peuplées d'oiseaux d'espèces très variées.

On connaît dans ce district trois sources thermales qui ont été, dit-on, employées avec succès contre différentes infirmités. On y a découvert aussi quatre cavernes dont on extrait du salpêtre, et qui, dit-on, s'ouvrent dans des roches calcaires, principalement celles qui se trouvent sur la fazenda de Santa-Clara.

Cent vingt-trois plantations produisent du blé, du riz, du manioc, du maïs, des haricots, de la canne à sucre, du café, du tabac, du coton et du ricin; et vingt-neuf fazendas élèvent des bestiaux. Les exportations de ces divers établissements se répartissent ainsi qu'il suit :

Trois cents bœufs, à quatre mille reis pièce	1,200,000
Cinquante-huit chevaux, à dix mille reis.	580,000
Sept cent soixante-deux arrobes de farine de blé.	1,828,800
Deux cents arrobes de café. . . .	480,000
Trente-huit arrobes de tabac. . . .	136,000
Cent trente cuirs crus.	41,600
Deux cent huit cuirs tannés. . . .	133,120
Trois cent trente cuirs de chevreuil tannés.	105,200
Deux cents peaux avec le poil. . .	64,000
Total des exportations. . .	4,568,720

Les marchandises d'importation sont toutes celles qui viennent des ports de mer, et, en outre, le lard, le sucre, l'eau-de-vie, le tabac, le coton tissé et le sel, bien que le pays produise une partie de ces derniers articles qui sont de bonne qualité, mais en trop petite quantité pour la consommation des habitants.

Quelques particuliers ont des métiers à tisser le coton pour leur usage domestique, et huit engenhos fabriquent par an environ cinq cents arrobes de sucre valant deux mille deux cents reis l'arrobe, vingt-quatre charges de rapaduras du prix de quatre mille huit cents reis la charge, et quarante barils d'eau-de-vie, à quatre mille deux cents reis le baril. Le café se vend deux mille quatre cents, le coton six

cents et le tabac trois mille reis l'arrobe. Les marchandises importées se paient en argent ou en produits du pays. Les bestiaux s'exportent pour Bahia, et les autres objets pour toutes les provinces limitrophes. La somme des importations est, dit-on, plus forte que celle des exportations. Il n'y a dans ce julgado que quatre tavernas et deux boutiques, et l'on n'y paie aucun droit municipal ni de navigation.

On compte dans le termo six mines d'or que l'on n'exploite presque pas; en outre, la plupart des cours d'eau et des montagnes renferment des endroits où l'on a travaillé autrefois à l'extraction de ce métal; il n'y a pas moins de vingt-trois de ces exploitations abandonnées aujourd'hui, faute d'esclaves.

Parmi les plantes médicinales que l'on recueille dans cette région, il faut citer quatre variétés d'ipécacuanha, la réglisse, le quinquina, le colombo, le thé congonha, le jarrinha, le vellame, le séné, la casse, la petite centaurée, etc.

Il y a des routes : pour Arraias, dix lieues d'étendue jusqu'au Parana; pour Flores, dix lieues jusqu'à la limite du julgado; pour Meiaponte, quatorze lieues jusqu'à la frontière; pour Trahiras, douze lieues; pour San-Feliz, six lieues, et pour San-Joâo da Palma, onze lieues.

Le julgado de Trahiras a trente lieues, du nord au sud, depuis le Tocantins, qui la sépare du termo de San-Feliz, jusqu'au ribeirâo dos Boïs, qui le borne,

au sud et à l'ouest, du côté du district de Pilar; il est séparé de celui de Meiaponte par le ribeirâo do Retiro et le Maranhâo, et de celui de Santa-Luzia par le ribeirâo de Mangabeira. Ce julgado s'étendait autrefois dans le désert d'Amaro-Leite, qui depuis a été réuni au district de Nova Villa do Pilar.

Le termo de Trahiras comprend deux paroisses : N^a S^a da Conceiçâo et San-José de Tocantins. La première a pour dépendances les chapelles de San-Bom Jesus et du Rosario, dans l'arraial même de Trahiras; N^a S^a do Juramento et San-Sebastiâo, dans le village d'Agoaquente; de San-Joaquim et de N^a S^a das Merces, dans celui de Cocal. La seconde, située à une lieue et demie de Trahiras, comprend les chapelles de Rozario, da Boa Morte et de Santa-Efigenia; celle de Santa-Rita, dans l'arraial de même nom, à quatre lieues et demie de San-José; celles enfin de N^a S^a da Abadia, dans l'arraial de Moquem; de N^a S^a Piedade, dans le descoberto de Gunga; de Santo-Antonio de Amaro Leite, dans l'arraial de ce nom, à dix-huit lieues à l'ouest de Trahiras.

Le terrain de ce julgado est en partie pierreux et en partie susceptible d'être cultivé; on n'y trouve pas beaucoup de forêts ni de campos.

Les chaînes de montagnes les plus considérables du district sont : 1° la serra Negro, qui commence sur la rive droite du Maranhâo et suit cette rivière jusqu'à l'embouchure du rio Bagagem : cette chaîne est de peu d'étendue; 2° la serra das Violas, qui

part des sources du rio Peixe, court au nord et finit à l'embouchure du rio de Trahiras : sa longueur est de six lieues.

Il existe dans ce julgado beaucoup de terres concédées qui ont déjà été cultivées et d'autres en friches, comme celles qui sont entre le Maranhâo et l'Araguay.

La rivière principale est le Maranhâo, qui sort de Lagoa Formosa, sous le nom de Feliz da Cata ; lorsqu'il entre dans ce district, il est déjà considérable, et court à l'ouest ; il s'augmente encore par sa réunion avec le rio das Almas ; à deux lieues du village d'Agoaquente, il tourne vers le nord et va toujours se grossissant des nombreuses rivières qu'il reçoit, telles que le rio de Trahiras, le Bagagem et le Tocantins. Tous ces cours d'eau sont peuplés de poissons, et par eux on peut descendre jusqu'au Para. Le Maranhâo coule sur de riches mines d'or, et pendant les basses eaux des plongeurs en retirent de fortes paillettes de ce métal.

Le rio de Trahiras prend sa source dans la serra appelée Acaba a Vida, passe à six lieues de là dans le village dont il porte le nom, et dix lieues plus loin se jette dans le Maranhâo.

Le rio Bagagem sort des mêmes montagnes, et se jette aussi dans le Maranhâo après un cours de vingt-quatre lieues.

Le Tocantins a son origine dans la serra de Paranaan, au point dit Os Viadeiros ; son cours, de trente

lieues, est dirigé vers l'est. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il se réunit au Maranhâo.

A une lieue et demie de Trahiras, est une caverne spacieuse, ornée de colonnes et d'autres figures formées par l'eau qui suinte de la voûte; on n'a pas encore atteint le fond de cette excavation.

Deux cent quarante-cinq plantations récoltent du maïs, des haricots, un peu de manioc, du riz, du ricin, de la canne à sucre et du coton en très petite quantité; on élève des bœufs sur trente-six fazendas, mais les chevaux ne réussissent pas bien dans ce pays, excepté dans l'endroit appelé O Corrente, qui a été abandonné à cause des attaques des Indiens Canoeiros. Le district exporte annuellement huit cents bœufs, qui donnent un bénéfice raisonnable; les autres produits sont consommés dans le pays même.

On compte dans le termo quatre-vingt-cinq métiers à tisser le coton; cinquante-cinq appartiennent à la paroisse de Trahiras, et trente à celle de San-José.

Douze engenhos fabriquent du sucre qui se vend mille huit cents reis l'arrobe, et de l'eau-de-vie trois mille reis le baril de dix bouteilles. Cinq autres établissements du même genre sont abandonnés ou ne fabriquent que des rapaduras. On cultive un peu de café et de coton, mais pas assez pour la consommation du district, et l'on ne s'occupe nullement du tabac qui vient du dehors.

Tout ce julgado est aurifère, mais le manque d'es-

claves empêche l'exploitation des mines, dont la plupart sont tout à fait abandonnées.

Les marchandises d'importation sont : le sel et tous les objets fabriqués d'Europe et du pays.

Les vérifications des poids et mesures sont les seuls droits municipaux perçus dans ce district; encore vont-ils en décroissant à cause de la diminution de la population. On ne paie d'impôt sur les rivières qu'aux points où l'on est obligé de se servir d'embarcations pour les traverser, et ce droit est très peu élevé.

Trahiras contient trois lojas et sept tavernas, et San-José, quatre des premières et sept des secondes. Il y a des chemins pour l'extérieur de la province et pour les districts voisins, mais on ne fait rien pour les améliorer.

Nous ajouterons ici, aux détails contenus dans le mémoire que nous venons d'analyser, un abrégé de la relation d'un voyage, entrepris en 1816 par ordre du gouverneur et capitaine général Fernando Delgado Freire de Castilho, sur les rivières qui arrosent le sud de la province de Goyaz. Ce travail se trouve dans l'ouvrage du général Cunha Mattos.

Une première expédition tentée en 1808 par Estanislao da Silva Gutierres, accompagné de dix hommes, avait eu la plus malheureuse issue; réduits à sept personnes par la désertion, les voyageurs avaient bientôt après perdu quatre des leurs, qui se noyèrent au passage d'un rapide ; enfin la perte de leurs embarcations força les trois survivants à tâcher de re-

gagner à travers bois un endroit habité : deux seulement y parvinrent; quant au troisième, qui n'était autre que Gutierres lui-même, il mourut abandonné dans le désert.

En 1816, les chefs de l'expédition furent Joâo Gaëtano da Silva et José Pinto da Fonseca. Ils quittèrent Anicums le 22 août, et descendirent vers le sud, le long du rio dos Boïs, jusqu'à environ dix-huit lieues de leur point de départ; ils commencèrent le 3 septembre la descente du rio dos Boïs, et le 16 octobre ils atteignirent le rio Turvo, après avoir parcouru un espace d'environ soixante lieues. Le 20, l'expédition arriva au confluent du rio Verde, qui vient de droite, et qui se trouve à neuf lieues du rio dos Boïs. Le 24, après avoir parcouru une distance de douze lieues, on entra dans le Corumba, qui dans cet endroit est large et semé de beaucoup de rochers, dont les derniers forment entre eux d'étroits canaux où le courant est d'une grande rapidité ; les embarcations franchirent cependant ce passage sans beaucoup de peine. Un peu au-dessous de l'entrée du rio Turvo dans le Corumba, il y a une petite île. Depuis l'embouchure du rio Verde, le terrain est fortement incliné au sud. Le 26, on continua la descente sur le Corumba, et après une course d'environ huit lieues, on atteignit le 28 une chute à laquelle on donna le nom de Salto de San-Simâo. A cinq lieues au-dessus de ce point, on avait laissé sur la gauche l'embouchure d'une rivière que le chef de l'expédition crut être la Paranahyba ;

mais qui, selon Cunha Mattos, ne serait autre que le Tejuco.

On perdit trois embarcations au passage de la chute, et un mois fut employé à en construire d'autres et à les traîner par terre au-dessous de cet obstacle. Le 27 novembre, l'expédition se remit en marche. Elle passa d'abord entre deux murailles de roches élevées, entre lesquelles la rivière coule avec une grande rapidité; puis après avoir parcouru environ dix lieues, elle arriva au-dessous d'une seconde cascade que l'on appela Santo-Andre; le rapide a une lieue et demie de longueur, et n'est pas très difficile à franchir. Entre les deux chutes, le Corumba reçoit quatre cours d'eau, dont le rio das Douradas et le rio Perdiçâo, par sa rive droite, et un par sa rive gauche. A six lieues au-dessous de la cascade de Santo-Andre, on atteignit, le 2 décembre, le rio Grande de la province de Minas-Geraës; sept lieues au-dessous de ce point, on rencontra des Indiens logés dans les environs; ils invitèrent en vain les voyageurs à visiter leurs établissements : la peur empêcha ceux-ci d'y aller. Trois lieues plus bas, on atteignit la chute d'Urubu-Punga; on traîna les embarcations sur la rive gauche pour tourner cet obstacle, et à une demi-lieue au-dessous de la cascade, on trouva l'embouchure du Tieté que l'on devait remonter, et le 8 décembre on arriva au Salto de Itapura, qui est à trois lieues du rio Grande et à une hauteur de plus de dix mètres.

Dans la remonte du Tieté, cinq personnes moururent de faim ou par les maladies, et ce ne fut que dans le plus triste état que l'expédition atteignit la freguezia de Persicava, le 25 mars 1817.

Après s'être un peu reposés de leurs fatigues dans cet endroit, les voyageurs se rendirent par terre sur les bords du rio Mogi-Guassu ; puis s'étant embarqués sur cette rivière à la villa de Mogi-Mirim, ils la descendirent jusqu'à son embouchure dans le rio Grande. Ils eurent à franchir dans cet espace les chutes de Piracinunga et de San-Bartholomeo, qui sont peu considérables. Cette descente dura douze jours. De l'embouchure du Mogi-Guassu, l'expédition suivit le cours du rio Grande jusqu'au confluent du Corumba; l'espace compris entre ces deux points est d'environ trente lieues. Outre les chutes de Santo-Estevão, Santo-Antonio et San-Mathias, qui n'offrent que peu de difficultés au passage, on y trouve aussi celle da Palma, qui est à peu près à égale distance des deux embouchures, et qui oblige de traîner les embarcations par terre sur une distance d'environ cent brasses.

De l'embouchure du Corumba, l'expédition regagna Goyaz.

CHAPITRE XVIII.

VOYAGE DE GOYAZ AU RIO GRANDE.

Nous restâmes à Goyaz depuis le 18 jusqu'au 29 octobre 1844. Ce temps fut employé à mettre en ordre et à emballer les collections destinées au Jardin des plantes, et à faire les préparatifs de notre voyage de Cuyaba. Les pluies qui étaient déjà très fréquentes et qui augmentaient chaque jour d'intensité, me faisaient désirer vivement de traverser le vaste désert qui sépare les deux provinces centrales du Brésil avant que la crue des torrents eût rendu la route absolument impraticable. Le 29, nous ne pûmes partir que très tard, toute la matinée ayant été employée à charger et à décharger les animaux, qui, pour la plupart, parfaitement reposés de leurs anciennes fatigues, avaient repris le caractère indomptable particulier au naturel des mules. Une de ces dernières s'enfuit au moment de partir, et il nous fut impossible de la retrouver. La nuit précédente, nous avions perdu un cheval, qui, bien qu'enfermé dans la cour de la trésorerie, au milieu de la ville, fut mordu par un serpent venimeux. Enfin, vers les deux heures, nous sortîmes de la ville. Notre équipage se composait de trente chevaux ou bêtes de somme, et

nous avions quinze hommes, dont cinq étaient des soldats d'infanterie que le président nous avait donnés pour escorte. Nous eûmes ici occasion de remarquer un fait assez curieux, c'est que, généralement, dans l'intérieur du Brésil, les cavaliers vont à pied et les fantassins à cheval. En effet, nos soldats avaient tous des mules qui leur appartenaient en propre; car, dans un pays où tous les voyageurs sont montés, les soldats d'infanterie savent qu'ils ont à se pourvoir à leurs frais d'un animal de selle, tandis que les soldats de cavalerie, supposant assez naturellement que le gouvernement leur fournira une monture, se trouvent exposés à aller à pied si l'on vient à oublier ce détail. Nous fûmes accompagnés à notre départ par la plupart de nos amis, que nous quittâmes avec un regret bien naturel après la manière dont nous avions été traités dans cette province.

Les deux fidèles soldats de la garde policiale des Mines, qui devaient retourner dans leur province, nous accompagnèrent jusqu'au camp de ce jour, et ce ne fut pas sans un véritable serrement de cœur que je me séparai du fourrier Magalhâens et du soldat noir Patriarche.

Comme à l'ordinaire, ce départ se présenta sous des couleurs assez sombres, car, à peine avions-nous fait une lieue, qu'un animal s'échappa à travers bois et se déroba jusqu'à la nuit à toutes nos recherches; nous étions d'autant plus inquiets de sa disparition

prolongée qu'il portait le trésor de l'expédition. Ce fut après une course de trois lieues que nous nous arrêtâmes pour camper dans un endroit appelé Caxambu, auprès de la misérable habitation de ce nom. La route assez pierreuse, mais bien tracée, présentait une formation de granit avec des veines de talcschistes. Les pierres du chemin sont des quartz et des quartzites en galets anguleux. Dans le cours des rios Bagagem et Agapio, on voit des granits en masses énormes. Tous les cours d'eau traversés dans cette journée sont des affluents du rio Vermelho de Goyaz. La serra Dourada resta constamment en vue à environ deux lieues au sud de la route. Nous rencontrâmes, dans cette journée, une nombreuse caravane de mules venant de Rio-Janeiro et se dirigeant sur Cuyaba. Ces caravanes, qui mettent en général de cinq à six mois pour faire ce voyage, sont souvent composées de deux et même de trois cents animaux ; la diversité des marchandises qu'elles transportent a réellement de quoi surprendre : dans la troupe en question, nous vîmes plusieurs mules portant des balcons de fer provenant de quelque usine d'Angleterre ou de Belgique. L'organisation de ces caravanes est aussi remarquable par l'ordre parfait qui y règne que par son aspect militaire : l'avant-garde est formée de plusieurs cavaliers armés de carabines, puis vient la longue ligne des mules marchant à la file les unes des autres par lots de dix animaux, si les muletiers

(camarados) sont à cheval, et de sept seulement s'ils sont à pied. Chacun de ces hommes porte constamment son fusil sur l'épaule et un long couteau à sa ceinture. Le chef de la caravane (tropeiro), ainsi que plusieurs muletiers en chef (arrieiros), sont toujours galoppant de la tête à la queue de la longue ligne ; puis enfin vient l'arrière-garde également bien armée. Le matin, aux premiers rayons du soleil, les camarados vont, le fusil à la main, chercher les mules : ils se réunissent pour cela par petites bandes de quatre ou cinq hommes ; pendant ce temps, les cuisiniers préparent le repas, qui consiste en feijoês, en carne secca, en farinha (farine de manioc) et en tocinho (lard). Les arrieiros, durant ces diverses opérations, préparent les harnais et examinent avec soin les cangalhas (bâts). Ils enlèvent la paille intérieure et font des espèces de cavités dans les endroits qui ont blessé, la veille, le dos des animaux. Aussitôt que la troupe est arrivée au camp, on examine l'état des fers et l'on replace ceux qui peuvent être détachés. Dans les vastes campos de l'intérieur, où il n'y a que très peu de rochers ou de pierres, on est dans l'habitude de ne pas ferrer les animaux, au moins des pieds de derrière. L'habileté que les camarados montrent à retrouver les animaux perdus est réellement surprenante : la moindre trace laissée sur le sol, le moindre frottement au tronc des arbres, le plus léger dérangement des broussailles, leur suffisent pour les poursuivre à une

distance de plusieurs lieues. Lorsque tous ces préparatifs sont faits, les hommes prennent leur repas ; puis on commence le chargement des mules. Pour cela, les camarados de deux lots se réunissent, car il faut que les deux charges soient posées en même temps des deux côtés de l'animal qu'on a eu soin d'attacher préalablement, et auquel même on bande les yeux pour peu qu'il soit méchant. Par-dessus la charge, on place un vaste cuir de bœuf qui la garantit jusqu'à un certain point de la pluie et de l'action du soleil. Il est rare qu'une caravane nombreuse parvienne à se mettre en route avant neuf ou dix heures du matin ; elle marche alors jusqu'au soir pour faire de trois à cinq lieues. On a toujours soin de camper sur le bord d'un ruisseau. A mesure que l'on décharge les animaux, on place les colis en ligne et en les réunissant par lots. Chaque camarado couche à côté ou même sur le sien. En enlevant les cangalhas, il doit faire une marque à l'endroit qui gêne l'animal. L'arrieiro examine pendant ce temps les mules et panse celles qui sont blessées. On les conduit alors au pâturage, c'est-à-dire qu'on les mène dans la partie du campo la mieux pourvue d'herbe, et elles sont abandonnées à elles-mêmes pour la nuit. Cependant si l'on craint une attaque des Indiens ou l'apparition de quelque bête féroce, on laisse généralement quelques gardiens auprès d'elles. On s'étonnera sans doute que l'on parvienne, même avec de grandes difficultés, à retrouver des animaux à moitié

sauvages qui ont été lâchés sans précaution dans des pâturages qui n'ont d'autres limites que celles qu'il a plu à la Providence de donner à l'Amérique du Sud. Ce fait demande une explication. Dans chaque caravane, quel que soit le nombre des animaux dont elle est composée, on a soin d'entretenir un vieux cheval qui porte le nom de *madrinha*, qui marche toujours en tête de la troupe sans porter aucune charge. On lui fait porter une grosse cloche et un certain nombre de clochettes, et l'amour-propre des muletiers leur fait souvent inventer des ornements bizarres dont ils affublent cet animal. Ce cheval est effectivement appelé à jouer un très grand rôle dans l'organisation de la caravane, sur laquelle il prend en peu de temps l'ascendant le plus singulier : les jeunes mules le suivent avec respect, et les mulets les plus âgés ne tardent pas à se soumettre à sa force supérieure ; tous l'entourent et le suivent ; son expérience des routes et des voyages lui donne un instinct singulier pour reconnaître les meilleurs pâturages. Pendant les nuits les plus obscures, il sait, à une grande distance, reconnaître la présence de l'eau. S'il existe dans la caravane d'autres chevaux, ils commencent généralement par montrer un véritable esprit d'indépendance, mais bientôt, se voyant isolés, ils vont retrouver la *madrinha*, et se soumettent dès lors à son autorité sans bornes. Ce chef de la troupe sait du reste maintenir sa puissance par des moyens énergiques : un animal paraît-il hésiter à le suivre, ou

s'avise-t-il de se donner des airs d'indépendance, une ruade vigoureuse ou une profonde morsure le ramène immédiatement au devoir. Si, pendant la nuit, un jaguar s'approche de la troupe, tous les animaux viennent aussitôt se ranger autour de la *madrinha;* toutes les têtes sont réunies, et le carnassier en est réduit à chercher inutilement une ouverture dans un cercle d'où s'échappent continuellement des ruades redoutables.

Pendant tout mon séjour dans l'Amérique du Sud je n'ai jamais rencontré de chevaux sauvages, c'est-à-dire n'appartenant à personne ; presque tous les animaux, bien que marqués peu de temps après leur naissance, paissent en liberté l'herbe des campos, et, lorsqu'on veut les dompter, il faut s'en emparer au moyen du laço. Souvent, en parcourant les parties retirées du Goyaz et des Mines, j'ai vu des bandes nombreuses de jeunes chevaux cherchant l'ombrage sous les rameaux d'un figuier gigantesque. A notre approche, un vieux cheval donnait le signal, et la troupe bondissante disparaissait bientôt parmi les hautes graminées du campo.

Pour terminer ces notes sur les animaux domestiques, je dirai qu'il existe dans les parties centrales du Brésil deux races de bœufs très reconnaissables par les proportions de leurs cornes. Dans l'une, qui habite plus particulièrement la province de Minas-Geraës, elles acquièrent d'énormes dimensions, et leur envergure est réellement extraordinaire, car elle

dépasse souvent 2 mètres. Ces animaux sont excellents pour le travail, mais leur chair est moins bonne peut-être que celle de l'autre espèce, dont les cornes sont bien moins développées, et que l'on trouve plus particulièrement dans la province de Goyaz.

Il serait bien à désirer que l'on introduisît des chameaux dans le Matto-Grosso ; ils pourraient rendre d'immenses services dans les vastes plaines qui couvrent une si grande partie de sa surface.

Le 30, nous passâmes la journée dans notre campement à attendre le retour des muletiers envoyés à la poursuite de l'animal perdu. La chaleur était excessive, et ce fut en vain que nous cherchâmes, dans la maigre végétation des campos, un abri suffisant pour nous garantir de l'ardeur des rayons du soleil. Vers le soir, l'animal que l'on cherchait reparut avec sa charge.

Le 31, on se remit en route, mais pour rentrer dans la série habituelle de nos mésaventures. Nous avions à peine fait 200 mètres, qu'un de nos camarados eut la maladresse d'étrangler un des animaux, lequel tomba mort sur la route ; un instant après, un autre animal eut les reins cassés. On ne me prévint du premier accident qu'assez longtemps après ; il fallut envoyer en arrière des hommes et un animal de rechange pour ramener la charge qui était restée à terre : un de ces hommes déserta et ne reparut plus. Pendant tout le cours de

cette malheureuse journée, nous parcourûmes une région passablement boisée. La vue est bornée à gauche par la serra Dourada qui est élevée et presque partout coupée à pic. A la fin du jour, nous arrivâmes à une lieue de cette chaîne. La formation n'avait pas changé. Tous les cours d'eau que nous eûmes à traverser étaient encore tributaires du rio Vermelho. Le rio Buriti s'y jette par l'intermédiaire du rio dos Indios.

Nous passâmes, dans notre marche du 31, devant deux ou trois misérables maisons habitées par des nègres. Nous nous reposâmes dans l'une d'elles qui porte le nom de *Barreiada*, nom qui rappelle en portugais la manière dont elle est construite, les anciens propriétaires de ce lieu ayant eu l'idée, dit-on, de bâtir leur maison de cette manière pour la rendre moins facile à incendier par les Indiens.

Je ne saurais décrire nos souffrances et nos tribulations dans cette journée. Nous parcourions sans cesse, par une chaleur excessive, la ligne qu'occupait notre caravane ; c'était ou l'un de nos animaux qui s'enfuyait, ou nos charges les plus précieuses jetées à terre, ou quelques uns de nos instruments brisés. Lorsque nous venions de remettre l'ordre dans une partie de la caravane, nous retrouvions l'autre dans le plus épouvantable état ; tantôt obligés de relever les animaux couchés sur la route, tantôt dans la nécessité de poursuivre dans le campo boisé ceux qui s'échappaient. L'incurie de la plupart de nos nou-

veaux camarados était telle, que la pensée que c'était avec de pareils hommes qu'il fallait exécuter l'un des voyages les plus redoutés de tous ceux que l'on peut faire dans l'Amérique du sud, était pour nous la cause d'un désespoir réel. Malgré tous ces embarras et ces difficultés, nous fîmes encore quatre lieues et demie, et, à la fin de la journée, nous dressâmes notre camp près d'un riant ruisseau.

Le 1er novembre, au matin, nous nous aperçûmes que le meilleur de nos camarados avait fui pendant la nuit en emportant des armes et des provisions. Le retard que ce petit événement entraîna fut cause de la marche peu considérable de ce jour, où nous ne fîmes que deux lieues et demie. Nous conservâmes la serra Dourada en vue toute la journée au sud de la route dont elle se rapproche encore jusqu'à n'en être plus qu'à une demi-lieue au repos du soir. Les chemins que nous parcourions, depuis notre départ de Goyaz, sont très mauvais et très pierreux ; ils circulent sur les derniers contreforts de la chaîne que nous longions et sont fréquemment coupés par de nombreux ruisseaux. Nous passâmes plusieurs belles forêts, et nous rencontrâmes deux maisons délabrées à une lieue de distance l'une de l'autre. La première, appelée *Indios-Pequenos*, était abandonnée, et nous n'y trouvâmes qu'un grand panier de riz et de nombreux lézards ; la seconde, que l'on désigne sous le nom d'*Indios-Grandes*, n'était occupée que par une vieille négresse : nous y pas-

sâmes la nuit. La position de cette dernière habitation est très pittoresque, auprès d'une petite rivière qui porte le même nom. Nous venions à peine de nous y établir, que nous vîmes passer des courriers revenant de Cuyaba : c'étaient trois soldats à pied qui avaient fait cet énorme voyage en vingt jours.

Vers la fin de la journée, un de nos chevaux, qui avait disparu, et que les muletiers prétendaient avoir *vu* mourir, vint, au grand trot, nous retrouver. Ce retour inattendu nous causa une véritable satisfaction, mais il jeta quelques camarados dans la confusion.

Le 2, nous fîmes quatre lieues et demie. La serra Dourada, toujours au sud de la route, paraissait plus basse et moins bien dessinée que les jours précédents ; elle disparaissait même par moments et s'éloignait vers le sud. Les mornes que la route franchit appartiennent aux contreforts transversaux de la même chaîne. Tous les cours d'eau traversés se rendent au rio Vermelho. La formation est de granit pur avec des quartzites très abondants disséminés à la surface. Nous passâmes la nuit dans une maison appelée le *Guarda-Mor*, ayant autrefois servi de demeure à un officier public qui remplissait les fonctions qu'indique ce nom. Le temps fut constamment pluvieux. Nous rencontrâmes ici un négociant qui était parti le matin du rio Claro, et qui tira de sa botte, pour nous les montrer, divers petits paquets de

poudre d'or et de diamants. Le plus considérable des diamants n'avait que la dimension d'un gros pois. Il nous dit que la plus forte pierre de ce genre que l'on ait trouvée dans cette localité pesait une octave et demie, et qu'elle avait été vendue à Rio-Janeiro pour un conto trois cent mille reis, ou environ quatre mille francs.

Le 3, pendant toute la journée, nous reçûmes la pluie. Nous avançâmes, malgré cela, de cinq lieues. La route était toujours au milieu des mornes et très pierreuse ; nous traversâmes presque constamment des bois. La formation est de granit pur avec des quartzites à la surface. La route de Guarda-Mor à Boa-Vista franchit une succession de mornes qui appartiennent à une série de chaînes perpendiculaires à la direction générale des monts Dourados. Ces chaînons, dont nous avons rencontré les premiers en sortant de Guarda-Mor, nous ont quittés en arrivant à Boa-Vista. Les rios Bocanha et dos Porcos, traversés dans la journée, se jettent séparément dans le rio Claro, au-dessous du point où il reçoit le rio dos Piloês. En quittant Guarda-Mor, nous avions laissé derrière nous les derniers affluents du rio Vermelho de Goyaz qui se jette dans l'Araguay, à huit ou neuf lieues au-dessus de l'embouchure du Crixas-Uassu dans ce fleuve, c'est-à-dire à la hauteur dos Malicios ou da Piedade. Nous trouvâmes sur la route une mauvaise maison appelée Mamâoneiras, où il n'y avait qu'une vieille femme

goîtreuse, et nous nous arrêtâmes, pour la nuit, à une réunion de chétives cabanes appelées Boa-Vista. La maison dans laquelle nous nous étions d'abord établis était tellement sale, que nous préférâmes passer la nuit sous la tente.

Le 4, on fit encore trois lieues et un quart par un chemin un peu moins pierreux que les jours précédents. Nous partîmes de bonne heure. La formation était toujours granitique. Après avoir traversé un grand bois, nous atteignîmes vers midi le rio dos Piloês, qui, dans la saison des pluies, est très profond et se passe en canot ; mais il était guéable en ce moment, n'ayant qu'un demi-mètre de profondeur. Nous vîmes sur ses bords des gens occupés à y chercher de l'or ; nous, nous y trouvâmes de beaux mégacéphales, ce qui avait beaucoup plus d'intérêt à nos yeux que les recherches incertaines de ces gens. Cette rivière, dont la largeur est d'environ 40 mètres au point où nous l'avons passée, se jette dans le rio Claro, à deux lieues exactement mesurées au-dessous de l'arraial de ce nom. La température des eaux de la rivière dos Piloês était, le 4 novembre, à une heure de l'après-midi, de 27°,3. A une lieue trois quarts plus loin, nous atteignîmes les premières maisons du village de rio Claro, où nous fûmes bien reçus par le subdelegado, qui nous fit préparer une maison et nous conduisit presque aussitôt sur les bords de la rivière, car nous éprouvions le plus vif désir de voir ce cours d'eau si célèbre à cause des

diamants que renferme son lit. Nous le trouvâmes d'une extrême limpidité; mais son cours était obstrué par un grand nombre de roches parmi lesquelles des nègres courbés s'occupaient de la recherche du précieux minéral. Le rio Claro, dont la largeur est de 60 mètres, se jette dans l'Araguay, à six lieues au-dessous du passage du rio Grande (route de Goyaz à Cuyaba). Le 4, nous fîmes une journée de trois lieues et trois quarts.

Le 5, nous passâmes la journée dans l'arraial du rio Claro, misérable village consistant en une seule rue qui court perpendiculairement à la direction de la rivière, et qui réunit les vingt-cinq à trente maisons de boue et tombant en ruines pour la plupart, qui servent d'abri à ses habitants, dont le nombre permanent n'est guère que de cent cinquante à deux cents. Il est vrai qu'une quantité à peu près égale vit dispersée dans un rayon de dix lieues environ autour de l'arraial, occupée à la recherche de l'or et des diamants. Il y a, dans cet arraial, une petite chapelle, dont le curé est le principal marchand de diamants du pays. Le commerce occupe ici tous les gens libres, qui sont du reste en grande majorité, puisqu'on n'évalue pas le nombre des esclaves qui font partie de cette population, à plus d'une quarantaine.

Autrefois deux cents de ces malheureux, appartenant au gouvernement, travaillaient tout le jour à l'extraction du diamant, assujettis à la discipline la plus sévère. Un poste militaire était alors établi dans

ce village sous les ordres d'un officier appelé Guarda-Mor, chargé d'empêcher, par tous les moyens possibles, que d'autres que les esclaves de l'État pussent se livrer à la recherche des diamants. Un vieux nègre nous raconta que l'inquisition du Guarda-Mor était tellement redoutée, que l'on faisait d'énormes détours pour ne pas passer en cet endroit. Un homme qui se baignait dans la rivière était mis en prison pour sept ou huit jours, et, pendant ce temps, on se livrait à toutes sortes de recherches pour savoir s'il n'avait pas dérobé quelque pierre. On coupait les deux poignets à tout individu surpris tirant des diamants. Le vieux nègre lui-même avait été fouetté, et bien cruellement, car, après tant d'années, il en portait encore les traces profondes : le délit dont on l'avait accusé était de s'être lavé les pieds sur le bord de la rivière.

Aujourd'hui il n'y a plus de garde-diamants, et l'exploitation est tout à fait libre. Aussi toute la population de l'arraial est-elle, pendant toute la saison sèche, seule saison où l'on puisse travailler dans la rivière, campée sur ses bords et occupée de l'extraction de l'or et des diamants. Deux habitants du village ont été s'établir dans le désert à cinq lieues plus au sud, et malgré les dangers que leur ont fait courir déjà souvent les Cayapos qu'ils ont vus plusieurs fois entourer leur hutte, ils continuent leurs pénibles recherches, sans cesse soutenus par l'espoir d'un gain plus considérable.

Il y a au moins cinquante à soixante ans que la double exploitation de l'or et des diamants a été commencée dans le rio Claro. C'est dans les sables accumulés entre les rochers de granit épars dans le lit de la rivière que se rencontrent principalement les diamants. Les endroits où ces rochers occasionnent de petites chutes passent pour les plus riches. Les sables sont lavés dans une grande gamelle conique très plate de 70 à 80 centimètres de largeur, et que l'on nomme battea. On examine d'abord si ce sable appartient à la formation du diamant qui est caractérisée par ce qu'on appelle les cativos du diamant, petits galets roulés qui sont distingués les uns des autres par des noms différents. Ainsi on donne celui de ferragem à ceux qui proviennent de pyrites de fer charriées et arrondies par les eaux; d'autres sont des agates, des grès, des quartz, des tourmalines brunes, de formes et de couleurs particulières.

Lorsqu'on rencontre ces indices de la formation du diamant, on est à peu près certain d'en trouver. Le travailleur a soin d'entretenir auprès de lui des tisons fumants pour éloigner les mosquitos. On dit que dans les premiers temps de l'exploitation, il est arrivé qu'on a réuni dans une seule battea quatorze ou quinze petites pierres.

Aujourd'hui le rio Claro est beaucoup moins riche; on trouve cependant encore des diamants au pied même du village.

La saison sèche, pendant laquelle on travaille, s'é-

tend depuis le mois de juin jusqu'à la fin d'octobre ou le commencement de novembre. La plus grande force du travail est en août et en septembre; mais il est tout à fait abandonné dans la saison des pluies, à cause du volume énorme et de la rapidité des eaux de la rivière.

Les diamants se vendent au poids. L'unité qui sert aux transactions sur ces pierres dans les mines du Brésil est le vintem, équivalant à deux grains et un quart de la livre portugaise, laquelle, comme l'ancienne livre française, se divise en seize onces. L'once valant huit gros et le gros soixante et douze grains, le gros ou oitava vaut donc trente-deux vintems, et deux vintems valent un demi-grain de plus que le karat, qui sert en Europe à peser le diamant.

Voici quels étaient les prix courants du diamant à notre passage au rio Claro.

Une pierre d'un vintem, qui se vendait autrefois de trois à quatre mille reis, selon sa qualité, valait alors de six mille à huit mille cinq cents reis; une pierre de deux vintems, seize mille reis; une de quatre, trente-quatre mille reis. Celle que nous avons vu vendre ce dernier prix avait un léger défaut.

En 1842, une pierre de quatorze vintems (7 karats 8/8) avait été vendue cent cinquante mille reis, et quelques années avant notre passage, un diamant de vingt-deux vintems (12 karats 3/8) avait été payé trois cent cinquante mille reis, ce qui porte le prix à quinze mille reis le vintem, valeur la plus élevée

que le diamant ait obtenue au rio Claro. La plus grosse pierre de ce genre qui ait été trouvée dans cette localité depuis quelques années pesait vingt-neuf vintems; elle avait été trouvée, non dans la rivière, mais au pied d'un palmier, dans la plaine qui entoure le village. Comme elle n'était pas parfaite, on n'en obtint qu'un prix de deux cent quatre mille reis. Une pierre de dix vintems vaut aujourd'hui cent mille reis, à raison de dix mille reis le vintem.

Les diamants extraits des sables sont vendus à des négociants qui eux-mêmes les revendent à des commerçants de Goyaz ou à des tropeiras de Cuyaba, qui se rendent à Rio-Janeiro; ces derniers gagnent quelquefois des sommes considérables sur cette marchandise.

On trouve des diamants dans les trois rios Claro, dos Piloês et dos Cayapos, ainsi que dans tous les petits affluents de ces trois cours d'eau. On croit aussi généralement que l'Araguay, qui les réunit tous, pourrait en fournir; mais la difficulté de l'exploitation dans une si grande rivière a empêché de s'en assurer. Il paraît en général que le rio Claro est le plus riche en diamants, mais que l'on en trouve de plus gros dans celui dos Piloês; on dit même qu'une pierre, pesant une oitava et trois quarts, a été trouvée anciennement dans cette rivière; c'est enfin le Cayapos qui fournit le plus d'or. Ce métal valait, lors de notre passage, de trois mille à trois mille deux cents reis l'oitava, et on dit qu'un seul travailleur en extrait

quelquefois jusqu'à deux oitavas dans un jour. Si l'on réfléchit à la simplicité des moyens employés, on ne pourra s'empêcher d'admettre que cette région est d'une extrême richesse.

Le rio Cayapo, dont le cours est connu sur une longueur d'au moins cinquante lieues, prend sa source dans la serra de même nom. Sa direction générale est au nord-ouest, et il se jette dans le rio Araguay à deux lieues au-dessus du passage de la route de Cuyaba. C'est un des principaux affluents du haut Araguay; il est plus considérable même que le rio Claro.

Le 6, nous partîmes tard, toujours retenus par les soins ordinaires à donner à la mise en mouvement des animaux dispersés dans les pâturages. Nous passâmes à gué le rio Claro, puis une assez bonne route nous conduisit à travers la Chapada. Nous y rencontrâmes un homme qui revenait du rio Cayapo avec ses esclaves; il avait passé une année à chercher des diamants, mais il en avait trouvé fort peu; en revanche, il rapportait une assez grande quantité de poudre d'or; cependant il se trouvait mal payé de toutes les misères qu'il avait endurées et de la perte de plusieurs de ses esclaves. Il comptait retourner à Diamantina de Minas-Geraës. Tout le long de notre marche de quatre lieues, le terrain était composé de granit. A droite et à gauche de la route, on voyait des mornes qui ne formaient point une chaîne. Tous les cours d'eau traversés dans cette journée étaient des affluents du rio Claro.

Nous campâmes près du petit ruisseau dos Mutums. Le soir, en nous promenant, nous trouvâmes dans l'herbe une petite larve phosphorescente bien remarquable par l'éclat de ses couleurs; la tête était d'un rouge de rubis, et le corps du bleu le plus admirable; cette dernière couleur semblait pour ainsi dire s'échapper en scintillant par des points nombreux.

Le 7, la route nous conduisit toujours à travers la Chapada. Après avoir fait une lieue, nous passâmes devant une tapera (maison abandonnée), et, à trois lieues et demie plus loin, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à une casa appelée os Poçoês, dans laquelle on nous céda à regret et à un prix excessif un peu de maïs pour nos chevaux. Pendant toute la journée, nous eûmes devant nous une chaîne de montagnes connues sous le nom de serra de Lambary, qui court nord-nord-ouest et qui donne naissance à un des principaux affluents de l'Araguay, le rio das Almas. La formation granitique des jours précédents nous accompagna encore toute cette journée. A peine étions-nous établis, que le colonel Pimantel, ex-président de la province de Matto-Grosso, qui revenait à Rio-Janeiro, s'arrêta devant la maison; mais, la voyant remplie de voyageurs, il s'établit sous une tente. Nous nous mîmes promptement en rapport avec lui. C'était un homme distingué, qui nous donna de très bons renseignements sur la province qu'il venait d'administrer. Il nous dit, entre

autres choses, qu'un officier français, au service du Brésil, le capitaine de vaisseau Leverger, venait de pénétrer jusqu'à la capitale du Paraguay.

Le 8, nous fîmes huit lieues par d'épouvantables chemins qui circulent, de la manière la plus inégale, presque constamment au milieu de belles forêts vierges. Nous passâmes la nuit dans une mauvaise petite maisonnette appelée Matrincha, qui est habitée par un déserteur. La formation générale était toujours sur notre route le granit ; mais, à partir du ruisseau das Cangas, des masses de cangas ont commencé à paraître. Le campo était assez plat. Les quelques mornes que nous avons passés dans le cours de notre marche étaient des rameaux transversaux de la serra de Lambary qui se termine à la hauteur de la casa dos Pocoês. Le chemin était couvert d'une poussière rouge qui paraît être du canga pulvérisé.

Le 9, par suite de divers événements, notre caravane était complétement désorganisée ; les muletiers étaient mécontents, les animaux se perdaient sans cesse, et, pour comble de désagrément, les pluies devenaient presque continues. Ce ne fut que dans l'après-midi que nous parvînmes à réunir les animaux, et il était près de deux heures lorsque nous quittâmes notre campement. Après avoir fait une lieue à peu près, nous commençâmes à gravir la serra da Rapadura, dont l'élévation est peu considérable, mais dont l'accès est des plus difficiles. Dans quelques

endroits, on était obligé de gravir des roches presqu'à pic, et il semblait quelquefois impossible d'amener les chevaux et les mules à grimper les escaliers de roche que la nature a placés au milieu des blocs énormes que l'on trouve épars de tous côtés. C'était, je crois, le plus mauvais chemin que nous eussions encore parcouru au Brésil (1). Cette serra est formée de grès rouges qui parfois se présentent en masses taillées à pic et découpées d'une manière très bizarre, et qui, d'autres fois, présentent une surface ondulée. Avant d'arriver à la serra, nous vîmes, comme la veille, des cangas en masses. Après l'avoir passée, nous retrouvâmes la poussière rouge qui paraît formée des débris de cette roche. Tous les cours d'eau que l'on traverse sont des affluents du rio Claro. La couleur rouge de ces grès passant au lilas les a fait comparer par les muletiers, qui fréquentent seuls cette route, au sucre grossier du pays (rapadura), d'où est venu le nom que porte la serra. Nous fîmes dans cette journée deux lieues et demie, et nous éta-

(1) On lit dans le discours annuel du président de la province de Goyaz, pour 1837 : « La province de Goyaz est peut-être la seule où les routes ne reçoivent aucune sorte d'améliorations; toutes sont dans le plus affreux état, et le danger que court toute personne qui, dans le temps des pluies, entreprend *un voyage quelconque*, fait frissonner d'effroi, même dans le voisinage de cette capitale. (*E cauza espanta o perigo a que continuadamente esta exposto en suas jornadas, quem en tempos d'agoas faz qualquer viagem, ainda mesmo nas ansinhanças desta capital.*)

blîmes notre camp dans la plaine, auprès d'un joli ruisseau qui porte le nom d'Extrema.

Le 10, au matin, nous apprîmes que deux camarados avaient déserté. L'un d'eux avait été blessé l'avant-veille par un soldat dont il avait perdu le hamac. Plusieurs animaux avaient aussi disparu: j'eus lieu de supposer que les fuyards les avaient enlevés. J'envoyai donc plusieurs hommes à leur poursuite, mais ceux-ci revinrent dans l'après-midi en ramenant les mules qu'ils avaient rencontrées de l'autre côté de la serra sans avoir vu de traces d'hommes. La journée que nous passâmes ici fut des plus chaudes, et nous souffrîmes beaucoup de l'ardeur du soleil dans un campo presque sans arbres. Nos muletiers nous ayant pour la plupart quittés pour une cause ou pour une autre, je fis des arrangements avec les soldats de Goyaz pour qu'ils eussent à en remplir les fonctions. Cet arrangement présentait un inconvénient très réel, car nous nous trouvions ainsi obligés d'abandonner la garde de nuit, précaution regardée comme indispensable sur cette route.

Le 11, nous partîmes de bonne heure et nous parcourûmes une région déboisée. La route serpentait sur un terrain plane, entre des lagunes et des marais peu étendus. Nous campâmes, le soir, auprès d'un petit lac entouré d'un beau liséré de buritis, et nous y fîmes les observations suivantes : Le 11 novembre, à cinq heures du soir, la température des eaux au

soleil était de 34 degrés, et le 12, à six heures du matin, à l'ombre, de 26°,5.

Nous ne pûmes faire, ce jour, que quatre lieues, ayant été obligés de nous arrêter à cause de l'absence de tout pâturage entre la boca do Cerrado, nom du lieu de notre campement, jusqu'au rio Grande. On tua un chevreuil, mais les oiseaux étaient infiniment rares dans toute cette région ; il en était de même des insectes, qui avaient commencé à paraître en assez grand nombre au nord de Goyaz. Nous vîmes des larves lumineuses que nous reconnûmes devoir appartenir à des Coléoptères du genre *Elater*. Nous n'observâmes pas de coupes, mais il est probable que la formation est partout de granit à la partie inférieure et de canga au-dessus. Le ruisseau de Extrema, et celui que l'on passe immédiatement après, sont des affluents de la rivière das Areias qui se jette dans le rio Claro.

Le 12, en partant du camp, nous entrâmes dans des taillis que nous trouvâmes remplis de Mangabas. Ce fruit a l'apparence d'une prune verte ; il est fort bon à manger cru, et l'on en fait d'excellentes confitures. Nous étions toujours étonnés de l'absence totale des oiseaux, fait bien remarquable dans des endroits si déserts. Nous passâmes la rivière das Almas, dont les berges sont élevées et qui se jette dans l'Araguay, à deux lieues au-dessous du passage du rio Grande, après avoir reçu les rios das Agoas-Bellas et da Ponte-Alta, que nous franchîmes

plus loin. Ce dernier cours d'eau est moins large, mais beaucoup plus profond que la rivière das Almas. Son nom vient d'un petit pont très étroit, très élevé et de 15 mètres de longueur, qui la traverse. La rivière étant très limpide, on aperçoit facilement les nombreuses plantes aquatiques qui tapissent son lit. Nous entrâmes ensuite dans le campo, et, à une lieue et demie plus loin, nous atteignîmes le rio Grande ou plutôt l'Araguay. La formation géologique était toujours les cangas. Le pays resta constamment plat pendant tout ce trajet de six lieues.

Le 13, nous passâmes la journée sur le point que nous avions atteint la veille pour faire diverses observations sur la position géographique du poste militaire qu'y a établi le gouvernement de Goyaz. La rivière formant, ainsi que nous l'avons déjà dit, la frontière entre Goyaz et Matto-Grosso, le gouvernement de cette dernière province entretient aussi des soldats sur la rive opposée. Les deux garnisons réunies formaient en ce moment un effectif de cinq hommes que l'on allait, disait-on, retirer d'un commun accord, une aussi faible garde étant trop exposée aux attaques des Indiens Cayapos. Ce ne fut pas sans un sensible plaisir que nous revîmes cet Araguay sur lequel nous avions éprouvé tant de sensations diverses. Nous mesurâmes trigonométriquement la rivière, et nous trouvâmes que notre base étant de $63^{m},3$, l'un des angles de notre triangle était de $101°,0',45''$, et l'autre de $68°,3',20''$. La vitesse

du courant était de 63^{m},30 dans 0$^{h.}$ 1$^{m.}$ 55$^{s.}$ de temps.

On arrive au bord de la rivière par un plan dont la formation paraît être une alluvion assez récente à la surface de laquelle on rencontre quelques morceaux de cangas. La berge de droite du fleuve nous a offert une espèce de porphyre. Sur la rive gauche, il y a une petite population contenue dans sept à huit huttes, dont l'une, plus grande que les autres, sert d'oratoire. Les observations barométriques faites à ce passage de l'Araguay nous ont donné 212 mètres, ce qui fait une différence de niveau d'environ 150 mètres entre ce point et le fort de S.-Joâo das duas Barras, ce qui accuserait une pente de 5 décimètres environ par lieue, ou 1/80 pour l'inclinaison de cette partie de la rivière.

Il est à remarquer que le haut Araguay ne présente pas de pirangas, ce qui permet aux habitants de s'y baigner impunément. On traverse la rivière sur un bac composé de trois ou quatre canots liés ensemble, et qui supportent un grossier plancher sur lequel huit animaux peuvent passer à la fois.

Parmi les plantes que l'on peut recueillir dans ce lieu, on remarque une jolie espèce de cactus qui est très commune dans les campos voisins, et qui grimpe en rampant sur les buttes de termites.

A propos de ces insectes, je dois rappeler ici un préjugé populaire répandu dans tout l'intérieur. On assure que dans chaque nid de termites, il se trouve

un serpent qui se nourrit de ces petits animaux. Je fis abattre plusieurs de ces constructions qui, au grand étonnement des habitants, ne contenaient aucun reptile. Je ne doute pas cependant qu'il n'y ait des circonstances où des ophidiens peuvent y chercher un abri.

CHAPITRE XIX.

VOYAGE DU RIO GRANDE A CUYABA.

Le 14 novembre, ayant traversé de bonne heure le rio Grande, nous visitâmes le petit arraial qui se trouve sur la rive gauche, et dont les maisons sont construites en boue et couvertes de feuilles de palmier. Nous fîmes, dans cette journée, cinq lieues, toujours sur un sable épais, qui nous brûlait les pieds. De temps à autre seulement, on rencontrait dans ce désert des arbustes rabougris. Au milieu de notre route, une petite fille de huit à neuf ans se présenta à nous, et nous demanda de l'emmener à Cuyaba, où elle avait, disait-elle, ses parents. Malgré mes observations sur les difficultés d'exécution de ce projet, elle insista, et je consentis à la garder; mais le lendemain elle avait disparu du camp, et je n'en entendis plus parler.

Nous passâmes de nuit non loin du petit lac de Nundi. Depuis que nous étions entrés dans la province de Matto-Grosso, les chemins étaient devenus bien meilleurs que nous ne les avions trouvés jusque-là, parce qu'ils n'étaient plus effondrés par le pas des mules. Dans la première partie de la journée, nous vîmes encore quelques cangas superficiels. Le terrain, du reste, paraît être une alluvion dont la surface est recouverte d'un sable très fin. Le ruis-

seau de Ponte-Alta, près duquel nous nous étions établis, est un affluent de l'Araguay au moyen d'un autre ruisseau intermédiaire.

Le 15, nous fîmes sept lieues, par une forte pluie, à travers les campos pour aller nous établir dans une tapera appelée Taquara, du nom de quelques bosquets de bambous qui se trouvent dans les environs. Les maisons dans lesquelles nous nous installions avaient été abandonnées récemment par la crainte des sauvages : elles sont situées au pied de la serra de Taquara, dont le pic le plus considérable s'élève immédiatement au-dessus d'elles. Un moulin à sucre était encore en assez bon état. Dans le champ de cannes qui l'entoure, nous fûmes très étonnés de trouver trois hommes : c'étaient des soldats envoyés comme courriers de Cuyaba. Les hommes employés à ce service vont à pied, et doivent faire le voyage en trente jours, sous peine de recevoir cinquante coups de fouet.

Nous avions rencontré dans la matinée un officier et plusieurs hommes qui venaient de conduire à Cuyaba le docteur Sabino, célèbre conspirateur de Bahia, banni à Goyaz, et que le gouvernement, par une nouvelle mesure, venait d'exiler au fort do Principe. Le chemin est assez bon et franchit cependant quelques mornes. A droite et à gauche on aperçoit des chaînes de hautes collines. Celle de Taquara longe la route à gauche et peut être considérée comme le flanc d'un vaste plateau que nous devions gravir les jours suivants.

La formation nous parut la même que les jours précédents; aux cangas superficiels déjà observés viennent se joindre en quelques points des traces de schistes argileux. Toutes les petites rivières que nous avions traversées dans cette journée sont tributaires de l'Araguay; le Taquarazinho et le ribeirão das Araias, par l'intermédiaire du Taquara-Grande, le Fogacio et le Jatubasinho, par l'Insua.

Le 16, nous gravîmes la serra de Taquara par une montée excessivement rapide et difficile. Le sommet est un vaste plateau qui couvre une portion notable de la province de Matto-Grosso. Du sommet on jouit du plus beau des paysages. A nos pieds s'étendaient de vastes campos verdoyants; au nord et au sud s'élevaient de hautes montagnes, et dans le fond, à plus de vingt lieues, on apercevait la chaîne de la Rapadura. La route passe par le sommet de la montagne, et serpente au milieu de roches élevées.

La serra de Taquara ne paraît être autre chose qu'une des tranches d'un grand plateau de grès dont les flancs auraient été déchirés et battus par une mer qui couvrait autrefois la plaine que nous venions de traverser. En effet, à droite et à gauche de la route par laquelle on gravit la serra, on voit s'étendre des chaînons de grès aplatis à leurs sommets et déchiquetés sur leurs flancs de la manière la plus curieuse. Les sommets de ces chaînons paraissent être dans le même plan horizontal que le plateau même; ce

qui nous porte le plus à croire que la serra n'a pas été soulevée, mais que le plateau était préexistant, et qu'un cataclysme est venu le dégrader et le déchirer, c'est que sur les sommités mêmes on trouve des couches horizontales de schistes argileux, dont quelques unes ont aggloméré de petits galets ronds et roulés, et dont d'autres contiennent des petits fragments anguleux. Ces schistes paraissent très contournés et plongent sud et sud-est ; mais cet accident est peut-être partiel, ou peut-être encore est-ce le contournement des lignes de schistosité qui produit cette apparence. Au-dessous de ces couches, on voit un grès tout à fait analogue à celui de la serra de la Rapadura. Mais sur le sommet de la serra même, on ne trouve plus que des grès blancs plus ou moins durs, plus ou moins quartzeux et très voisins de l'itacolumite.

Ces grès forment des dalles très curieuses sur lesquelles courent et se brisent les deux torrents qui ont pris de ces pierres le nom de Lages. Arrivés sur le plateau, nous eûmes à traverser de grandes prairies herbacées, n'offrant d'autre végétation que de gracieux groupes de buritis. En tout, le paysage était remarquablement beau. Nous passâmes, près de leur source, deux torrents qui se réunissent, à peu de distance dans la vallée, pour former le rio Peixe, qui, lui-même, est une des branches du rio das Mortes; tous deux se précipitaient en jolies cascades immédiatement au-dessous du point où on les passe. Après

une marche de cinq lieues, nous atteignîmes l'endroit nommé as Lages. Au milieu de ces roches en forme de dalles, s'élève un rocher très remarquable : il est coupé à pic de tous côtés, et son sommet est couvert de végétation; tout autour sont disposés de beaux bois de buritis.

Au pied des Lages coule la principale source du rio das Mortes, dont l'eau est d'une remarquable fraîcheur et d'une grande limpidité; elle se précipite avec violence au milieu des rochers et forme une foule de petites cascades dont le murmure parvint toute la nuit jusqu'à notre camp. Les mornes qui environnaient l'endroit où nous nous trouvions présentaient les figures les plus bizarres et des déchirures tout à fait particulières, comme le seraient celles du grès rongé par les eaux.

Le 17, pendant la nuit, la troupe de mules fut dispersée, sans doute par l'apparition d'un animal féroce. Cependant nous partîmes d'assez bonne heure, malgré une pluie battante, pour escalader la gorge des Lages. Entre d'immenses roches, le chemin serpente en forme d'escalier; quelques unes de ces marches ont plus d'un mètre de haut. Tous ces chemins ne doivent leur existence qu'au passage des caravanes d'animaux, car jamais aucune route n'a été tracée dans le Goyaz, ni dans le Matto-Grosso. Dans les points où il serait absolument impossible aux animaux de passer, les muletiers se contentent de faire ébouler quelques pierres. Nous suivîmes ensuite des campos

très ondulés, puis nous traversâmes une forêt vierge, ayant toujours des montagnes en vue.

Nos chiens firent lever un très gros animal, probablement un jaguar, dont nous suivîmes quelque temps les traces. Un peu plus loin, sur le tronc d'un vieil arbre, nous prîmes de magnifiques priones d'une taille gigantesque. Nous passâmes la nuit dans une localité nommée campo Alegre. Il nous avait été impossible de nous y procurer de l'eau, et tous mes compagnons de voyage s'étant dispersés de divers côtés pour en chercher, je restai seul au camp avec le caporal qui commandait notre escorte. Bientôt nous entendîmes les miaulements d'un grand chat, et nous distinguâmes, malgré l'obscurité, son corps au milieu des broussailles. Je lui tirai un coup de fusil qui n'eut d'autre effet que de ramener immédiatement nos compagnons au camp, pensant que nous étions attaqués par les Indiens. Toute notre marche de trois lieues se fit sur un chemin très accidenté au milieu des grès itacolumitiques sur lesquels apparaissent dans un ou deux points seulement des débris de canga. Dans les journées précédentes, nous avions eu à passer plusieurs rivières : dans celle du 17, nous ne rencontrâmes pas le moindre cours d'eau.

Le 18, par une pluie continue, nous voyageâmes toute la journée dans des campos ondulés, alternant avec de jolis bouquets de bois dans lesquels on trouve beaucoup de bambous taquaras. Nous traversâmes deux petites rivières à gué. Elles portent toutes deux le

nom de Passavinte : dans l'une d'elles le courant était tellement fort, que plusieurs de nos animaux faillirent être emportés. Le nom de ces cours d'eau vient de ce que l'ancienne route de Cuyaba en traversait un vingt fois successivement. Nous vîmes dans cette journée plus d'animaux que de coutume : sur la route était endormi un magnifique monitor, grand lézard aux vives couleurs, dont la dépouille vint enrichir nos collections ; de beaux aras rouges, bleus et violets volaient souvent au-dessus de nos têtes en poussant des cris étourdissants ; enfin, nous nous procurâmes plusieurs individus d'une espèce de gerfaut, à queue fourchue, qui poursuivaient de grosses fourmis ailées du genre *Atta*. A propos de cet insecte, j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer un fait assez curieux : on sait que dans les animaux de cette classe la croissance tout entière a lieu lorsque l'animal est à l'état de larve, c'est-à-dire, avant d'avoir accompli sa métamorphose finale ; arrivé à l'état d'insecte parfait, il n'est plus destiné à croître. La taille de ces articulés ne varie donc pas avec leur âge, et bien qu'offrant des différences individuelles de grosseur, tous ceux qui appartiennent à une même espèce offrent à peu près les mêmes dimensions. Chez les *Atta*, au contraire, j'ai souvent vu des individus cinq ou six fois plus petits que d'autres, mais qui, du reste, leur étaient entièrement semblables ; et un homme du pays, remarquable par son esprit d'observation, m'assura que ces insectes croissaient. Bien que n'at-

tachant que fort peu d'importance à cette opinion, j'ai cru cependant devoir rappeler ce fait.

Les pluies avaient aussi fait sortir de nombreux insectes, et c'était pour nous un grand divertissement que de recueillir les beaux coléoptères qui se réunissaient en grand nombre sur les corolles des fleurs éclatantes qui ornent les arbustes de ces campos. Les vélosias, entre autres, nous offraient de magnifiques espèces de rutela d'un vert doré et beaucoup de pélidnota de grande taille. Nous recueillîmes sur cette route dix ou douze espèces différentes de Mégacéphales, de beaux Panagés dorés, d'énormes Staphylins, de nombreuses espèces de *Macrapsis*, de *Gymnetis*, de brillants Capricornes, etc., etc. Les insectes incommodes étaient aussi abondants, et les borrachudos devenaient un véritable tourment. On observa également de nombreux pieds de salsepareille. Nous étions sur les terres des Indiens Cayapos dont nos camarados crurent plusieurs fois reconnaître les traces. On parle aussi d'une autre nation que l'on désigne sous le nom de Coroados et dont les partis de guerre parcourent cette région : je suppose que ce sont des Xerentes. La formation était composée de schistes argileux, probablement superposés aux grès blancs. Outre les deux rios Passavinte, nous traversâmes encore celui de la Fartura, qui, réuni à ces deux derniers, se jette dans l'Araguay par le rio dos Barreiros au dessus de l'embouchure du Cayapo. Le trajet parcouru le 18 fut seulement de trois lieues.

Le 19, lorsque je voulus me lever le matin, je m'aperçus que mes vêtements et mes bottes avaient été entièrement dévorés par une colonne de termites qui s'était introduite sous la tente ; c'est à peine si l'on aurait pu retrouver un morceau d'un pouce carré qui ne fût entièrement rongé. Rien ne peut résister à l'action destructive des caravanes de ces petits animaux : un tronc immense est-il renversé par un orage ou toute autre cause en travers du lieu habituel de leur passage, ils le minent et le détruisent entièrement dans l'espace de quelques jours ; plus industrieux sous ce rapport que l'homme des tropiques, qui se serait contenté de l'éviter par un détour. Nos gens remarquèrent mon étonnement de la perte de mes vêtements, et ne manquèrent jamais par la suite d'assigner à une cause semblable la disparition de tous les objets perdus. Un jour, des monnaies de cuivre n'ayant pu être retrouvées, ils allèrent jusqu'à déclarer qu'elles avaient été mangées par les Cupims. Nous fîmes deux lieues dans une forêt vierge très épaisse, remplie de taquaras, et dont le sol était très inégal et montueux; puis nous passâmes le rio Barreiro ou dos Barreiros, que nous avions préalablement côtoyé pendant une demi-lieue. De l'autre côté, nous trouvâmes des campos très ondulés que nous traversâmes pendant deux lieues et demie pour atteindre le petit établissement das Antinhas, qui n'est habité que par quatre hommes, dont l'existence, au milieu de cette solitude, se passe dans la crainte con-

tinuelle des sauvages. Le soir, comme nous étions arrivés à peu près vers le milieu du continent, nous fîmes un dîner presque européen, composé de conserves que nous avions depuis bien longtemps réservées pour cette grande occasion. Ces aliments, bien que préparés depuis plusieurs années, étaient aussi bons que s'ils eussent été cuits à l'instant.

La formation générale du pays était le grès rouge en masses énormes, qui présentait des plateaux arrondis au sommet et séparés les uns des autres par des ravins dont les flancs sont souvent taillés à pic et offrent de grandes fissures horizontales. Sur le haut de quelques mornes, on aperçoit des argiles rouges ; enfin, dans quelques endroits, on voyait encore des cangas. Le premier ruisseau que nous traversâmes en quittant notre campement est un affluent du rio Matrincha, qui lui-même se jette dans le rio dos Barreiros, ainsi que le ruisseau de Burziga et celui du Portâo do Pilato. Le Barreiros, comme nous l'avons déjà dit, réunit ses eaux à celles de l'Araguay. Quant au ribeirâo das Antinhas, il se rend aussi dans cette rivière, mais en passant par le Roncador et le rio das Mortes. Le Roncador coule sur le flanc méridional d'une chaîne que nous voyions à notre droite en traversant la serra de Taquara : c'est un torrent très rapide qui passe, dit-on, à une lieue et demie à peu près du sitio das Antinhas, d'où l'on entend le bruit de ses eaux. C'est probablement à cette circonstance qu'il doit son nom. Ce rio

s'éloigne ensuite de la route que nous suivions, au point qu'il passe à cinq ou six lieues du sitio de Jatoba, où nous nous arrêtâmes, le 20, après une marche de quatre lieues et demie dans des campos très ondulés. Jatoba ne se compose que d'une misérable case. A une petite lieue avant d'y arriver, nous passâmes au milieu d'une formation très curieuse composée de roches taillées à pic, ayant l'apparence de fortifications; on lui donne le nom de as Torrinhas (les Tourelles). C'étaient toujours des grès rouges qui se représentèrent, du reste, dans tout le cours de cette journée. Les ruisseaux de as Torrinhas, dos Mutums, do Pao-Furado se jettent dans le Jatoba, affluent du Roncador, qui reçoit aussi les eaux de la Porteira réunies à celles de la Cerioca. Le propriétaire de Jatoba était un vieillard malade qui, depuis bien des années, vivait avec ses fils dans ce désert. Chaque jour, il s'attendait à être massacré par les sauvages, et cependant il ne pouvait se décider à quitter ces lieux où il avait passé une grande partie de son existence. Il est curieux de voir dans de semblables circonstances l'homme chercher à se créer une sécurité factice : il a échappé pendant longtemps au danger, donc il y échappera toujours. Du reste, le vieillard était de fort mauvaise humeur et nous reçut très mal. Il se plaignait d'être sans cesse dérangé sur une route où cependant il restait quelquefois trois mois sans voir de voyageurs. La pluie tombait par torrents, et, malgré le mauvais vouloir du maître de

la maison, nous y passâmes la nuit. Le soir, ses enfants revinrent du champ ; parmi eux, se trouvait une jeune femme qui, comme les autres, portait un fusil sur l'épaule. La maison est dans un immense campo presque dénué d'arbres.

Le 21, nous continuâmes à parcourir une région semblable à celle de la précédente, mais dans laquelle on apercevait quelques buritis. Dans l'après-midi, nous atteignîmes d'immenses rochers de grès auprès desquels coule un joli ruisseau. Nous allâmes camper auprès d'un autre groupe de roches appelées as Laginhas : nous avions fait en tout un trajet de quatre lieues.

En quelques endroits, nous observâmes des schistes argileux, rouges, à grains très fins, superposés à la formation de grès rouges qui dominait depuis plusieurs jours. C'est sur des dalles de cette argile que s'étend le lit assez large, mais très peu profond, du rio das Lages, dans l'endroit où nous le traversâmes. Ce cours d'eau reçoit ceux das Laginhas et das Areias-Pequenas, et à une lieue du chemin, celui das Areias-Grandes, puis il se jette dans le rio das Mortes.

Le 22, la végétation du campo devint beaucoup plus épaisse et le sol plus plane que dans les jours précédents, mais le pays était toujours aussi sablonneux, ce qui rendait la marche très fatigante. A trois heures de l'après-midi, nous passâmes un ruisseau qui, après avoir coulé sur une immense roche plate, forme au-dessous de la route une cascade

d'environ 2 mètres de haut. La formation est toujours le grès rouge et les schistes argileux ; elle se montre à la surface en quelques endroits, mais, dans un vaste espace, elle est cachée sous les sables dont nous avons déjà parlé. Les cours d'eau traversés dans la journée sont le Torradinha et l'Anandi qui se jettent dans le rio das Areias ; celui das Furnas et de Caxoeirinha qui se rendent au rio das Mortes, qu'ils ne quittent que loin de la route.

Nous campâmes, après une journée de cinq lieues, au pied de roches immenses qui, au milieu d'une plaine sans bornes s'élèvent perpendiculairement à une hauteur d'environ 100 mètres. La couleur rouge foncé des grès qui la forment présente un contraste agréable avec le vert obscur d'un bois vierge principalement formé de palmiers, qui s'étend à leur pied. Un ruisseau bordé de beaux arbres serpentait auprès de notre campement. De nombreuses troupes de superbes aras écarlates venaient, en poussant des cris aigus, s'abriter dans le feuillage. Ce lieu se nomme os Paredoês ; il est devenu célèbre dans le pays par le massacre qu'y firent les indiens Cayapos d'une caravane nombreuse qui avait négligé de se garder pendant la nuit. L'on assure que, pour la surprendre, les sauvages se laissèrent glisser du haut des roches en s'accrochant aux lianes.

Le 23, la pluie ne cessa de tomber de toute la journée. La végétation était assez épaisse et le terrain très sablonneux. Nous fîmes trois lieues et demie

pour aller camper près du ribeirâo de Tijuco Preto, qui se jette dans le rio dos Macacos. La formation de la veille s'est reproduite toute cette journée. Le ruisseau dos Paredoês se réunit à celui de Sambambaia, qui probablement est un affluent du rio das Mortes. Le lendemain, la marche fut encore plus pénible que les jours précédents : le sable était tellement épais, que les chevaux, affaiblis par le manque de maïs, semblaient parfois vouloir renoncer à aller plus loin ; ils résistaient avec obstination à tous nos efforts pour les porter en avant ; d'autres fois, ils se jetaient sur le flanc et l'on était obligé de leur donner une heure ou deux de repos. Nous ne pouvions, dans de semblables circonstances, faire que de très petites journées, et encore fallait-il le plus souvent, dès que le camp était établi, renvoyer les hommes en arrière pour chercher les animaux ou les charges que l'on avait été obligé d'abandonner sur la route. Si l'on joint à ces inconvénients la pluie qui ne cessait de tomber, le danger perpétuel des Indiens et la pénurie de nourriture, on concevra les difficultés que le voyageur doit s'attendre à rencontrer dans les parties centrales du continent. Nous faisions plus de la moitié de la route à pied, ce qui, du reste, nous procura de jolies plantes et quelques beaux insectes qui nous eussent peut-être échappé autrement. Je ne citerai parmi ces derniers qu'une Cicindèle ornée de couleurs métalliques tellement vives, qu'elle peut être regardée comme une des plus belles espèces de

ce genre si remarquable. Le campo continuait à être couvert d'une végétation épaisse. Nous passâmes devant une maison abandonnée, connue sous le nom de Cabeça do Boi, et nous vîmes dans cet endroit deux individus du vautour royal (Urubu-rei). Ces beaux oiseaux ne vont jamais que seuls ou par paire, et ils sont tellement redoutés du vautour ordinaire, que celui-ci s'empresse, aussitôt qu'ils paraissent, de leur céder la place et de se tenir respectueusement sur les branches d'alentour jusqu'à ce qu'il leur plaise de se retirer. Nous fîmes quatre lieues et demie. La formation était la même depuis plusieurs jours. Outre le Tijuco Preto dont nous avons déjà parlé, le rio dos Macacos reçoit encore les rios Corrisco, Torresino, Cabeça do Boi et Lagoa, avant de se jeter dans le rio das Mortes.

Le 25, en nous levant le matin, nous nous aperçûmes que les tentes avaient été complétement inondées pendant la nuit par la pluie qui n'avait cessé de tomber par torrents. Après une marche de trois lieues, toujours par une pluie battante, nous atteignîmes le petit poste de Sangradouro, où le gouvernement entretient cinq soldats et un fourrier qui sont censés protéger les voyageurs, mais qui, en réalité, osent à peine sortir des trois ou quatre maisons de boue qui composent l'établissement. Nous vîmes ici arriver plusieurs voyageurs parmi lesquels se trouvait une femme qui montait à cheval de la manière la plus masculine, et qui portait un fusil en travers de

la selle et des pistolets dans les arçons. Il y avait plus d'un an que la garnison n'avait mangé de farine, et elle reçut quelques misérables racines de manioc comme un présent inestimable. Les pluies avaient considérablement gonflé les ruisseaux et rendu leur passage fort difficile. La formation est complétement cachée d'abord par des sables comme la veille, puis par des terres argileuses. Le ruisseau da Mortandade, qui du reste est assez large, se jette dans le Sangradouro.

Le 26, le temps continuant à la pluie, nous ne passâmes qu'avec difficulté le rio Sangradouro, qui était considérablement enflé, et, après trois lieues et demie de campos, nous allâmes passer la nuit au delà du Sangradorzinho. Ces deux rivières sont bordées de bois. Entre elles, se trouvent plusieurs ruisseaux sur lesquels les muletiers ont jeté des pinhelas, espèce de petits ponts de bois très étroits. Ces ruisseaux, ainsi que le Sangradorzinho, se jettent tous dans le Sangradouro, qui lui-même est une source du rio das Mortes. De l'autre côté du Sangradorzinho, que nous passâmes avec beaucoup de peine, s'étend un vaste marais ou pantanal qui peut avoir un demi-quart de lieue de long : c'est une forêt noyée, remplie de plantes aquatiques à larges feuilles, dont la traversée fut extrêmement difficile dans les circonstances où nous nous trouvions. La formation géologique resta masquée tout le temps ; seulement ce qui paraissait à la surface était une terre noire, ar-

gileuse, et des sables vraisemblablement superposés à des schistes argileux.

Un accident très grave était survenu pendant la journée : depuis que nous avions perdu le matelot-baromètre Eugène, qui était resté à Goyaz pour y épouser une vieille négresse fort riche, selon lui, nous avions été obligés de confier notre instrument au caporal de notre escorte. Cet homme tomba, et, dans sa chute, entraîna ce précieux instrument dont le tube fut brisé. Nous passâmes toute la matinée du 27 à réparer ce malheur, et nous ne partîmes que dans l'après-midi. Nous eûmes à traverser un ruisseau assez dangereux qui porte le nom de Sapé, et qui se jette dans le Sangrador, pour aller camper, après avoir fait deux lieues et demie. Les toiles de nos tentes, saturées d'eau et déchirées en mille endroits, ne pouvaient plus nous abriter; de plus, comme elles étaient toujours pliées étant encore mouillées, elles répandaient une odeur infecte qui n'était surpassée que par celle qu'exhalaient les cuirs humides sur lesquels nous couchions. Nous retirions de temps en temps nos vêtements afin de les tordre pour en faire sortir l'eau, et, la nuit, nous étions obligés de nous envelopper dans des couvertures tout aussi mouillées que nos habits. On ne pourrait réellement s'étonner dans de semblables circonstances des légers accès de fièvre dont souffraient la plupart de nos compagnons de voyage. Quant à moi, ma santé résista à tout, et, depuis Rio jusqu'à Lima, je fus

celui de tous qui supporta le mieux les fatigues et les privations du voyage. La formation ne put être aperçue, mais elle était probablement composée d'argiles recouvertes à la surface par une couche de sable. Au passage du ruisseau Sapé, nous pûmes observer des sables argileux noirs. La route traverse un plateau arénacé à peu près sans ondulations.

Le 28, la matinée fut très pluvieuse, mais le temps se remit et quelques rayons de soleil vinrent enfin nous sécher. Ayant pris les devants avec M. Deville pour chercher des insectes, nous parvînmes, après deux lieues et demie de campos, à l'extrémité du plateau sur lequel nous voyagions depuis Taquara. Le paysage qui se développait devant nous était réellement admirable. Nous étions sur l'extrême rebord d'un rocher élevé ; une plaine sans bornes se déroulait à une grande profondeur sous nos pieds et s'étendait jusqu'à l'horizon ; de divers côtés s'élevaient des montagnes coniques dont le sommet est coupé en table à la même hauteur que celle du plateau principal ; de toutes parts ce n'étaient que précipices et ravins ; tout enfin nous représentait une nature abrupte et bouleversée, et nous annonçait que nous venions de traverser un immense promontoire qui, dans les âges géologiques, avait dû former un vaste cap au milieu des flots de la mer. Nous cherchâmes en vain un chemin pour descendre au fond du gouffre, mais il nous fut impossible d'en distinguer aucun. Nous pensâmes alors que nous nous étions trompés de

chemin, et nous retournions sur nos pas lorsque nous rencontrâmes un de nos compagnons de voyage qui nous assura n'avoir pas vu d'autre route. Nous recommençâmes ensemble des recherches qui restèrent encore infructueuses ; puis, en attendant l'arrivée de la caravane, nous nous assîmes patiemment au milieu de ces roches pittoresques, nous laissant aller à l'admiration que nous inspirait le sauvage spectacle qui se présentait à nous. La route que nous cherchions était là, mais elle offrait un pente tellement rapide, qu'il paraissait difficile à des hommes de la suivre et tout à fait impossible d'y conduire des bêtes de somme : c'était une excavation creusée dans un profond ravin par les eaux pluviales et que les muletiers avaient rendue praticable en se fiant aux pieds parfaitement sûrs de leurs mules. En descendant ce pénible passage, j'aperçus dans un chemin couvert un insecte des plus rares : c'était une nouvelle espèce d'*Oxycheila* dont nous prîmes en peu de temps plus de cent individus dans les fissures du flanc du précipice. Ces insectes creusent dans les sables argileux de petits canaux circulaires qui conduisent à des galeries aboutissant le plus souvent derrière de grosses pierres. En soulevant les pierres, on trouve quelquefois des réunions de cinq ou six Oxycheila qui apparaissent au premier instant comme engourdis, mais qui presque aussitôt se mettent à courir, moins rapidement cependant que les Mégacéphales. Lorsqu'on les saisit ils font entendre une

sorte de petit cri, mais ne répandent pas d'odeur. Nous eûmes le plaisir de rencontrer la larve de ce bel insecte : elle ressemble beaucoup à celle de la Cicindèle, mais elle est plus grosse et de couleur blanche; la tête en est concave et noire; le cinquième segment de l'abdomen est bossu supérieurement; le premier du thorax, les mandibules et les pattes sont roux. J'ai remis jusqu'ici à dire que nous avions rencontré sur l'Araguay, dans de petits canaux creusés dans le sable humide du bord de la rivière, les larves de deux autres espèces très intéressantes de cette tribu. Toutes deux appartiennent au genre Mégacéphale. La première (*Megacephala grossa*) a près de 4 centimètres de long; le corps est déprimé; la tête est carrée; le corselet a presque la même forme, mais il est arrondi en arrière; les segments de l'abdomen, à l'exception des deux premiers et du pénultième, présentent des appendices latéraux. L'autre (*Megacephala taciturna*) est allongée et presque cylindrique; la tête, à peu près triangulaire, est plus longue que le corselet, lequel est arrondi en arrière; l'abdomen n'a pas d'appendices, mais son septième segment est renflé en bosse supérieurement.

Jusqu'au point de la route que les Brésiliens appellent serra da Agoa Branca, la formation avait été la même que celle des jours précédents, et déguisée sous des sables plus ou moins argileux. Quant à la serra elle-même, c'est plutôt, à proprement parler,

l'autre rebord du plateau sur lequel nous avions marché depuis Taquara qu'une chaîne distincte; en effet, tout autour de nous, nous apercevions, se découpant nettement à pic, des baies et des caps géologiques tout à fait semblables à ceux que nous avions reconnus à Taquara, sur l'autre flanc du plateau. Dans ces deux endroits on voit très bien, malgré les éboulements, que toutes les sommités des espèces d'îlots détachés du plateau supérieur sont dans un même plan horizontal que la surface de ce dernier. Le ravin par lequel s'opère la descente a été en partie creusé de main d'homme, et présente une pente de plus de 40 degrés. Ce ravin nous donna l'occasion d'observer les différentes couches superposées qui composent la formation du plateau. A la surface est une couche de terre d'un rouge de brique, mélangée de sable et d'argile, dont l'épaisseur est de 6 à 7 mètres; au-dessous se trouve une autre couche horizontale de 30 à 40 centimètres d'épaisseur, formée de canga en rognons dans une masse marneuse et arénacée, qui s'appuie sur une troisième couche de marne très sablonneuse, blanche et jaune, veinée de rouge, qui règne sur le plateau inférieur jusqu'au bas de l'escarpement, et au-dessous de laquelle on trouve des roches d'un gris très dur avec des éclats de silex empâtés. L'arête du plateau supérieur sépare les eaux qui coulent au nord de celles qui se dirigent vers le sud. Toutes celles que l'on rencontre dans la vallée sont tributaires du rio de Cuyaba, l'un des principaux affluents du

Paraguay, tandis que celles qui s'écoulent du plateau même vont à l'Araguay.

Au fond de la vallée passe le ribeirâo d'Agoa Branca, dont le nom indique la couleur; ses eaux ont un mauvais goût de sulfate de chaux. Tout auprès, nous rencontrâmes une grande fondrière, dans laquelle presque tous nos chevaux s'abattirent, et que nous ne traversâmes qu'avec beaucoup de peine; puis nous fîmes une lieue et trois quarts à travers des campos très sablonneux, et nous traversâmes trois cours d'eau pour aller camper auprès du dernier, au pied de hautes collines boisées.

Le 29, presque aussitôt après notre départ, nous atteignîmes le ribeirâo d'Inferno. Ce nom a été justement appliqué à un torrent qui se précipite avec furie au fond d'un ravin escarpé, couvert de bois primitifs. La montée et la descente ont lieu par un affreux chemin. Cet endroit est un de ceux dans lesquels les sauvages tendent le plus d'embûches aux voyageurs; aussi plusieurs caravanes y ont-elles été entièrement massacrées. En traversant les campos, nous passâmes devant une croix abandonnée. Une maison s'élevait autrefois dans ces lieux, mais elle a été entièrement détruite par les sauvages qui parcourent sans cesse cette contrée; ils n'ont respecté que la croix. Nous passâmes plusieurs cours d'eau, et nous allâmes nous établir dans une maison abandonnée appelée dos Vertentes, après avoir fait une marche de trois lieues et trois quarts.

La formation géologique n'est en évidence nulle part, mais il est probable qu'elle se compose de grès cachés sous une couche de sable. Au nord et au sud de la route, on voit le bord plus ou moins à pic du plateau d'Agoa Branca; dans la première sous-direction, il s'approche de la route jusqu'à une distance de deux à trois lieues, mais au sud il est beaucoup plus éloigné.

Le 30 au matin, on découvrit des traces d'Indiens qui nous avaient observés pendant la nuit. Après avoir traversé des campos, nous atteignîmes un profond ravin traversé par une sorte de chaussée naturelle d'un demi-quart de lieue de long, et qui est formée d'une série de collines; sa largeur n'est pas de plus de 10 mètres et quelquefois moindre. Du sommet de la hauteur qui lui succède, un fort beau paysage se déroule sous les yeux du voyageur, et de tous côtés se pressent des collines couvertes de forêts vierges qui se succèdent les unes aux autres, comme les vagues de l'Océan, en se parant des couleurs les plus variées depuis le vert foncé, qui orne les premiers contre-forts, jusqu'aux nuances violettes et vaporeuses qui se détachent à peine de l'horizon. De jolis ruisseaux serpentent au loin au milieu de ces collines, et des lisérés de buritis dessinent leur cours dans le lointain. Jamais une scène plus sauvage et plus riante en même temps ne s'est offerte à mes regards.

Les nombreux mornes qui se présentaient sur notre route nous parurent formés de grès couverts à la sur-

face de cailloux de quartzite. Le ribeirâo das Vertentes-Pequenas se jette dans celui das Vertentes-Grandes. Le ruisseau de San-Joâo-Grande, qui paraît être la source de ce dernier, reçoit le San-Joâo-sinho et le ribeirâo da Pintinha. Le Sucurizinho se réunit au Sucuri.

Notre caravane se trouvait entièrement désorganisée; nos animaux, épuisés de faim et de fatigue, avaient la plus grande peine à transporter nos charges: aussi la plupart d'entre eux marchaient-ils péniblement les uns attachés à la suite des autres, et nous étions obligés de faire la presque totalité de la route à pied. Quand mon petit Indien Catama était trop fatigué, je le mettais sur ma mule, qui bientôt ne pouvait supporter même cette charge légère. Plusieurs hommes pris de la fièvre vinrent encore augmenter nos difficultés. Ce fut avec bien de la peine que nous fîmes dans cette journée quatre lieues et un quart.

Le 1er décembre, plusieurs de nos bêtes étant restées en arrière, nous attendîmes qu'on allât les chercher, puis nous nous traînâmes péniblement jusqu'à deux maisons qui paraissaient avoir été abandonnées depuis peu, car elles étaient encore en assez bon état. Les maisons qui portent le nom de Lavrinhas sont situées sur une colline dominée par un petit pic à tête très pointue. Un peu plus loin, nous trouvâmes une croix que la dernière caravane avait érigée au point où elle avait trouvé les cadavres des courriers de Cuyaba, massacrés peu de mois auparavant. A une

lieue plus loin, nous passâmes auprès de la source d'une rivière qui se dirigeait vers le sud. Dans toute cette journée nous ne fîmes que deux lieues. Aux fatigues de toutes sortes que nous avions éprouvées, il faut encore ajouter celles que ne nous épargnèrent pas des essaims de très petits mellifères (*mellipones*) qui entrent dans le nez et les yeux, et causent une douleur insupportable. La grande fourmi atta venait également nous incommoder en se posant constamment sur nous. Ces insectes emportaient la farine et jusqu'au papier sur lequel nous écrivions : on sait qu'en peu d'heures elles dénudent entièrement un arbre de ses feuilles qu'elles portent dans leurs trous pour se nourrir ensuite de leur moisissure. Les travaux souterrains que font ces insectes sont très curieux : ils se composent d'une série de cavités sphériques, dont les plus superficielles sont les moins considérables, et qui s'étendent quelquefois à une grande profondeur ; ces cavités communiquent les unes aux autres par un système de galeries très compliqué. Presque partout on mange l'abdomen de ces fourmis, dont les habitants de San-Paulo sont en particulier très friands.

Les grès et les argiles couverts à la surface par des sables se présentent partout. Tous les cours d'eau que nous eûmes à traverser coulaient au sud. Le ribeirão das Lavrinhas reçoit les trois premiers ruisseaux passés dans la journée : c'est encore un affluent du rio Cuyaba. Pendant la nuit il survint un violent

orage, et, comme à l'ordinaire, nous fûmes complétement mouillés.

Nous fîmes, le 2, quatre lieues. Ce trajet fut des plus pénibles, par la nature montagneuse du sol et par les cailloux roulants qui couvraient le chemin.

Après la première lieue, faite dans un pays assez découvert, nous entrâmes dans une belle forêt vierge. De tous côtés s'élevaient des arbres énormes dont le tronc était entouré de lianes en forme de chaînes, ou dont les tiges pendaient, comme des cordages, des branches les plus élevées en donnant à leur support l'aspect d'un mât de navire. Nous franchîmes à gué, mais avec quelques difficultés, le rio Parahyva, un des bras du San-Lourenço. Le lit de cette rivière étant très enflé et son courant très violent, nous attendîmes quelque temps que les eaux vinssent à baisser, mais un gros orage étant survenu, nous résolûmes de tenter immédiatement le passage. En conséquence, pour plus de facilité, et pour éviter toute perte d'effets et d'animaux, on déchargea les mules, et les hommes passèrent le bagage sur leur tête, ayant de l'eau jusqu'au cou. On avait eu soin d'attacher une corde en travers de la rivière pour pouvoir s'y retenir au besoin. On rechargea ensuite les mules de l'autre côté, et nous continuâmes notre chemin à travers la forêt, au sortir de laquelle nous trouvâmes des montagnes qu'il fallut escalader. Il était déjà nuit lorsque nous atteignîmes le petit établissement d'Estiva, com-

posé de quelques huttes de boue habitées par dix soldats affamés.

Toute la région que nous avions parcourue était recouverte de sables très profonds. La formation en masse est toujours le grès, bien qu'en quelques endroits on aperçoive des couches de schistes argileux très superficiels. Le rio Parahyva réunit les eaux du ribeirâo Alecrim et du riacho d'Estiva.

Le 3 décembre au matin, nous trouvâmes le petit Catama d'une extrême faiblesse, par suite d'une morsure de chauve-souris faite dans la nuit. Notre caravane parcourut trois lieues et demie dans des campos unis, presque nus et dépourvus d'eau; mais le soir, nous campâmes dans un endroit appelé Cercadinha, auprès d'une jolie petite source, où était également campée une autre caravane venue de San-Paulo, et qui depuis huit jours était retenue par la perte de quelques animaux. Cette expédition se composait de cent cinquante mules divisées en treize lots; ces animaux portaient généralement de six à huit arrobes chacun; quelques unes des charges étaient formées de grandes chaudières à sucre qui recouvraient entièrement l'animal. Les gens nous dirent qu'ils avaient perdu trois animaux, dont deux par suite de morsures de serpents, et que le troisième avait été dévoré par un jaguar. Nous tuâmes dans la journée un magnifique monitor orange, couvert de marbrures ocellées noires; il avait sur la tête une plaque obscure : il combattit quelque temps contre les chiens qui l'avaient fait

lever. La formation nous fut masquée tout le temps par les détritus végétaux.

Le 4, nous fûmes retenus au même point par la perte de quelques mules. Pendant ce temps, un de nos hommes m'apporta un joli lézard, d'une espèce voisine des stellions, à queue très élargie et épineuse; il l'avait trouvé sous un arbre renversé; ses mouvements étaient très lents. Ce reptile est redouté des gens du pays parce qu'ils croient sa morsure mortelle; nous le prîmes cependant dans la main, ce qui ne rassura nullement nos muletiers.

Le 5, nous partîmes de bonne heure. La route passe par une région montagneuse de campos couverts d'une végétation rabougrie. Sur des sables très profonds, à quatre lieues, nous trouvâmes enfin des marques d'une civilisation permanente : c'était une petite ferme habitée, devant laquelle nous passâmes pour aller à une lieue plus loin, à la sucrerie de Joaquim da Silva, qui est connue sous le nom d'Engenho do Buriti.

La consistance de la terre superficielle de la route permet de croire que la formation doit être argileuse; cependant les sables reparaissent en quelques points. A peu de distance du campement de Cercadinha, on trouve des grès très ferrugineux formant de grandes plaques superficielles; les argiles blanches se voient immédiatement au-dessous. Le même grès s'est représenté à la descente qui mène au rio Buriti, dans le lit duquel on voit des schistes argileux blancs et

rouges, qui paraissent stratifiés horizontalement.

Les ribeiroês de Capim Branco et de Buriti se jettent tous deux dans le San-Lourenço, affluent du rio Cuyaba. La source près de laquelle nous avions campé la veille disparaît sous terre immédiatement, mais on la retrouve plus loin se dirigeant au sud; ses eaux ne traversent pas la route de Cuyaba.

La sucrerie dont nous venons de parler est située au bas d'une colline dans un pays découvert; de loin elle a une belle apparence avec sa rue formée de cases d'esclaves et ses deux grands bâtiments, dont l'un contient le moulin à sucre et l'autre forme l'habitation des maîtres. De près l'illusion cesse: on voit que toutes les constructions tombent en ruines, et présentent, comme toutes celles de ce malheureux pays, l'aspect de la destruction et de la misère la plus complète.

Nos gens s'abritèrent sous le rancho, et après beaucoup de pourparlers, et sur le vu de nos passe-ports, on nous ouvrit enfin la porte d'une chambre dans laquelle nous nous établîmes. Il y avait si longtemps que nous dormions sous la tente, que toute espèce de construction humaine nous paraissait un objet de luxe; aussi trouvions-nous très confortable notre nouveau séjour. Des gens moins habitués que nous à la vie du désert auraient certainement remarqué que cette chambre, basse et humide, n'avait point de fenêtres, qu'elle ne recevait de lumière que par les fentes de la porte, qu'elle n'avait d'autre plancher

que la terre couverte d'herbes et de champignons, et que ses seuls meubles consistaient en quatre poteaux destinés à recevoir les hamacs, et en quelques gros crochets enfoncés dans les murs de boue auxquels on attache les selles. Nous, joyeux de nous voir si bien logés, nous ne pensâmes qu'à obtenir quelques aliments. La fatigue et les privations nous avaient réduits à un état de maigreur des plus incroyables, et ce n'était pas sans envie que nous contemplions les poulets et les canards qui semblaient nous braver dans la cour. Je fis plusieurs tentatives, d'abord repoussées, pour obtenir des maîtres de la maison qu'on me vendît quelques objets les plus indispensables à la vie. Le propriétaire de la plantation était mort peu de temps auparavant, et son fils, âgé de dix-huit ans, qui avait hérité de ce domaine, était en ce moment absent. Sa mère, qui seule se trouvait à la maison, avait déclaré ne pouvoir rien mettre à ma disposition de sa seule autorité : telle est la part d'influence faite aux femmes dans l'intérieur du Brésil. J'insistai cependant, et enfin, après de longues négociations, qui eurent lieu par l'intermédiaire des esclaves, la maîtresse de la maison n'ayant pas cru devoir se présenter à nous, il fut convenu qu'on nous céderait ce dont nous avions besoin; mais les objets *cédés* furent payés par nous quatre fois leur valeur dans le pays. Ce fut ainsi que nous obtînmes quelques provisions pour nous, de la caxaça pour les gens, et un peu de maïs pour les animaux.

L'eau-de-vie de cette ferme avait un goût très agréable, dû à la feuille de la myrtacée appelée araça. Cette liqueur est envoyée à Cuyaba, renfermée dans des petits barils faits de deux douves seulement, reliées ensemble par des cercles de fer. Ces barils sont fabriqués au couteau dans d'épais blocs d'un bois dur et jaunâtre appelé combarù, que l'on creuse à cet effet. Un homme en fait un ou deux en trois jours; ils se vendent ici trente-sept mille six cents reis et contiennent pour quarante-huit mille reis de liqueur.

Le 7, nous partîmes de la ferme après nous y être reposés toute la journée du 6, et y avoir laissé quelques charges que nous ne pouvions conduire plus loin, et que nous devions envoyer reprendre de Cuyaba. Nous fîmes quatre lieues à travers des campos planes, qui ne présentaient guère qu'une végétation herbacée, et par-ci par-là quelques buissons appartenant à la famille des myrtacées ou à celle des euphorbiacées. Le sol continuait à être très sablonneux. Nous laissâmes au nord de la route trois sources ombragées de buritis, et qui se dirigent vers le rio Manso, sur les bords duquel nous établîmes notre camp.

Cette rivière, que nous passâmes sur un petit pont, mérite bien peu son nom, car c'est un torrent rapide qui se précipite vers le nord au milieu d'une vallée boisée. On ne sait rien de certain sur son cours; les uns le considèrent comme un affluent de la Parnatinga ou du rio de Cuyaba, tandis que d'autres croient

trouver en lui la source du rio das Mortes et la tête du rio Roncadoz des cartes. Le terrain nous a paru argileux; il présente à la surface une terre rougeâtre et glissante.

Le 8, nous fîmes encore quatre lieues dans des campos presque sans arbres. Nous nous arrêtâmes près d'une petite source, dans un endroit appelé as Caveiras; comme la veille, nous reçûmes la pluie toute cette journée. Tout ce qu'on put voir de la formation fut une terre rouge et argileuse. Les sources que l'on rencontra sur la route portaient leurs eaux au rio Manso.

Le 9, plusieurs de nos animaux n'ayant reparu que dans l'après-midi, nous partîmes fort tard et nous ne fîmes qu'une lieue et un quart; nous passâmes la nuit sous un rancho situé dans un endroit très pittoresque, à l'entrée d'une gorge profonde, dont les côtés formés de roches de grès s'élevaient comme d'immenses murs. A nos pieds s'étendaient au loin les vastes campos sillonnés par des lignes de buritis qui indiquaient le cours des ruisseaux; dans le fond du tableau, la vue était bornée par les roches coupées perpendiculairement, derrière lesquelles on ne voyait plus que des masses vaporeuses qui donnaient à cette partie du paysage l'apparence d'un océan sans bornes. Un seul pic de couleur bleuâtre, qui seul se détachait au loin, excitait d'autant plus notre intérêt, que nous savions que la ville de Cuyaba s'étendait à ses pieds. Le nom de Tombador que porte l'endroit

où nous campions vient sans doute des nombreuses chutes d'un ruisseau dont les eaux servirent à désaltérer notre caravane. A l'entrée de la nuit, nous prîmes ici plusieurs magnifiques insectes de l'espèce du *Phanœus ensifer*, l'un des plus beaux lamellicornes connus. La route s'était maintenue sur des plateaux, dont la base était un grès blanc recouvert à la surface d'une terre rouge argilo-sablonneuse.

La gorge dont nous avons parlé paraît avoir été creusée dans les roches qui forment le plateau par les eaux, dont l'action aurait tracé à la surface des lignes alternativement grises et blanches qui feraient croire à la stratification régulière de ces grès. Le ruisseau das Caveiras se jette dans le rio da Casca, qui se réunit au rio Cuyaba, au-dessous de la ville de ce nom. Auprès du camp du Tombador, nous observâmes une source dont les eaux coulent au sud, et dont la température, le 10 décembre, à huit heures du matin, était de 24°,3.

Le 10, nous fîmes trois lieues dans le campo pour atteindre un point d'où l'on descend tout à coup dans la vallée profonde qui s'étend jusqu'à Cuyaba. Le paysage était superbe; la plaine sans fin qui se déroulait devant nos yeux n'était interrompue que par des rameaux perpendiculaires à la montagne principale, et qui couraient au loin. Dans quelques endroits, les roches sont coupées à pic, tandis que, dans d'autres, une riche végétation orne des pentes plus ou moins rapides. Cette descente effroyable a plus

d'une lieue de long; la première partie en est tracée dans une forêt dont le sol est une véritable fondrière, tandis que le reste circule autour des collines. Elle a reçu le nom de serra de Manoel-Antonio. Le chemin que nous y suivîmes fut certainement un des plus difficiles que nous ayons encore parcourus; mais sous le rapport pittoresque, ce fut aussi peut-être le plus richement accidenté et le plus curieux.

On suit quelque temps le lit d'un ravin par une série de marches tranchantes interrompues par des points très inclinés. L'effet des masses prodigieuses de roches rougeâtres qui s'élèvent au-dessus de votre tête ne saurait être décrit. Nos bêtes de somme s'abattaient sans cesse dans les flaques boueuses, ou glissaient jusqu'au bord même du précipice; quelquefois elles sautaient ou plutôt se laissaient tomber du haut des prodigieuses marches de cet escalier de pierre. Au milieu de la masse des nuages et des brouillards qui recouvraient la vallée, nous distinguions par intervalles les bâtiments d'une jolie ferme vers laquelle nous nous dirigions; mais sans cesse de nouveaux obstacles se présentaient qui faisaient durer plusieurs heures une descente que nous pensions d'abord pouvoir opérer en peu de minutes. Nous étions pour la plupart à pied, conduisant nos montures par la bride, et notre marche était d'autant plus pénible, qu'il fallait en même temps tirer fortement nos animaux qui résistaient, et nous retenir nous-mêmes aux murs de roches qui nous entouraient; à chaque

instant nous nous tordions les pieds entre les masses tranchantes des grès. Il était déjà presque nuit, lorsque nous atteignîmes la fazenda de Santa-Anna, qui est située sur les derniers contre-forts de la chaîne. Nous y fûmes bien reçus par le maître et la maîtresse, vieillards presque octogénaires : ils étaient tous deux étendus dans leurs hamacs; la vieille femme fumait dans une longue pipe, dont la tige était soutenue par une esclave accroupie. Nous appréciâmes d'autant plus l'accueil qui nous fut fait, que c'était la première fois depuis longtemps que nous mettions à l'épreuve l'hospitalité humaine. Le maître de la maison se nommait le capitaine Manoel Antonio : c'était un Portugais établi depuis longtemps dans le pays, et qui n'était échappé que par miracle au massacre des Européens qui eut lieu sur plusieurs points du Brésil, et jusque dans ces parties centrales, lors de la déclaration de l'indépendance.

La maison était en bon état; le moulin à sucre était mû par l'eau d'un ruisseau que l'on avait détourné. Nous vîmes dans cet endroit plusieurs petits nègres idiots. La formation de la masse du plateau que nous venions de descendre, telle que nous pûmes l'observer sur le parcours de la route, était, dans toute la partie supérieure, jusqu'au niveau du torrent d'Estiva, une épaisse couche de grès; ensuite, et jusqu'auprès de l'engenho de Santa-Anna, on rencontre des schistes argileux, ordinairement gris ou violets, inclinés de 30 à 35 degrés à l'horizon, et

plongeant nord et nord-est. On retrouve encore, mais peut-être n'est-ce qu'accidentellement, des traces de grès à la surface de ces schistes ; enfin, dans la vallée même, on trouve sur le sol des masses d'un canga particulier à cailloux prismatiques enchâssés. Le torrent d'Estiva se jette dans le ribeirão de Sumidouro, qui est un affluent du rio Arica. Nous fûmes encore obligés de laisser cinq de nos charges à la ferme de Santa-Anna.

Le 11, nous fîmes trois lieues dans un joli campo et par un fort bon chemin, bien qu'il fût inondé en quelques endroits. Nous avions tout le temps la serra de la veille à notre droite. Nous passâmes la nuit à un petit arraial nommé Medico, habité par des nègres, dont la principale ressource est la recherche de l'or qui paraît abonder dans le voisinage. Le village est formé d'une vingtaine de mauvaises cases de boue couvertes en feuilles de palmier. Ayant voulu écrire, on m'apporta de belles plumes d'aras et une solution d'indigo. Pendant que nos muletiers déchargeaient nos animaux près d'un mauvais rancho, il passa une troupe de bœufs chargés et guidés par trois nègres armés de grands sabres. Le soir, j'envoyai en avant le caporal de notre escorte avec nos lettres pour le président, l'évêque et quelques autres personnages résidant à Cuyaba.

Le terrain se montra très plat pendant toute cette marche; on ne voit partout que des schistes argileux gris et violâtres, plongeant nord et nord-est de 30 à

35 degrés. De chaque côté de la route se présentent de nombreuses fouilles d'or qui ont été faites dans un terrain que l'on retrouve très souvent au Brésil, et que nous avions déjà reconnu sur divers points dans le nord de la province de Goyaz. Il est composé d'une terre rougeâtre, avec des veines jaunes et blanches à grains très fins, et évidemment formée de détritus de roches anciennes, telles que le quartz et le mica en petites lames brisées. Cette terre présente aussi des traces d'un cascalho très argileux et très ferrugineux, qui paraît essentiellement provenir de détritus du canga observé le jour précédent. Autrefois on tirait beaucoup d'or de cet endroit, mais aujourd'hui l'exploitation est presque abandonnée, ainsi que Medico, dont la population ne s'élève pas à plus de soixante personnes.

Le rio das Pedras reçoit le ribeirão Urubumba et celui dos Barreiros, puis il se jette dans le rio dos Coros, qui se rend lui-même au rio de Cuyaba par le rio Medico et le rio Arica.

Le 12, nous fîmes deux lieues dans un marais (pantanal), et après avoir passé plusieurs cours d'eau débordés, nous arrivâmes à la rivière d'Arica, que l'on passe sur un petit pont, près duquel se trouvaient quelques cases.

A deux lieues plus loin, nous campâmes à quelques portées de fusil du rio Cuxipo, dont les eaux étaient très hautes et couvraient tous les alentours. Nous n'étions qu'à une très petite distance de Cuyaba, et

je désirais vivement pousser notre marche jusqu'à cette ville qui excitait si vivement notre curiosité. Pour m'assurer du plus ou du moins de facilités que présenterait le passage des eaux, je fis entrer un homme dans la rivière, mais il perdit pied presque aussitôt. Je vis alors avec chagrin qu'il nous faudrait peut-être passer plusieurs jours dans ce marais pour attendre la baisse des eaux. Déjà un incident semblable était venu gêner notre marche à l'entrée de Goyaz. Rien ne prouve mieux l'abandon dans lequel se trouve l'intérieur du Brésil, que l'existence, aux portes des capitales, d'obstacles de ce genre, obstacles qu'il serait si facile de surmonter au moyen de ponts, dans une région où les bois abondent.

Heureusement pour nous, la nuit se passa sans pluie, et nous pûmes, dans la matinée du 13, traverser la rivière, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Arrivés à deux lieues et demie de Cuyaba, nous rencontrâmes notre caporal qui était accompagné d'un officier envoyé par le président pour nous recevoir. Ainsi escortés, nous nous dirigeâmes rapidement vers la ville, que l'on n'aperçoit qu'au moment d'y entrer.

La formation pendant ces deux derniers jours avait été la même que celle du 11; des schistes argileux, la même terre rouge aurifère et des cangas s'étaient offerts à nos observations.

CHAPITRE XX.

CUYABA, DIAMANTINO DE MATTO-GROSSO.

Nous fûmes, aussitôt arrivés à Cuyaba, conduits au palais, où le président, M. le colonel Gomes Jardim, nous reçut de la manière la plus aimable; nous passâmes avec lui le reste de la journée. La demeure de ce fonctionnaire est située sur une grande place, mais le bâtiment est peu considérable et ne se compose que d'un rez-de-chaussée. La salle de réception est petite, assez bien meublée, et l'on y voit un bon portrait de l'empereur; la salle à manger seule est très grande. Le soir, on nous mena à la maison de l'assemblée provinciale (casa da Camara) qui avait été préparée pour nous recevoir.

Une promenade que nous fîmes le lendemain de bonne heure nous prouva que la ville de Cuyaba est beaucoup plus grande, et, sous tous les rapports, beaucoup plus avancée en civilisation que celle de Goyaz. Les rues sont droites, larges, bien pavées et garnies de réverbères. Les maisons ont une apparence européenne qu'on est étonné de leur trouver; la plupart sont d'un et même deux étages; elles sont blanchies à la chaux, qu'on apporte pour cet usage du rio Paraguay, et plusieurs ont des balcons de fer.

La maison dans laquelle nous étions établis était spacieuse et bien meublée. A cette première attention, dont nous fûmes très touchés, le président en joignit une autre, celle de nous obliger par ses instances à accepter sa table pour tout le temps que durerait notre séjour à Cuyaba.

La ville est construite dans la vallée de la rivière de même nom, au milieu d'un système de petits mornes qui ont été depuis longtemps fouillés par les chercheurs d'or. La formation se compose de schistes argileux gris, dont nous avons déjà parlé les jours précédents; ils sont toujours très inclinés à l'horizon et recouverts, surtout dans les parties peu élevées, d'une couche ondulée de canga mêlé à de gros blocs de quartz blanc, qui sont employés au pavage de la ville. Le canga sert aussi pour les constructions grossières. La terre végétale est rouge, et doit probablement cette couleur à des débris de canga ; elle contient une grande quantité d'or; aussi les nègres et les enfants de la ville s'occupent-ils incessamment à laver cette terre, surtout après les grandes pluies, pour en extraire le métal précieux, que l'on rencontre aussi en grande quantité dans les cangas. On prétend que dans la ville même, sous le quartier des troupes et sous la cathédrale, il y a un filon aurifère d'une grande richesse.

C'est dans le cours d'un petit ruisseau qui traverse la ville dans la direction du nord-est au sud-ouest, que nous avons étudié le terrain sur lequel

s'étend Cuyaba. Ce ruisseau est traversé par trois ou quatre petits ponts de bois.

La villa de Cuyaba, fondée en 1716, fut depuis élevée au rang de cidade, et est devenue en 1820 la capitale de la province de Matto-Grosso. Sa population est de six à sept mille habitants, et l'on en compte de dix à douze mille dans toute l'étendue de la parochia, en y comprenant ceux de la freguezia du port de Cuyaba. Le port seul comprend environ six cents âmes, mais le nombre total des habitants que contient la freguezia qui en dépend s'élève à peu près à deux mille.

Après le palais du président, dont nous avons déjà parlé, et auquel est accolée la trésorerie, il n'y a d'autres bâtiments remarquables que les églises ; un hôpital militaire considérable pour le pays, et dont on doit la construction au général João Carlos ; l'arsenal de guerre, assez grand bâtiment de forme carrée construit en pierre, au milieu duquel se trouve une cour assez spacieuse : ce dernier bâtiment sert de lieu de dépôt aux munitions et aux armes envoyées par le gouvernement central à Cuyaba pour la défense des frontières. La garnison de cette ville est composée : 1° de deux compagnies à pied, l'une de chasseurs et l'autre d'artillerie, dont les cadres sont de deux cents hommes chacune, bien que leur effectif n'en dépasse pas la moitié ; 2° d'un corps de cavalerie de soixante-dix hommes ; de plus, il y a une garde de police de quarante soldats d'infanterie.

Parmi les maisons particulières de la ville, il y en a quelques unes de jolies, au nombre desquelles se distingue celle de l'évêque.

Des cinq églises que renferme la ville, on peut citer la cathédrale, construite en pierre et assez grande, mais moins belle pourtant que celle de Goyaz; elle a de belles cloches de bronze. Les quatre autres, qui n'ont aucun intérêt, sont connues sous les noms de Bom Despacho, Boa Morte, Rosario et Nosso-Senhor dos Passos. L'évêché de Cuyaba fut constitué en 1826; il se compose de cinq divisions ecclésiastiques, qui sont : Cuyaba, Matto-Grosso, Diamantino, Albuquerque et San-Pedro del Rei.

Une large rue bien alignée et d'une longueur de plus d'un quart de lieue nous conduisit, à l'ouest de la ville, au port de Cuyaba, où nous visitâmes l'arsenal de marine, fondé par ordre de D. Joâo VI, pour la construction et les réparations de la flottille qu'il fit établir sur la rivière pour la garde de cette frontière fluviale. L'arsenal se composait principalement d'un grand hangar, sous lequel reposaient presque achevées deux belles chaloupes canonnières; une troisième était amarrée à la berge du fleuve qui, en cet endroit, a une largeur à peu près égale à celle de la Seine à Rouen ; une quatrième, nous dit-on, était occupée en ce moment à la garde de la rivière. Ces deux dernières ont été construites par ordre de D. Joâo VI, à l'époque de la fondation de l'arsenal même. Cet établissement contient encore seize pièces de canon

de bronze, de divers calibres, et qui y ont été amenées du Para.

Le courant de la rivière est peu rapide, ce qui s'explique par la faible élévation de ce point au-dessus du niveau de la mer, élévation qui n'est guère supérieure à celle du fort de San-Joâo das duas Barras (65 mètres environ).

Le dimanche 15, nous eûmes occasion de voir une certaine quantité de femmes réunies dans les églises : c'est le seul moment où l'on puisse les apercevoir, si ce n'est au travers des fins grillages en losanges qui remplacent généralement les fenêtres vitrées dans ce pays. Leur costume ressemble à celui de Goyaz, et se compose également d'une grande pièce d'étoffe qui enveloppe la tête et retombe jusqu'aux pieds; seulement, au lieu d'être blanc, comme l'est celui des femmes de cette dernière province, il est noir : cette mode donne aux femmes de Cuyaba l'apparence de religieuses. Nous étions témoins tous les soirs d'un fait assez curieux, et dont les habitants nous avaient d'avance parlé : à l'entrée de la nuit, sortent de tous les édifices, et surtout des églises, des milliers de chauves-souris, dont la réunion présente l'aspect d'un nuage épais qui se dissipe bientôt, ces animaux se dispersant de divers côtés par bandes nombreuses. On nous assura aussi que tous les ans, après la troisième pluie, il y avait dans la rivière une descente extraordinaire de poissons.

Les rues de Cuyaba étaient surtout curieuses par

la présence d'un grand nombre d'Indiens de tribus très diverses, mais provenant presque toutes des bords du Paraguay. Les costumes de la plupart d'entre eux étaient très remarquables; nous en ferons la description lorsque nous aurons à parler de notre visite chez ces peuplades.

L'état des mœurs à Cuyaba est peut-être plus mauvais encore que dans les autres parties centrales du Brésil; il est fâcheux d'être obligé de déclarer que le mauvais exemple, sous ce rapport, est donné par les ecclésiastiques, qui ne craignent pas, pour assouvir leurs passions brutales, non seulement d'user de l'influence qu'ils exercent par leur position, mais encore d'y faire servir les cérémonies les plus saintes de la religion. Le jeu est un vice dominant chez les gens de Cuyaba, ce qui donne lieu à une foule de disputes, qui souvent se terminent par le couteau. D'autres désordres graves signalent cette population qui, malgré les défenses de la police, se livre avec frénésie à la batuca et aux plus sales orgies.

Peu de temps avant notre arrivée, la ville avait été ravagée par une épidémie qui fit périr un grand nombre d'habitants, surtout dans les classes pauvres et parmi les esclaves. Cette maladie, jointe à une saison défavorable, avait fait monter les prix des vivres à un point extraordinaire dans une région d'une aussi merveilleuse fertilité. Dans ces circonstances, la chambre municipale avait même cru devoir obliger les gens de la campagne à apporter tous leurs

produits à la maison commune, pour que la concurrence permît d'obtenir le nécessaire à un prix raisonnable et empêchât le monopole des accapareurs.

Je vais entrer dans quelques détails à ce sujet, et parler du prix des diverses marchandises dans cette ville centrale.

La farine de manioc, qui vaut ordinairement mille huit cents reis l'alqueire, se vendait en ce moment trois mille sept cents; celle de maïs, au lieu de deux mille reis, quatre mille huit cents; le lard, quatorze mille reis l'arrobe, au lieu de trois mille sept cents; le riz, avant sa décortication, trois mille reis, au lieu de neuf cents, l'alqueire, et, après cette opération, six mille deux cents au lieu de trois mille sept cents; la viande sèche, deux mille sept cents au lieu de mille huit cents; la viande fraîche, mille huit cents au lieu de neuf cents; les feijoês, sept mille huit cents au lieu de mille huit cents l'alqueire. Les autres denrées étaient à leurs prix ordinaires, c'est-à-dire le café pilé deux cent quarante reis la livre, et le thé quatre mille; les cuirs de bœuf mille reis pièce, au lieu de trois cent vingt à cinq cents (1). Le sucre ne valait que deux mille reis l'arrobe, tandis qu'il se vend quelquefois jusqu'à sept mille deux cents; les vins de Porto et de Ma-

(1) A Rio-Janeiro les cuirs valent à peu près 3,000 reis; les cuirs de daim (veados) coûtent à Cuyaba 2,000 reis la paire, et en valent le double à Rio.

deira se vendaient mille cinq cents reis la bouteille; le Muscatel mille huit cents; le vin de Champagne trois mille; l'eau-de-vie d'Europe, mille-huit cents, ainsi que l'huile d'olive; le genièvre mille cinq cents; la caxaça, deux mille reis la canada; le sel, neuf cents reis la medida (1); le sac de sel de trente-deux medidas, pesant environ trois arrobes un quart, valait vingt-huit mille huit cents; un bœuf, de six à huit mille reis, et il n'en vaut souvent que de deux à trois mille, et donne en moyenne dix-sept arrobes de viande fraîche et cinq de carne secca. Les chevaux valaient en moyenne vingt mille reis, et les mulets soixante et dix, ceux-ci venant généralement de San-Paulo et de Rio-Grande. Un poulet valait environ deux cent cinquante reis, un canard un tiers de moins, et les œufs quarante reis; la farine de froment de huit cents à mille reis; le beurre d'Europe deux mille cinq cents reis la livre, celui du pays sept cents reis. Le drap de bonne qualité de neuf mille sept cents à dix mille; le covado le plus commun de trois à quatre mille; les cotonnades du pays deux cents reis la vara, celles d'Europe le double; les chapeaux de soie de bonne qualité de douze à dix-sept reis. Le papier valait huit cents et quelquefois jusqu'à mille cinq cents reis les dix-sept mains; le fer cinq cents reis la livre; le cuivre, qui se vend

(1) Il y a vingt-quatre medidas dans l'alqueire.

ordinairement mille deux cents ou mille cinq cents reis la livre, en valait mille huit cents. Les assiettes les plus communes quatre reis la pièce; les fines, de huit cents à mille reis; les carafes de cristal dix mille reis la paire; les bouteilles vides, environ cent soixante reis pièce. La cire valait trois mille reis la livre, mais on l'obtient quelquefois à quinze cents; les verres ordinaires, sept cents reis pièce, ceux de cristal deux mille quatre cents; le savon du pays quatre mille huit cents reis l'arrobe, celui d'Europe quinze cents. La poudre de chasse de bonne qualité se vendait deux mille cinq cents reis la livre, la plus commune quinze cents; le velours, dix mille reis le covado; la soie, de quatre mille deux cents à huit mille; la baiete (serge), environ mille reis le covado; l'ipécacuanha, de six mille deux cents à neuf mille sept cents l'arrobe; la rapadura, environ quatre-vingt reis les deux livres. Les esclaves se payaient de sept cent mille à huit cent mille reis. La location d'une bonne maison était d'environ dix mille reis par mois, et sa valeur d'environ douze cent mille reis.

Les caravanes qui font le commerce régulier entre Cuyaba et la côte sont au nombre d'environ quinze, composées chacune de cinquante à deux cents animaux. Les frais de voyage de Cuyaba à Rio s'élèvent à environ quarante mille reis par animal, tant pour l'achat du maïs que pour le paiement des gages des arrieiros et des camarados. La charge d'une mule varie, selon sa force, de six à huit, et même à neuf arrobes.

Ces caravanes vont presque toutes à Rio, l'or s'y vendant mieux que partout ailleurs. Le commerce se faisait presque entièrement autrefois par les rivières qui, au moyen de très légers portages, joignent cette ville à celle de San-Paulo. On donne à cette voie le nom de *route des canots;* elle est aujourd'hui abandonnée. La seule navigation qui soit entretenue, et encore d'une manière extrêmement précaire, est celle du rio Arinos ou Tapajos, que l'on remonte jusque près de ses sources situées aux environs de Diamantino, où les marchandises sont apportées à dos de mule. Par là, viennent du Para le vin, le sel, la poudre, le plomb, l'huile, etc. Cuyaba exporte aussi quelques marchandises sur Matto-Grosso. Il y a dans la première de ces villes une apparence d'activité commerciale qui étonne lorsqu'on se rappelle sa position centrale. Du reste, sa situation sur un cours d'eau navigable qui la fait communiquer avec le Paraguay et la Plata, le voisinage d'un des plus beaux affluents de l'Amazone, et la route des canots de San-Paulo feront un jour de cette ville, presque frontière, une place de grande importance, surtout lorsque la république du Paraguay, sortant de la voie antisociale dans laquelle l'ont maintenue le docteur Francia et ses successeurs, ouvrira enfin ses ports à un commerce libre.

Parmi les produits que les gens de Cuyaba tirent de la région de l'Amazone, se trouve une drogue appelée Guarana, dont ils font une énorme consom-

mation; elle est apportée en pains presque cylindriques du poids de deux à trois livres, et ayant l'apparence de chocolat : ils en font des infusions et la prennent en guise de thé, en lui attribuant toutes les vertus possibles. Il est certain que ce produit est très salutaire dans les cas de diarrhée et de dyssenterie. Les exportations de Cuyaba vers la côte consistent principalement en cuirs de bœuf, en peaux de jaguar et de daim, en poudre d'or, en diamants et en ipécacuanha. Je traiterai plus au long de ce dernier produit en parlant de Villa-Maria, qui est le centre de ce commerce. Je dirai seulement ici que, jusque vers 1837, on en exportait de quatre à huit mille arrobes, qui valaient de vingt à vingt et un mille reis l'arrobe ; mais que, dans ces dernières années, l'exportation n'a guère été que de huit cents arrobes au prix de douze cents reis l'arrobe. On met ce produit dans des cuirs, qui chacun en contiennent deux arrobes et demie. Chaque animal de charge porte deux de ces colis. Le frêt, pour Rio-Janeiro, n'est, pour l'ipécacuanha, ou poaia, comme on l'appelle ici, que de six à sept mille reis par arrobe, tandis qu'il est de dix mille reis pour tout autre produit. Cette drogue se vend actuellement à Rio de six cents à sept cents reis la livre ; autrefois on en obtenait de mille à douze cents reis. L'or en poudre, dont le prix ordinaire est de trois mille reis l'oitava, se vendait alors trois mille quatre cent cinquante reis. Les diamants de qualités mélangées, qui se vendaient

ordinairement entre cent cinquante mille et cent quatre-vingt mille reis l'oitava, étaient montés aux prix de deux cent quatre-vingt mille.

J'avais depuis longtemps résolu de faire deux excursions qui devaient nous faire parcourir une grande partie de la province, si peu connue jusqu'ici, de Matto-Grosso. L'une devait nous conduire vers le nord, et nous faire visiter la cidade de Diamantino, les mines de diamants, les sources du rio Paraguay et celles du Tapajos. L'autre, beaucoup plus considérable, consistait à descendre le rio Cuyaba, puis le San-Lourenço, pour tomber dans le rio Paraguay, et pénétrer, s'il était possible, dans la république de ce nom. Ce dernier voyage exigeait des préparatifs considérables, et pendant qu'ils s'achevaient sous la direction de M. Deville, je partis avec MM. d'Osery et Weddell pour les mines de diamants. Cette excursion n'offrait de dangers que sous le rapport sanitaire ; car cette région, comme presque toutes celles où se trouve ce précieux produit, est regardée comme très malsaine, surtout pendant la saison des pluies dans laquelle nous étions. Aussi tous nos amis de Cuyaba firent-ils tous leurs efforts pour nous retenir ; ils disaient que les chemins étaient complétement impraticables dans cette saison.

Le 20, nous partîmes de Cuyaba, mais très tard, les muletiers ayant toujours de longs adieux à faire. Nous rencontrâmes beaucoup de voyageurs sur la route. Nous étions favorisés par le temps, et nous voyions

avec plaisir que le soleil brûlant desséchait rapidement le chemin saturé d'humidité. Après avoir parcouru trois lieues, nous passâmes à gué, mais avec assez de peine, le rio Bandeira, puis un autre à une petite demi-lieue plus loin. Comme il faisait déjà nuit, nous attachâmes nos hamacs à un joli bosquet d'arbres, et nous fûmes bientôt profondément endormis. Nous avions vu pour la première fois dans cette journée un joli palmier voisin du buriti, auquel on donne le nom de Caranda. On se sert du limbe de ses feuilles déchirées en fines lanières pour fabriquer des chapeaux. Cet arbre, que nous ne vîmes que très rarement au nord de Cuyaba, forme au contraire la base de la végétation du bas Paraguay et du Gran-Chaco. La formation se compose de schistes argileux très contournés et plongeant nord-est. La surface du chemin est couverte de quartz blancs. Sur le bord du rio Cuyaba, au point appelé la Capella, on voit des blocs de granit sortant de terre sous forme de masses arrondies. A droite de la route, s'étend à une distance de trois à quatre lieues le plateau de la serra Azul, que nous avions franchi en venant de Goyaz. Dans les cours d'eau que nous avions traversés, se trouvent des affluents directs du rio Cuyaba que la route côtoie.

Le 21, notre départ fut encore retardé par la perte de quelques animaux, puis nous traversâmes des campos très humides, et après une course de trois lieues nous passâmes le rio Cuxipo-Assu, qui était assez

large et très profond, et dont nous ne trouvâmes le gué qu'avec beaucoup de peine. On entretenait autrefois un canot dans cet endroit, mais le canot a été abandonné comme tout ce qui est d'utilité générale dans le centre du Brésil. La berge de la rive droite est très difficile à gravir et conduit à un petit village qui contient une chapelle célèbre dans le pays sous le nom de Nossa Senhora da Guia. Elle a un aspect que rendent très curieux un grand nombre de dessins enluminés, dus au pinceau d'un peintre du pays, représentant des miracles opérés par la madone, notamment sur des bœufs et des chevaux guéris de maux très divers.

Le village contient de douze à quatorze maisons et une soixantaine d'habitants. On y construisait une petite église. Nous allâmes dormir à une lieue et demie plus loin, auprès du ribeirâo das Pedras. Une aventure assez bizarre nous arriva dans cet endroit. Les gens du pays, me voyant couvert d'un grand manteau et sur la tête un immense chapeau à larges bords, et surtout frappés de ce que nous étions escortés militairement, se figurèrent que j'étais l'évêque ; aussitôt la population entière se réunit, et décida de nous suivre afin d'obtenir notre bénédiction. Nous avions déjà sur ces braves gens une avance considérable, aussi fûmes-nous très étonnés d'apercevoir une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants criant à tue-tête et courant derrière nous. Un de mes compagnons qui était resté en arrière fut bientôt rejoint. Pris pour le grand vicaire, on arrêta

sa mule pour lui baiser les bottes et les pans de son manteau. Comme il ne comprenait nullement ce qui se passait, notre ami crut qu'on venait lui demander une seconde fois le paiement de quelques cigares qu'il avait achetés. Dans son mécontentement, il appliqua de vigoureux coups de cravache à ceux qui l'arrêtaient, et donna de l'éperon en se servant d'un langage qui, je le crains bien, n'était rien moins que canonique. Ceux qui nous poursuivaient n'étaient pas gens à se laisser si facilement décourager, et, bien décidés à ramener de force l'évêque pour qu'il bénît leur église, ils recommencèrent leur course de plus belle. Je fus alors averti par un soldat de l'escorte du danger qui nous menaçait, et nous partîmes au grand galop, laissant au loin derrière nous ces braves paysans, courant peut-être encore.

Le terrain plat sur lequel nous cheminions était formé de schistes argileux recouverts d'une terre rouge et glissante. La surface du sol offre beaucoup de cangas. Les berges du rio Cuxipo présentaient à nos observations des schistes talqueux voisins des gneiss, plongeant nord 30 à 35 degrés. Dans le rio das Pedras nous vîmes des gneiss très durs. A droite de la route on apercevait toujours la serra Azul, dont quelques rameaux se rapprochaient de nous; et sur la gauche, à partir du Cuxipo, à une lieue de distance, paraissaient les mornes qui bordent le Cuyaba, dont sont tributaires tous les cours d'eau traversés dans la journée.

Le 22, nous entrâmes dans des campos animés par beaucoup d'habitations disséminées sur les bords de la route. Toute cette région est très malsaine, et les gens du pays disent que les serpents tuent tous les bestiaux. Nous allâmes jusqu'à l'engenho da Cruz ou de Boa-Vista, que nous atteignîmes après une marche de cinq lieues. On donne ici le nom pompeux de sucrerie (engenho), à une misérable case ouverte à tous les vents, et dans laquelle trois esclaves font de la rapadura. Cette masure est située près de la jolie petite rivière de Acurizaes qui coule au milieu d'une forêt vierge très épaisse. Le chemin avait suivi presque constamment le rio Cuyaba, dont nous avions souvent entendu gronder les cascades. Les schistes argileux blancs, rougeâtres et violâtres, forment la base de la formation, mais les cangas sont toujours abondants à la surface. Le plateau de la serra Azul s'était beaucoup écarté de la route, et formait au loin une ligne bleuâtre qui indiquait bien tous les accidents du plateau. A partir du rio de Forquilha, on voit, à deux lieues environ à gauche de la route, les mornes qui bordent la rivière de Cuyaba. A deux lieues et demie au sud-ouest de l'engenho de Boa-Vista, se trouve un village connu sous le nom de as Brotas dont dépend l'engenho. Ce village est sur le bord du Cuyaba.

Le 23, les campos étaient très clair-semés d'arbres; nous vîmes quelques habitations pendant la course de six lieues que nous fîmes pour atteindre

les bords du rio Cuyaba. Au point où la route le traverse, cet endroit se nomme Passagem ; il y a une douzaine de maisons et un bon rancho ; nous y passâmes la nuit. La rivière est large et fait un coude dans cet endroit ; ses bords sont très boisés, et une jolie montagne se voit dans le fond.

La formation, dans cette journée comme dans les précédentes, a présenté des schistes argileux de diverses couleurs, dont une variété violâtre très remarquable a été observée dans le ribeirão do Engenho, ainsi qu'au point où l'on traverse le Cuyaba. La rivière, qui en cet endroit a de 150 à 160 mètres de largeur, coule sur des schistes argileux gris, contournés et formant des ondulations. Les cangas se présentent souvent à la surface, et, à une lieue au sud du sitio de la Forquilha, on voit de nombreux barreiros ; tous ces endroits sont couverts d'une terre rouge que les bestiaux viennent lécher, à cause du sel qu'elle contient. La chaîne principale des mornes qui côtoient le rio Cuyaba s'en éloigne, et il ne reste sur les bords mêmes de la rivière que des hauteurs moins considérables que celles de la serra. Quant à la serra Azul, elle paraît se maintenir à peu près à la même distance de la route.

Les gens de ce village nous dirent qu'en cinq jours on pouvait remontrer le Cuyaba jusqu'à sa source, et en deux jours le redescendre depuis ce point. Nous apprîmes aussi qu'un mois auparavant, il était venu dans ce lieu une vingtaine d'Indiens Parécis ; ils

étaient entièrement nus et paraissaient d'un caractère très doux.

Bien que la maîtresse de la maison où nous nous trouvions n'eût que seize ans, elle avait déjà un énorme goître. Il plut pendant la nuit pour la première fois depuis notre départ de Cuyaba.

Le 24, nous traversâmes la rivière sur un bac formé d'une espèce de plancher supporté par trois canots, et qui peut porter cinq animaux.

Nous aperçûmes plusieurs caïmans, que les habitants nous dirent être inoffensifs. Il nous est souvent arrivé, pendant le cours de notre voyage, de rencontrer, dans des endroits très rapprochés les uns des autres, des animaux de la même espèce qui étaient, les uns féroces (brabos), et les autres doux (mansos). Je n'ai jamais attaché une grande importance à ces rapports, qui prouvent seulement qu'il est survenu des accidents dans un endroit, tandis qu'il n'y en a pas encore eu dans d'autres. Il est cependant possible que lorsque les animaux féroces trouvent une nourriture abondante, ils soient moins disposés à attaquer l'homme, qui leur inspire toujours une certaine crainte.

Sur l'autre rive du Cuyaba, il y a aussi des ranchos et des cases. Après avoir fait cinq lieues dans des campos interrompus par des bois de palmiers, nous atteignîmes la serra du Tombador, au milieu de laquelle se présente une montagne coupée à pic. La route circule à ses pieds dans de belles forêts

de bois de palmiers, puis elle s'engage dans les montagnes ; elle est bien tracée et a été souvent taillée laborieusement au milieu des roches et des précipices. Dans ses parties dangereuses, elle est pavée et garnie d'un parapet. Le paysage est remarquablement beau ; de profondes vallées couvertes de forêts vierges s'offrent sans cesse aux regards, et sur les flancs boisés du côté opposé des montagnes, se détachent, de la sombre verdure, les troncs grêles et blancs des *Cecropia* et les gracieux panaches du palmier Indaiâ. Une autre scène plus belle encore allait commander notre attention. Dans une gorge profonde se précipitait, en formant une cascade perpendiculaire de 20 mètres de haut, la rivière du Tombador, qui a environ 15 mètres de large au-dessus de la chute, et dont les bords sont couverts d'une magnifique végétation tropicale, surtout remarquable autour du joli bassin qui se dessine au pied de la cascade. Le chemin très rapide continue à suivre ce cours d'eau, qui présente encore plusieurs chutes, moins imposantes, il est vrai, que la première, mais que rendent cependant encore très pittoresques des murs de roches, d'énormes troncs renversés et une multitude de lianes qui, dans quelques endroits, réunissent les arbres et forment de beaux berceaux naturels.

Nous allâmes, à une lieue plus loin, dormir dans une sucrerie qui porte le nom d'engenho do Campo dos Veados. Au coucher du soleil, nous observâmes une comète.

Jusqu'au rio dos Nobres, les schistes argileux sont partout en évidence ; mais, à partir de ce point, la route s'enfonce entre deux chaînes de mornes composés de plusieurs variétés de grès, à la partie supérieure desquels on voit de grandes masses d'un calcaire sédimentaire, stratiforme, à feuillets très minces et contournés. Ce calcaire se montre surtout à l'entrée de la gorge. La masse de la montagne, ou plutôt du plateau, appartient évidemment à la même formation que celui de la serra Azul, dont il est un contre-fort. Au-dessous de ces grès, on en aperçoit une variété qui passe aux schistes argileux, et enfin, au bas de la chute du Tombador, on voit de gros blocs d'un grès très quartzeux et très dur.

Le rio Tombador prend sa source sur le plateau du campo dos Veados, et descend la serra au point le plus abrupt que touche la route. On arrive sur ce plateau remarquable, soit par le chemin que nous avions suivi, soit par une autre gorge qui se dirige vers le sud-ouest, et qui porte le nom de Parapitangas, soit enfin par une troisième plus petite qui se dirige vers le sud, de manière à rejoindre la précédente. Le reste du plateau est entouré de mornes élevés qui lui donnent l'apparence d'une cuvette.

Le rio Tombador se réunit au rio dos Nobres à un quart de lieue au nord-est de la route, et ce dernier se rend au rio Cuyaba. La maison où nous passâmes la nuit est située sur le plateau même dont nous

avons parlé plus haut; on nous y montra diverses armes des sauvages du rio Tapajos.

Le 25, nous entrâmes immédiatement dans les vastes plaines que l'on nomme campos dos Veados, à cause de la quantité de daims que l'on y trouvait autrefois; mais ces animaux ont aujourd'hui entièrement disparu, par suite d'une maladie qui les a détruits il y a peu d'années. Le gens du pays me dirent qu'à cette époque, on en trouvait souvent, dans une seule journée, quinze à vingt étendus morts sur la route.

Nous passâmes devant plusieurs fermes, puis nous descendîmes du plateau élevé sur lequel nous étions depuis le passage du Cuyaba. On donne à cet endroit le nom de morro Vermelho; il n'est éloigné de Diamantino que d'une lieue et demie. Je ne tardai pas à rencontrer le commandant militaire et le juge de paix qui venaient à cheval au-devant de moi. Mes compagnons de voyage étant, selon leur habitude, restés en arrière à étudier la campagne, se perdirent et ne reparurent qu'à l'entrée de la nuit. La formation jusqu'au bord du rio Parapitangas, qui est la source du rio dos Nobres, était semblable à celle de la journée précédente; seulement on voyait, à la surface, des grès qui disparurent de l'autre côté de la rivière. Sur le grand plateau supérieur du Paraguay dominaient les schistes argileux, rouges, bien caractérisés. Quant au morro Vermelho, il est composé de grès rouge avec des veines blanchâtres, comme le plateau supérieur;

enfin le grès rouge se représentait encore dans le morro de la villa de Diamantino.

Le Paraguay se précipite du plateau sur lequel il prend naissance par une gorge étroite qui se trouve à un demi-quart de lieue de la route, dont il se rapproche de plus en plus pour côtoyer un instant la vallée; puis il finit par s'en éloigner au moment où elle gravit le petit morne derrière lequel est la villa.

CHAPITRE XXI.

SOURCES DU PARAGUAY ET DU RIO TAPAJOS; MINES DE DIAMANTS; RETOUR A CUYABA.

La ville de Diamantino, ou plutôt la villa de Nossa Senhora da Conceiçâo do Alto Paraguay Diamantino, est située à une lieue et demie du Paraguay, dans une vallée très allongée, formée par deux mornes, dont l'un est la grande arête du plateau sur lequel se trouvent les sources du rio Arinos, du Santa-Anna et de l'Amola, et l'autre, un contre-fort qui se rattache au premier, au nord-est, et sépare la villa de la vallée du Paraguay.

Diamantino s'étend sur un terrain fort inégal, et ses rues mal pavées sont en conséquence très montueuses. Les maisons sont au nombre d'environ deux cents; elles n'ont en général qu'un rez-de-chaussée; deux ou trois, tout au plus, ont un étage, mais la plupart sont très grandes; elles sont bâties en pierres de grès et blanchies à la chaux, que l'on tire principalement des bords du rio Paraguay, au-dessous du point appelé As Tres Barras. Les couvertures sont en tuiles. Ces constructions forment deux rues principales, se rencontrant à l'église, qui est assez grande, mais que le manque de fonds a empêché d'achever jusqu'à présent. Cette église a été fondée par

Fray José, ancien prélat de Cuyaba. Au milieu de la villa passe un ruisseau sur lequel on a jeté plusieurs ponts, dont un est assez élégant. Ce cours d'eau est obstrué par de nombreuses roches d'un grès rouge très dur, et porte le nom de ribeirâo do Ouro. Cette rivière se jette dans le Diamantino, dans l'enceinte même de la ville. On compte dans ce lieu, outre un grand nombre d'esclaves, mille à douze cents habitants libres, de couleur en général plus blanche que dans les villes et villages de la province de Goyaz; la population de la freguezia entière est d'environ quatre mille personnes, dont un quart est en servitude. Diamantino, fondée en 1804, a été érigée en villa vingt ans après. Elle a pour commandant de sa petite garnison un alferes, qui donne aussi des ordres au détachement du Salto Augusto sur le rio Tapajos. Le reste des autorités se compose d'un chef de police et d'un subdelegado.

La journée du 26 fut employée à déterminer la position géographique de la ville, et à prendre des renseignements sur son commerce et sur la navigation du Tapajos, qui n'est ici connu que sous le nom d'Arinos. Les sources de cette rivière se trouvent sur le même plateau que celles du Paraguay.

Un homme qui avait beaucoup voyagé dans cette région me donna les renseignements suivants sur les diverses tribus qui la peuplent :

Les Bacchayris, qui habitent les sources de l'Arinos, sont de mœurs très douces; ils font de jolis pa-

niers et d'autres petits ouvrages qu'ils vendent à Diamantino; ils sont en guerre avec les Cajahis.

Les Tapanhunas, tribu hostile, sont établis sur une rivière de même nom qu'eux, qui est un bras de l'Arinos; ils parlent la même langue que les précédents; ils se teignent entièrement en noir.

Les Nabicuaras vivent dans les forêts centrales; ils sont féroces et anthropophages.

Les Parabitatas et les Jahuariti-Tapuyos ont les mêmes mœurs que les Nabicuaras. Les Jahuariti-Tapuyos ne sont absolument connus que par les rapports des autres Indiens, qui assurent qu'ils ne voyagent que la nuit, la lumière du jour leur faisant mal aux yeux. De là, le nom de Morcegos (chauves-souris) qu'ils ont reçu des habitants de Diamantino.

Les Apiacas entretiennent les meilleurs rapports avec les chrétiens, mais ils sont continuellement en guerre avec les autres Indiens, et dévorent leurs prisonniers. Nous en parlerons bientôt d'une manière plus détaillée.

Les Parentintins habitent l'intérieur des forêts, à la hauteur du milieu du Tapajos; ce sont les ennemis déclarés des précédents, et ils sont très hostiles aux voyageurs.

Les Mundurucus habitent le bas de la rivière; ils ont toujours été alliés aux Brésiliens contre les autres nations : ce sont des guerriers très redoutés, qui se peignent de couleurs éclatantes, et se couvrent de beaux vêtements de plumes d'aras.

Viennent enfin les Mawès, qui sont très doux et qui fabriquent le guarana; ils habitent la partie du Tapajos rapprochée de l'Amazone.

J'ai déjà parlé des Parécis, nation qui vit dans les vastes campos qui s'étendent entre Diamantino et Matto-Grosso. Par quelque malentendu assez singulier, ils sont très doux pour les habitants de cette première ville, et entièrement hostiles pour ceux de la seconde.

La maison dans laquelle nous nous trouvions était celle qu'avait occupée autrefois M. de Langsdorf, dont on parlait beaucoup dans le pays. Nous reçûmes la visite des principaux habitants, et, entre autres, celles du guarda-mòr et du curé; ce dernier nous témoigna une grande hospitalité.

Le 27, nous partîmes de la ville dans l'après-midi pour nous rendre à la ferme de l'alferes Joaquim da Rocha. Cette ferme est située près des sources du Paraguay que nous désirions visiter depuis si longtemps. Après avoir traversé le morne qui domine la ville, nous entrâmes dans une longue vallée formée par deux montagnes à sommets en table. Tout ce pays est couvert de campos. Nous traversâmes le Paraguay, qui a déjà 13 mètres de largeur, mais nous lui trouvâmes seulement une dizaine de centimètres de profondeur. A deux lieues plus loin, nous atteignîmes la ferme, après avoir parcouru une route de trois lieues et demie.

La formation, au delà du morne de la villa, est le schiste argileux diversement coloré et contourné. Le

morne de Tamandua est de grès. Sur les bords du Paraguay, le cascalho diamantifère repose sur le schiste argileux.

Notre hôte était un grand chasseur de jaguars dont il avait tué plus d'une quarantaine sur ses domaines. Sa ferme se trouve au pied même du plateau qui donne naissance à l'un des plus grands fleuves du monde, au fameux Paraguay, dont les eaux sont destinées à baigner Buenos-Ayres; elle est située dans la vallée dont nous avons parlé, et qui, dans cet endroit, présente l'aspect d'une gorge profonde, entourée de rochers immenses, et qui paraissent inaccessibles. Notre alferes connaissait admirablement toute cette région; il nous raconta que quelques années auparavant, des sauvages barbus apparurent dans une fazenda située à quatre lieues de la sienne, et qu'ils se mirent aussitôt à dévaster les champs, mais que les gens de la maison ayant fait feu sur eux et en ayant tué quelques uns, les autres disparurent sans qu'on les ait jamais revus, et sans qu'on ait jamais su non plus à quelle nation ils appartenaient. Nous avions le désir le plus vif de partir le lendemain au point du jour, ce qui fut sans doute cause que note hôte nous réveilla régulièrement d'heure en heure pour nous avertir qu'il n'était pas encore temps de nous lever. Voyant qu'il était parfaitement décidé à ne pas nous laisser dormir, nous nous mîmes à écouter de longues déclamations sur le caractère des gens qui se livrent à la recherche des diamants; il nous dit qu'ils se

méfiaient même de leurs enfants, ce qui n'empêchait pas toutes les belles pierres d'être volées par les esclaves.

Le 28, au matin, notre contrariété fut grande en voyant la pluie qui tombait à verse; nous savions que la route que nous avions à parcourir était effroyable, et qu'elle devenait complétement impraticable dans de semblables circonstances. Cependant vers neuf heures, le temps s'étant un peu remis, nous partîmes guidés par notre fazendeiro.

Nous fîmes une demi-lieue à travers les campos pour gagner le pied d'un petit sentier, ou plutôt d'une véritable échelle au milieu d'énormes roches, et que nous escaladâmes avec la plus grande difficulté. Nous nous trouvâmes ensuite au sommet d'un plateau de grès plus élevé de 150 mètres que la vallée. De ce point, la vue est très belle, et l'on distingue dans le lointain le cours du rio Santa-Anna. Après avoir parcouru une demi-lieue dans un campo découvert sur le sommet du plateau, nous parvînmes à la première source du Paraguay, qui est un petit lac circulaire qui n'a que 10 mètres de diamètre, et qui est entouré du palmier buriti. Un peu plus loin, nous trouvâmes un second lac, dont les bords étaient très fangeux, et qui était entouré de même que le précédent : c'est la source principale du Paraguay. La rivière naissante a environ 100 mètres de long sur 25 à 30 de large; puis tout à coup elle reprend son cours qui se dessine par une ligne de buritis; elle reçoit presque aussitôt

de nouveaux bras, entre autres le rio Amola, qui, sous le nom de Paraguay-Zinhor, gagne le bord du plateau, et se précipite jusqu'à son embouchure par une série de chutes. C'est seulement alors qu'après avoir fait un coude, il prend sa direction normale au sud-sud ouest. Notre guide nous conduisit ensuite à un quart de lieue plus loin, pour nous montrer un troisième lac, ou plutôt un marais qui donne naissance à un cours d'eau qui va rejoindre le précédent. Le baromètre nous indiqua pour ce point une altitude de 305 mètres. Le temps continuait à être pluvieux, et ce ne fut que par un bonheur inespéré que le soleil apparut un instant à midi, et nous permit de déterminer la position exacte de ce point intéressant. Il n'y a donc pas ici sept lacs, ainsi que l'indiquerait le nom de Sette Lagoas, mais seulement deux ou au plus trois, si l'on considère comme tel le marais dont nous venons de parler. Il serait peut-être plus exact de considérer le Paraguay comme prenant sa naissance dans les deux buritizaes (1) qui communiquent avec les lacs, et qui convergent vers le nord-est, et vont se réunir dans un petit bois situé à une distance de deux à trois lieues; mais ces buritizaes s'alimentent manifestement par les infiltrations des lacs.

Dans la plaine, et lorsqu'il coule déjà vers le sud-sud-ouest, le Paraguay reçoit le rio Pari, qui prend

(1) On donne ce nom aux plantations du palmier buriti qui indiquent presque toujours la présence de cours d'eau peu considérables.

naissance sur le même plateau, et court d'abord en sens contraire dans une gorge étroite.

Je restai longtemps à contempler ces petits filets d'eau qui devaient former la majestueuse rivière de la Plata. La vue des sources d'un grand fleuve a toujours été pour moi l'objet d'un indéfinissable intérêt: il y a en effet quelque chose qui étonne l'esprit dans la pensée que ce ruisseau, que vous traversez d'un seul pas, est destiné, dans le bas de son cours, à arroser des régions immenses, à porter peut-être des vaisseaux et des frégates; que ce petit cours d'eau qui serpente modestement au milieu des herbes de la prairie entraînera bientôt des arbres gigantesques. Ici nous craignons de le dessécher, en y faisant boire notre monture; là il fera fuir, par ses inondations, des populations entières; autant la source paraît humble et facile à détourner, autant le cours principal a de hardiesse et de force irrésistible. Dans les parties peu connues du globe, il est en général d'une difficulté extrême de parvenir jusqu'aux lieux où naissent ces grandes artères, et le plaisir qu'on éprouve à les contempler tient aussi un peu à la satisfaction que l'homme ressent toujours au souvenir d'obstacles vaincus par sa persévérance.

La pluie étant devenue plus forte que jamais, ce fut avec beaucoup de peine, et non sans quelque danger, que nous redescendîmes dans la vallée; nous fûmes heureux d'y trouver un abri dans la maison hospitalière de notre fazendeiro.

Le 29 décembre, je retournai à Diamantino pour mettre mes notes en ordre, pendant que MM. d'Osery et Weddell faisaient une course à San-Pedro, situé sur le plateau opposé à celui que nous avions visité la veille. Voici le résultat de cette excursion. Le morro do Tamandua est de la même formation que le plateau des sources du Paraguay. Le village de San-Pedro, fondé uniquement pour l'exploitation du diamant, contient de soixante à soixante-dix mauvaises maisons et environ trois cents habitants. Les exploitations s'étendent jusque dans l'arraial même. Le village de Buritizal est à une demi-lieue au nord-ouest de San-Pedro; il est plus grand que ce dernier, et s'étend sur le bord du Paraguay.

A leur retour vers Diamantino, nos compagnons eurent à suivre un chemin rendu difficile par la grande quantité de boue; cette route s'étend continuellement sur un terrain diamantifère, et traverse d'abord le Paraguay, puis le rio Diamantino à un quart de lieue de son embouchure dans le précédent, et enfin, le Buriti avant sa jonction avec le Diamantino.

Il est à remarquer que tous les chaînons de cette région courent de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, ce qui a obligé les parties supérieures du Cuyaba et du Paraguay à suivre cette dernière direction, puisqu'ils circulent dans les gorges profondes que forment les serras Azul, du Tombador et du Tamandua, qui sont les éléments d'un même système.

Dans l'après-midi du 29, on m'amena plusieurs

Indiens Apiacas : l'un d'entre eux était très intelligent, et parlait un peu le portugais. Cet homme était d'une couleur très claire, et avait une physionomie si douce, qu'il était difficile de se figurer qu'il appartenait à une race d'anthropophages. La marque distinctive de cette tribu consiste en trois lignes horizontales, peintes au moyen du jenipapo, et qui coupent la figure au-dessus et au-dessous de la bouche en formant autour d'elle une espèce de quadrilatère. Je recueillis de cet Indien les détails suivants. Les Apiacas habitent les rios Arinos et Juruena ; ils cultivent la terre, plantent du maïs, des caras, des haricots, du manioc, du coton, etc. Lorsqu'ils font des défrichements, les hommes abattent les arbres, et les femmes viennent ensuite planter ; une fois l'établissement fait, les hommes, comme chez toutes les autres nations indiennes, se bornent à chasser et à pêcher. Ils ont chacun deux femmes, les chefs seuls peuvent en prendre trois. Ils peuvent les chasser ; mais si aucun autre homme n'en veut, l'ancien mari est obligé de les tuer. Les vieillards sont occupés à filer du coton, et doivent être nourris par leurs enfants ; s'ils n'en ont pas, ils sont soutenus par les jeunes gens de la nation.

Ces Indiens reconnaissent un Être suprême, et ils paraissent même lui adresser des prières. Ils admettent l'immortalité de l'âme, et pensent qu'après la mort elle va dans des champs où croissent toujours de beaux fruits sans qu'il ait été nécessaire de les

planter. Lorsqu'un homme meurt, on l'enterre dans la maison même qu'il habitait. A la guerre, les Apiacas tuent tous les adultes, quel que soit leur sexe, puis ils coupent les corps et les font rôtir; ils emmènent les enfants comme prisonniers, les conduisent dans leurs aldeas, les élèvent avec les leurs, et les traitent bien: cependant ils les font travailler aux champs, et les attachent deux à deux par une corde qui passe autour du cou. Lorsque deux ou trois de ces petits malheureux ont atteint l'âge de douze à quatorze ans, on célèbre une grande fête dans le village. Dès le matin, on entend de tous les côtés le son des trompes, et toute la population se couvre de ses plus beaux ornements de plumes d'aras. Les petits prisonniers sont amenés au milieu d'un cercle formé de toute la tribu; derrière eux se tiennent les chefs des familles qui les ont élevés: ceux-ci, à un signal donné, leur fracassent le crâne d'un coup de massue, puis on mange leurs corps, et pendant toute la nuit on se livre à des danses diaboliques. Quelquefois aussi on garde de jeunes femmes cinq ou six ans avant de les tuer. Tout ce qui est étranger à la tribu est donc immanquablement sacrifié. En me donnant ces détails, la voix douce et le sourire affectueux du jeune Indien contrastaient d'une manière singulière avec l'effroyable sens de ses paroles. Il me dit qu'il avait beaucoup pleuré lorsque son père avait ainsi tué son compagnon d'enfance. Sa mère, disait-il, avait aussi répandu des larmes; mais il avait fallu se soumettre à

la coutume. Plusieurs personnes qui avaient visité cette tribu confirmèrent tous les faits précédents, et l'une d'elles me dit que dans une circonstance de ce genre elle avait offert, mais inutilement, à ces sauvages, des objets de grande valeur pour sauver un de ces pauvres enfants. Je ne connais guère d'autre exemple d'un pareil acte de cruauté que chez les anciens Muyscas, chez lesquels la victime (guesa) était élevée avec le plus grand soin jusqu'à l'âge de quinze ans, puis sacrifiée dans le temple de Bochica (le soleil), à Sogamogo. Cependant, à l'époque de la découverte, les peuples de la côte du Brésil avaient des mœurs à peu près semblables. Du reste, les Apiacas tuent leurs ennemis sur le champ de bataille, mais ne les torturent pas. On assure que les Jahuarititapuios en agissent autrement, et qu'ils attachent leurs prisonniers à un arbre à environ 1 mètre de terre, et font sous eux un feu qui les consume lentement. On dit encore que ces Indiens, ainsi qu'une autre nation qu'on nomme Guatas, mangent la chair humaine crue, et l'on cite deux nations ennemies, les Oropias et les Parabitatas, qui les font bouillir. Les Apiacas sont en guerre avec les Mutonihuenes et les Sitihuavas, qui sont également anthropophages. L'or abonde, dit-on, dans leur pays, mais ils n'en font aucun cas, et prétendent que c'est le dieu des blancs.

Les Apiacas ont des sorciers ; ils dorment dans des hamacs; leurs villages ne se composent que d'une

seule maison d'énormes dimensions, construite en bois, et qui contient plusieurs centaines d'habitants. L'Indien que j'interrogeais me dit que le rio Juruena était habité par quatre nations : les Apiacas, les Oropias, que j'ai déjà cités, et qui parlent la même langue qu'eux, les Bororos et les Cahuahivas, que les Apiacas ont repoussés loin des bords immédiats du fleuve. C'est seulement à l'âge de puberté que l'on trace les lignes qui entourent la bouche; les enfants n'ont que les lignes des joues. Ces distinctions paraissent se rattacher à des points particuliers de mœurs, car ce sont les individus seuls qui portent ce signe qui peuvent manger de la chair humaine.

Parmi les Brésiliens qui assistaient à cette conversation il s'en trouvait un qui avait des ongles de plus d'un pouce de long. J'ai vu à Diamantino quelques autres individus qui portaient un ornement semblable dans le seul but souvent de faciliter le jeu de la guitare. On raconte partout ici qu'à dix ou douze lieues à l'ouest de Santa-Anna se trouvent trois villages de Nègres marrons auxquels on donne, comme dans tout le Brésil, le nom de *Quilombos*. On assure qu'ils renferment beaucoup de gens qui, pour la plupart, n'ont jamais vu de chrétiens, et que les autres sont employés à débaucher les esclaves du district diamantifère. On dit qu'ils entretiennent de bonnes relations avec les diverses tribus sauvages. Nous rencontrâmes à Diamantino un Français qui avait fait par-

tie d'une expédition malheureuse qui, sous la direction d'un vieillard aveugle, était partie de Rio, et avait traversé les immenses déserts qui séparent cette ville de Diamantino, en emportant des appareils assez compliqués destinés à aller chercher au fond de la rivière de Santa-Anna les diamants qui devaient y abonder.

La troupe se composait de sept ou huit de nos compatriotes, parmi lesquels était une femme que nous vîmes à Cuyaba, et que nous rencontrâmes depuis au Para. A peine ces gens furent-ils parvenus dans le district des diamants, que la plupart d'entre eux tombèrent victimes de l'insalubrité du climat. Les deux ou trois survivants ne perdirent pas courage, et installèrent leur machine de caoutchouc. L'homme que nous vîmes à Diamantino s'aventura le premier sous une espèce de cloche qui devait lui rendre fort agréable une promenade au fond de la rivière; mais avant qu'il eût eu le temps de recueillir tous les diamants de cette localité, il s'aperçut sans doute que la machine n'était pas suffisamment imperméable, car il fut retiré aux trois quarts noyé. Après avoir ainsi dépensé tout son petit avoir dans cette incroyable spéculation, et n'ayant pas les moyens de retourner à la côte, il se livra à un commerce honnête qui, comme il nous le dit lui-même, consistait à acheter les pierres volées par les esclaves. J'ai appris depuis qu'il était mort peu de temps après notre passage; la femme seule aurait donc survécu à tous

les actionnaires de cette malheureuse entreprise.

Les mines d'or, et surtout celles de diamants auxquelles la villa de Diamantino doit sa fondation et son importance, paraissent avoir été connues dès l'époque où se firent les premiers établissements Paulistes dans la province de Matto-Grosso; mais sous le gouvernement portugais, l'exploitation du diamant était interdite aux particuliers sous les peines les plus sévères. Une garde militaire occupait les districts diamantifères et surveillait les esclaves de la couronne qui travaillaient à l'extraction de ce précieux minéral. Tout individu qui trouvait une de ces pierres était tenu de la remettre à la surintendance des diamants de Cuyaba, dont il recevait une modeste récompense, tandis qu'il eût été puni rigoureusement si l'on se fût aperçu qu'il voulait se l'approprier. Le commerce des diamants était à cette époque aussi bien défendu que leur extraction, dans toute l'étendue du Brésil, à tout autre qu'aux agents spéciaux que le gouvernement nommait à cet effet. Depuis le gouverneur João Carlos, dont nous avons déjà parlé, ce commerce fut d'abord plus ou moins toléré, puis enfin il devint tout à fait libre. Si, comme on l'assure, les lois qui régissaient autrefois cette industrie ne sont pas abrogées de droit, elles sont du moins complétement tombées en désuétude. Les habitants de Diamantino se plaignent seulement que l'interdiction qui frappe le commerce des esclaves les mette dans l'impossibilité de profiter de la richesse du pays.

Ce fut en 1746 que l'on rencontra pour la première fois des diamants de quelque valeur dans la province de Matto-Grosso, et bientôt on en trouva une si grande quantité dans le petit rio do Ouro, que l'ouvidor Manoel-Antunes Nogueira, voulant s'emparer de ces terrains au profit de la couronne, en fit évacuer tous les habitants; la famine fit de grands ravages parmi ces malheureux ainsi privés d'asile.

Ce pays sembla dès lors avoir à souffrir tous les maux, car une longue sécheresse fut suivie, le 24 septembre 1746, d'un terrible tremblement de terre. Ce ne fut que le 13 mai 1805 que l'on permit aux habitants d'occuper de nouveau leurs propriétés, mais à la charge de remettre à la couronne, sous des peines sévères, tous les diamants qu'ils pourraient rencontrer. En 1809, un ordre royal établit à Cuyaba un junta de diamants.

L'or et les diamants, qui sont toujours réunis dans cette région comme dans beaucoup d'autres, se trouvent surtout dans les nombreux cours d'eau qui la sillonnent et même dans toute l'étendue des terrains qui la composent. Cependant, après les pluies, les enfants de Diamantino cherchent l'or contenu dans la terre même des rues et dans le ribeirão d'Ouro, qui, comme nous l'avons dit, traverse la ville, et il n'est pas rare qu'ils en recueillent pour une valeur d'une ou deux patacas (de 8 à 15 grains, poids du Brésil). Quant au diamant, on cite un nègre qui, en arrachant des légumes dans son jardin, trouva un diamant

attaché à leurs racines. Peu de temps, disait-on, avant notre arrivée à Diamantino, un muletier, en plantant un pieu destiné à attacher ses mules, en trouva également un, mais du poids d'une demi-oitava (environ 9 karats); ce dernier fait se serait passé dans la chapada de San-Pedro. Enfin on rapporte qu'il est arrivé quelquefois de trouver des diamants dans l'estomac des poulets.

Les principaux cours d'eau qui offrent des diamants et de l'or aux recherches des avides habitants de cette partie du Brésil sont :

Le rio d'Ouro, formé de la réunion de deux bras, depuis sa double source jusqu'à son embouchure dans le Diamantino, et ce dernier depuis son origine jusqu'à sa réunion au Paraguay; le rio Santa-Anna, autre affluent du Paraguay, et le rio das Areias, qui se jette dans le Santa-Anna, dans tout leur cours; les rios San-Francisco de Paulo et San-Francisco-Xavier qui se réunissent pour se jeter dans le Santa-Anna, également dans tout leur cours, aussi bien que le San-Francisco de Chagres, qui est tributaire de la même rivière; enfin le Paraguay, depuis l'embouchure du Diamantino jusqu'au point appelé les Tres Barras.

On dit aussi que le rio Sumidouro, tributaire de l'Arinos, est très riche en diamants. Les très nombreuses exploitations ouvertes dans le terrain même des chapadas (plateaux) qui bordent ses flancs se

groupent principalement autour des arraiaes de San-Pedro et de Buritizal.

La formation dans laquelle se rencontre le diamant est exactement la même dans tout le district de Diamantino, soit qu'on l'observe dans les tranchées faites de main d'homme et à ciel ouvert, qui sillonnent les chapadas, soit qu'on l'étudie dans le lit des vastes ravins que les cours d'eau y ont tracés, en mettant à nu le cascalho ; ce qui permet d'y apercevoir et d'en extraire plus rapidement les pierres précieuses. Voici le résultat de nos observations sur ce sujet. A la surface, on rencontre d'abord une terre végétale noire et très argileuse, dont l'épaisseur est très variable parce que sa surface même est très ondulée ; immédiatement au-dessous se trouve une couche, dont la face supérieure est parfaitement horizontale, de ce que les mineiros appellent gorgalho, et qui est un composé de petits cailloux de grès, de quartz et de silex roulés et le plus souvent agglutinés par une argile jaune et rouge de la nature du canga, mais qui quelquefois aussi n'ont entre eux aucune espèce d'adhérence. Le gorgalho, qui est l'indice et l'un des principaux éléments de la formation diamantine, est évidemment un dépôt d'origine aqueuse amené par un vaste torrent qui, à une époque géologique très récente, a parcouru et fortement remué la vallée du Paraguay. C'est au-dessous du gorgalho, et aussi sous la forme d'une couche parfaitement horizontale, que se trouve le cascalho qui contient le diamant; ses

éléments généraux sont les mêmes que ceux du gorgalho, seulement les cailloux en sont plus gros et l'on n'y rencontre jamais la matière du canga, qui ordinairement agglutine ce dernier. Enfin ce qui surtout caractérise le cascalho, c'est la présence de certaines pierres de formes et de couleurs toutes spéciales qu'on appelle dans le pays les cativos do Diamante. Partout où se trouvent ces cativos, l'existence du diamant est certaine, et où ils ne paraissent pas les recherches sont inutiles. Les indications particulières sont données principalement par trois espèces de cailloux, tous cailloux roulés, parfaitement polis et dont les formes annoncent qu'ils ont subi un long et énergique frottement dû à l'action des eaux. Le premier est un silex noir ou marbré voisin de la cornaline; le plus noir est, dit-on, celui qui indique le plus sûrement la présence du diamant. Le second est une pierre appelée dans le pays pedra de Osso, qui a la consistance et l'apparence d'os qui ont été longtemps enterrés : c'est un grès très pur, voisin de l'itacolumite et qui passe encore pour annoncer le diamant. Enfin le troisième porte le nom de pedra Rosea : c'est une sorte de grès violet, dont les indications, quoique bonnes, sont moins sûres que celles des précédents, au dire des travailleurs. Il n'y a jamais de diamant dans le gorgalho. Le cascalho diamantifère lui-même repose sur des schistes argileux rouges auxquels les mineurs donnent le nom de Pissara. L'épaisseur de ces diverses couches varie beaucoup cepen-

dant. Nous avons visité, entre beaucoup d'autres, une tranchée dans laquelle l'épaisseur de la couche de terre végétale était à peu près d'un mètre; celle du gorgalho était de 60 à 70 centimètres, et celle du cascalho de 50 à 75; quelquefois, mais rarement, les couches de cascalho atteignent une puissance de 1m,25. Les schistes sur lesquels repose toute cette formation ne renferment jamais de diamants. Il arrive encore qu'il n'y a pas de cascalho interposé entre le gorgalho et ces mêmes schistes, sur lesquels le Paraguay coule au point où nous le passâmes.

La recherche du diamant se fait par les esclaves, qui, pendant la saison des basses eaux, plongent et vont chercher au fond des rivières le cascalho, qui est ensuite lavé avec beaucoup de soin. Les blancs ne pourraient résister à ce dur travail, qui fait périr beaucoup de noirs. Lorsque l'exploitation a lieu dans un cours d'eau peu considérable, on le détourne simplement et l'on extrait le cascalho par les moyens employés sur les chapadas.

Les rios Diamantino, d'Ouro et Paraguay paraissent déjà complétement épuisés. Le ribeirâo Buriti fournit encore beaucoup de pierres, mais le Santa-Anna est pour ainsi dire encore vierge, et, malgré la quantité incroyable de diamants que l'on en a tirée, il ne paraît pas avoir perdu de sa richesse primitive. Cependant ce qui prouverait que l'exploitation du diamant n'est pas aussi productive qu'on pourrait le croire, c'est que l'on cite dans le pays, comme très

remarquable, le résultat obtenu par un Espagnol du nom de D. Simon, qui en quatre ans, ne travaillant à la vérité que pendant la saison sèche, mais aidé des bras de deux cents esclaves, était parvenu à rassembler quatre cents oitavas de diamants (environ sept mille karats). Il fut obligé d'abandonner ses travaux, parce qu'il perdit un assez grand nombre d'esclaves par suite des fièvres pestilentielles qui règnent dans presque toute la région diamantine, et spécialement sur les rives du rio Santa-Anna; mais avant de partir, il combla le trou d'où il avait extrait ces pierres.

Plus tard, un autre individu en trouva quatre-vingts oitavas sur un seul point de la rivière. Le plus gros diamant qui soit sorti du Santa-Anna pesait, dit-on, trois oitavas (cinquante-deux karats environ); son extraction remonte déjà à bien des années, et l'on ne sait plus le prix qu'il a été vendu. On prétend que les pierres tirées de cette rivière sont plus belles que celles des autres localités diamantifères, et que même quelques personnes savent les distinguer dans le commerce.

Lorsque l'exploitation se fait dans les chapadas, elle a lieu au moyen de tranchées à ciel ouvert qui ont ordinairement une surface de 4 à 6 mètres carrés, et une profondeur très variable due aux différences d'épaisseur de la couche de terre végétale. En général, on n'est pas obligé de creuser bien profondément pour rencontrer le cascalho; 1 mètre ou 2 suffisent le plus souvent, mais quelquefois on

descend, comme dans la chapada de Santa-Anna, jusqu'à une profondeur de 6 mètres. Du reste, avant de commencer une exploitation en grand, on fait des puits d'essai que l'on appelle *provas*. Les travailleurs se servent d'une espèce de pioche qu'ils nomment *amocafra*, dont le manche est long d'environ 2 pieds, et dont le fer, pointu et courbé, a 8 pouces à peu près de la pointe au manche. Ils enlèvent avec cet instrument les deux couches supérieures du terrain, c'est-à-dire la terre végétale et le gorgalho que l'on entasse séparément, puis on enlève le cascalho dont on forme un troisième tas. Le transport de ces divers matériaux du fond de la tranchée sur ses bords se fait au moyen de gamelles de bois que les noirs remplissent avec l'amocafra, puis ils les placent sur leur tête pour aller les vider au dehors. Cette extraction du cascalho a lieu pendant la saison sèche, le lavage ne se faisant que lorsque les pluies ont rempli d'eau les excavations formées par ces travaux.

Au moment même de son extraction, le cascalho subit un premier triage qui consiste à en retirer les gros galets de quartz qui s'y rencontrent ordinairement en assez grande quantité. Lorsque l'eau des pluies permet de commencer le lavage, on établit, sur le bord des trous qui résultent des fouilles, des espèces de caisses légèrement inclinées dans le sens de leur longueur, qui est de 3 mètres sur 2 de large ; on les nomme *cuyacas* ou *canoas*. Sur celui

des petits côtés qui est le plus près du bord de la fouille les caisses ne sont fermées que par un très léger rebord. C'est à l'autre extrémité qu'un noir vient déposer, au moyen d'une gamelle de bois, une portion de cascalho sur laquelle un autre travailleur, placé du côté qui reste ouvert, jette avec une certaine force l'eau qu'il puise avec une espèce de pelle faite d'un morceau de batteia, dans l'excavation même où il se tient, en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Lorsqu'au moyen de cette manœuvre plusieurs fois répétée, l'eau en découlant a entraîné toutes les parties fines et légères, il ne reste sur le fond du cuyaca que la portion pierreuse au milieu de laquelle on distingue facilement les gros diamants quand il y en a.

Le laveur retire ensuite tout ce qu'il y a de galets un peu gros. Ce qui reste du cascalho est encore lavé une seconde fois de la même manière, si on a lieu de le croire riche; sinon la fin du lavage s'opère dans des batteias. Par ce nouveau lavage, on concentre encore le cascalho, puis on le dépose dans une gamelle; il est alors très menu. Enfin, il est encore lavé par portions, mais à chaque fois on laisse dans la batteia le dernier résidu de l'opération précédente. On finit ainsi par avoir, au fond d'une seule batteia de deux pieds de diamètre et de quelques pouces de profondeur, le résidu du lavage d'une quantité souvent très considérable de cascalho vierge. C'est dans ce dernier résidu que le laveur cherche les diamants. Les noirs employés à ce travail ont soin de laisser

dans la batteia les cativos qui s'y trouvent amassés, et souvent ils y en mettent eux-mêmes, afin, disent-ils, de se porter bonheur, dans la pensée que ces pierres attirent le diamant. Il n'est sorte de superstitions et de pratiques absurdes de ce genre auxquelles ces malheureux ne se livrent quand ils sont occupés à ce travail. On les surveille du reste avec soin, et ils sont sévèrement punis quand ils détournent quelques pierres, ce qui ne les empêche pas d'en voler au moins une bonne moitié. Les dimanches et les fêtes, ils travaillent pour leur compte, et lavent dans les cuyacas de leurs maîtres le cascalho qu'ils ont amassé pendant la saison sèche. Il y a toujours de l'or dans le cascalho diamantifère, mais on ne se donne pas, en général, la peine de le recueillir. La plupart des maîtres défendent même à leurs esclaves de perdre leur temps à cette recherche ; mais quelques uns d'entre ces derniers s'en occupent lorsqu'ils travaillent pour eux-mêmes, et il leur arrive généralement d'en trouver dans une journée pour une pataca ou une pataca et demie.

Nous avons examiné, M. d'Osery et moi, avec une grande attention, les localités diamantines, et nos observations nous ont amenés à ne pas douter que les diamants, tels qu'on les trouve dans les cours d'eau et les chapadas du Alto-Paraguay, n'y aient été apportés par suite d'un mouvement d'alluvion d'une époque très moderne, mais difficile cependant à déterminer.

La formation des cailloux, galets, cativos, etc., qui accompagnent ce précieux minéral, annoncent une longue et intense action exercée par de puissantes masses d'eau. Si l'on considère maintenant que la masse rocheuse du terrain qui environne les vallons diamantifères est formée de ce grès particulier qui constitue les immenses plateaux (serra de Taquara) entre les rios Araguay et Cuyaba, changeant de temps à autre de structure et de couleur seulement, mais non de composition essentielle, ne sera-t-on pas porté à croire que les diamants ont été arrachés à ces montagnes de grès? Mais seraient-ils par conséquent contemporains de cette formation qui ne présente aucune trace de fossiles, ou appartiendraient-ils aux plus anciennes époques de transition? C'est une question que nous laissons à résoudre.

Au surplus, j'ai lieu de croire que l'étude de la riche formation diamantifère de la Chapada, dans la province de Bahia, viendrait à l'appui de notre supposition ; car les diamants se trouvent dans des sables provenant manifestement de la désagrégation des grès rouges; enfin, la coupe du district diamantifère d'Abaëthé, publiée par M. Clausen (*Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, tome VIII, n° 5), montre une formation analogue; en tout, l'existence des diamants semble, dans l'Amérique du Sud, se rattacher à la présence des grès de couleur rouge.

Cette manière de voir paraîtra plus probable encore quand on étudiera la composition des cativos, et sur-

tout cette pedra de osso, le plus sûr indice du diamant, au dire des mineurs, pierre qui est très évidemment du grès parfaitement pur. Comment le diamant se sera-t-il déposé au milieu des grès? Ne doit-on pas croire qu'à l'époque de la formation de ces dernières roches, l'atmosphère du globe était cette atmosphère si riche en acide carbonique, admise par presque tous les géologues, qui a certainement précédé tous les phénomènes de vie végétale et animale? N'a-t-il pas pu arriver qu'à la faveur de circonstances particulières de chaleur et d'électricité, l'acide carbonique se soit décomposé, et que la vapeur de carbone, se condensant lentement, ait été cristallisée sous forme de diamant?

Un fait qui nous a été raconté par un muletier de la route de Goyaz vient à l'appui de cette théorie: selon lui, en jetant un jour à une de ses mules une pierre de grès trouvée dans le chemin, elle se serait brisée, et il y aurait trouvé un diamant enchâssé. Nous en avons même vu à Rio, chez un marchand, un échantillon qui était manifestement dans une roche de ce genre. J'aurais vivement désiré posséder cet échantillon curieux, mais le prix qu'on en demandait ne me permit pas d'en faire l'acquisition (1). Toujours

---

(1) M. Francisco Muniz, de Bahia, possède un échantillon très curieux provenant de la Chapada, et qui montre un cristal de diamant engagé dans une roche entièrement formée des débris connus sous le nom de cativos, et particulièrement de ceux appelés feijão, ferra-

est-il qu'à Diamantino tous les diamants sont roulés et jamais adhérents à la roche.

Les idées que je viens d'émettre peuvent être combattues par des arguments auxquels il est difficile de répondre dans l'état actuel de la science. Le seul fait que je regarde comme démontré, c'est celui du rapport qui semble exister, dans l'Amérique du Sud, entre la présence du diamant et celle du grès. Du reste, cette roche devrait peut-être être rapportée à une époque comparativement bien moderne, car M. Clausen dit avoir trouvé une empreinte indéterminable de coquille univalve dans le grès de couleur rouge de la province de Minas-Geraës (*Bulletin de l'Académie de Bruxelles*), et cette formation est peut-être analogue à celle de la partie nord-est du Brésil, dans laquelle M. Gardner a trouvé des empreintes de poissons. En effet, cette vaste formation de grès de couleur rouge se présente, partout où nous l'avons observée, sous le même aspect de plateaux ou de montagnes à sommets coupés en tables ayant un niveau égal; elle paraît occuper une grande étendue de terrain dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Nous l'avons, pour la première fois, observée sur le

---

gem, etc. Le même échantillon contient du quartz et de l'or. Plusieurs des parcelles agrégées ont manifestement été roulées, et l'on pourrait croire que leur réunion actuelle n'est due qu'à un empâtement moderne dans lequel le diamant s'est trouvé compris d'une manière fortuite : c'est un véritable poudingue.

Tocantins, puis en abondance sur la route de Goyaz à Cuyaba. Je l'ai revue dans des circonstances toujours semblables sur le bas Amazone.

Elle semble former une grande partie de cette portion du nord du Brésil qui se projette vers l'est. Enfin, j'ai tout lieu de croire qu'elle compose le plateau méridional du Matto-Grosso. M. Gardner a été amené à rattacher les parties du système qu'il a examinées à la formation crétacée, et il est arrivé à cette conclusion principalement par l'étude des nombreux poissons fossiles qui se trouvent dans cette région. Il me semble possible que ce soit en effet au système de la craie que l'on doive rapporter tous ces plateaux de grès de couleur rouge, car, dans plusieurs endroits, nous y avons rencontré des silex : ainsi, nous nous sommes assurés de la présence de ces derniers à la cascade Santo-Antonio du Tocantins, dans le Funil de la même rivière, à la montée du Tombador, sur la route de Diamantino, etc.

Il faut aussi remarquer que le silex est, dans plusieurs endroits, l'un des indices les plus certains de la présence du diamant. Si l'on admet cette preuve, il faudrait aussi rapporter à la formation crétacée les calcaires argilifères compactes et stratiformes que nous avons rencontrés entre Villa-Maria et le rio Jaurù, et qui contenaient des rognons de silex blanchâtre.

Partout ces roches de grès et de calcaires sont appuyées sur des schistes argileux, qui eux-mêmes

recouvrent les granits ou les gneiss. On devrait, dans cette hypothèse, rapporter ces argiles au groupe wealdien avec lequel elles semblent avoir beaucoup d'analogie. Peut-être le diamant existait-il avant la formation de ces grès, et se sera-t-il trouvé, pour ainsi dire, enchâssé par eux.

Ces roches dénudées rappellent les grès rouges de la côte nord du Ross-Shire, décrits par le docteur Mac-Culloch; mais ces derniers sont coniques et non terminés en tables, et d'ailleurs ils reposent directement sur les gneiss, et non sur les schistes argileux comme au Brésil.

Il nous fut très difficile d'obtenir des habitants de Diamantino, qui semblaient encore se croire sous l'empire des lois portugaises pour tout ce qui a rapport aux diamants et à l'or, des renseignements à peu près exacts sur les quantités de ces deux minéraux qui sortent chaque année du district; cependant, en réunissant les données les plus positives, nous avons formé le tableau suivant, qui présente les quantités approximatives de diamants qui ont été tirés du pays depuis 1817 jusqu'en 1845, ainsi que le mouvement des prix et la quantité d'esclaves employés. Nous avons ajouté à ce dernier renseignement la valeur même des esclaves.

Lors de notre passage, deux mille personnes environ, dont huit cents esclaves, se livraient à ce genre de travaux.

Années.	Prix de l'oitava en pierres assorties.	Quantité d'oitavas extraites dans l'année.	Quantité d'esclaves employés.	Valeur moyenne de chaque esclave.
1817	40,000 reis	600	1,500	250,000 reis
1820	60,000	5 à 600	1,500	250,000
1825	60,000	5 à 600	1,500	250,000
1830	60,000	300	1,500	250,000
1834	120,000	300	1,500	250,000
1838	150,000	300	1,200	300,000
1840	200,000	250	900	400,000
1844	250,000 à 300,000	200	800	600,000

En 1817, une pierre d'une oitava a été vendue quatre cent mille reis.

L'or valait les prix suivants, l'oitava :

En 1817, mille trois cent cinquante reis;

En 1820, mille trois cent cinquante;

En 1830, mille cinq cents;

En 1840, trois mille deux cents ;

Et en 1844, trois mille six cents.

On voit que les prix des diamants et de l'or se sont beaucoup élevés depuis 1817, ce qui est dû à trois causes : 1° la diminution du nombre des esclaves africains, par suite des lois sur la traite ; 2° la diminution des quantités trouvées; 3° la célébrité qu'a progressivement acquise cette riche localité et qui y a fait accourir beaucoup de monde.

Aujourd'hui le vintem de diamant, en très petites pierres, vaut de neuf à dix mille reis pour le commerce. Une pierre d'une demi-oitava vaudrait de quatre à six cent mille reis, selon sa beauté ; une pierre d'une oitava vaudrait un conto cinq cent mille reis. Il y a deux ou trois ans, une pierre de trois quarts

d'oitava a été vendue huit cent mille reis, et une autre, du même poids, un conto de reis. On ne trouve guère aujourd'hui qu'environ deux cents oitavas de diamants par an, et seulement deux ou trois pierres d'une demi-oitava et au-dessus.

L'homme le plus riche de Diamantino avait en sa possession, au moment de notre passage, deux cents oitavas de diamants. Les esclaves vendent les diamants qu'ils volent quatre ou cinq mille reis le vintem, gros et petits indifféremment.

En résumé, d'après les recherches auxquelles je me suis livré sur les lieux, il me paraît probable que la quantité de diamants extraits de Diamantino et de Matto-Grosso se monte, depuis la découverte par les Paulistes jusqu'à ce jour (1849), à environ soixante-six mille oitavas; il faut se rappeler que, dans ce chiffre, se trouvent comprises un assez grand nombre de grosses pierres. En estimant la valeur moyenne de l'oitava deux cent cinquante mille reis, on arrive à un total d'environ quarante-six millions deux cent mille francs; il convient de joindre à ce chiffre celui des diamants extraits du bassin du rio Claro. Bien que ce dernier produit soit aujourd'hui très peu considérable, et soit loin d'être ce qu'il était sous le gouvernement portugais, je ne puis l'estimer à moins de quatorze mille oitavas, valant environ neuf millions huit cent mille francs. Ainsi la somme des diamants extraits jusqu'à ce jour de la province de Matto-Grosso se monterait à environ quatre-vingt

mille oitavas, valant cinquante-six millions de francs. Je ne doute pas que cette région ne fournisse un jour, si elle est soumise à une exploitation bien entendue, une quantité infiniment plus considérable; malheureusement, ainsi que nous l'avons déjà dit, la recherche de ces pierres est accompagnée de grands dangers, et je suis convaincu que ces hochets de la vanité humaine ont déjà coûté, au Brésil seulement, la vie de plus de cent mille créatures humaines.

Nous allons dire quelques mots des autres mines de diamants du Brésil. Pendant longtemps on n'a connus que celle de la province de Minas Geraës, mais dans ces dernières années celles de la chapada de Bahia ont acquis une grande célébrité. Occupons-nous d'abord des premières.

Les mines de Cerro do Frio ont été découvertes en 1727 par Bernardino Fonseca Lobo, mais la nature des cristaux que l'on avait rencontrés resta incertaine jusqu'à ce qu'un fonctionnaire de la province, qui était allé aux Indes, la mît hors de discussion. Mawe paraît croire que, dans les vingt premières années, on en tira en moyenne mille onces ou huit mille oitavas par an; et M. Caire (*Science des pierres précieuses*, 1833), dit qu'en 1732, on en exporta du Brésil à Lisbonne cent soixante-cinq mille vingt-quatre karats (environ neuf mille quatre cent trente oitavas).

Ce fut en 1772 que la couronne de Portugal commença à faire travailler les mines pour son compte exclusif. D'après les rapports officiels, on a trouvé

dans les vingt-deux années qui se sont écoulées depuis cette époque jusqu'en 1794, la quantité de quarante-huit mille cinq cent quarante-sept oitavas, ce qui fait en moyenne deux mille deux cent six oitavas par an.

De 1801 à 1806 inclusivement, on a extrait six mille six cent dix oitavas, et du commencement de 1807 jusqu'en 1821, douze mille trois cent cinquante-huit oitavas pour quatorze années.

En 1823, les mines donnèrent quatre cent quinze oitavas, et l'année d'après cinq cent soixante-cinq. D'énormes dépenses ont accompagné ces travaux : de 1772 à 1794, elles se sont élevées à la somme de 6,184,963,810 reis; mais comme il faut déduire 539,821,612 reis pour la valeur de l'or qui a été trouvé, les frais se trouvent réduits à 5,646,142,198 reis. Chaque karat revenait au gouvernement, au cerro do Frio même, à 6,644 reis, et l'oitava à 116,270 reis.

L'extraction de 1807 à 1821 a coûté 1,685,831,676 reis; chaque karat revenait alors à 7,795 reis et l'oitava à 136,412. En 1825, les dépenses se montaient à 253,378,987 reis, déduction faite de la valeur de l'or recueilli. Enfin, du 1er septembre 1832 au 1er mai 1834, les dépenses de l'administration ont dépassé les recettes de la somme de 45,197,000 reis. Ce fut alors, c'est-à-dire le 25 octobre 1834, que l'on abolit la junta administrativa dos Diamantes, et dès lors le monopole cessa.

En cherchant à établir sur les données que nous avons pu obtenir, un calcul approximatif de la quantité des diamants extraits de la province de Minas-Geraës, nous avons obtenu les résultats suivants :

De 1727 à 1747. . . . . Oitavas	160,000
De 1748 à 1771, nous avons vingt-trois ans, pendant lesquels nous supposerons une production annuelle seulement du tiers de la précédente	61,000
De 1772 à 1794 (2,206 oitavas par an).	48,547
De 1795 à 1800 (six ans par une moyenne entre les deux périodes précédentes et suivantes).	9,923
De 1801 à 1806.	6,610
De 1807 à 1821.	12,358
1822.	250
1823.	415
1824.	565
Total jusqu'à cette année. . . Oitavas	299,668

Je ne supposerai, pour les vingt-cinq années suivantes, qu'une moyenne de mille oitavas par an, y compris la contrebande, ce qui donnerait jusqu'aujourd'hui un total de 324,668 oitavas (1), qui, au

(1) Une partie de ces renseignements est extraite du *Memoria historica sobre os diamantes*, publié en 1836, à Rio-Janeiro, par M. José de Rezende Costa.

prix moyen de 250,000 reis l'oitava, vaudraient 81,250,000,000 reis, ou, au change moyen de 360 reis pour 1 franc, 225,700,000. A ce chiffre il faut ajouter la contrebande sous l'administration royale, que Mawe estimait, jusqu'au commencement de ce siècle, à plus de 2,000,000 sterling, auxquels il faudrait certainement en joindre un troisième pour l'espace de temps qui s'est écoulé depuis cette époque jusqu'à celle où a fini le monopole. Nous aurons donc à ajouter une valeur de 75,000,000 de francs, ce qui porterait le total général de la valeur brute des diamants extraits de la province de Minas-Geraës à 300,700,000 francs.

Passons maintenant à la province de Bahia. Dès 1755, on avait découvert des diamants aux environs de la Jacobina; mais le marquis de Pombal défendit d'en continuer la recherche, dans la crainte que de semblables travaux ne fissent abandonner ceux de l'agriculture. Cette prévision bien remarquable parle haut en faveur de l'illustre homme d'Etat qui administrait alors le Portugal. Il paraît aussi que l'on avait une idée confuse des grandes mines de la province, car il existait depuis longtemps dans le pays une tradition d'un trésor caché dans la direction où depuis le diamant a été trouvé en abondance.

Les riches mines de la province de Bahia, connues sous le nom de Chapada, ont été découvertes vers le commencement d'octobre 1844. On attribue leur connaissance à un esclave de la province de Minas-

Geraës, qui, en conduisant au pâturage les troupeaux de son maître, fut frappé de la ressemblance du sol avec celui du terrain diamantifère qu'il connaissait depuis son enfance : il eut la curiosité de chercher dans le sable, et en vingt jours il avait réuni sept cents karats de diamants. Le pauvre esclave s'enfuit alors de chez son maître, et se rendant à une ville éloignée, il offrit en vente son trésor; mais les autorités de l'endroit, supposant que ces valeurs devaient provenir d'un vol, le firent jeter dans un cachot. Il fut impossible de lui faire avouer son secret, seulement on découvrit sa condition et on le rendit à son maître. Ni les menaces, ni les châtiments, ni les promesses, ne purent le faire parler ; alors on usa de stratagème : on lui rendit ses anciennes fonctions, et après avoir conduit son troupeau de divers côtés pendant quelque temps, il retourna bientôt vers la mine. La confiance lui revenait peu à peu; enfin lorsqu'il crut être certain que personne ne l'observait, il se remit à travailler, mais seulement au clair de la lune. Il est sans doute inutile de dire que des gens apostés d'avance le saisirent, et je crains bien que de sévères châtiments n'aient été le seul profit que le pauvre esclave ait retiré d'une découverte qui devait enrichir la province entière.

L'année d'après, vingt-cinq mille personnes, provenant surtout de la province de Minas-Geraës, se trouvaient réunies en ce lieu. D'après M. Raybaud, alors consul de France à Bahia, le prix moyen des diamants

pouvait être alors estimé de 280,000 à 300,000 reis l'oitava, mais de belles pierres se vendaient jusqu'à 500,000 reis. Ce savant fonctionnaire évalue à quatorze cent cinquante karats par jour la quantité moyenne extraite depuis la découverte jusqu'au 1er août 1845, et donne pour le produit total environ quatre cent mille karats, valant 18,300,000 fr.

Le 4 janvier 1847, le consul de France à Bahia pensait que, dans les dix-huit mois précédents, on avait extrait 12,500 oitavas, valant environ 5,000,000. Ainsi, jusqu'au commencement de cette dernière année, la valeur des diamants extraits des mines de la Chapada de Bahia se monterait à environ 23,300,000 francs. M. Raybaud ajoutait qu'à cette dernière époque, la population des mines s'était beaucoup réduite et n'était plus que de dix à douze mille âmes.

Les renseignements que j'ai pu me procurer ne sont pas entièrement d'accord avec ceux qu'avait obtenus M. Raybaud; cependant j'ai lieu de les croire aussi exacts que des documents de ce genre peuvent l'être dans un pays où aucune statistique n'est tenue par l'autorité, et où l'on ne peut parvenir à se procurer des notions tant soit peu positives qu'en prenant la moyenne des renseignements fournis par les personnes qui sont supposées être le mieux informées sur le sujet dont il s'agit. Il est aussi à remarquer qu'il est, en général, plus facile d'obtenir des données précises au bout de quelques années que

dans le moment même, beaucoup de personnes ayant intérêt à déguiser la vérité pendant le cours de leurs spéculations commerciales.

J'ai lieu de croire que, dans les mois qui suivirent immédiatement la découverte, on a trouvé environ 5,000 oitavas ; le terrain était alors d'une extrême richesse, et dans une seule exploitation (Servicio) on trouvait jusqu'à 60 oitavas par jour ; d'ailleurs le nombre des travailleurs était énorme.

Dans les trois années 1845, 1846 et 1847, on a dû tirer environ 40,000 oitavas; mais en 1848 les mines ont été en grande partie abandonnées par suite de l'état général du commerce, et tout porte à penser que la production n'a pas dépassé 1,600 oitavas. Dans la présente année 1849, les travaux ont repris beaucoup d'activité, et l'on peut supposer que l'on trouve en moyenne par semaine 100 oitavas de diamants, ce qui ferait pour l'année environ 5,200 oitavas. Ainsi on obtiendrait, pour la somme totale des diamants extraits de la province de Bahia, 51,800 oitavas, qui, à 250,000 reis, prix que l'on regarde comme une moyenne depuis la découverte, et au change moyen de 360 reis pour 1 fr., représenteraient une somme totale de 38,750,000 francs, jusqu'à la fin de 1849.

Les établissements principaux de la Chapada portent les noms de Comercio de Fora, Mucujé (villa de Santa-Isabel do Paraguassù) (1), as Cambucas,

(1. La villa de Santa-Isabel est la capitale du district ; elle est bâtie

Chique-Chique, Nagé, Causa-Boa, Andrahy, os Lençoes et Pedra-Cradava.

Le nombre actuel (en 1849) des travailleurs varie entre cinq et six mille, dont environ deux mille sont esclaves.

Le prix des diamants a été très sensiblement affecté par la découverte de ces mines, et la moyenne

---

sur les bords du Paraguassù. Cet établissement improvisé, fait de boue et de paille, présente un assez misérable aspect ; il est composé d'environ trois mille huttes disséminées sans aucune espèce de régularité et dont la plupart sont tombées en ruines. Dans les premiers temps il n'y avait pas d'église, ni aucune espèce de police, et les crimes les plus affreux s'y commettaient chaque jour. Cet état de choses a cessé ; il y a aujourd'hui un curé, et un régiment de troupe de ligne y réside d'une manière permanente. Cette villa est le centre du commerce des diamants, dont le marché a lieu les samedis et les dimanches. Ces jours-là, les garimpeiros (chercheurs de diamants) viennent y apporter le produit de leurs travaux de la semaine ; mais les pierres passent d'ordinaire par les mains des capangueiros, espèce de courtiers toujours à la piste des acheteurs. Le picoi, sorte d'étui fait d'une écorce très flexible, est le meuble indispensable de ces commerçants ; ils y conservent leurs pierres et les portent toujours à la main. La parole donnée suffit pour conclure les marchés les plus considérables : on ne saurait y manquer sans se perdre de réputation et être mis à l'index ; probres sur ce point, il faut du reste se méfier de ces gens qui sont loin d'être scrupuleux sur d'autres articles. Les plus beaux diamants de la Chapada viennent dos Lençoës (les draps), lieu situé à vingt lieues de Santa-Isabel. Cette bourgade tire son nom d'un gros ruisseau, enclavé dans une gorge profonde ; il se précipite de sommets élevés sur de larges dalles, et après y avoir parcouru environ trois cents mètres, il se jette en formant des cascades dans le rio S.-José. Tout à l'entour de ces mines, des montagnes entières, des blocs énormes composés en grande partie de cailloux roulés et

des prix du diamant brut, qui était d'environ trois cent mille reis, ne paraît pas en ce moment dépasser cent cinquante mille : ce que l'on peut, je crois, regarder comme un terme assez exact ; car, pendant la crise de 1848, cette pierre précieuse était tellement discréditée, qu'elle a été offerte à Bahia au prix de cinquante et même, dit-on, de trente mille reis l'oitava. Il me semble peu probable que ce prix soit destiné à hausser, et le contraire est évident à mes yeux ; en effet, par suite de la diminution générale des fortunes particulières en Europe, il est probable que la consommation de cette coûteuse inutilité ira en décroissant. Je crois qu'une quantité proportionnellement fort peu considérable de pierres subit aujourd'hui l'opération de la taille, ce qui explique la perte peu importante de valeur qu'ont éprouvée jusqu'ici les diamants lapidés, et qui n'est nullement en proportion avec celle qui a frappé les pierres brutes et que l'on doit estimer à environ 50 pour 100 ; mais les pierres taillées devront bientôt ressentir le contre-coup naturel de cette baisse. En supposant que les mines de la Chapada continuent à

---

cimentés par une pâte ferrugineuse et presque noire, témoignent de grandes révolutions géologiques.

En général, les pierres ont des formes très régulières, et celles qui présentent la cristallisation en octaèdre forment la grande exception.

La plupart des renseignements que contient cette note m'ont été fournis par M. Camille Borel, négociant français aussi intelligent qu'habile, qui a visité la Chapada.

fournir leur production actuelle, il me paraît probable qu'à la fin de ce siècle, les diamants ne vaudront guère que 20 pour 100 de ce qu'ils étaient estimés en 1800.

En ce moment, on regarde comme la localité la plus riche en diamants l'endroit appelé as Bicas, qui est situé sur les bords de la rivière S.-José. La société Gomes y travaille avec cent vingt esclaves.

Il est difficile de se former une idée de l'emploi qui a été fait de l'énorme quantité de numéraire que les mines de diamants ont fait entrer dans la province de Bahia : le jeu effréné et le débordement des passions les plus basses semblent en avoir gaspillé la plus grande quantité ; mais ces fonds doivent être en partie restés dans la province. Une autre portion très considérable a été échangée contre des marchandises européennes, et l'on cite la maison anglaise de Mellor et Russel, qui, ayant vendu toutes ses marchandises en peu de jours, donna un grand repas dans ses immenses magasins entièrement vides.

La recherche des diamants est absolument libre à la Chapada ; toute personne qui veut travailler indique au magistrat la portion de terres vagues qu'elle désire occuper, et on la met en vente au profit de l'État, au prix bien modique de trente reis (environ sept centimes) la brasse carrée. MM. Rocha Medrado, propriétaires de la majeure partie du district, n'ont d'autre privilége que celui de prendre le terrain au prix d'adjudication. Ceux qui désirent chercher des

diamants dans les services abandonnés le peuvent aussi en payant deux mille reis (environ cinq francs) par an; on leur donne le nom de faïscadores.

Le terrain diamantifère contient environ vingt lieues dans un sens et dix dans l'autre. Il est situé dans la Chapada de Bahia, à environ quatre-vingt-dix lieues à l'ouest-quart-sud de cette ville, et s'étend sur les embranchements de la rivière de Paraguassù ; on s'y rend par le chemin de la Caxoeira.

En général, le gisement du diamant, dans cette localité, paraît ressembler beaucoup à celui des provinces de Matto-Grosso et de Minas-Geraës ; cependant, à Chique-Chique, on a trouvé le cascalho diamantifère à la surface même du sol, immédiatement au-dessous de l'herbe, et à Andrahy, après avoir épuisé le cascalho, on a attaqué la pissara, et l'on y a trouvé une assez grande quantité de diamants. Ce fait est fort curieux.

La rivière dos Lençoës était depuis longtemps regardée comme étant fort riche en diamants. Son cours présente un certain nombre de puits formés par les eaux, et dont quelques uns ont vingt-cinq brasses de profondeur sur une ou deux de diamètre. On s'est dans ces derniers temps avisé de chercher au fond de ces excavations, et l'on y a trouvé une assez grande quantité de pierres. Des trous de ce genre se trouvent aussi dans la Chapada, mais ils n'ont en général que quelques mètres de profondeur : on leur donne le nom de caldeiroës, et ils sont presque toujours riches.

De même que dans les autres districts diamantifères, les poules avalent assez fréquemment des pierres; aussi ne jette-t-on jamais leurs intestins sans les avoir préalablement lavés. On a remarqué que c'est principalement dans le gésier que se trouve le diamant. En général, on paraît s'accorder à regarder les diamants dans la Chapada de Bahia comme étant moins beaux que ceux des autres parties du Brésil.

On m'a assuré qu'un homme fort instruit dans plusieurs branches des sciences naturelles, M. Blanchet, de Bahia, avait trouvé, il y a peu d'années, un petit diamant à la surface du sol, et aux environs immédiats de Bahia, dans un endroit appelé l'Engenho do Cabrito. Enfin, on connaît du diamant : 1° dans la serra d'Arrirapé; 2° au Caldeirâo, dans la province de Piauhy, à trente lieues du rio S.-Francisco, en allant à la Caxoeira do Roberto; 3° dans la province de Ceara, entre Crato et Jco, dans un endroit habité appelé Rio-Vermelho, qui est situé à un quart de lieue de la rivière du même nom.

Les rios Tabagi et Verde, de la province de S.-Paulo, ont aussi fourni quelques diamants; en 1814, le Trésor public en reçut de ces localités environ une oitava, et peu après un négociant lui en offrit à acheter vingt-trois oitavas provenant de la même région. Si, actuellement, nous cherchons à récapituler les données précédentes, nous aurons :

Province de Minas-Geraës. . . .	432,977 oitavas.	300,700,000 fr.
— de Matto-Grosso.. . . .	80,000	56,000,000
— de Bahia.	51,800	38,750,000
— de San-Paulo et autres.	200	138,888
Totaux.	564,977	395,588,888 fr.

Ainsi, on aurait extrait du Brésil 2,158 kilogrammes 212 grammes et 14 centigrammes de diamants, ou plus de deux tonneaux un quart. En supposant que ces diamants aient été tous taillés, et qu'une moitié l'ait été en roses et l'autre en brillants, ils représenteraient dans le commerce une valeur d'environ un milliard.

Pour avoir la valeur totale des diamants existant dans le monde, il faudrait joindre à ces résultats ceux des produits de l'Inde.

Depuis quelques années, on a découvert dans les mines de la Chapada un produit connu au Brésil sous le nom de carbonate, que sa dureté et ses propriétés chimiques ont fait rapporter au diamant. C'est une matière d'un noir un peu luisant, assez pesante et très dure, que l'on réduit en poudre pour tailler le diamant; les fragments en sont irréguliers et varient depuis des parcelles presque imperceptibles jusqu'à des morceaux pesant un demi-kilogramme. Ces derniers sont du reste fort rares. Cette matière accompagne souvent le diamant dans les couches de sable desquelles on l'extrait.

Le prix du carbonate varie, à Bahia, entre 1 et 2 francs le karat.

Les habitants de Diamantino vont chercher au Para tous les objets qui leur sont nécessaires, utiles ou agréables ; ce commerce se fait par eau, grâce à la navigation du rio Tapajos, dont l'ouverture ne remonte du reste qu'à vingt-huit ou trente ans (1816). Malgré son récent établissement, malgré les nombreux dangers que présente ce fleuve, rempli de cascades et de chutes terribles, ce voyage se fait très régulièrement tous les ans. On s'embarque au port des Arinos, à dix lieues au nord-est de la villa de Diamantino. Pour que l'on ait une idée de ce commerce et des frais de pareils transports, nous donnerons un tableau du prix des principales marchandises au Para, et de leur valeur une fois rendues à Santarem et à Diamantino:

NATURE DES MARCHANDISES.	PRIX à Belem du Para.	PRIX à Santarem.	PRIX à Diamantino	MESURES EMPLOYÉES.
	Reis.	Reis.	Reis.	
Sel.	700	2,000	20,000	Alqueire.
Vin de Lisbonne 1re qualité. . .	80,000	160,000	720,000	Pipe.
Fer.	10,000	22,000	51,000	Quintal.
Acier.	10,000	25,000	76,000	Quintal.
Haches (grandes)	500	1,000	2,400	Une.
Hachettes.	400	800	1,800	Une.
Plomb de chasse.	10,000	24,000	76,000	Quintal.
Poudre id.	500	900	2,400	Livre portugaise.
FAIENCES. Assiettes.	1,000	2,200	5,400	Douzaine.
FAIENCES. Bols	1,000	2,200	5,400	Douzaine.
FAIENCES. Tasses et soucoupes. . . .	1,000	2,200	5,400	Douzaine.
FAIENCES. Cuvettes.	450	1,600	4,000	Une.
FAIENCES. Soupières	640	3,000	6,000	Une.
FAIENCES. Bols pour le thé.	300	700	1,800	Une.
VERRES. Verres pour le guarana. . .	700	1,800	7,200	Douzaine.
VERRES. Verres pour l'eau (grands).	700	2,000	7,200	Douzaine.
VERRES. Verres pour le vin.	600	1,600	3,600	Douzaine.
VERRES. Manchons de verre.	700	1,800	7,000	Un.
VERRES. Cabarets.	5,000	15,000	20,000	Un.
Fer-blanc.	14,000	30,000	100,000	La caisse de 250 feuilles pesant 3 arrobes.
Guarana.	000	50,000	128,000	Arrobe.
Cire.	800	1,600	2,500	Livre portugaise.
Sperma-ceti.	480	1,280	1,000	Livre portugaise.
Beurre d'Europe.	480	1,000	2,400	Livre portugaise.
Farine de blé.	9,000	25,000	76,000	La barrique de 6 arrobes.
Calebasses peintes.	4,700	4,000	7,200	Douzaine.
Fromages de Hollande ronds. .	700	2,000	4,000	Un.
Chapeaux de paille américains	500	1,600	3,000	Un.
Vin muscat.	5,000	10,500	24,000	12 bouteilles.
Macaroni.	3,000	6,000	21,000	La caisse de 20 livres portug.
Vermicelle.	3,000	6,000	21,000	
Olives.	800	2,000	10,000	La caisse.
Serpes (grandes).	500	900	2,000	Une.
Id. (petites).	300	800	1,000	Une.

Il ne faudrait pas juger des bénéfices du négociant par l'énorme différence qui se trouve entre les prix

d'achat et ceux de vente; les frais de voyage sont considérables, à cause des portages et du pénible travail des cascades, et parce que les cargaisons sont nécessairement très limitées, puisqu'on ne peut se servir que de grandes pirogues au lieu de barques pontées ou même de botes. La durée moyenne d'un voyage d'aller et retour est de huit mois ; on descend en vingt-cinq jours environ ; on emploie un mois à peu près à faire le chargement à Santarem, et il faut ensuite de cinq à six mois pour remonter la rivière. Le départ a lieu, comme nous l'avons dit, du port des Arinos, pendant la saison des pluies (décembre, janvier et même février) ; les canots reviennent en août, septembre et octobre. Ils n'emportent en partant que des vivres en quantité jugée suffisante pour le retour. Ces vivres sont cachés dans les bois le long de la route, sous de petits ranchos en feuilles que les canoeiros construisent en descendant la rivière ; ces dépôts deviennent un précieux secours à la remonte.

Nous allons présenter un aperçu des dépenses à faire pour une cargaison conduite du Para au port des Arinos par le rio Tapajos. Nous supposerons le cas d'un canot pouvant porter six cents arrobes, qui est l'espèce d'embarcation la plus ordinairement en usage sur cette rivière :

Prix du canot de six cents arrobes. . . . . Reis		200,000
Gages du pilote.		240,000
Gages de sept camarados à 100,000 reis chacun. .		700,000
Prix d'une partie des gages du guide pratique de la rivière, en supposant six canots conduits par le même guide, qui se paie 600,000 reis ; le sixième.		100,000
NOTA. On ne peut se passer de ce guide pour le voyage.		
Tente pour l'équipage (vingt covados de baiete). . .		20,000
Pisapé (vingt varas de toile de coton pour couvrir les marchandises) et breu.		10,000
Nourriture des hommes, par mois et par homme :		
Une alqueire et demie de farine . . .	3,600	
Un quart d'alqueire de feijâo.	1,000	
Une demi-arrobe de lard.	4,000	
Total.	8,600	
Pour les sept, pendant un mois. . . .	60,200	
» » pendant huit mois . . .	481,600	481,600
Total.		1,751,600

Le prix des camarados paraîtra sans doute très élevé; mais il faut considérer que peu d'hommes veulent se livrer à cette navigation pénible et dangereuse, surtout à cause de l'insalubrité du rio Arinos. D'ailleurs je dois dire qu'ils ne reçoivent pas tous cent mille reis, et les jeunes gens qui ne connaissent pas le chemin, qui font le voyage pour la première fois, ne reçoivent guère plus de quarante à cinquante mille reis en argent; mais les anciens mariniers, qui ont l'expérience du fleuve, se paient quatre-vingt-seize mille reis en argent, et en outre chaque homme ancien ou nouveau dans cette navigation reçoit cinq covados de baieta pour se faire une tente,

de la valeur de cinq mille reis, vingt varas de toile de coton pour s'habiller, un chapeau de paille, un mantelet de laine pour se couvrir, un grand couteau ; de plus, chacun des camarados, suivant son mérite comme travailleur, a droit à un certain nombre de charges de sel que le patron leur délivre au port, libres de tous frais ; le nombre de ces charges varie d'une à cinq.

Voici le détail du chargement ordinaire d'un de ces canots, et le prix de revient, selon que les marchandises sont achetées au Para ou à Santarem.

NATURE de la MARCHANDISE.	POIDS en ARROBES.	PRIX D'ACHAT	
		AU PARA.	A SANTAREM.
	Reis.	Reis.	Reis.
150 sacs sel de 1 1/2 alqueire le sac..	450	180,000	440,000
40 arrobes de fer.	40	100,000	220,000
60 carafons de liquide, avec le verre.	60	208,000	440,000
Plomb.	40	100,000	240,000
20 sacs farine de manioc. . .	60	80,000	80,000
4 sacs de feijões.	8	6,400	32,000
2 caisses fer-blanc.	5	28,000	60,000
Totaux.	663	702,400	1,512,000

Il faut remarquer que les négociants chargent presque toujours à Santarem, pour éviter la perte consi-

dérable de temps que leur occasionnerait un voyage à Belem ; ce qui, dans quelques cas, pourrait les empêcher de faire leur retour dans le cours d'une année. D'ailleurs, pour aller à Belem et en revenir, il faudrait augmenter les frais précédents.

En résumé, une cargaison qui coûte 1,512,000 reis occasionne des frais de transport jusqu'à Diamantino qui montent à 1,718,000 reis ; sa valeur première est donc plus que doublée. Aujourd'hui les négociants de Diamantino n'y envoient plus leurs diamants où ils se vendaient fort mal ; toutes ces pierres sont envoyées à Rio, où la concurrence des acheteurs leur assure un placement plus avantageux.

La région qui s'étend aux environs de Diamantino, et où prennent leurs sources les diverses rivières qui forment le Tapajos, est regardée comme excessivement malsaine, et ce n'est qu'en tremblant que les habitants de la ville même y font de rares excursions ; aussi les avertissements ne nous manquèrent-ils pas : nous étions certains de prendre la fièvre du pays, qui, dit-on, est presque toujours fatale aux étrangers, et nous devions-nous regarder comme fort heureux si l'un d'entre nous échappait pour raconter notre aventure à ceux qui seraient tentés de nous imiter. Nous nous contentâmes de rire de ces sinistres prédictions, et le 1er janvier 1845 nous partîmes pour visiter les sources de l'Arinos ; un nègre qui connaissait bien les localités nous servait de guide. Ayant évité le morro Vermelho, nous passâmes à une ferme assez consi-

dérable, appartenant au Guarda-Mor et appelée Macuço; plus loin nous eûmes à traverser une petite rivière, remarquable par l'admirable transparence de ses eaux, le rio Caïti, dont nous vîmes ensuite la source dans un beau buritizal; réuni aux deux cours d'eau suivants, il forme le rio Amola : le Buritizinho, qui sort d'une petite chaîne de coteaux, auprès de la route et à environ quatre lieues de la villa, et qui était alors à sec; et l'Amolazinho, qui est le plus considérable des trois et descend d'une montagne située à trois quarts de lieue au nord de la route, et à environ six lieues de Diamantino. Cette petite rivière sort d'un joli bois vierge. De ce lieu on jouit d'un magnifique point de vue sur une belle vallée, remplie de palmiers, qui s'étend au pied de la montagne. Notre route avait circulé jusque-là sur une chapada (plateau) dont la formation générale était évidemment le grès. A la surface on voyait quelques parties argileuses, et surtout des cangas; au-dessous des grès sont les argiles (schistes argileux). A un quart de lieue plus loin, nous trouvâmes les restes d'une petite ferme qui a été abandonnée à cause de l'influence malfaisante du climat. Nous atteignîmes ensuite les sources du rio Preto, qui sort d'un buritizal situé à un tiers de lieue environ au nord-est de la pointe nord du lac dos Veados; celui-ci s'étend au nord de la route : c'est une jolie nappe d'eau, d'environ une demi-lieue de long, mais dont les bords ne sont pas ornés de la ceinture d'arbres que l'on rencontre

ordinairement dans de semblables circonstances. Il est probable que les infiltrations du lac alimentent la source du rio Preto, mais le lac lui-même n'en est certainement pas la source. J'avais, pendant le cours de cette journée, perdu mes deux compagnons de voyage, mais le guide était resté avec moi; à l'entrée de la nuit, il me conduisit à travers bois à un petit rancho placé sur le bord du rio Arinos, qui n'est ici qu'un gros ruisseau. Pendant la nuit, mes compagnons arrivèrent successivement, à l'exception du docteur, qui ne parut point; j'étais d'autant plus inquiet de son absence, que je savais que toute cette région était remplie de nègres fugitifs, et que peu de jours auparavant un de ces derniers avait été dévoré par un jaguar. Pendant toute la nuit il tomba une pluie d'orage. Le 2, après avoir vainement attendu notre compagnon de voyage, et avoir fait une nouvelle excursion aux sources du rio Preto, l'approche de la nuit ne nous ayant pas permis la veille d'étudier suffisamment cette curieuse région, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, en suivant le cours du rio Arinos, qui était indiqué par un petit bois. Après une marche d'une lieue et demie à travers un campo très humide, nous parvînmes à la source de la rivière, qui est située près de la petite maison d'Estivado.

Le rio Preto a sa source sur le grand plateau sur lequel nous étions arrivés la veille, à une grande demi-lieue en ligne droite de la première source de l'Amola, qui est plus élevée que celle du rio Preto,

comme l'indiquent suffisamment les hauteurs barométriques (1) prises dans la journée.

Nous reconnûmes encore une dernière cabeceira de l'Amola, qui sort d'une anfractuosité du plateau et se dirige vers le sud ; elle se trouve au nord-nord-ouest de la première, qui, dit-on, est un peu plus élevée. Ces deux sources se réunissent presque immédiatement dans la vallée pour former l'Amola, que traverse le chemin de Kebo. La ferme d'Estivado, dans laquelle nous nous trouvions, est située sur un des points les plus curieux que présente ce continent. Là, en effet, et à quelques pas les unes des autres, se trouvent les sources de deux des plus grandes rivières du monde, de l'Amazone et de la Plata. Il pourra être un jour bien facile d'établir une communication entre ces fleuves gigantesques ; car le maître de la maison, ainsi qu'il nous le raconta lui-même, s'était avisé, dans le seul but d'arroser son jardin, de faire couler les eaux de l'un dans le lit de l'autre. La source du rio Estivado, véritable tronc de l'Arinos, se trouve dans une anfractuosité du plateau, dont la pente est tournée vers le nord, à 200 mètres à l'est de la maison

(1) Nous avions fait un nivellement très exact de toute cette intéressante région ; ce travail a été perdu avec bien d'autres du même genre, par suite de la mort de M. d'Osery. Je crois seulement que les altitudes, dont il s'agit, varient entre 200 et 220 mètres sur le plateau, et de 60 à 70, dans la plaine.

du même nom; et, à 84 mètres à l'ouest de celle-ci, apparaît dans un buritizal la source d'un affluent du Tombador, qui, comme on le sait, est un des tributaires du Cuyaba. La ferme d'Estivado se trouve donc sur la ligne de partage des eaux qui coulent au nord et de celles qui coulent au sud. On observe un fait du même genre auprès de Macu : pendant les grandes eaux, il coule dans un chemin creux un torrent dont les eaux, arrivées à un certain point, se divisent de telle manière que les unes se rendent au Cuyaba et les autres au Tapajos. Tout ce grand plateau est dans la ligne de partage des eaux. Le fazendeiro d'Estivado nous raconta qu'autrefois un canot avait été porté du Cuyaba dans l'Arinos au moyen d'un portage de quatre lieues seulement à travers la chapada, et le propriétaire de Macu se proposait de rétablir cette communication. Quant à la formation du plateau même, c'est évidemment le grès recouvert à la surface par des terres argileuses et des cangas. On remarque qu'en plusieurs points les sources qui se dirigent vers le nord sont, pour ainsi dire, tressées avec celles des eaux qui coulent au sud. C'est ainsi qu'au nord de Macuço les sources de l'Agoa Fria, affluent du rio Preto, ne sont qu'à une demi-lieue ou trois quarts de lieue du ribeirão do Morro Vermelho, l'un des affluents du Paraguay; c'est ainsi encore que la source du Kebo, affluent du Cuyaba, est située sur le bord du grand plateau qui donne naissance à tous ces cours d'eau à 40 ou 50 mètres seulement

des sources de l'Arinos, mais à 10 mètres plus bas dans le sens vertical. Nous avons déjà vu qu'à Estivado, l'une des petites sources du rio Tombador, affluent du Cuyaba, est à environ 100 mètres du rio Estivado, source de l'Arinos. Enfin, au pied de la serra Azul, le rio Piavas, l'une des sources de la Partinatinga, ne prend naissance qu'à une lieue de la source même du Cuyaba.

De la ferme d'Estivado nous nous dirigeâmes à travers champs, guidés par la chaîne de hauteurs qui suit le Tombador, jusqu'à la ferme du campo dos Veados, où nous avions déjà passé la nuit du 25 du mois précédent, et de la maison d'Estivado nous descendîmes dans une vallée qui conduit au campo dos Veados. Le plateau que nous laissions derrière nous est formé de grès dont les arêtes se prolongent des deux côtés de la route pour aller se rattacher, l'une au morne das Parapitangas, et l'autre à ceux du Tombador. Dans la plaine, nous retrouvâmes les schistes argileux et les cangas, ces derniers se présentant en beaucoup d'endroits sous forme de fragments roulés. Une terre rouge, évidemment argileuse, recouvrait la surface du sol. Le 3, jusqu'à midi, nous attendîmes le docteur Weddell qui n'avait pas encore reparu, bien que j'eusse envoyé dans toutes les directions des gens à sa recherche. Continuant néanmoins notre voyage, nous allâmes camper sur les bords de la petite rivière dos Nobres, où pendant toute la nuit nous reçûmes une forte pluie. Le 4,

nous fûmes enfin rejoints par le docteur, accompagné d'un des soldats que j'avais envoyés à sa recherche. Il nous raconta que s'étant égaré dans le campo, il avait été surpris par la nuit aux sources même du rio Preto, ce point si redouté à cause des miasmes qui s'exhalent, dit-on, de ses bords marécageux, et que là une pluie d'orage était venue rendre sa position encore plus désagréable. Après avoir vainement cherché à retrouver son chemin, il s'était enveloppé dans son manteau, et s'était assis dans le campo, en ayant soin de s'attacher au bras la bride de son cheval : il avait ainsi passé une nuit fort pénible. Le lendemain, il retourna à Diamantino, qu'il n'atteignit qu'à la nuit, n'ayant rien mangé depuis qu'il en était sorti. Ce fut alors qu'ayant rencontré un des gens envoyés à sa recherche, il se remit en route pour nous rejoindre, après avoir pris un repos qui lui était devenu bien nécessaire.

Le 7, nous rencontrâmes un énorme figuier qui nous rappela les baobabs de la côte d'Afrique ; à un mètre du sol, il avait près de dix mètres de circonférence ; une de ses branches latérales s'étendait à vingt-cinq pas du centre. Le soir, nous rentrâmes à Cuyaba, et nous fûmes reçus, avec la plus grande politesse, par le président, officier supérieur du génie qui avait voyagé en France et y avait même suivi les cours de l'École polytechnique. Sous tous les rapports, nous n'eûmes qu'à nous louer de sa conduite à notre égard ; cependant, malgré la manière gracieuse

dont il nous traita, nous ne trouvâmes pas en lui cet appui sans bornes, pour l'exécution de nos travaux, auquel nous avaient accoutumés les présidents de Minas-Geraës et de Goyaz. Il paraissait partager un peu les anciennes idées portugaises sur la colonisation, et non seulement il me refusa la permission de prendre une copie de la grande carte de Matto-Grosso, qui était entre ses mains, mais encore je voyais que notre voyage aux frontières du Paraguay excitait sa défiance. Du reste, en agissant ainsi, il n'était mû assurément que par une crainte exagérée de compromettre sa responsabilité, car sous tous les autres points nous le trouvâmes toujours très empressé à nous être utile.

J'eus le regret de ne pas rencontrer à Cuyaba M. le capitaine de frégate Leverger, officier distingué, qui a fait une étude approfondie de la partie occidentale de l'empire. Pendant mon séjour dans cette ville, il était à Rio-Janeiro, où il devait rendre compte de sa mission au Paraguay. Je fus aussi malheureux à l'égard de M. de Beaurepaire, qui se trouvait en même temps que moi dans la province de Matto-Grosso; j'en éprouvai un regret d'autant plus vif que, pendant mon excursion à Diamantino, il passa par Cuyaba et se mit en rapport avec celui de mes compagnons de voyage qui y était resté. Ces deux officiers, d'un grand mérite, sont au service du Brésil.

CHAPITRE XXII.

DESCENTE DES RIOS CUYABA ET SAN-LOURENÇO.

Aussitôt mon retour à Cuyaba, je m'occupai des préparatifs de notre départ pour notre grand voyage au Paraguay. Pendant ce temps, nous vîmes souvent les principaux habitants de la ville; je ne saurais trop me louer de l'intérêt qu'ils nous témoignèrent. L'évêque, homme encore jeune et fort instruit, fut particulièrement d'une extrême bienveillance pour nous.

Parmi les capitaines généraux qui ont gouverné cette province, un seul a laissé un profond souvenir dans le pays, et le respect qu'on lui porte encore est tel, que l'on prononce rarement son nom sans porter la main au chapeau. On l'appelle le plus fréquemment Nosso Senhor João Carlos. Avant son gouvernement, la province centrale de Matto-Grosso avait été presque constamment un repaire pour les malfaiteurs, qui s'y réfugiaient de toutes parts : par sa juste sévérité, il mit un terme aux assassinats très fréquents qui s'y commettaient. Il rétablit l'ordre dans toutes les branches de l'administration, fit faire de grands travaux d'assainissement, protégea le commerce, ouvrit des routes à travers le désert, fit con-

struire des édifices utiles. Jamais, pour arriver à ses louables fins, il ne fut nécessaire d'ordonner une exécution capitale, mais sa police était admirablement bien faite, et tous les délits étaient punis par un nombre proportionné de coups de fouet.

On raconte de lui l'anecdote suivante. Lorsqu'il arriva au chef-lieu de la province, quelques uns des habitants, accoutumés à gouverner le gouverneur, voulurent, dès le premier jour, lui dicter une règle de conduite, et ils lui envoyèrent, à cet effet, une espèce de capitan matamore, de couleur foncée, connu par son audace et son impertinence, pour le sermonner. Le mulâtre portait un énorme chapeau et traînait un prodigieux sabre de cavalerie ; dans cette tenue, il entra hardiment chez le gouverneur, pendant que plusieurs habitants, se faufilant dans les premières salles, s'embusquèrent pour épier la scène qui allait se passer. Le capitaô entra dans la salle d'audience la tête haute et la main sur la garde de sa flamberge; mais, contre son attente, le gouverneur ne s'y trouvant pas, il l'attendit avec impatience pendant quelques instants, et se mit à parcourir la salle en témoignant sa mauvaise humeur par les expressions les moins mesurées; puis tout à coup, se trouvant devant une grande glace, il pensa que l'occasion était bonne pour voir l'effet que devait produire sa harangue, et il se mit à réciter à haute voix le discours qu'il avait préparé et qui était destiné à jeter la terreur dans l'âme du capitaine général, en accompagnant ses paroles

de burlesques mouvements de chapeau et de frôlements du grand sabre. Mais tout à coup un immense éclat de rire se fit entendre derrière lui, et le senhor Joâo Carlos parut devant le mulâtre abasourdi, qui, chancelant et laissant échapper son chapeau à cornes de ses mains tremblantes, ne put faire sortir de sa bouche que ces mots, que les esclaves articulent à l'approche de leurs maîtres, en faisant le geste de la supplication : *Jesus-Christo.*

Pendant notre absence, M. Émile Deville avait fait une excursion à une douzaine de lieues de Cuyaba. Le premier jour, il se rendit à Medico, et le second il atteignit la maison d'un de nos amis, située au pied de la montagne de S.-Jeronymo. Pendant le séjour qu'il fit dans cette plantation, qui appartenait au capitaô Peixote, il tua quelques jolis oiseaux et prit un assez grand nombre d'insectes. Parmi ces derniers se trouvait un individu de ces beaux panagées bleus, à élytres dorées, dont on a formé le genre *Eurysoma.* M. Deville continua ensuite son excursion, passa plusieurs ruisseaux tributaires de l'Arica, tels que l'Angica et le Tamandua ; puis, après avoir traversé avec beaucoup de peine la ribeirâo das Areias, il se rendit au village de Santo-Antonio, aux environs duquel il visita une source d'eau chaude qui, selon lui, était à une température de 35 degrés. Il revint à la capitale par les bois de Villamento et en traversant la petite rivière de même nom qui se jette dans le Cuyaba.

Les environs du chef-lieu de la province de Matto-Grosso nous offrirent peu d'objets intéressants pour l'histoire naturelle ; nous y observâmes cependant une espèce de *fournier* différente de celle que nous avions vue souvent dans la province de Minas. Cette dernière (*Merops rufus*), qui est connue sous le nom de *Joâo de barro*, se construit des nids en terre ayant la forme d'un four. On les trouve particulièrement perchés sur les grandes croix que l'on élève si fréquemment sur les routes. L'espèce de Matto-Grosso se construit un nid semblable à celui de la précédente, seulement il est séparé par des cloisons de manière à former deux chambres. A l'époque de la ponte, la femelle ne quitte que très rarement sa maison. Cependant on la voit quelquefois, le soir, voltiger autour en chantant. Ces deux oiseaux appartiennent au genre *Opetiorhynchus* de Temminck.

Je me procurai aussi à Cuyaba la peau d'un boa qui avait environ 70 centimètres de largeur ; les gens du pays regardaient l'individu en question comme ayant été l'un des plus grands de sa race. J'ai fait, pendant mon long séjour dans l'Amérique du Sud, des recherches suivies pour m'assurer de la plus grande dimension à laquelle atteignent ces animaux. La longueur ordinaire des boas varie entre 3 et 5 mètres. Cependant, dans de rares occasions, on en a vu de 7 mètres et demi et peut-être de 8 mètres de long, mais je ne crois pas qu'aucun ophidien de

l'Amérique méridionale ait jamais atteint 9 mètres. Les gens du pays se servent habituellement du cuir de ces grands serpents pour se faire des bottes, des trousses, etc., etc., et l'on en mange fréquemment la chair, qui n'est pas désagréable au goût. En général, ils ne sont pas redoutés, et je n'ai jamais entendu parler d'un accident dont ils fussent la cause; en tout, ils sont plus utiles que nuisibles, à cause de la grande quantité de rats qu'ils détruisent.

Après avoir mis en ordre nos collections et les avoir expédiées par une caravane qui était destinée pour Rio-Janeiro, nous partîmes, le 27 janvier, de Cuyaba pour notre expédition dans le sud de la province. Dès la veille, on m'avait annoncé que tout était prêt et que nos provisions, nos instruments, etc., avaient été envoyés au port sur une charrette à bœufs. Cependant, en arrivant, je m'aperçus que tout était dans un grand désordre et que personne ne comptait partir ce jour-là.

Le président de la province avait bien voulu mettre à ma disposition deux grandes et belles pirogues, creusées chacune dans le tronc d'un seul arbre. Nous avions aussi une escorte de six soldats commandés par un sergent-fourrier qui se nommait Miguel Paëz. C'était le meilleur des pilotes des rivières centrales que nous allions parcourir, et ce fut, sous tous les rapports, une excellente acquisition pour nous, car nous n'eûmes jamais qu'à nous louer de ce brave et honnête homme. Un incident qu'il était impos-

sible de prévoir faillit nous retenir plusieurs jours à Cuyaba. J'avais loué une douzaine d'Indiens Guanas, destinés à pagayer dans nos canots ; mais, au moment de partir, on s'aperçut qu'ils avaient tous déserté. On m'engageait beaucoup à attendre qu'on les eût rattrapés, ce qui, avec le temps, ne pouvait manquer d'arriver, me disaient flegmatiquement les Brésiliens. Mais je ne pouvais retarder mon départ, et, après avoir fait de vains efforts pour engager un nouvel équipage, je me décidai à entreprendre notre navigation avec les faibles ressources qui nous restaient. Cette résolution de ma part était surtout fondée sur ce que, dans toute la première partie du voyage, nous n'avions qu'à descendre les rivières avec le courant.

Pendant que l'on achevait le chargement des embarcations, nous jouîmes du spectacle animé d'un nombreux troupeau de bœufs auxquels on faisait passer le Cuyaba à la nage. Des hommes embarqués dans de petites pirogues les excitaient par leurs cris. Il était trois heures et demie de l'après-midi lorsque nous quittâmes le port. M. Deville occupait avec moi une des embarcations, et MM. d'Osery et Weddell montaient l'autre.

La rivière est très sinueuse, et la vitesse de ses eaux est de deux nœuds et demi à trois nœuds par heure. Une épaisse végétation couvre ses bords, mais on y voit fort peu de grands arbres ; les palmiers même y sont très rares. Nous passâmes presque im-

médiatement devant une petite aldea d'Indiens Guanas, située sur la rive droite, et qui est formée de toute la réunion de quelques familles. Déjà nous avions aperçu deux petits établissements du même genre. Un peu au-dessous de l'aldea se trouve l'embouchure du Cuxipo-Mirim, qui a une vingtaine de mètres de large. A chaque instant nous passions devant des sucreries et nous rencontrions continuellement des canots chargés de produits ou des pirogues montées par des Indiens. A cinq heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes pour prendre notre repas; puis nous repartîmes à huit heures et demie, et nous continuâmes notre voyage jusqu'à une heure et demie du matin; nous passâmes le reste de la nuit sur un petit banc de sable. Les plages étaient couvertes par les eaux, qui dans cette saison inondent le rivage souvent à une distance considérable, et forment des marais temporaires appelés pantanals (au singulier, pantanal). Notre marche avait été en moyenne d'une lieue et demie à l'heure; ainsi on peut calculer que la journée totale avait été de dix lieues et demie à onze lieues.

Le 28, nous partîmes à cinq heures du matin, et nous ne nous arrêtâmes que vers les dix heures pour faire apporter notre déjeuner, dans une case située sur le bord de la rivière, dont les deux rives sont très peuplées et dans quelques endroits bien cultivées. Nous fîmes halte encore deux fois dans la journée, pour atteindre à onze heures du soir la mai-

son du sieur Anacleto, à une distance totale de dix-sept lieues de notre point de départ du matin. Nous avions passé successivement dans cette journée devant les embouchures des Rios Arica-Uassu et Arica-Mirim. La température de l'eau était, à trois heures du soir, de 28°,5.

A peu de distance de l'endroit où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, se trouvait la source d'eau chaude que M. Deville était allé visiter par la route de terre; j'éprouvais le plus vif désir de l'examiner; mais, pour sortir de la baie Do Frade que l'on appelle aussi baie d'Agoa-Quente, qui y conduit, et dont l'entrée est située près du point où nous nous trouvions, il nous eût fallu, au rapport de Paez, au moins un jour entier du travail le plus pénible : je craignis d'entreprendre cette tâche difficile avec les faibles équipages que nous avions, et je renonçai à ce projet, mais non sans regret.

Ainsi qu'on nous l'avait prédit, les mousquites devenaient de plus en plus abondants, et leurs attaques nous importunaient à un point extrême. Ces insectes sont tellement redoutés dans cette région, que presque personne n'entreprend de voyage à cette époque de l'année. Les Indiens les craignent excessivement, et c'est à ce fléau que l'on attribuait la désertion de notre équipage. Tous les Guanas que nous rencontrions refusaient de nous accompagner pour la même raison. Le seul moyen que nous avions de prendre quelques moments de repos, était de nous

réfugier sous nos moustiquaires qui étaient organisés de façon à pouvoir être tendus dans les canots, mais alors la chaleur était insupportable, et, en nous réveillant, nous nous trouvions dans un véritable bain d'eau tiède.

Les hommes étaient toujours disposés à partir de bon matin, tant ils avaient à souffrir du tourment des mousquites, surtout au point du jour; aussi le 29, dès cinq heures étions-nous en route. A huit heures et demie nous nous arrêtâmes à une petite chapelle, située au milieu des bois, et voisine d'une école dont le maître nous reçut de son mieux. On donne à ce petit établissement le nom de Mergas; il est formé de deux maisons couvertes en tuiles et de plusieurs autres dont la toiture est de paille. Tout près de là, et à l'entour même des habitations, on voyait en grand nombre pendre en quelque sorte des arbres, les longs nids d'un beau Cassique noir et jaune qui abonde dans cet endroit. La végétation des bords du fleuve devenait beaucoup plus riche, et, sur quelques points, s'étendaient de belles forêts dont les pieds étaient baignés par la rivière, ce qui nous permettait d'apercevoir souvent les Guaribas, ou singes hurleurs, s'exercer sur les vigoureuses lianes qui enchaînent les arbres entre eux. Au-dessous de cet inextricable réseau de tiges et de troncs, se pressait une autre forêt composée de plantes aquatiques, dont quelques unes aux larges feuilles, comme celles du bananier, laissaient briller au-dessus d'elles de beaux épis de fleurs

d'un rouge orange. Dans quelques endroits une gigantesque graminée (*Gynerium saccharoides*), remplaçait toute autre végétation : cette plante s'appelle ici Uva; les sauvages se servent de ses tiges pour faire des flèches de deux mètres de long d'une extrême légèreté.

Chemin faisant, nous aperçûmes des Indiens qui travaillaient sur le rivage, à une sucrerie voisine; l'idée me vint d'essayer d'en enrôler quelques uns, mais la crainte de *la praga* (1) les empêcha d'accepter nos propositions. Ces Indiens étaient des Guanas, et parmi eux se trouvait un Guatò, avec ses trois femmes, qui nous vendit de beaux poissons qu'il avait tués à coups de flèche; il avait dans sa pirogue une longue lance à fer aigu, dont les gens de cette nation se servent pour combattre le jaguar.

A l'entrée de la nuit, nous nous arrêtâmes à une autre sucrerie encore en construction; nous y vîmes beaucoup d'Indiens Guanas, avec leurs femmes et leurs enfants, et nous y rencontrâmes pour la première fois un oiseau très curieux, dont plusieurs individus étaient réduits en domesticité : c'était un chaïa d'Azzara (Parra-chavaria de Linné). Cet oiseau est de la grosseur du dindon; il est presque noir et ses pattes, qui, sont très fortes, sont brunes; ses habitudes le rapprochent beaucoup du kamichi, aussi les

(1) Ce mot, qui signifie *peste* en portugais, est appliqué, dans cette région, à la torture causée par les mousquites.

gens du pays lui donnent-ils le nom d'Inhuma-poca. On peut regarder cette latitude comme le point extrême auquel il s'étend vers le nord ; mais il habite tout le bassin de la Plata, et on le rencontre non loin de Buenos-Ayres.

Le maître de la maison était un vieillard qui était venu s'établir dans ce lieu avec ses six fils ; il nous donna plusieurs gâteaux de très beau sucre qu'il avait fabriqué. Il nous apprit que, sur la rive opposée ou gauche de la rivière, les Indiens Coroados, établis sur les bord du S.-Lourenço, faisaient quelquefois des excursions et tuaient les bestiaux et les gens.

Le trajet total de la journée avait été de onze lieues et trois quarts.

La rivière, qui s'était légèrement rétrécie, avait un courant un peu plus rapide que celui du jour précédent et faisait des détours encore plus considérables. Nous avions passé devant l'embouchure du ribeirão Crouare, et devant l'entrée d'un bras ou furo du Cuyaba, qui est connu sous le nom de furo de Pirahim, et dont la largeur est d'environ trente mètres. L'Engenho où nous passâmes la nuit porte le nom de Cuyaba-Mirim.

Le 30, nous partîmes au point du jour. La rivière était toujours très sinueuse ; dans quelques endroits, elle se rétrécissait beaucoup et sa profondeur était généralement de deux brasses et demie. A sept heures nous passâmes devant les dernières maisons. Les

bords de la rivière étaient submergés ; partout s'étendaient d'immenses pantanaes, et ce ne fut qu'avec peine que nous trouvâmes un endroit sec où nous pûmes nous arrêter pour déjeuner. Nous étions alors dans un bras qui laisse à droite le tronc principal du Cuyaba et qui porte le nom de Braço Acurutuba, du nom d'une fazenda dont les terres s'étendent sur ses bords. Ce canal est très sinueux et le courant en est assez rapide ; sa largeur varie de vingt-cinq à trente mètres, et ses bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques. A peine étions-nous débarqués, qu'une immense quantité de vautours urubus vinrent se poser sur les arbres du voisinage ; ils étaient tellement affamés qu'ils paraissaient vouloir nous disputer notre nourriture ; cependant ils restèrent à l'écart; mais à peine fûmes-nous partis qu'ils se précipitèrent, comme une nuée, sur les débris que nous avions laissés. Vers les deux heures, nous aperçûmes quelques indiens Guatòs, et bientôt plusieurs pirogues vinrent au-devant de nous. Ces Indiens vont nus, avec une petite toile autour des reins ; quelques uns avaient des chapeaux de paille, et avaient les cheveux relevés et attachés sur le sommet de la tête ; nous en vîmes plusieurs dont la lèvre inférieure était percée d'un trou dans lequel était passé un petit bâton ; tous avaient les oreilles traversées d'un petit bouquet de plumes éclatantes. Les Guatòs portent des moustaches et une barbe assez longue ; leur nez est aquilin et leurs yeux sont droits ; leurs traits sont généralement d'une

grande beauté, et, bien qu'ils aient presque la même couleur que les autres Indiens, leur aspect est entièrement européen. Chaque homme a de deux à quatre femmes, mais quelques uns en ont dix et même douze. Ils sont très adroits à tirer de l'arc. Leur habitude de vivre presque constamment accroupis dans leurs canots est sans doute cause de la légère déviation de leurs jambes. Leurs pirogues sont petites et étroites, et ne peuvent contenir que quatre ou cinq personnes; pour les diriger, ils se servent, en guise de rames, de pagaies très longues et pointues à l'extrémité. Ces Indiens sont d'une grande douceur de caractère, et même très craintifs, quoiqu'ils paraissent être d'une très grande force corporelle; la plupart d'entre eux parlent le portugais. Nous reviendrons plus au long sur cette intéressante nation lorsque nous la retrouverons dans les grands lacs du Paraguay.

Nous rencontrâmes une immense quantité de singes hurleurs qui faisaient retentir tous les bois de l'éclat de leur voix, semblable aux rugissements du tigre. Nous commencions à trouver dans cette partie de la rivière un nombre prodigieux de poissons qui, en général, étaient de la taille d'une carpe et appartenaient à l'espèce que les Brésiliens désignent sous le nom de *pacù*. Leur chair est excellente; quelques uns ont soixante et dix centimètres de long. Pour les pêcher, on attache un fruit à l'hameçon, car tout autre appât serait enlevé par les pirangas, bien que cette

dernière espèce soit moins commune que dans l'Araguay, et qu'elle appartienne à une variété de couleur grise. Le pacù rentre dans le grand genre *Characinus* d'Artedi et dans le sous-genre *Curimate* de Cuvier.

J'avais emmené avec moi un pêcheur de profession, appelé Alexandro, qui nous rendit de grands services pendant tout le cours de ce voyage. Nous rentrâmes bientôt dans la rivière, dont la largeur, qui, à son point de réunion avec l'Acurutuba, n'était que de quarante mètres environ, s'éleva bientôt à près de soixante et dix. Nous passâmes, dans cette journée, devant les embouchures de quelques ribeiroês, et nous parcourûmes une distance totale de treize lieues et demie. La température des eaux de la rivière était, à quatre heures et un quart du soir, de 30°,2, tandis que celle de l'air était de quatre degrés plus élevée ; pendant la nuit, celle de l'eau tombait à 28 degrés. Nous nous arrêtâmes pour dormir dans la baie de Caranda-Grande, qui se trouve sur la rive droite.

Le lendemain, tout sommeil étant devenu absolument impossible, à cause des moustiques, nous partîmes à une heure du matin. Deux heures après, nous fûmes hêlés par une sentinelle placée sur le rivage ; nous accostâmes aussitôt, et nous vîmes une troupe de soldats revenant de l'établissement de Piquiri. Avec le jour, commencèrent les hurlements des guaribas. Nous nous arrêtâmes dans la matinée pour prendre notre repas, que les moustiques vinrent troubler de leurs importunités. Au lieu où l'on se reposa le soir,

on tua un chaïa, dont le cri ressemble à celui du paon, mais qui a cependant quelques notes très curieuses qui ne peuvent se comparer qu'au bruit produit par un vieux gond rouillé. Cet oiseau se tient généralement perché sur les gros buissons arrondis en berceaux qui sont semés sur les pantanals; il se laisse approcher assez facilement, mais ses plumes sont tellement épaisses, que le plomb n'y pénètre qu'avec difficulté. Son vol est lourd, et sa peau offre une particularité singulière, celle de présenter dans toute son étendue un grand nombre de cellules remplies d'air, qui la font craquer sous les doigts. Le chaïa nage quelquefois, mais rarement.

Nous passâmes devant la sortie du furo de Pirahim, dont nous avions vu l'entrée dans la journée du 29. Nous observâmes aussi l'embouchure du rio Negrinho, qui est sur la rive gauche, ainsi que les deux extrémités d'un petit furo qui n'existe que pendant la saison des pluies, et qui est placé sur la rive droite. Nous remarquâmes encore le point connu sous le nom de Furado do Rio; c'est un endroit où la rivière, qui faisait autrefois un très long détour, s'est ouvert un passage entre les deux branches de ce détour, en perçant une espèce de digue naturelle. On vit la barra du rio Machu-Grande, et à l'heure du dîner on s'arrêta à un endroit nommé Cassangé, d'une ferme située près de là, et qui est inhabitée pendant la saison des pluies. Nous marchâmes toute la nuit, jusqu'à six heures du matin, le 1er février, mais assez

lentement, car notre route totale ne fut guère que de dix-huit lieues. Il paraît que de la fazenda de Cassangé à la villa de Poconé il n'y a qu'une demi journée de chemin par terre. Le 1er février, nous naviguâmes encore toute la nuit; la rivière était en général assez étroite, et son cours était souvent obstrué par des arbres renversés. Nos chasseurs tuèrent plusieurs chaïas. L'absence des plages, causée par l'état d'inondation du fleuve, était sans doute cause de la rareté des oiseaux aquatiques; ceux des forêts, au contraire, étaient plus nombreux que nous ne les avions encore rencontrés dans de pareilles circonstances. Les pénélopes, connus ici sous le nom de jacùs, et les hoccos, qui le sont sous celui de mutums, étaient excessivement communs. La chair de ces oiseaux est d'une grande ressource pour les voyageurs.

Pendant la nuit, il éclata un violent orage qui retarda notre marche; aussi n'avions-nous fait que douze lieues lorsque nous nous arrêtâmes. Cette journée nous avait fait passer les embouchures de plusieurs rivières, dont la plus remarquable porte le nom de Uachuzinho. Nous prîmes quelque repos à la tapeira de Bananal, ancien établissement des Paulistes, puis nous suivîmes, dans toute sa longueur de trois lieues et demie, le bras de même nom, dont la largeur varie entre quarante et soixante brasses. Quant au bras de Forquilha, nous ne fîmes qu'en observer l'entrée et la sortie. Comme les jours précédents, le terrain

plat et inondé qui s'offrait à nous sur les deux rives ne nous permettait aucune espèce d'études géologiques.

Le 2, la journée fut pluvieuse; nous partîmes à cinq heures environ, et après avoir reconnu l'entrée et la sortie du bras dit dos tres Irmãos, nous atteignîmes vers dix heures et demie le point de jonction du Cuyaba et du S.-Lourenço. Ce dernier est le plus large des deux, il a environ cent soixante mètres, tandis que le Cuyaba n'en a que cent quarante. Après la réunion des deux cours d'eau, le S.-Lourenço atteint à peu près deux cents mètres; mais son courant est moins rapide : il n'est guère que de deux milles à l'heure. La distance de notre point de départ du matin au confluent est d'environ six lieues et demie. L'état du temps ne nous permit pas de déterminer la position géographique de cette embouchure, ainsi que nous comptions le faire. Nous descendîmes ensuite le S.-Lourenço, et nous rencontrâmes bientôt un assez grand nombre de canots d'Indiens Guatòs, qui nous accompagnèrent presque toute la journée. Nous passâmes pendant la nuit devant la bouche du petit Rio-Negro, qui est le seul cours d'eau que reçoive le S.-Lourenço, jusqu'à sa jonction avec le Paraguay. Sur la rive gauche du S.-Lourenço se présente le petit furo dit da Sepultura. Le chemin total parcouru avait été de dix-sept lieues.

Le 3, toute la journée ne fut pour nous qu'un long tourment causé par des myriades de mousquites qui

nous poursuivaient sans cesse. Les Guatòs eux-mêmes en souffraient affreusement; à chaque instant, nos chiens poussaient des cris de douleur, et ce n'était qu'avec peine qu'on parvenait à les empêcher de se jeter dans la rivière où ils auraient été déchirés par les pirangas. Dès qu'on allait à terre, ces pauvres bêtes se creusaient un trou dans le sable et s'y enterraient. Il nous était impossible de rester un instant tranquilles ; le plus souvent, pendant que nous mangions, nous étions obligés de marcher rapidement, ce mouvement accéléré écartant ces insectes pour quelques minutes. Mais nos hommes, qui désiraient se reposer, et qui savaient par une longue expérience que le nuage de mousquites ne s'élève qu'à 5 ou 6 mètres au-dessus du sol, grimpaient dans les arbres pour y prendre leurs repas dès que nous nous arrêtions.

Sur la rive gauche de la rivière, nous vîmes l'entrée et la sortie du bras de Caracara. Nous calculâmes que le total de la distance parcourue depuis six heures du matin, le 3 jusqu'au 4 à la même heure, était de dix-sept lieues.

Pendant la nuit, nous reçûmes la visite de plusieurs Guatòs. L'un d'entre eux avait onze femmes ; cet Indien portait le nom chrétien de Joâo. C'était un spectacle réellement curieux que celui que présentaient, au milieu de cette nuit obscure, éclairée seulement par de brillants éclairs, ces Indiens debout à la proue de leurs légères pirogues qu'ils faisaient

manœuvrer adroitement au moyen de leurs longues pagaies. Avec leur chevelure, qui, comme une épaisse crinière, flottait au gré du vent, ils semblaient par instant être des ombres sorties du sein des eaux. Ces marches silencieuses à travers une région presque inconnue ont laissé dans mon esprit un profond souvenir, et ce sommeil interrompu par d'étranges apparitions était cependant plus réparateur que celui que la seule fatigue nous impose au milieu du vacarme des cités.

Le 4, dès le point du jour, se déployait devant nous une belle chaîne de montagnes ou plutôt de sommets aux formes les plus bizarres, qui semblait destiné à nous barrer le passage : on lui donne le nom de Serra-Dourada. Elle sert de limite entre le Brésil et la Bolivie, et s'étend sur la rive droite du Paraguay ; elle paraît formée de grès avec des couches calcaires interposées. Cette chaîne indique le cours du Paraguay qui coupe à peu près à angle droit la rivière que nous suivions. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner devant un petit bras du Paraguay qui vient se jeter dans le Lourenço : c'est ce qu'on appelle la Barra-Antigua ; elle n'a guère que 150 mètres de large et son lit est très ensablé. Dans cet endroit se trouvent quelques huttes de Guatòs, ainsi que des plantations de maïs et de canne à sucre. Vers dix heures du matin, nous atteignîmes le confluent principal. Les deux rivières ont ici des largeurs à peu près égales ; après la jonction, le Paraguay a environ

300 mètres de large, mais bientôt après il en atteint 400. Nous nous étions exagéré l'effet de cette réunion qui, sous tous les rapports, est bien inférieur à celui que présente l'Araguay à l'embouchure du rio Crivas.

CHAPITRE XXIII.

DESCENTE DU PARAGUAY; CORUMBA, ALBUQUERQUE, NOVA-COÏMBRA.

Le Paraguay n'est plein qu'au mois de mars, puis il reste en cet état pendant les mois d'avril et de mai et ne désenfle que dans le courant du mois de juin. Nous entrâmes dans un petit bras de 15 à 20 mètres de large qui porte le nom d'Amolar, et qui s'ouvre sur la rive droite de la rivière. A la sortie de ce bras on trouve un morne de grès dit da Pedra de Amolar, dont le pied est baigné par les eaux du fleuve, qui, à partir de ce point, tourne à gauche en formant un angle droit.

La serra qui s'était éloignée de plus en plus, en s'abaissant graduellement, disparaissait presque et n'était plus représentée que par des contreforts peu élevés. Toute la journée fut employée à faire treize lieues et demie; notre marche avait été lente dans plusieurs parties du cours du Paraguay. Nous voyageâmes pendant toute la nuit. Dans ces occasions l'équipage ramait jusque vers minuit, puis on attachait les deux canots ensemble et on les laissait descendre avec le courant; un seul homme veillait au gouvernail pour les diriger pendant que le reste de la troupe dormait au fond des embarcations. Dans ces excur-

sions sur l'eau notre attention fut souvent attirée par un bruit singulier : nous nous assurâmes qu'il était produit par les grognements d'un grand nombre de petits poissons appelés cascudos, qui garnissent le fond dans les endroits où il y a peu d'eau.

Dans la journée du 5, où nous n'avançâmes que de neuf lieues et demie, nous laissâmes plusieurs fois de côté la trace principale du fleuve pour suivre de petits bras de 25 à 30 mètres de large. Nous passâmes devant l'embouchure du Paraguay-Mirim. Mais un violent orage étant survenu dans l'après-midi, nous nous arrêtâmes d'abord, puis la tempête continuant, force nous fut de cesser tout à fait la marche.

On voyait toujours la serra à droite, mais elle était plus éloignée que la veille. Les arbres de la forêt, en général petits, avaient une apparence assez insignifiante. Le pantanal fourmillait d'une grande malvacée et d'une convolvulacée, portant toutes deux de grandes fleurs roses. Un Pontederia flottait en grande quantité sur les bords de la rivière, et l'on voyait même quelquefois de petites îles formées par de nombreuses agrégations de cette plante, descendre au gré du courant. Le nombre des plantes intéressantes était très peu considérable dans cette région : je ne citerai qu'une aristoloche à fleurs roses, larges comme la paume de la main, et à odeur de musc.

Le 6, l'eau tomba toute la journée et nous eûmes encore à essuyer un gros orage. La pluie étant plus froide que celle de la rivière, avait fait lever un

épais brouillard et avait tellement rafraîchi le temps, que, lorsque nous nous arrêtâmes le soir, nos hommes grelottaient devant le feu. Mais nous devions à ce changement de température la disparition presque entière des mousquites, et ce soulagement était bien propre à nous faire endurer le froid avec plaisir. Ceux qui n'ont pas ressenti les tourments que causent ces terribles insectes, ne peuvent se figurer l'état de bien-être et de repos dans lequel on se trouve lorsqu'on en est délivré d'une manière inattendue par quelque circonstance atmosphérique. Nous avions formé notre campement au pied d'un immense figuier, appelé, par les gens de Cuyaba, Figueira da Falha. Nous reconnûmes encore un furo sur la rive gauche; il forme l'île appelée Pimenteira. La serra Dourada se voyait toujours sur la droite, mais plus éloignée et plus basse. La rivière, large d'à peu près 400 mètres, continuait à faire beaucoup de détours, et son courant était assez peu rapide; nous fîmes cependant seize lieues et quart avant d'atteindre l'établissement de Corumba, situé sur un morne au pied duquel le Paraguay forme une sorte de baie sur la rive droite.

Le 7, au point du jour, nous arrivâmes au petit village de Corumba, appelé plus souvent dans le pays a Povoaçâo. Les habitants, au nombre d'une centaine, sont un mélange de blancs, d'Indiens et de nègres, et descendent de gens déportés dans ce lieu, qui était autrefois un presidio. On comptait à Co-

rumba soixante-dix adultes dont cinquante femmes ; c'est-à-dire que le sexe féminin est à l'autre comme deux et demi est à un. Le village a une petite église ruinée en face de laquelle se trouve le corps-de-garde qui, lors de notre passage, ne servait d'habitation qu'à trois soldats. De chaque côté sont rangées une dixaine de misérables huttes, réunies les unes aux autres de manière à ne former qu'une longue maison, dont les fenêtres et les portes sont fermées par un simple cuir de bœuf. De ce village on jouit d'un beau coup d'œil ; dans l'immense plaine couverte de forêts qui s'étend à vos pieds, coule, en formant de vastes circuits, le noble fleuve du Paraguay, qui, près du village, forme une baie tellement profonde qu'on la prendrait pour une autre rivière. Le paysage est borné à l'ouest par la chaîne des monts Dourados, qui se détachent nettement de l'horizon par leurs formes bizarres et leur belle couleur violette. A une époque plus avancée de la saison toute cette plaine verdoyante disparaît sous une immense nappe d'eau.

Corumba a été fondé vers 1776, peu de temps après l'établissement de Nova-Coïmbra ; aujourd'hui, la plupart de ses habitants se sont transportés à Albuquerque. Sur la rive gauche du Paraguay se trouve le chemin qui relie Corumba à la ville de Cuyaba, mais il n'est praticable que pendant les trois mois les plus secs de l'année.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Corumba, c'est

la formation calcaire qui l'entoure de tous côtés, et sur laquelle le village même est assis. On envoie ce calcaire jusqu'à Cuyaba, et sur place même on en fait de la chaux qui est expédiée vers le haut et vers le bas Paraguay. Cette formation calcaire est extrêmement curieuse et tout à fait particulière. La base du terrain, jusqu'à un ou deux mètres au-dessus du niveau qu'atteignait la rivière au moment de notre passage, se compose de schistes argileux, gris, presque horizontaux, ou plongeant seulement d'un très petit angle vers le nord; la couche supérieure de ces schistes contient des noyaux brillants qui paraissent être du calcaire. Au-dessus des schistes s'élève une muraille de pierre blanche qui semble être un calcaire compacte et silicifère. C'est dans la masse même de cette roche que se trouve le calcaire fétide, en gros morceaux empâtés et ayant toute l'apparence de blocs roulés. Ce calcaire forme donc là un poudingue et n'est certainement pas dans la position où il a été déposé primitivement. Il est noir, à cassure cristalline, et les habitants du pays assurent que, plus la couleur noire est foncée, meilleure est la pierre pour la fabrication de la chaux; ils assurent aussi n'y avoir jamais vu de traces de fossile. Ce calcaire a du reste toute l'apparence du marbre noir. La gangue qui le renferme est formée d'éléments de dureté et de nature très différents; car, exposée au contact de l'eau et de l'air, elle se décompose en se découpant de la manière la plus bizarre. Les habitants de Corumba

ont utilisé cette double action pour arriver à exploiter cette matière; ils laissent les blocs éboulés de la colline se débiter d'eux mêmes, puis, lorsqu'il est devenu facile d'extraire les noyaux calcaires des cavités formées autour d'eux par cette gangue, on les recueille et on les cuit dans de petits fours à chaux ronds. La gangue dont nous venons de parler, contient encore, outre le calcaire, des noyaux de quartz et des couches rougeâtres mêlés à d'autres plus blanches. Une grande partie du rude escarpement qui surplombe cette singulière formation, est recouverte d'une dense végétation d'Agaves, aux longues tiges et de gigantesques Cactus, entremêlés d'arbustes touffus au milieu desquels s'élèvent les troncs argentés du Cecropia. Pendant que nous nous livrions aux observations géologiques, nous vîmes sur les bords de la rivière une douzaine de vautours se disputant le corps d'un magnifique poisson, appelé dans le pays Dourada, et dont les brillantes écailles, encore mouillées, lançaient de véritables éclairs. Avec le soleil avaient reparu les mousquites, et leurs nouvelles attaques nous avaient rejetés dans un état d'excitation fébrile, difficile à décrire.

Vers une heure de l'après midi, nous quittâmes Corumba pour continuer notre route. Nous reconnûmes successivement les deux extrémités d'un petit bras que nous laissions à droite, puis, à gauche, l'embouchure du Paraguay-Mirim, et celle du Formigueiro, qui est le bras du Taquari, par lequel les Paulistes

débouchent dans le Paraguay. La rive gauche ne nous offrait toujours qu'un pays plat, tandis que celle de droite était accidentée par une série de collines, formées probablement de grès, et qui se rattachent à la Serra-Dourada. Le trajet effectué dans cette journée fut de neuf lieues et demie.

Le 8, nous descendîmes comme de coutume, le courant pendant toute la nuit. M. d'Osery étant allé dans la matinée chasser dans la pirogue que nous avions à cet effet, aperçut tout à coup un jaguar couché au milieu des hautes herbes; l'animal se leva à sa vue et s'enfuit. Notre pilote, qui avait passé toute sa vie sur le fleuve, nous raconta, qu'étant une nuit seul dans un canot de pêche, il avait été à terre pour se reposer sur le rivage; à peine était-il endormi, que deux jaguars s'approchèrent de lui, mais il sauta immédiatement dans sa pirogue, et les tigres effrayés, firent un bond en arrière; cependant, remis de leur première surprise, ils revinrent presque aussitôt à la charge. Alors notre homme asséna sur la tête de l'un d'eux un violent coup d'aviron et parvint à mettre son embarcation à flot; mais les animaux le poursuivirent à la nage jusqu'à ce que le mâle eût été tué d'un coup de fusil; la femelle restée seule, crut devoir regagner la rive. Les Indiens m'ont dit plusieurs fois que le jaguar attaque souvent les pirogues, et que ceux qu'ils redoutent surtout, c'est la variété noire de cette espèce qui atteint d'énormes dimensions.

Nous passâmes devant quelques petites îles, et à

onze heures nous atteignîmes l'embouchure du rio Taquari, qui a dans cet endroit une largeur d'à peu près cent cinquante mètres. Nous étions occupés à déterminer la position géographique du lieu, lorsque nous aperçûmes un grand canot venant à nous; il contenait le curé d'Albuquerque, qui se rendait à Cuyaba. Près de l'embouchure du Taquari, nous vîmes, sur le tronc des arbres, la marque laissée par les eaux pendant la grande inondation de 1833. Bien qu'au moment de notre passage la rivière eût déjà cru d'environ un mètre, cette marque se trouvait encore à quatre mètres et demi au-dessus du niveau du Paraguay. Lors de cette inondation, qui est une des plus grandes qu'ait éprouvées ce fleuve depuis qu'il est connu, les eaux s'étendaient sur les campos de la rive gauche à une distance de plus de cinq lieues. Nous repartîmes à trois heures et demie de l'après midi, et après avoir longé encore quelques petites îles et reconnu l'embouchure du Rio-Miranda ou Mondego, nous arrivâmes à onze heures du soir à Albuquerque. Le parcours total de la journée avait été à peu près de douze lieues.

Le 9, au point du jour, nous nous aperçûmes, en sortant de nos moustiquaires, que nous étions au fond d'une étroite baie marécageuse, car le port d'Albuquerque qui, pendant la sécheresse, est sur la rivière même, se rapproche avec la saison des pluies de plus d'un quart de lieue de cet établissement. Notre excellent fourrier avait été pendant la nuit porter au

commandant d'Albuquerque nos passeports et nos lettres de recommandation. Aussi cet officier nous envoya-t-il de bonne heure des chevaux pour nous conduire à l'établissement, et un lieutenant pour nous servir de guide. Au moment de partir pour le village, nous fûmes entourés par des femmes indiennes qui entonnèrent des chants assez curieux en notre honneur. Une course d'environ une demi-lieue nous conduisit à Albuquerque, qui est situé dans une ravissante position au milieu d'une jolie plaine, entourée d'aldeas indiennes. De toutes parts au-dessus de toits de chaume se détachent les immenses feuilles de bananiers et les élégantes têtes de beaux groupes de palmiers. Dans le fond s'élèvent de hautes montagnes couvertes d'une épaisse végétation. Le commandant était un capitaine très maigre, d'une affreuse tristesse, et vêtu de deuil, ce qui provenait, ainsi que nous le sûmes ensuite, de ce qu'il avait contracté le matin même un mariage *in extremis:* c'était d'ailleurs un très bon homme qui nous traita de son mieux. Il nous conduisit à la maison qu'il venait de nous faire préparer, et presque aussitôt nous fûmes entourés par une multitude d'Indiens appartenant aux nombreuses tribus qui habitent le voisinage. Quelques uns d'entre ces gens n'avaient encore vu que bien peu de blancs; ils avaient toujours habité le Gran-Chaco et n'étaient venus dans l'établissement que depuis peu de jours; ils nous racontèrent qu'ils avaient massacré la population d'un village espagnol,

et, qu'ayant été poursuivis, ils étaient venus se mettre sous la protection de la garnison brésilienne. Ces Indiens appartenaient à la race des Guaycurùs, nation cavalière, sans cesse errante dans les vastes plaines de cette région.

Albuquerque, qui n'était en 1810 qu'une fazenda royale, gardée par un caporal et quatre pédestres, devint povoaçâo en 1826 et freguezia en 1833. Il y a environ soixante et dix maisons, généralement construites en terre rouge; quelques unes sont blanchies à la chaux et deux ou trois sont couvertes en tuiles; elles sont, pour la plupart, rangées sur les deux côtés d'une rue très large ou plutôt d'une place, qui se termine à une de ses extrémités par une petite chapelle. Au milieu de cette place s'élève une grande croix, et sous un hangar sont placées deux pièces de canon. Le nombre des habitants brésiliens n'est que de soixante et seize, y compris la garnison, qui est de quarante hommes; mais plus de deux mille Indiens, qui habitent les environs, viennent constamment visiter ce village, et quelques uns d'entre eux y ont même établi leur domicile. Albuquerque est appuyé aux mornes qui portent son nom et qui sont certainement des ramifications de la serra Dourada. Ils font partie de la chaîne appelée par les Boliviens sierra de Santa-Luzia. Albuquerque est le point choisi pour centre du commandement de la frontière brésilienne du côté du Paraguay; aussi les commandants de Nova-Coïmbra et de Miranda,

sont-ils sous les ordres de celui d'Albuquerque.

Ces trois points sont, comme tous les autres établissements militaires de la frontière, des presidios, c'est-à-dire qu'on y envoie des condamnés.

L'aldea la plus rapprochée d'Albuquerque est située au pied d'une belle montagne qui la domine et au milieu d'un bosquet de bananiers; elle est peuplée par une tribu de Guaycurùs, distinguée par leur nom de Ouaitiadéhos. L'industrie de ces Indiens consiste dans la fabrication des hamacs et des pagnes de coton que leur ont enseignée les blancs. Les Indiens teignent leurs étoffes en gris et en brun au moyen d'écorces d'arbres, et leurs plantations sont les mêmes que celles des Brésiliens. La plupart d'entre eux sont convertis. Ils vont à peu près nus, n'ayant d'autres vêtements qu'un morceau d'étoffe de coton qu'ils se serrent autour du corps. Les maisons de cette aldea, au nombre de vingt-cinq, ne sont que de simples hangars, sans murs latéraux et recouverts de paille; elles sont disposées en demi-cercle, et au centre se trouve une grande croix au pied de laquelle les morts sont enterrés enveloppés dans une natte. Les huttes ont environ dix mètres de long et sont supportées par des troncs de palmiers ; dans l'intérieur, il y a une sorte de plancher placé à un mètre de terre et qui s'étend sur toute la longueur de la hutte, sur une largeur à peu près égale à la distance qui la sépare du sol. Ce plancher est recouvert de nattes et sert de lit de repos. Les armes des habi-

tants de la maison, telles que les lances, les arcs, les flèches, les massues, etc., etc., sont attachées aux poteaux, ainsi que de grands paniers de joncs et des calebasses. La cuisine se fait à un feu placé sur des pierres accumulées au milieu de la case. Les chevaux appartenant à cette tribu étaient assez maigres ; nous les vîmes paissant dans les environs.

Au moment de notre arrivée à Albuquerque, il s'y trouvait de passage une autre tribu de la même nation, celle des Cadiéhos, beaucoup plus sauvage que celle dont nous venons de parler. Ces Indiens étaient arrivés récemment du Gran-Chaco, fuyant les Inimas, tribu contre laquelle ils avaient commis quelques actes d'hostilité. Les Cadiéhos se font sur le corps des dessins bizarres avec la sève du genipapo ; ces figures sont d'une extrême régularité et représentent souvent des lignes concentriques et des arabesques d'une grande beauté. Par un caprice singulier, les Cadiéhos ne se peignent jamais de la même manière les deux côtés du corps, et l'on en voit assez souvent qui ont un côté rouge et l'autre blanc ; ce qui leur donne une apparence réellement infernale. Très fréquemment aussi ils se teignent les mains en noir et semblent avoir des gants de cette couleur. Les femmes portent à peu près les mêmes marques, mais tatouées dans la peau de manière à ne pouvoir plus s'enlever.

La femme du principal chef, qui portait le nom de Etacadahuana (la petite aiguille), avait la figure ornée de dessins réguliers, mais non incrustés ; tout

son corps était tacheté comme celui d'une panthère, et ses cheveux étaient retenus par un peigne assez semblable à celui des femmes espagnoles, mais surmonté d'une tête de cheval. La plupart des femmes portaient sur la poitrine une marque assez curieuse, que nous retrouvâmes avec étonnement sur la croupe des chevaux et jusque sur les flancs des chiens ; nous apprîmes que c'était la marque du chef de la famille, qui l'applique sur tout ce lui appartient. Tous ces Indiens portaient au cou des colliers d'argent, formés de cylindres enfilés et dont le métal provient de vols qu'ils font aux Espagnols dans leurs excursions.

Les Guaycurùs sont d'excellents cavaliers ; habitués à vivre dans le Gran-Chaco en véritables nomades, ils ne se soumettent qu'avec difficulté à former des établissements permanents ; dans le désert, ils sont sans cesse en mouvement, et en un instant ils chargent sur leurs chevaux leurs femmes, leurs enfants, leurs nattes, leurs cuirs et jusqu'à leurs chiens, et le tout part au galop. Ils ne vivent que de désordre et de pillage, et commettent souvent d'épouvantables massacres ; quelquefois ils sont au sein de l'abondance et gaspillent en peu de jours ce qui aurait pu leur servir pour des mois entiers. Il leur arrive aussi quelquefois de ne vivre que de reptiles et d'insectes, et de se considérer comme très heureux de rencontrer au milieu des forêts qu'ils traversent, dans leurs excursions lointaines, quelques

fruits ingrats et quelques gouttes d'eau échappées à l'évaporation et amassées dans le creux de certaines feuilles coriaces.

Une tradition assez singulière subsiste dans cette nation. Lors de la création universelle, le grand esprit donna à chaque peuple un attribut particulier; les blancs eurent le génie du commerce, d'autres reçurent l'instinct des travaux agricoles. Le Guaycurù seul ayant été oublié, se mit à la recherche du grand esprit pour lui porter ses plaintes; il parcourut ainsi le vaste désert du Gran-Chaco en parlant à tous les animaux et à toutes les plantes qu'il rencontrait; enfin le Caracara (espèce d'aigle de ces régions), lui dit : Tu te plains et tu as le plus beau de tous les lots; puisque tu n'as rien reçu, tu dois prendre ce qu'ont les autres; on t'a oublié, donc tu dois tuer tout ce que tu rencontreras. Le Guaycurù suivit aussitôt ces instructions, ramassa une pierre et tua le Caracara; depuis lors il se vante d'avoir toujours fidèlement pratiqué ses leçons. Ce peuple semble avoir toujours possédé la croyance de l'immortalité de l'âme; il pense que celles des chefs et des sorciers voltigent autour de la lune après leur séparation du corps, et que celles du peuple errent dans les plaines et les campos.

Nous vîmes parmi ces sauvages quelques esclaves qu'ils avaient faits sur la nation des Cayawas. On reconnaissait facilement ces derniers à leur couleur qui était comparativement très claire; plusieurs avaient

des cheveux blonds, mais on nous assura cependant qu'ils étaient de pur sang.

Ces Indiens cayawas, que nous avons déjà dit habiter les sources du rio Branco, sont inoffensifs; leur langue diffère entièrement de celle des Guanas et de celle des Guaycurùs; ils vont nus, couchent sur la terre et n'ont pas de chevaux.

Quelques uns des Guaycurùs avaient des brides très curieuses faites de cheveux de femmes; ils ne paraissaient pas y tenir, et les vendaient pour des couteaux.

Une autre aldea du voisinage immédiat d'Albuquerque est celle des Guanas ou Huanas, qui se compose de soixante-cinq maisons disposées en carré, et jointes ensemble de manière à ce que chaque côté du quadrilatère ne forme qu'un seul bâtiment. Au milieu de la place s'élève une grande croix. Les maisons, construites en boue et couvertes en paille, mais assez bonnes, ont la forme de celles des Brésiliens et contiennent une quantité suffisante de meubles tels que leurs lits, qui se composent de cuirs tendus sur des châssis de bois, leurs calebasses, leurs métiers à tisser le coton, leurs armes, etc., etc. Les Guanas sont de laborieux agriculteurs; leurs plantations consistent en cannes à sucre, riz, coton, manioc, haricots, bananes, milho, caras et batatas; ils se construisent des moulins pour écraser leurs cannes, fabriquent des rapaduras et distillent de l'eau-de-vie dans des alambics d'argile dont le col est formé d'un canon de

fusil. Ils font aussi de la poterie, et leurs femmes filent et tissent le coton pour en faire de charmants ponchos; les couleurs dont ils les teignent proviennent de l'indigo et du curcuma. Ils connaissent encore une teinture brune que l'on obtient de l'écorce appelée maïqué. Lorsque leurs tissus renferment d'autres couleurs, celles-ci sont dues à des fils retirés d'étoffes européennes qu'ils ont défaites dans cette intention. Les Huanas parlent tous le portugais. Cette nation, depuis longtemps en contact avec les blancs, a perdu l'habitude de s'arracher les cils, ainsi que le font la plupart des autres tribus ; elle a aussi renoncé à se défigurer le corps par la peinture et le tatouage. Ils emploient beaucoup les cuirs de bœufs pour toute espèce d'usages. Plusieurs d'entre eux ont des esclaves, prisonniers de guerre faits sur la nation des Chamicocos, tribu sauvage qui habite plus bas, sur la rive droite du fleuve, et ils les traitent généralement avec douceur. Le mariage est en usage chez ces diverses nations; mais lorsqu'un homme est fatigué de vivre avec une femme, il la laisse pour en prendre une autre, sans pouvoir cependant en garder plus d'une à la fois.

Nous ne croyons pas que l'anthropophagie règne chez aucun peuple de cette région; cependant les autres Indiens accusent les Inimas de se livrer quelquefois à d'affreux festins de ce genre.

Depuis que ces Indiens sont devenus chrétiens, et qu'ils se sont établis dans le voisinage des Brésiliens,

leurs mœurs se sont considérablement rapprochées de celles de ces derniers, et il s'est opéré de nombreux mélanges entre les races ; mais les métis étant généralement beaucoup plus disposés à suivre leurs pères qu'à aller avec leurs mères indiennes, le sang qui coule dans les veines des habitants des Aldeas n'en est pas moins pur.

Les Guanas ont l'habitude, en sus de la pièce de cotonnade autour des reins, de porter sur les épaules un poncho très court, et beaucoup d'entre eux usent de chemises ; leurs cheveux sont attachés en arrière en forme de queue, et leur tête est couverte d'un chapeau de paille à forme haute et pointue. Leurs armes consistent en javelines et en flèches ; beaucoup se servent du fusil. Auprès du village se trouve le cimetière ; les morts sont exposés tout habillés et étendus sur des nattes, à la surface de la terre ; ils sont recouverts d'un toit en bois, au-dessus duquel on élève une croix, lorsque le décédé était chrétien, ce qui est le cas le plus ordinaire.

Les petites cultures qui entourent les maisons ne sont que des jardins, les plantations étant éloignées de l'aldea. Ce peuple élève une assez grande quantité de moutons. Ceux des Guanas, qui n'ont pas adopté la religion chrétienne, témoignent assez de respect pour leur dieu caché derrière le soleil et qui est chargé de le faire mouvoir, mais ils en ont un bien plus grand encore pour une petite constellation qu'ils appellent les sept étoiles, et dont ils célèbrent l'ap-

parition dans un certain point du firmament par une fête annuelle.

A trois lieues au nord-est d'Albuquerque se trouve l'aldea des Quiniquinos, qui appartiennent à la nation des Guanas, mais sont moins civilisés que ces derniers. Ce village, assis sur le bord d'une baie formée par le Paraguay, est très grand ; il est entouré de deux côtés par de belles montagnes et disposé en carré comme celui des Guanas ; au milieu de la place est un assez vaste hangar qui sert de salle de conseil.

L'aldea contient de sept à huit cents Indiens environ ; ils sont très laborieux, et font, avec les Brésiliens, un très grand commerce de farine de manioc et de riz ; leurs plantations sont très étendues et très belles.

Le terrain d'Albuquerque appartient évidemment à ces calcaires gris et noirs, très riches en silex, et contenant des couches de grès cristallisés, qui donnent lieu à cette formation si singulière que l'on remarque à Corumba et dont nous avons parlé plus haut. Tous ces calcaires ont certainement subi un remaniement postérieur à leur apparition. On trouve des fragments de ces calcaires qui contiennent des géodes de quartz.

CHAPITRE XXIV.

VOYAGE AU PARAGUAY. — FORT BOURBON.

Pendant notre séjour à Albuquerque, nous nous étions occupés activement de l'organisation de notre excursion sur le Paraguay. La jalousie des autorités brésiliennes de cette frontière était si grande sous ce rapport, que nous étions obligés de nous entourer du plus grand secret. Bien qu'annonçant que le terme de notre voyage serait le fort Bourbon, j'étais décidé à pousser jusqu'à Assunçion, si je trouvais la route ouverte. La plus légère indiscrétion nous aurait ôté toute possibilité d'exécuter ce projet; aussi nous fûmes heureux de savoir que le capitâo Jacintho, chef de l'aldea des Guanas, désirait depuis longtemps visiter un village de sa nation situé dans l'intérieur de la république, et où il était déjà allé dans sa jeunesse, mais le commandant d'Albuquerque lui en avait toujours refusé l'autorisation. Il s'engagea donc à nous accompagner avec quatre de ses parents, et s'empressa aussitôt de faire ses paquets et de préparer son grand uniforme qui ressemblait singulièrement à celui d'un garde champêtre.

Ne voulant nullement compromettre la neutralité des embarcations que le gouvernement brésilien nous avait confiées, je louai ici une autre pirogue,

et je laissai en arrière celle de l'empire, ainsi qu'un de nos compagnons de voyage, M. Deville, auquel je fournis les moyens de retourner à la côte pour nous faire réclamer par les autorités françaises, dans le cas où le gouvernement du Paraguay nous retiendrait pour nous faire tenir compagnie à M. Bouplan. A cinq heures du soir tout le monde fut réuni au point d'embarquement, et nos Indiens prirent congé de leurs femmes et de leurs filles qui les avaient accompagnés jusque-là. Afin d'empêcher toute confidence indiscrète, je pris tous les soldats dans mon canot, et MM. d'Osery et Weddell eurent un équipage entièrement indien. Les varejoês furent bientôt en mouvement, et, par un temps magnifique, nous recommençâmes à naviguer. Nous marchâmes assez rapidement toute la nuit, et à six heures du matin nous étions à neuf lieues et un quart d'Albuquerque. Vers trois heures de l'après-midi du 11, nous arrivâmes au fort de Nova-Coïmbra. Cette seconde partie du trajet fut de sept lieues. Nous suivîmes le bras dit de Cima, qui n'a guère que 15 à 20 mètres de large, et nous laissâmes à notre droite celui de Baixo, dont la longueur n'est que d'un quart de lieue. Avant d'arriver à l'établissement on aperçoit d'assez hautes montagnes bien boisées, sur le versant de l'une desquelles se trouve le fort. Au débarquement, nous trouvâmes l'alferes (sous-lieutenant) commandant, qui nous annonça qu'il avait reçu ordre de ne pas nous laisser visiter la place, et qui nous conduisit dans une des

cinq ou six misérables huttes de boue construites sur le rivage. Peu habitués au luxe, nous nous contentâmes de ce qui nous était offert, et nous nous établîmes de notre mieux dans notre gîte, d'où, au reste, on jouissait d'un magnifique coup d'œil. A nos pieds coulait le Paraguay, rétréci dans cet endroit par une langue de terre sur laquelle des Indiens Guaycurus avaient établi une quinzaine de cases temporaires, et en face de laquelle s'élevait une haute montagne couverte de la plus magnifique verdure. Les pirogues des Indiens, passant et repassant sans cesse de leur aldea au rivage, animaient ce tableau.

La forteresse de Nova-Coïmbra a été construite sur la rive droite du fleuve, pour servir de barrière contre les Espagnols du Paraguay. Plusieurs personnes nous assurèrent que c'est par erreur qu'elle occupe sa position actuelle ; l'emplacement choisi par le gouvernement portugais ayant été le Feixo dos Morros, situé bien au-dessous de Bourbon; mais l'ingénieur chargé de sa construction, imparfaitement informé, à ce qu'il paraît, ne descendit pas assez bas, et donna le temps aux Espagnols d'occuper cette région. Le fort est régulièrement construit à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du fleuve qu'il commande complétement; il est capable de résister à une attaque dans laquelle on n'emploierait que les moyens que peut fournir le pays dans son état actuel: cependant il aurait besoin de réparations considérables; car, de toutes parts, ses murs menacent ruine.

Commencé en 1775, ce fort ne fut achevé qu'en 1801, et, dès cette année, il fut attaqué par douze cents Espagnols qui ne purent le prendre. Le Paraguay, devant le fort, n'a pas plus de 350 mètres de large. La garnison se composait, lors de notre passage, de vingt-six soldats. Quant au matériel de guerre, il ne nous a paru y avoir sur le rempart que deux ou trois petites pièces de canon de quatre ou de six.

Un certain nombre de condamnés aux galères subissent leur peine à Nova-Coïmbra.

Le commandant nous dit qu'il existait un chemin direct de Nova-Coïmbra à Miranda, village et poste militaire qui se trouve en latitude à vingt-six minutes au sud du point où nous nous trouvions. La direction générale de ce chemin est l'est-sud-ouest à peu près, et il faut trois jours pour parcourir la distance qui sépare les deux établissements.

Une route qui suit la rive droite du Paraguay permet aussi de se rendre à Albuquerque par terre, et par cette voie la distance n'est, dit-on, que de dix lieues. Le même officier nous assura qu'il était allé en dix jours de Miranda à Camapuan, établissement situé sur la route par les rivières de San-Paulo à Cuyaba. Tous ces chemins sont très mauvais pendant la saison des pluies.

Dans l'après-midi nous allâmes visiter les Guaycurùs dans leur village, qui n'est formé que de huttes ouvertes sur les côtés et recouvertes de nattes. Les Indiens, pour nous faire politesse, nous donnèrent

une représentation de leur manière de faire la guerre. Les hommes, presque nus, peints de noir et de blanc, armés d'une longue lance garnie d'un fer aigu et quelques uns de fusils, s'élancèrent sur des chevaux presque aussi sauvages qu'eux, qu'ils ne dirigent qu'au moyen d'une corde qui prend la lèvre inférieure, et partirent au galop. Les femmes se réunirent et se mirent à entonner des chants tristes et monotones, en joignant les mains et en sautant sur place. Les cavaliers, après avoir parcouru une certaine distance, firent volte-face, exécutèrent une charge à fond en tirant des coups de fusil et en lançant des flèches; puis, parvenus sur la place du village, ils mirent pied à terre avec la plus grande agilité, se jetèrent sur des hommes qui se trouvaient dans cet endroit, et, après les avoir terrassés, firent mine de leur couper la tête. Cette scène, accompagnée de hurlements affreux, avait un aspect sauvage qui glaçait d'horreur. Les gens qui se prêtaient ainsi à cette représentation, appartenaient à la tribu des Cadiéhos; leurs physionomies et leur tournure étaient plus effrayantes encore que celles de leurs frères d'Albuquerque. Les femmes Guaycurus sont fort désagréables à voir ; il faut attribuer en grande partie le sentiment de répulsion qu'on éprouve en leur présence à l'énorme chique de tabac qu'elles conservent constamment dans la bouche, en la tenant immédiatement derrière la lèvre inférieure et en la laissant sortir à moitié au-dessus des dents : il n'en faut pas

plus pour détruire tout le charme d'un sourire. A cette habitude, qui est, quoiqu'on en puisse dire, plutôt une coquetterie qu'un besoin, elles en joignent d'autres qui sont l'indice d'une grande dépravation de mœurs, notamment celle de se faire avorter jusqu'à l'âge de trente ans, favorisant ainsi la disparition de leur propre race : leur but est de conserver plus longtemps leur jeunesse. Les moyens que les filles emploient pour arriver à l'avortement sont, dès que leur état ne laisse plus de doute, de presser le germe à travers les parois du ventre, jusqu'à son expulsion.

Le savant géographe Ricardo-Franco de Almeida Serra distribuait les nations indiennes qui, de son temps, habitaient les environs de Nova-Coïmbra, de la manière suivante (*Revista trimensal di instituto historico e geographico brasileiro*) : « En 1799, il y avait huit cents Guaycurus ou Uaicurus et quatre cents Guanas, en tout douze cents individus. En 1803, ce nombre s'était élevé à deux mille six cents, dont quatre cents appartenaient à la nation des Chamicocos. La plupart des autres nouveaux émigrants provenaient des terres espagnoles. » Ricardo divisait les Guaycurus en trois grandes tribus : les Uatade-Os, les Ejue-Os et les Cadiné-Os, et en plusieurs petites telles que les Pacajudeus, Cotogudeus, Xaguteos, Oléos, etc.

Le commandant nous apprit que les Chamicocos visitaient assez souvent le fort. Ces Indiens sont gé-

néralement nus ; quelques uns seulement se couvrent les reins d'un tissu d'écorce ; ils habitent les bords du rio Preto, vont à pied et ne sont armés que d'arcs et de flèches.

Entre le fort et les établissements de la Bolivie, s'étend une vaste forêt extrêmement touffue et sans eaux, que les Guaycurùs eux-mêmes n'ont pu traverser.

Nous avions entendu parler à Cuyaba d'une grotte très curieuse qui se trouve dans le voisinage de Nova-Coïmbra. Aussi, dès notre arrivée, nous prîmes des renseignements relatifs à la visite que nous comptions y faire. Le commandant nous déclara que la chose était impossible dans la saison actuelle, la caverne étant entièrement remplie d'eau; cependant quelques unes des personnes présentes ayant donné des informations contradictoires, nous résolûmes, dans tout état de cause, d'en faire la tentative le lendemain matin. Le commandant, après avoir fait tous ses efforts pour nous en détourner, s'offrit gracieusement à nous servir de guide.

Le 12, à six heures du matin, nous étions déjà en route, montés sur de petits chevaux indiens, et accompagnés d'une douzaine de soldats. Ainsi escortés nous avançâmes promptement vers le Buraco do Inferno (le trou de l'enfer), nom qu'on donne dans le pays à la caverne en question, qui n'est située qu'à une demi-lieue au nord-nord-ouest de Coïmbra. Parvenus à quelques centaines de pas de l'entrée, nous

quittâmes nos chevaux et nous escaladâmes une colline d'un accès assez difficile et couverte de bois vierges au milieu desquels se distinguaient une grande abondance de cactus épineux. C'est sur le penchant de la colline et à mi-côte que se trouve l'entrée de la grotte, à environ une portée de canon de la rivière, et immédiatement au-dessus un figuier a poussé entre les pierres ses puissantes racines. Ce monticule fait partie de la chaîne que nous avons vue accompagner la rive droite du Paraguay, à des distances très variables du fleuve, depuis l'embouchure du San-Lourenço jusqu'au fort de Nova-Coïmbra. La pierre dans laquelle s'ouvre la caverne est un calcaire très dur, fétide, sédimentaire, à grains salins, contenant des traces de fer et de quartz, d'un rouge foncé et ayant l'apparence d'un grès. Parmi les hommes qui nous accompagnaient, plusieurs connaissaient parfaitement la localité ; la plupart portaient des torches que l'on alluma avant d'entrer, et quelques uns avaient des armes destinées aux tigres, qui cherchent quelquefois une retraite dans cette sombre caverne, ainsi que nous le prouvèrent les traces que ces animaux avaient laissées sur le sable. On entre dans la grotte par un trou carré qui a un peu plus d'un mètre de côté. Nous pénétrâmes immédiatement sous une voûte très irrégulière ; le sol de cette partie s'incline beaucoup, et devient tellement rapide, que l'on est obligé de s'accrocher aux anfractuosités des roches et aux pierres qui couvrent le fond. On évite avec soin une pro-

fonde excavation qui se trouve à gauche de l'entrée; plus avant, le passage s'agrandit, mais le sol devient très glissant, et nous éprouvâmes une sensation très désagréable due à la chaleur et à l'humidité du lieu. Parvenus à une trentaine de mètres de profondeur, c'est-à-dire à peu près au niveau des prairies qui bordent le Paraguay, nous nous trouvâmes dans une galerie large, spacieuse, élevée, et décorée des stalactites les plus bizarres, qui s'étendaient en nappes dentelées, ou affectaient les unes la figure d'énormes champignons, les autres celle de grands cierges droits et polis. Ici s'élevaient d'imposantes colonnes cannelées et chargées d'ornements semblables à ceux de nos églises du moyen âge; ailleurs de charmants pendentifs, de gracieux culs-de-lampe, rappelaient mieux encore cette architecture élégante et capricieuse. Dans un endroit on passe par une étroite ouverture, et toujours en se retenant aux roches, sous une magnifique nappe de stalactites qui imite un de ces grands bénitiers d'albâtre de dimensions colossales, en forme de coquille, que l'on voit dans les cathédrales antiques, mais qui serait renversé. Le sol raboteux de la belle salle des colonnes est garni de stalagmites dont la tête semble chercher à rejoindre les aiguilles de la voûte, qui s'illuminaient aux feux de nos torches et reflétaient toutes les nuances de l'iris. Ce n'était qu'en nous traînant sur les immenses blocs de roches ou en nous laissant glisser sur les surfaces unies, et en cherchant quelquefois

vainement à nous retenir, au milieu de l'obscurité, à des masses détachées qui parfois venaient à céder à l'impulsion que nous leur donnions, que nous parvînmes enfin à une autre salle plus étendue encore que la précédente. Là, on voyait se développer un rideau de stalactites magnifiquement découpées, et du sol s'élevaient de toutes parts des tronçons de colonnes et de mamelons de même nature. Dans le fond, et au milieu de prodigieux blocs de roches, s'étend une nappe d'eau limpide et pure; nos gens y entrèrent aussitôt et se plaignirent beaucoup de la sensation glaciale qu'ils éprouvaient, bien que le thermomètre que nous y plongeâmes n'indiquât guère que 3 degrés de différence entre sa température et celle de la caverne (température de l'eau, 23°,8; température de l'air ambiant, 27 degrés).

Je n'oublierai jamais la scène curieuse que présentaient nos soldats nègres se débattant dans ces eaux souterraines, en nageant d'une main pendant que de l'autre ils soutenaient leurs torches au-dessus de leur tête. L'obscurité complète qui nous cachait la plus grande partie de cette ténébreuse galerie, les portions qui paraissaient, à l'approche des lumières, s'en échapper tout à coup pour se revêtir de mille feux, ce bruit, ces cris répétés par des galeries inconnues, tout cet ensemble rappelait à l'imagination les plus imposantes conceptions des régions infernales. La profondeur de ce lac paraît très considérable, mais elle varie avec les crues du Paraguay qu'elle suit régulière-

ment, ce qui ferait penser que ces eaux souterraines sont fournies par des infiltrations de la rivière; elles s'enfoncent entre les roches en couvrant le sol d'une galerie qui paraît s'étendre au loin, mais dont l'entrée est défendue par un rideau de stalactites qui descendent jusqu'au-dessous du niveau de l'eau. Plusieurs autres galeries s'échappent de cette salle, mais au moment de notre visite elles étaient submergées. Il y a dans la grotte plusieurs ouvertures dans lesquelles on n'est jamais entré, mais qui semblent aboutir à des puits d'une grande profondeur, à en juger par le temps que des pierres mettent à en atteindre le fond.

La direction générale de cette caverne paraît être nord et nord-ouest. Nos guides nous dirent que l'on avait une fois trouvé un petit caïman dans l'eau du lac. Quant à nous, nous ne vîmes dans la grotte qu'une grenouille, quelques chauves-souris et beaucoup de mousquites.

Nous quittâmes Nova-Coïmbra le même jour, à une heure de l'après-midi. Presque immédiatement au-dessous du fort, la rivière se divise pour former une île que nous laissâmes à notre droite; les bords en sont très bas et presque sans arbres; des prairies s'étendent de tous côtés, et le Paraguay devient beaucoup plus large. Pendant la nuit, qui fut délicieuse et presque sans mousquites, nous passâmes devant la bouche du rio Preto. Notre marche fut assez rapide, et le 13, à six heures du matin, nous étions à dix

lieues et demie du fort. Les monts Dourados nous accompagnaient toujours sur la rive droite, mais bientôt ils s'écartèrent vers l'intérieur et disparurent complétement.

La végétation change tout à fait à cette latitude. De toutes parts s'étendent de grandes plaines couvertes de forêts composées du seul palmier Caranda (*Copernicia cerifera*), qui a le port du Buruti, mais dont le tronc est plus grêle et les feuilles plus petites et de couleur cendrée. Entre ces arbres, c'est à peine si l'on aperçoit quelques buissons. C'est à cette région naturelle, et surtout à la partie qui s'étend à l'ouest de la rivière, que l'on donne le nom de Gran-Chaco. Ces vastes plaines sont sans cesse parcourues par des hordes de sauvages cavaliers qui ont voué une haine mortelle à la race espagnole; aussi leur nom n'est-il prononcé qu'avec effroi dans toute l'Amérique du Sud. De même que la pampa del Sacramento, cette contrée du Gran-Chaco ne présente à l'esprit que l'image de la dévastation et que des scènes de carnage.

Nous vîmes encore plusieurs îles dans la journée, et notre marche totale jusqu'à six heures du matin, le 14, fut de seize lieues et demie. La température des eaux du fleuve, à deux heures trois quarts, était de 29°,7; observée un peu plus tard, à cinq heures et un quart, elle fut trouvée de 29°,8, tandis que celle de l'air était, à l'ombre, de 31°,2, et au soleil, de 33 degrés.

Le Paraguay s'était beaucoup élargi depuis la veille et paraissait avoir un quart de lieue de large. Le soir nous vîmes un magnifique coucher de soleil. Le vaste fleuve étendait au loin ses eaux d'une admirable tranquillité; le ciel, d'un bleu pur au-dessus de notre tête, prenait successivement, en se rapprochant de l'horizon, des nuances violettes, jaunes et oranges foncées, sur lesquelles se dessinaient magnifiquement de derniers mais larges rayons d'un rouge presque rose. Bientôt tout se perdit dans l'obscurité, et l'on n'aperçut plus rien, si ce n'est les gracieux palmiers se détachant sur un fond qui n'était plus que faiblement éclairé par l'astre qui avait déjà disparu à l'horizon. Le canot de pêche vit ce jour-là deux jaguars.

Le 14, nous aperçûmes au matin de nombreuses bandes de chevaux appartenant aux sauvages et qui paissaient librement dans la prairie. Depuis plusieurs jours, les oiseaux avaient entièrement disparu. Vers midi, nous passâmes devant la bouche du rio Branco, qui n'est guère qu'un ruisseau de 5 à 6 mètres de large, mais qui est assez profond. Cette rivière, qui coule à l'est du Paraguay, n'a pas plus de quatorze à quinze lieues de cours et prend sa source dans une chaîne de montagnes située au sud de Miranda et habitée par les Indiens Cayowas. On a souvent confondu cette rivière avec celle qui sert de limite entre le Brésil et le Paraguay. Cette dernière, appelée quelquefois rio Branco par les Brésiliens, re-

çoit des Espagnols le nom de rio Appo; elle est beaucoup plus grande que la précédente. Les patrouilles de Miranda ont souvent rencontré les troupes espagnoles sur ce point; mais, depuis quelques années, il paraît que ces dernières ne s'avancent plus aussi loin. Le gouvernement du Paraguay semble reconnaître sans contestation la limite sur le rio Paraguay, ainsi que sur le rio Appo, qui se jette dans le premier, bien au-dessous du rio Branco; mais il réclame sur la rive droite Nova-Coïmbra, et même Albuquerque. Depuis le matin, nous apercevions un gros monticule boisé sur l'un des contre-forts duquel est bâtie la forteresse de Bourbon ou Olympo. Le docteur était allé en avant pour prévenir le commandant de notre arrivée, et vers une heure, après une course de six lieues, nous atteignîmes le pied du fort, qui était plongé dans le silence le plus parfait. Personne ne vint nous recevoir, et aucun mouvement quelconque n'indiquait que le lieu fût habité ; enfin, nous aperçûmes au milieu des hautes herbes un soldat occupé à laver du linge, et qui ne daigna même pas tourner la tête de notre côté; ce fut seulement lorsque nous eûmes mis pied à terre qu'il nous demanda gravement si nous savions laver le nôtre. Ne trouvant personne pour nous guider, nous cherchâmes pendant quelque temps le chemin qui pouvait conduire à cette curieuse place de guerre. J'étais en proie à une vive émotion en songeant que nous étions sur le territoire du Paraguay, de cette Chine américaine, où

aucun Européen n'avait encore pénétré, ou plutôt d'où aucun n'avait pu sortir sans y avoir subi une longue détention, et j'avais le plus vif espoir que nous pourrions dans peu de jours en atteindre la capitale. Sur ces entrefaites, nous aperçûmes le docteur qui nous raconta qu'il avait été reçu par un incroyable commandant à peu près muet, et dont il n'avait pu tirer encore aucune réponse à sa question fondamentale, celle de savoir si nous pouvions continuer notre voyage. Tout en accablant notre compagnon de questions auxquelles nous ne lui donnions pas le temps de répondre, nous escaladâmes un escalier agreste taillé dans le roc, qui mène à la plateforme sur laquelle est construit l'édifice. Nous montâmes par une porte étroite, près de laquelle sont deux croix, puis nous parvînmes à une cour assez spacieuse entourée de quatre ou cinq longues huttes couvertes de paille au milieu desquelles s'élevait un hangar où étaient entassés de nombreux ballots. Des harnais étaient suspendus aux poteaux qui le soutenaient. Plusieurs soldats se promenaient çà et là, mais ils ne firent aucune attention à nous : c'étaient de grands et beaux hommes, à figures expressives et ouvertes. Ils portaient pour la plupart des ponchos de laine teints de couleurs éclatantes, et de larges pantalons blancs, courts et garnis par en bas de franges flottantes. Leurs têtes étaient couvertes de curieux chapeaux de paille, d'une hauteur démesurée et presque coniques, étant seulement un peu élargis au sommet,

et dont les rebords étaient de la plus excessive exiguïté.

Le commandant habitait, dans la hutte la plus voisine de la porte, une petite chambre qui avait un aspect particulier, car si les tables et les chaises y étaient rares, il y avait en compensation une immense quantité de viande sèche pendue aux murs, et l'on y voyait un long ratelier auquel étaient appuyés tous les fusils de la garnison, qui, pour le dire en passant, étaient en bien meilleur état que tous ceux que nous avions vus depuis longtemps. L'habitant de ce somptueux séjour était un vieux sergent affreusement ridé, à manières brusques, mais de haute stature, ayant l'apparence d'un tambour-major mal nourri. Cet homme se leva à peine lorsque nous entrâmes, mais condescendit cependant jusqu'à nous donner une poignée de main. Pour toute réponse à nos questions, il nous fit apporter du maté dans de petites calebasses, et l'on nous présenta en même temps des instruments d'argent destinés à l'aspirer : ce sont de petits tubes dont la partie inférieure est élargie et garnie de trous qui leur donnent la forme de tamis. J'avais un tel désir de me mettre dans les bonnes grâces du commandant que je fis à peine la grimace en avalant ce détestable breuvage, et je poussai la flatterie jusqu'à lui déclarer qu'il était excellent. Il parut très satisfait de cette marque de politesse, et une espèce de sourire manqua de dérider ses traits. Je crus que le moment était opportun, et je lui posai la grande

question : — Nous laisserez-vous entrer ? Un sourd grognement s'échappa de son gosier, puis il ferma les yeux, se rejeta en arrière et resta immobile. Nous nous interrogions les uns les autres du regard avec une vive anxiété pour savoir quel était le sens de ce grognement : était-il bienveillant ou hostile? Notre sort dépendait de la solution de cette question. Ce fut alors seulement que je m'aperçus qu'un autre personnage se trouvait dans la chambre obscure : c'était un tout petit homme aux manières douces et simples, aux yeux bleus et aux cheveux clairs, avec lequel j'entrai en conversation pour cacher l'anxiété qui me dévorait. Il me dit qu'il était Espagnol avec l'accent le plus pur de Francfort. Je sus ensuite que c'était Don Mauricio Bach, autrement dit M. Mauritz, citoyen adoptif de la Bolivie, et qui, en qualité de secrétaire du consul de cette république au Paraguay, sollicitait depuis assez longtemps son admission. Pendant ce temps, j'examinais le costume de notre hôte : un pantalon bleu clair à grosses côtes était retenu autour de son corps par une corde rouge ; il n'avait point d'habit, et sa chemise était d'une grossière toile bleue ; sa cravate était de même couleur, et il ne portait pas de souliers ; enfin une barbe de quelques mois et d'étonnants favoris rehaussaient la simplicité de ce costume. De plus, une grande croix de cuivre pendait à son cou, ainsi qu'à celui de tous ses soldats. Il tenait à la main les papiers que nous lui avions remis en guise de passe-ports, et,

bien persuadé qu'il était peu versé dans la connaissance de la langue française, nous y avions ajouté, pour en rendre le nombre plus important, plusieurs papiers sans importance. Je vis avec plaisir qu'il les tenait à rebours, et j'en tirai la conclusion naturelle qu'il ne savait pas lire. En effet, après avoir poussé un profond gémissement, il me les rendit, en me déclarant qu'ils étaient parfaitement en règle, mais que nous ne pouvions pénétrer plus avant sur le territoire de la très illustre République sans un ordre exprès du président. Nous fûmes saisis de stupeur à cette annonce, mais toutes nos remontrances furent inutiles. J'obtins seulement la promesse que l'on enverrait immédiatement un messager à la capitale: « Si tout va bien, vous aurez une réponse d'ici à deux mois, » nous dit en s'endormant le commandant. Je pris alors la résolution de renvoyer à Albuquerque le canot et les soldats brésiliens, et de ne garder avec nous que les Indiens et la pirogue que je m'étais procurée dans cet établissement. Je passai ma soirée à écrire au président de la république du Paraguay et à nos amis du Brésil. On nous annonça que, pendant tout notre séjour au fort, nous serions traités aux frais de la République, l'hospitalité étant une vertu dont se piquait particulièrement le gouvernement du Paraguay. On nous conduisit alors à notre appartement qui se composait d'une chambre pavée ayant l'apparence d'une écurie, et qui ne recevait de jour que par la porte. Cependant le commandant

nous le présenta comme un séjour très agréable et à peu près exempt de mousquites, à la condition de laisser toujours cette porte fermée, la profonde obscurité qui y régnait alors écartant ces insectes incommodes. Cette pièce ne contenait aucune espèce de meubles ; nous installâmes nos hamacs, et une de nos caisses vides nous servit d'armoire, tandis que nos malles furent érigées en tables et en chaises. Le soir, les soldats de la garnison se réunirent et dansèrent des fandangos au son de la harpe et de la guitare. Les hommes avaient une grâce particulière, et tous leurs mouvements indiquaient le sentiment profond de la mesure. Ces scènes si nouvelles nous offraient un grand intérêt. Depuis que nous avions été admis à résider dans le fort, ces gens nous témoignaient beaucoup de bonne volonté ; ils étaient polis et bienveillants, et montraient en toutes choses une naïveté d'enfant. Le lendemain de notre arrivée, on déchargea notre canot, et nos Indiens, qui n'étaient pas admis dans l'intérieur du fort, se formèrent un petit camp sur le rivage. Ce jour même nous vîmes partir, avec un grand plaisir, une pirogue montée par sept vigoureux soldats armés de fusils et de lances, qui portaient ma lettre au président de la République.

Tous les matins, de bonne heure, le cuisinier Mendoza venait chercher nos provisions de haricots, riz, lard, farine, etc., car nous nous étions bientôt aperçus qu'à part sa viande sèche, son maté et sa bonne volonté, le commandant ne possédait aucune

espèce de provisions ; dès lors ce fut nous qui le nourrîmes ainsi qu'une partie de la garnison. Nous nous livrâmes, M. d'Osery et moi, à des travaux de géographie, et M. Weddell, malgré le danger des Indiens dont on nous parlait sans cesse, parcourut les environs en recueillant des plantes et des animaux. Parmi ces derniers, il nous procura quelques belles espèces d'oiseaux de proie, tels que des aigles, des faucons, des buses, des caracaras, etc.

Le soir, nous nous réunissions sous les murs du fort où nous nous livrions à d'assez amusantes discussions avec notre compagnon d'infortune M. Mauritz, qui s'animait singulièrement en nous exprimant son horreur contre les conquérants passés, présents et futurs : Alexandre, César, Louis XIV et Napoléon étaient confondus par lui dans un même sentiment d'exécration. Il soutenait que les médecins et les dentistes devaient seuls être nommés maréchaux de France. Son esprit exalté voulait surtout revêtir de cette dignité un oculiste célèbre. Personne plus que moi n'admire les talents de M. le docteur Sichell, dont j'ai éprouvé les soins aussi affectueux que désintéressés pendant la terrible maladie des yeux dont j'ai été affecté au retour de mon voyage, mais je ne puis m'empêcher de croire que cet habile praticien ne soit mieux placé à la tête d'un hôpital qu'à la tête d'une armée, et il lui est certainement plus doux de guérir les maux de l'humanité que de contribuer à les augmenter. A part ces petits ridicules et une dose réelle-

ment exagérée de libéralisme voltairien, M. Mauritz était un excellent homme, fort instruit et qui avait beaucoup voyagé en Amérique.

Lorsque les nuées de mousquites nous chassaient du rempart, d'où nous jouissions de la vue d'un magnifique paysage, nous allions assister aux jeux innocents auxquels se livrait la garnison, qui les interrompait par des éclats de rire, tels qu'on n'en articule qu'au Paraguay pendant toute la vie, ou dans les autres pays à l'âge de dix ans; puis le bruit de cette joie était couvert par l'effroyable tapage que produisait un grand tambour peint de trois couleurs, et qui était aussi destiné à nous réveiller tous les matins au lever du soliel.

J'ai oublié de dire qu'à l'heure de l'*Angelus* toute la garnison se mettait en ligne et ne cessait de faire des signes de croix pendant tout le temps que durait un roulement.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'extrême douceur de ces braves gens ; jamais la moindre dispute, jamais un mot de colère ne se faisait entendre. J'attribue cet accord parfait à l'absence complète des femmes. Ils ne cessaient de nous parler avec une emphase amusante de leur capitale qui, suivant eux, renferme toutes les merveilles du monde. Chaque fois qu'on leur parlait d'un objet quelconque, ils répondaient toujours qu'il abondait dans cette ville. Un jour, je demandai au commandant s'il y avait des loups dans les environs; il me répondit qu'il y en

avait quelques uns, mais qu'ils étaient bien plus nombreux dans la capitale.

Nous cherchions à acquérir quelque habitude de la langue espagnole : le lieu était mal choisi pour cela, car la plupart de ces hommes, bien qu'appartenant au pur sang castillan, ne parlaient que la *lingua geral* ou langue indienne des Guaranis, qui est seule usitée chez les gens du peuple sur le territoire du Paraguay.

Le fort Olympo, appelé dans l'origine Borbon ou Bourbon, a été fondé en 1798 ou 1799 par ordre du roi d'Espagne Charles III; il était destiné à protéger la frontière de la province du Paraguay contre les attaques des Portugais de Matto-Grosso et les incursions des Indiens du Gran-Chaco. Le fort se compose d'un grand carré dont chacun des angles est défendu par un petit bastion; les murs ont environ 4 mètres et demi de hauteur et 82 centimètres d'épaisseur; ils ont été construits avec une pierre très dure tirée de la localité et de même espèce que celle qui forme le contrefort sur lequel l'établissement est assis. Cette hauteur se rattache à trois petits mornes échelonnés sur la rive droite du Paraguay, connus sous le nom de Os tres Irmãos, et qui, d'après les ordres du dictateur Francia, ont été entourés d'une muraille de 1 mètre 80 centimètres de hauteur sur 82 centimètres de largeur. Le périmètre de l'espace ainsi renfermé est de plus de trois quarts de lieue; il était destiné à mettre les bestiaux à l'abri des déprédations des Guaycurus; mais cette enceinte, qui

du reste est en bon état, n'a jamais servi à rien.

Sur chacun des bastions du fort, qui correspondent à peu près aux quatre points cardinaux, il y a un canon en aussi bon état que les autres armes dont nous avons déjà parlé; les pièces du nord, de l'ouest passent pour être du calibre de quatre; mais il résulte de la mesure de leur diamètre, prise par M. d'Osery, que le poids de leur boulet est en réalité de 2 kilogrammes 645 grammes (ou en ancienne mesure française, de 5 livres 6 onces 5 gros, 13 grains), ce qui porterait à croire que ce sont des pièces de six, calibre espagnol. Quant à la pièce qui regarde le sud, le commandant disait qu'elle était du calibre de trois, mais le poids de son boulet, obtenu comme pour les premières est de 2 kilogrammes. Il y a en outre un petit pierrier monté sur un affût, et qui paraît être du calibre de deux. Toutes ces pièces sont là depuis le temps de la domination espagnole. A l'intérieur du fort règnent sur trois de ses côtés de petits ranchos construits en lattes et en boue et recouverts de feuilles de palmiers; les soldats couchent sous ces ranchos, dans des hamacs faits avec des cuirs de bœuf crus, taillés en lanières et disposés en losange pour leur donner un peu d'élasticité. La garnison se composait de cinquante et une personnes; de deux sergents, dont l'un est le commandant, de cinq caporaux et de quarante-quatre soldats. Un des caporaux et cinq soldats sous ses ordres appartenaient à l'arme de l'artillerie, les autres étaient

des soldats d'infanterie. Ils ne sont jamais en uniforme dans l'intérieur de la forteresse; leur vêtement le plus ordinaire consiste, ainsi que nous l'avons déjà dit, en de larges pantalons avec des franges au bas et en une chemise, le tout de laine ou de coton; ils n'ont leurs fusils que lorsqu'ils sont placés en sentinelles. La garde est très bien faite de nuit comme de jour au fort Olympo. La nuit les sentinelles, s'appellent et se répondent de quart d'heure en quart d'heure afin de se tenir éveillées. Les soldats se lèvent à quatre heures et demie ou cinq heures du matin, font la sieste dans la journée et se couchent à neuf heures; ils sont très soumis à leurs chefs et vivent entre eux en bonne intelligence. Leur caractère est très gai et ils paraissent heureux; ils ont créé sous les murs du fort de petites plantations de maïs, de haricots et surtout d'un tabac qui est excellent; ils y emploient à des travaux d'agriculture les nombreux loisirs que leur laisse la vie de garnison.

Il nous a été très difficile d'obtenir des renseignements précis sur le montant de la solde des troupes et sur le mode de paiement des sommes qui y sont affectées. Voici cependant ce que nous avons appris de plus exact. Du temps du dictateur Francia chaque soldat recevait onze piastres pour deux mois de solde; mais il n'y avait guère que les troupes de la capitale qui fussent payées régulièrement. Aujourd'hui il y a plus d'ordre, et la solde est réglée de la manière suivante : les soldats reçoivent douze piastres, les

caporaux treize, les sergents de seize à dix-huit et les capitaines cinquante, toujours pour deux mois. Les soldats se nourrissent et s'habillent sur cette somme, et voici comment ils s'arrangent pour cela, au moins ceux du fort Olympo : ils laissent la moitié de leur solde, c'est-à-dire six piastres tous les deux mois, entre les mains d'un administrateur appelé ministro ou thesoureiro, nommé par le gouvernement, et qui réside à Assunçion. Au moyen de cette délégation il doit subvenir aux besoins des troupes sous le double rapport des vêtements et de la nourriture. Tous les deux mois une faloue (grand bateau à voile) remonte de la capitale au fort Olympo, apportant à la garnison tous les objets de première nécessité tels que, pour la nourriture, de la carne secca, quelquefois du maïs et des haricots, de la racine de manioc séchée et du maté; et, pour les vêtements, des chemises et des pantalons de coton, et des pantalons et des ponchos de laine. Outre ces articles principaux, ils reçoivent encore de la chandelle et d'autres menus objets. La consommation de chaque homme est par jour de cinq onces de viande sèche et d'une bonne mesure de racine de manioc desséché; ils y ajoutent souvent des haricots cuits avec de l'abobra d'agoa (espèce de potiron), et de la bouillie de maïs; ils consomment en outre une quantité de maté extraordinaire, dont on apporte tous les deux mois une charge de plus de seize arrobes, charge qui disparaît dans ce court espace de temps. On en fait la distribution aux soldats

tous les douze jours. Lorsqu'au bout de l'année, il reste de l'argent dans la caisse militaire, il fait retour au gouvernement ; mais il paraît aussi que dans le cas où il y aurait quelques dettes contractées par suite de famine ou autres circonstances, l'État viendrait au secours des soldats. Il y avait, dit-on, cinq ou six mille hommes de troupes du temps du pouvoir du docteur Francia ; cette armée était commandée par quatre capitaines (il n'y a pas de grade plus élevé au Paraguay); mais aujourd'hui ces forces paraissent être réduites à environ deux mille hommes sous les ordres d'un seul capitaine. La moitié de ces troupes est composée de cavalerie. Les habitants du Paraguay sont bons cavaliers et aiment à servir dans cette arme. Il arrivait souvent, autrefois, que les soldats restaient détachés pendant quatorze ou quinze ans dans le même fort; mais depuis la mort du premier dictateur, il paraît qu'on a fixé la durée du séjour des soldats dans chaque poste à trois ans environ. Les habitants du Paraguay aiment à servir comme soldats, et sont flattés d'être choisis pour le devenir; l'armée doit donc être considérée comme composée entièrement de volontaires. Les soldats ne savent guère quelle est la durée de leur engagement ; ils la croient de sept à huit ans, mais il paraît qu'ils restent souvent toute leur vie au service. Il y a dans la république cinq régiments de cavalerie qui portent les noms de hussards, de lanciers ou lançeros, etc., mais on ne les distingue guère que par la couleur de leurs

habits. Le régiment des lanceros est entièrement composé de mulâtres. Les habitants du Paraguay sont parqués par races de manière à ce qu'elles ne puissent se mêler les unes aux autres ; les Indiens sont établis dans les pueblos (villages), où ils cultivent le maté et le coton et tissent des étoffes de laine assez grossières très en usage dans le pays. Les noirs et mulâtres habitent seuls la ville de Tevego ou San Salvador. Les mariages entre individus des trois couleurs principales sont défendus.

Il y a des esclaves africains au Paraguay, mais ils y sont à bon marché (de cinquante à cent piastres par esclave), et l'introduction en est prohibée ; en outre, une loi, passée en 1843, a libéré tous les enfants à naître.

Voici, sur l'histoire du Paraguay, depuis son indépendance, quelques renseignements que nous avons recueillis pendant notre séjour au fort Olympo. Lorsqu'en 1810, Buenos-Ayres eut chassé les Espagnols, les troupes qui occupaient le Paraguay se trouvant isolées abandonnèrent le pays. Presque aussitôt la guerre éclata entre les Buenos-Ayriens et le Paraguay, qui s'était donné un gouvernement composé de cinq membres. Ce gouvernement ne dura qu'une année, et la fin de l'année 1811 vit se consommer la séparation de fait de Buenos-Ayres et du Paraguay.

Un congrès assemblé en 1812 mit fin au gouvernement de cette junta, et nomma, pour lui succéder,

deux magistrats dont l'un était le docteur Francia ; mais au commencement de 1814, ce dernier s'empara du pouvoir sous le titre de dictateur. Il gouverna de la manière la plus despotique, fit fusiller tous ceux de ses ennemis qui tombèrent entre ses mains, et ferma le pays aux étrangers de la manière la plus absolue. Il proscrivit le titre espagnol de Don dans toute l'étendue de la république. Aujourd'hui encore, un Paragayen ne l'emploie jamais : le seul titre qui soit maintenu est celui d'excellence, que l'on donne au président. Francia voulut aussi défendre l'usage de la langue guarani, mais il échoua dans ce dessein. Au Paraguay, tout le monde parle cette langue, et beaucoup d'hommes de vingt-cinq à trente ans n'en connaissent point d'autre. Dans les campagnes, il paraît que la plupart des femmes ne parlent ni n'entendent la langue castillane. Francia conserva le pouvoir jusqu'à sa mort arrivée le 25 décembre 1840. La terreur qu'il inspirait de son vivant était telle, qu'on ne l'appelait jamais que *el Supremo* ou *el Perpetuo*, et que les habitants des campagnes ne prononçaient pas son nom sans se découvrir. Aujourd'hui on le désigne seulement par le nom de *el Defunto*. Quelques uns des soldats ne paraissaient pas certains qu'il fût bien mort, et lorsqu'ils parlaient de lui, ils ne manquaient jamais de regarder préalablement autour d'eux pour s'assurer qu'ils n'étaient point surveillés par un de ces agents secrets qu'entretenait le terrible dictateur ; la moin-

dre parole imprudente étant souvent punie de mort.

Dès l'année 1824, les Brésiliens de Rio-Grande venaient échanger à Itapua leurs cafés, leurs sucres et diverses marchandises d'Europe contre le maté, les mules et le tabac des Paraguayens; mais ce commerce était purement de troc, le dictateur ayant défendu la sortie des matières d'or et d'argent. C'est seulement par ce point d'Itapua que le Paraguay recevait des marchandises européennes.

A la mort du dictateur, une junta provisoire se chargea du gouvernement; elle était composée de cinq membres : l'alcade de la ville et les commandants des quatre quartiers des troupes (un lieutenant et trois sous-lieutenants). Le gouvernement de cette junte dura pendant les quatre premiers mois de 1841; puis, comme elle n'avait été installée que pour convoquer un congrès, et qu'elle ne paraissait pas s'en occuper ni vouloir se dessaisir de la puissance qui lui avait été confiée, le peuple se réunit en armes, se porta au palais, et la força de l'évacuer. Les commandants des troupes en nommèrent une autre, provisoire aussi, formée de deux membres seulement, l'alcade en fonction et un secrétaire. Au bout de dix-huit jours un grand congrès extraordinaire de quatre cents membres était réuni; cette assemblée décréta l'établissement de deux consuls, Carlos-Antonio Lopez, premier consul, et Marianna-Roque Alonzo, deuxième consul. Ces nouveaux magistrats entrèrent en fonctions en mai 1841. Un autre

congrès approuva, en novembre 1842, tout ce qu'avaient fait jusque-là les consuls, et fixa leurs traitements, celui du premier à quatre mille piastres fortes par an, et celui du second, à trois mille. Il leur accorda, en outre, le titre d'*Excelentisimo senor*. Le même congrès arrêta que le pavillon de la République serait composé de trois bandes horizontales bleue, blanche et rouge; que, d'un côté, seraient les armes nationales: un palmier et un olivier entrelacés, et embrassant une étoile avec l'inscription: *Republica del Paraguay;* de l'autre côté, un cercle avec l'inscription: *Paz y Juzticia;* et au milieu enfin un lion au-dessous du symbole de la liberté. Le sceau de la République fut également fixé. Enfin, le 25 décembre fut le jour désigné pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance du pays; et, la même époque, en 1842, fut fixée pour que dans toute la République, on prêtât le serment solennel de défendre à jamais son intégrité et son indépendance.

Au mois de mars 1845, un nouveau congrès décida que le gouvernement consulaire serait remplacé par celui d'un président nommé pour un nombre d'années déterminé. Le premier consul Carlos-Antonio Lopez devint président; il fut installé le 13 mars, et ses appointements furent portés à huit mille piastres. Le président est nommé pour dix ans, et la réunion des congrès à venir doit avoir lieu tous les cinq ans.

Tel était le gouvernement qui régissait le Para-

guay à l'époque de notre voyage. L'administration du président paraissait douce et humaine, et si l'on en eût cru ses circulaires aux puissances voisines, on aurait pu s'imaginer qu'il avait le désir de commencer avec elles des rapports de bonne intelligence ; mais, jusqu'à ce jour, il n'y a encore qu'un ministre brésilien qui ait été reconnu à la capitale. Le pays est du reste toujours fermé, et il faut une permission spéciale pour y entrer. On nous avait dit que le gouvernement paraguayen avait établi sur la frontière du Brésil, du côté de Miranda, un fort appelé San-Carlos ; mais les soldats du fort Olympo nous assurèrent qu'il se trouvait à quarante lieues au sud-sud-est de ce dernier point.

Nous avons déjà vu que la garde du fort était très vigilante, et que du haut des murs on surveillait constamment les mouvements des Guaycurus, dont les bandes viennent quelquefois à portée du canon, qu'on ne manque jamais de tirer sur eux dans ce cas. Nous apprîmes avec étonnement que ces sauvages s'étaient déjà deux fois emparés du fort et en avaient massacré la garnison. La première fois, ils abandonnèrent aussitôt leur conquête ; mais, la seconde, ils s'y établirent et ne le rendirent qu'à la garnison portugaise de Coïmbre, qui la remit aux Espagnols. On donne ici à la nation des Inimas le nom de Linguas. Ces Indiens habitent les bords du Paraguay, sur la rive droite, au-dessous de Bourbon et particulièrement aux environs de San-Salvador. Ils sont re-

gardés comme les plus vaillants de tous les peuples de cette région.

Au fort Olympo, le temps s'écoulait pour nous bien lentement, et nous avions peine à surmonter l'ennui qui nous accablait. J'avais engagé, en leur donnant de la fausse bijouterie et d'autres petits objets qu'ils admiraient beaucoup, les soldats de la garnison à me chercher des reptiles, des poissons, etc., dont nous augmentions nos collections. Plusieurs fois, nous fûmes témoins d'un fait qui était pour nous d'un intérêt réel : des autruches traversaient à la nage le Paraguay et étaient aussitôt poursuivies par les pirogues du fort qui ne les joignaient qu'avec beaucoup de peine ; sept furent ainsi tuées en notre présence. On les pluma aussitôt et on les mangea. Leur chair est noire et coriace. Immédiatement au-dessous du fort, le fleuve nous présentait ce phénomène assez curieux, c'est que, par l'effet combiné du courant et du remous, il s'était formé un vaste cercle de plantes flottantes tournant sans cesse sur elles-mêmes. La température moyenne du fort Olympo est de 28 degrés ; entre deux et trois heures de l'après-midi, le thermomètre au maximum de température, montait quelquefois à 40 degrés, et, exposé au soleil, il atteignait 49 degrés.

Bien que très intelligents, les hommes qui nous entouraient étaient d'une ignorance incroyable, et nous adressaient les questions les plus curieuses. Le commandant n'avait jamais entendu parler de Napo-

léon, dont les sauvages du Lac-Supérieur m'ont souvent entretenu, et il ne connaissait l'existence de la France que parce que M. Bonpland était de ce pays. Presque tous les soldats nous demandaient si la France n'était pas située vers les sources du Paraguay d'où ils nous voyaient venir. L'un d'entre eux désira savoir si notre souverain n'était pas l'empereur de la Chine. Ils avaient presque tous entendu parler des Anglais *qui ne sont pas chrétiens et répandent une forte odeur de soufre*. Me voyant très occupé à faire manœuvrer le théodolite, le commandant s'approcha un jour de moi et me demanda la permission de faire dessiner cet instrument par l'un des soldats. Le gouverneur lui avait, disait-il, donné l'ordre de lui communiquer tout ce qu'il verrait d'extraordinaire, et il n'avait jamais rien vu d'aussi singulier que cette machine. L'artiste se mit aussitôt à l'œuvre et parvint à rendre assez bien une roue de voiture au bout d'une échelle. Notre sergent avait une telle crainte de se compromettre, que lorsque je lui demandai pour la première fois quelles étaient les couleurs de la République, il me répondit qu'il ne se croyait pas autorisé à les montrer à des étrangers, son gouvernement ne lui ayant pas donné d'ordre à cet égard, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à satisfaire notre curiosité. Il parlait sans cesse de l'autorité comme d'une personne, et lorsque nous nous désespérions de ne pas recevoir de réponse de la capitale, il nous disait : « Vous en re-

cevrez bientôt, car mon gouvernement est un homme très poli (*un hombre muy politico*). »

Le Gran-Chaco, au milieu de ses beaux palmiers, montrait quelques amas de roches couvertes de gigantesques cactus en arbres de 5 à 6 mètres de hauteur. Mais quelque temps après notre arrivée l'aspect de cette contrée changea entièrement : le feu avait été mis au tapis de hautes herbes qui la couvrait, et, pendant bien des heures, on put voir une longue ligne de flammes qui, en s'éloignant, ne laissaient derrière elles qu'une triste étendue de décombres fumants et de troncs calcinés. Au milieu de cette scène de désolation, il était curieux d'observer la prodigieuse quantité d'oiseaux de proie qui tantôt voltigeaient au-dessus de l'incendie, tantôt se posaient sur les branches d'alentour, et quelquefois aussi se jetaient au milieu des flammes pour saisir les reptiles et les insectes que la chaleur faisait sortir de leurs retraites. Comme toujours dans de semblables circonstances, le caracara abondait, en compagnie d'une grande buse brune que les Brésiliens appellent gavião da queimada (le faucon de feu).

Enfin, le 5 mars, vers midi, on aperçut un canot qui se dirigeait vers le fort. Sachant qu'il devait contenir la réponse à notre demande, nous courûmes vers le rempart dans un état d'extrême anxiété. L'embarcation accosta bientôt, et nous en vîmes sortir une espèce de soldat en jupon écarlate et portant un grand sabre : c'était un messager du

gouvernement. Il remit silencieusement une dépêche au sergent, qui se la fit lire ; puis, tout aussi silencieusement, m'en remit une autre qui m'était adressée. Elle était du premier ministre de la république, et contenait un refus absolu de nous laisser pénétrer jusqu'à la capitale. Voici cette curieuse épître : « J'ai l'honneur de vous communiquer, par ordre de l'excellentissimo senor, président de la république, que Son Excellence a reçu avec plaisir votre lettre datée d'Olympo, le 15 de ce mois, dans laquelle vous annoncez que vous avez été chargé par le gouvernement français de la direction d'une commission scientifique destinée à explorer les parties centrales de l'Amérique du Sud, et que, pour ce motif, vous sollicitez la permission de venir, avec les personnes qui vous accompagnent, jusqu'à la capitale de cette république.

» Ce n'est pas sans contrariété que Son Excellence m'a donné ordre de vous informer que notre pays se trouve dans des circonstances telles qu'il ne pourrait vous fournir les commodités et les facilités nécessaires à l'exécution des travaux de la commission, à cause de l'état misérable de nos campagnes, état produit par une peste introduite de l'extérieur, laquelle a attaqué les bêtes à cornes et tous les animaux, et qui commençait à peine à disparaître lorsque nous avons été affligés d'une sécheresse de plus de douze mois. D'autre part, votre retour ne serait pas possible par le Parana, puisque le gouvernement de Buenos-Ayres a pris sur

lui d'interrompre la navigation de cette rivière en fermant ses ports au Paraguay, sous prétexte de la guerre de Corrientes contre la Confédération. Dans cet état de choses, le gouvernement suprême de la république, conséquent avec la déclaration qui a été faite sur les ports ouverts au commerce étranger, n'a pas jugé à propos de révoquer les ordres existants et d'ouvrir la route du fort Olympo, si ce n'est aux agents diplomatiques étrangers qui peuvent chercher à ouvrir, pour toutes les puissances, la libre navigation du Parana, et assurer ainsi des relations politiques et commerciales. Son Excellence, el senor presidente, est convaincu que vous comprendrez la gravité de tous ces motifs qui, pour cette fois, empêchent de vous accorder votre demande.

» Le soussigné profite de cette occasion pour vous saluer avec considération et respect.

» Dieu vous garde de longues années.

» Asuncion, 22 février 1845.

» *Signé* ANDREAS GILL. »

Pendant la lecture de cette missive, nos figures s'allongeaient de la manière la plus comique; mais ce qui n'était pas moins curieux, c'était l'air de triomphe de notre ami Mauritz, qui non seulement comprenait que nous n'entrerions pas, mais encore, se supposant inclus au nombre des agents diplomatiques mentionnés, se voyait déjà faisant son entrée triomphale dans la capitale; aussi ce ne fut pas sans un certain mouvement de fierté qu'il demanda au commandant com

munication de la dépêche qui le concernait. Celui-ci, après l'avoir regardé du haut de sa grandeur, lui dit au bout d'un instant : « Le suprême me donne ordre de vous renvoyer d'ici dans trois jours. » Malgré la contrariété que nous ressentions, nous ne pûmes nous empêcher de rire à cette déconvenue diplomatique.

Le commandant nous représenta comme un honneur extraordinaire l'ordre qu'il avait reçu de nous faire accompagner jusqu'à la frontière brésilienne par une escorte chargée de nous protéger contre les Guaycurus. Pour nous, nous y vîmes le désir bien sincère de s'assurer que nous étions réellement éloignés des limites de la république. Je pris la résolution de partir dès le lendemain matin, et ce ne fut pas sans chagrin que nous nous séparâmes de ces bons soldats du Paraguay qui, presque tous, avaient, en nous quittant, les larmes aux yeux.

CHAPITRE XXV.

RETOUR A ALBUQUERQUE. MIRANDA.

Le 6 mars 1845, au matin, nous quittâmes le fort Olympo. Notre embarcation contenait, en outre de son équipage indien, M. Mauritz, son fils et leurs monstrueux bagages. Notre nouveau compagnon nous avait aussi proposé de charger cinq ou six cents livres de maté, qu'il comptait revendre en Bolivie ; mais étant déjà chargés à couler, nous fûmes obligés de laisser sur le rivage cet intéressant article de commerce. L'escorte protectrice était composée d'un caporal et de cinq hommes, embarqués dans une longue pirogue appartenant au fort. Ces braves gens ne pouvaient se figurer qu'ils allaient réellement sortir des frontières de la république, et leur curiosité était extrême, bien qu'ils ne dussent voir que des forêts absolument semblables à celles du voisinage du fort. C'était la seconde fois, depuis l'établissement de la dictature, qu'un canot du Paraguay franchissait la limite de cette république. Nous ne repassâmes pas devant l'embouchure du rio Branco; nous prîmes un petit bras de deux lieues environ de longueur, commençant immédiatement au-dessus du fort, et qui coupe le coude de la rivière sur lequel est placée cette embouchure. Ce chemin nous faisait gagner un espace consi-

dérable, et nous offrait le grand avantage de présenter une profondeur moins grande, ce qui permettait de se servir plus facilement des perches qu'on emploie pour faire avancer le canot contre le courant. Il était déjà nuit lorsque nous nous arrêtâmes, après une marche de quatre lieues. Malgré un travail soutenu, nous ne parvenions à faire qu'une demi-lieue à l'heure, c'est-à-dire à peu près la moitié de ce que nous faisions à la descente. C'était un spectacle assez curieux que celui que présentaient les soldats du Paraguay, formant un petit camp à part, et qui, n'ayant jamais couché hors des murs du fort, se figuraient qu'ils couraient de grands dangers; aussi le caporal en plaça-t-il immédiatement deux en sentinelles, et pendant que les deux autres se reposaient, il se mit à préparer lui-même le repas en gardant constamment son sabre à la main. A chaque instant une alerte était donnée, et, dans chaque graminée du Chaco, ils voyaient un Guaycuru armé de toutes pièces. L'extrême tranquillité de nos Indiens Guanas, déjà profondément endormis, offrait un contraste singulier et peu flatteur pour la race blanche.

Le lendemain, nous repartîmes bien avant le jour, et nous fîmes sept lieues. Dans l'après-midi nous aperçûmes une pirogue qui, aussitôt qu'elle nous vit, parut hésiter sur la marche qu'elle devait suivre; elle s'arrêta d'abord, puis rebroussa chemin, et se décida enfin à venir droit sur nous. Au même moment,

l'embarcation du Paraguay accosta notre canot; le caporal vint me parler, et, dans un état d'extrême agitation, me dit qu'un ordre secret lui enjoignait de retourner immédiatement au fort s'il se présentait quelque danger, et qu'en conséquence il allait nous quitter. Ayant reconnu au moyen d'une longue-vue que la terrible machine qui s'approchait ne contenait que trois hommes, je cherchai à le rassurer en lui montrant que nous étions une quinzaine d'hommes bien armés; cependant il ne se tranquillisa un peu que lorsqu'il vit que les nouveaux arrivants étaient habillés et appartenaient à notre race. Le petit bateau nous ayant enfin rejoint, nous y reconnûmes une ancienne connaissance de Cuyaba: c'était un colonel colombien qui avait été au service d'une demi-douzaine de républiques, et qui se disait en ce moment agent de la Bolivie au Paraguay; il avait comme de juste accompagné le *libertador* dans toutes ses courses; il lui était arrivé une foule d'aventures parmi lesquelles une des plus curieuses était la perte de ses dépêches dans une rivière dont il ne savait pas le nom. Cette dernière circonstance avait empêché le président de Cuyaba de lui donner un passeport; mais il ne paraissait pas homme à être arrêté par une difficulté de ce genre, et nous sûmes depuis qu'il avait passé devant le fort de Coïmbra sans avoir été aperçu. Il espérait probablement en faire autant à Bourbon. Son équipage se composait d'un tailleur et d'un savetier, qui se plaignaient beaucoup de l'oubli com-

plet dans lequel le colonel avait laissé leurs gages depuis leur départ de Bolivie.

Le 8, nous fîmes six lieues, et à trois heures nous nous arrêtâmes devant la bouche de la baie des Chamicocos, située sur la rive droite et qui a 600 mètres de large. Cette baie, dont la profondeur est d'environ dix lieues, a un très faible courant dans la saison des grandes eaux; elle se dirige vers l'intérieur du Gran-Chaco, et l'on a cru longtemps qu'elle était l'embouchure du rio Otuquis, de la province de même nom en Bolivie.

Le 9, le trajet parcouru dans la journée fut de six lieues et demie; dans l'après-midi nous atteignîmes la Bahia-Negra, dans laquelle nous pénétrâmes avec le canot paraguayen, à une distance d'environ une demi-lieue, et dont les eaux ont mérité leur nom par leur couleur noirâtre. On a également supposé qu'ici se trouvait l'embouchure d'une rivière, mais nous n'y reconnûmes aucun courant. Au point où nous parvînmes, les eaux étaient divisées en deux bras par une île, mais l'un de ces bras au moins ne semblait pas avoir une grande étendue, et des gens de Coïmbra qui avaient fait une excursion à cheval dans le Gran-Chaco n'ont trouvé dans cet endroit aucune rivière, bien qu'ils eussent pénétré beaucoup plus au sud.

Voici quelques détails sur cette curieuse expédition qui nous furent donnés par notre fourrier, qui en faisait partie. En 1830, huit soldats du fort de Coïmbra

partirent, sur l'invitation d'un cacique des Térénos, pour visiter les aldeas de ce peuple; ils passèrent en vue du fort Olympo, puis ils voyagèrent encore pendant sept jours dans le Gran-Chaco. Je suppose qu'ils atteignirent le vingt-deuxième degré de latitude sud, car ils faisaient de sept à huit lieues par jour au milieu des vastes plaines couvertes de carandas. Ils arrivèrent ensuite à une forêt tellement touffue, qu'ils n'y pénétrèrent qu'avec de grandes difficultés; elle entourait l'aldea, où ils furent bien reçus. A deux lieues plus loin, dans les mêmes bois, se trouvait un autre village beaucoup plus considérable, dont les chefs leur envoyèrent des présents avec l'invitation de venir les visiter; mais au milieu de la nuit ils furent attaqués en trahison. L'un d'eux fut tué et deux grièvement blessés; les autres furent sauvés par le cacique de la première aldea, mais on les désarma et on leur vola tout ce qu'ils possédaient; ce fut avec de grandes difficultés qu'ils retournèrent à Coïmbra. Mais peu de temps après leur retour dans ce fort, une bande nombreuse de Guaycurus étant venue s'y reposer, les cinq soldats brésiliens conçurent le projet de se venger et de retirer leurs deux camarades de la captivité. Ils en obtinrent la permission de leur commandant, et il ne leur fut pas difficile d'entraîner les Guaycurus dans une expédition de ce genre : ils traversèrent donc de nouveau le Chaco, entourèrent pendant la nuit le village des Térénos, se cachèrent avec soin dans les bois pour entrer dans l'établisse-

ment un peu avant le jour et faire un effroyable massacre des gens qui s'y trouvaient. Aucun des prisonniers ne fut épargné, si ce n'est le capitaine qui avait protégé les soldats brésiliens. Ceux des Térénos qui échappèrent cherchèrent un refuge chez les Inimas, qui les réduisirent en esclavage. Les braves soldats revinrent au fort avec leurs sauvages alliés en ramenant leurs deux camarades et un énorme butin. Nous apprîmes depuis, que les Guaycurus nous avaient observés pendant notre course à Bahia-Negra, et ils nous dirent à Albuquerque que notre présence seule avait empêché les soldats du Paraguay de recevoir une volée de flèches. Ce qui est certain, c'est que le commandant de cet établissement avait su par eux tous les détails de notre voyage avant notre retour. Ces sauvages traversent le Paraguay à la nage en se retenant à la queue de leurs chevaux.

A trois heures et demie, la température de l'air était de 35°,2, celle de l'eau 31°,1 ; le thermomètre exposé au soleil monta à 39 degrés.

Le 10, nous fîmes six lieues un quart et nous dépassâmes la région des carandas. Le pays était devenu entièrement nu; il était déjà nuit lorsque nous accostâmes pour établir notre camp du soir. Au moment où j'allais sauter à terre, notre vieux chef indien me repoussa vivement dans le canot; je fus quelque temps avant de me rendre compte de ce qui se passait, puis j'appris que, par un instinct très singulier, cet homme venait de reconnaître à l'odorat

qu'un serpent venimeux se trouvait dans le voisinage; en effet, on mit le feu aux herbes, et l'on trouva presque aussitôt un gros trigonocéphale de l'espèce appelée Jararac.

Le 11, au point du jour, nos Paraguayens nous quittèrent sous prétexte qu'on devait apercevoir le fort. Ce fut en vain que j'essayai de les retenir, persuadé que j'étais qu'ils seraient bien accueillis à l'établissement brésilien, mais les ordres qu'ils avaient reçus s'y opposaient.

Pendant cette remonte du Paraguay, nous passâmes devant plusieurs endroits où, par suite de l'effondrement de la berge, on voyait à découvert des nichées de jeunes caïmans qui étaient ainsi réunis au nombre de dix à quinze. Vers les neuf heures du matin, nous atteignîmes Coïmbra, et nous n'y restâmes que quelques heures pour y prendre deux soldats, notre équipage étant trop faible pour remonter le courant avec facilité. Nous donnerons ici quelques renseignements sur le cours du Paraguay entre ce point et Bourbon.

A Coïmbra, le fleuve se resserre entre deux mornes et n'a guère que 500 mètres de large ; mais à mesure que l'on s'en éloigne en descendant, il s'élargit rapidement, et vers la Guarda-Velha il atteint une largeur de 1,800 mètres ; sa largeur varie ensuite jusqu'au fort Bourbon, mais elle est rarement au-dessous de 1,000 mètres. Lorsque nous le remontâmes, le Paraguay était beaucoup plus enflé, et son

courant nous a paru alors être de trois milles à l'heure. C'était seulement, du reste, à cette plus grande rapidité et à l'augmentation de profondeur, que l'on pouvait s'apercevoir qu'il avait crû ; sa largeur n'augmentait pas sensiblement. Nous n'avions remarqué qu'il commençait à gonfler que dans les premiers jours de mars.

La température des eaux de cette rivière est, en général, très élevée ; car, par diverses observations, nous l'avons trouvée de 29 degrés, de 30 degrés et même de 31 degrés.

La constitution géologique du pays paraît être la même de Coïmbra au fort Olympo, et, quoique les berges du fleuve ne nous offrissent que des coupes très imparfaites, nous avons pu reconnaître qu'elle se composait généralement d'une couche peu épaisse (10 à 12 centimètres) d'une terre végétale légère à la surface, au-dessous de laquelle se montre une couche de sable jaune d'épaisseur variable, mais qui ne dépasse jamais 1 mètre et demi. Enfin, immédiatement sous les sables se trouvent des argiles grises et blanches renfermant des noyaux de silex.

Il n'y a point de hauteurs dans tout cet espace, excepté celles dont nous avons déjà parlé en traitant des deux points extrêmes ; leur formation géologique n'est pas complétement identique, mais peut-être y a-t-il un passage d'une roche à l'autre.

Le Paraguay ne reçoit aucun affluent par sa rive droite dans cette partie. Les rios Negro et dos Cha-

micocos sont, ainsi que nous l'avons dit, de véritables baies. A deux lieues au-dessous de Bourbon, sur cette même rive, s'ouvre une vaste bouche qui semble annoncer une rivière considérable; cependant, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir à ce sujet, ce serait encore une grande baie qui s'enfonce dans les forêts de carandas. Par sa rive gauche, le Paraguay ne reçoit que le rio Brancos.

Après avoir fait quelques observations à Coïmbra, nous en repartîmes à deux heures de l'après-midi. Le soir il y eut un assez fort coup de vent, et la caisse contenant tous mes effets personnels tomba pardessus le bord, et ne put être retrouvée. Nous ne fîmes que deux lieues et demie.

Sur les deux rives du fleuve apparaissent des mornes de la même formation que ceux d'Albuquerque; mais ceux de la rive droite sont plus rapprochés du fleuve que ceux de la rive gauche.

La journée du 12 fut en grande partie occupée à tourner autour d'une butte très considérable appelée Morro do Concelho, que nous n'avions pas aperçue lors de la descente, à cause de l'obscurité; elle a le pied dans le Paraguay. La formation géologique est la même jusqu'à Albuquerque : dans les parties plates ce sont des argiles recouvertes d'une couche de sable; quant aux mornes, ils sont composés de ce calcaire blanc qui fait la masse de la formation entre Albuquerque et Coïmbra.

Le 13, vers midi, après avoir fait trois lieues et

demie, nous entrâmes pour la seconde fois dans le port d'Albuquerque. Dans ce moment il en sortait trois grands canots chargés d'Indiens Guanas qui allaient à la recherche de l'ipécacuanha. Les embarcations remontent le Paraguay jusqu'à Villa-Maria, d'où elles se dirigent vers les cours d'eau dont les bords produisent cette plante. Bientôt après nous fûmes reçus au village par le capitaine Rufo, et nous reprîmes possession de notre ancien domicile.

Le nombre des Guaycurus établis autour d'Albuquerque s'était accru de la tribu que nous avions rencontrée à Coïmbra, et nous apprîmes que le lendemain 14, cette nation devait célébrer une fête solennelle. En effet, dès le matin la grande place du village fut encombrée d'Indiens, et nous allâmes avec le commandant et les officiers nous établir sur des siéges qu'on avait préparés pour nous. Autour de nous les Guaycurus formèrent un vaste cercle. Au bout de quelques minutes deux femmes sortant de côtés opposés s'approchèrent à environ quatre pas de distance, les bras serrés contre le corps ; elles marchaient lentement et jetaient l'une sur l'autre des regards irrités ; tout à coup elles s'élancent les poings fermés pour se livrer à une lutte vigoureuse. Le sang, ayant presque aussitôt coulé en abondance de la figure de l'une d'elles, un chef qui présidait la fête s'interposa une baguette à la main, et, après les avoir séparées, donna à chacune de l'eau-de-vie dans une calebasse. Les maris s'approchèrent alors, consolèrent leurs

femmes, et burent le liquide. Plusieurs combats de ce genre se succédèrent, et nous apprîmes que lorsque des querelles avaient lieu dans les aldeas entre des femmes, on remettait leur solution à des fêtes semblables. Des luttes d'hommes eurent lieu ensuite sans aucune différence des combats précédents, si ce n'est qu'ils burent eux-mêmes la liqueur qu'ils avaient gagnée. Pendant ce temps de nouvelles femmes conçurent des velléités belliqueuses et entrèrent en lice, puis le goût des coups de poing sembla devenir épidémique, et nous vîmes jusqu'à des enfants de sept ans déployer des talents qui eussent fait honneur à des boxeurs anglais. Le lendemain les fêtes continuèrent, peut-être moins originales, mais plus gracieuses que celles de la veille. Une troupe de sauvages à cheval, presque nus, ornés de plumes, cherchèrent à enlever au grand galop et au moyen d'une sorte de sabre de bois un anneau suspendu à une corde à environ trois mètres de haut. Ceux qui réussissaient dans cet exercice étaient salués par les applaudissements de leurs compagnons et venaient d'un air victorieux recevoir la récompense d'eau-de-vie. Ceux qui étaient moins heureux s'enfuyaient dans les bois, poursuivis par les huées de l'assemblée. Pendant ce temps un personnage fort singulier, qui n'était autre que le principal chef des Guaycurus, vint s'asseoir à côté de nous. Un chapeau à trois cornes couvrait sa figure peinte et ses grands cheveux de sauvage; il portait un habit noir qui avait appar-

tenu au grand-père du capitaine Rufo, et qui dans son siècle de service n'avait perdu qu'un de ses pans. Une autre partie de son vêtement, son pantalon blanc à sous-pieds, avait, je crois, appartenu à un membre de l'expédition, et par suite du peu d'habitude qu'avait le porteur du costume européen, il l'avait mis par devant derrière : il est sans doute inutile de dire qu'il ne portait aucune espèce de chaussure. Son extrême gravité montrait assez combien le chef était satisfait de se faire voir dans cet imposant costume. Nous fîmes tous nos efforts pour enrôler un équipage indien afin de remonter le Paraguay; mais la plupart des Indiens Guanas étant déjà retenus pour les opérations d'ipécacuanha, nous ne pûmes réussir, et comme nous comptions faire une excursion à Miranda, il fut convenu que nous chercherions à recruter un équipage parmi les nombreux Indiens qui habitent les environs de ce poste. En entreprenant ce voyage, mon but principal était d'étudier la région habitée la plus voisine de la frontière entre le Brésil et le Paraguay.

Il me reste à dire quelques mots sur certains produits manufacturés par les gens du pays, et en premier lieu sur l'huile de poisson, dont l'extraction occupe des bras nombreux pendant une partie de la saison sèche, et surtout vers le mois de septembre. Cette huile est tirée essentiellement de deux sortes de poissons, le Piquiri et le Lambari, dont la taille ordinaire n'excède guère celle du doigt; mais leur peti-

tesse est grandement compensée par la richesse et l'abondance de leur huile. C'est par une simple cuisson dans de l'eau que cette huile en est extraite. Lorsque la saison de la pêche est arrivée, les fabricants d'huile s'établissent sous de petits hangars élevés sur les plages, et y installent leurs marmites. Quand la nuit est venue ils se dispersent sur la rivière, dans de très petits canots dont les bords sont presque au niveau de l'eau et dont l'avant supporte un foyer. Tout est tranquille, des myriades de poissons se sont réunis autour des canots; le pêcheur fait alors un léger bruit en frappant sur le bord de son bateau, et à l'instant même la petite embarcation se trouve pleine de Piquiris et de Lambaris qui sont aussitôt conduits à terre. Cette pêche singulière se fait dans le Paraguay et dans ses grands affluents, le San-Lourenço et surtout le Cuyaba. Dans quelques endroits on extrait aussi de l'huile des Jacarés, ainsi que cela se pratique dans plusieurs parties de l'Amérique du Nord. Enfin, dans presque tout le Brésil les gens de la campagne tirent de l'huile de certains serpents, et ils lui attribuent de grandes vertus médicinales.

Le savon du pays est fait avec des graisses extraites des os de bœuf et de porc, auxquelles on ajoute une solution chaude des cendres du papayer.

Le 16, au matin, nous quittâmes Albuquerque, mais nous fûmes retenus au port jusqu'à midi par le chargement de nos embarcations, qui étaient

montées par des soldats que le commandant Rufo nous avait donnés à cet effet.

Nous remontâmes le Paraguay, et nous eûmes presque aussitôt à passer devant l'embouchure de la Bahia-Grande sur laquelle est construite l'aldea des Quiniquinaos, dont nous avons déjà parlé et qui se trouve à trois lieues au nord-est d'Albuquerque ; il y a une égale distance de ce village au Paraguay en ligne droite. Après une course d'une lieue et demie, nous entrâmes dans le rio Mondego, appelé par les Indiens Mbotetey ou Mbotetin, et qui est souvent désigné par le nom de Miranda, à cause de l'établissement ainsi appelé qui fut fondé, en 1797, sur la rive droite de cette rivière. Le courant était très rapide et notre marche fort lente ; la rivière était tellement gonflée, que les varejões, dont on se sert ordinairement pour faire avancer les embarcations, ne pouvaient plus atteindre le fond, ce qui nous obligeait à nous haler au moyen de perches terminées en crochet et appelées forquilhas, en prenant des points d'appui sur les arbres de la rive. Le rio de Miranda, qui se jette dans le Paraguay par la rive gauche, a, dans cet endroit, environ 150 mètres de largeur. Nous trouvâmes dans la rivière des raies d'énorme taille ; mais, comme à l'ordinaire, les Brésiliens de l'intérieur témoignèrent la plus grande horreur pour la chair de ces poissons dont ils redoutent la piqûre. Après avoir remonté la rivière environ une lieue, nous établîmes notre camp au mi-

lieu d'un véritable nuage de mousquites. Dans cet endroit, se trouvait un énorme tronc d'arbre dans lequel nous découvrîmes de beaux insectes Carabiques, entre autres de grands Helluos noirs et des Galeritas de même couleur.

Le lendemain, nous fîmes, avec les plus grands efforts et en travaillant toute la journée, quatre lieues et un quart. Le 18, nous n'avançâmes guère de plus. A midi, le thermomètre, exposé au soleil, monta à 34 degrés ; à l'ombre et une heure après, 32 degrés. La température de l'eau était en ce moment de 30°,8. Nous eûmes pendant la nuit un violent orage qui commença à minuit et continua avec furie jusqu'à neuf heures du matin. En peu de minutes, la légère couverture de notre canot fut percée, et nous passâmes la nuit dans l'eau en grelottant. Le 19, la rivière était devenue tellement tortueuse, que nous revenions continuellement sur nous-mêmes, et qu'après un ou deux jours de voyage nous nous trouvions quelquefois à une lieue du point de départ. Ce jour, nous fîmes quatre lieues et demie. Les bois étaient toujours très épais et silencieux ; les oiseaux étaient peu nombreux. Parmi ces derniers, on ne voyait fréquemment qu'une espèce de tantale noir qui se posait souvent sur les buissons des marais. Notre nourriture consistait en grande partie dans le poisson Pacù. La végétation se composait ordinairement de forêts plus ou moins épaisses, mais peu remarquables sous le rapport de la beauté ou de la

variété de leurs produits végétaux. Quelquefois, nous traversions de grands marais recouverts d'un épais réseau de buissons entrelacés et de plantes grimpantes ; ces dernières, quelquefois disposées en nappes et s'avançant au loin sur la surface de la rivière, affectaient le plus souvent la forme de berceaux arrondis qui s'attachaient aux branches des arbres et formaient de véritables murailles végétales au milieu desquelles se détachaient les brillantes fleurs de nombreuses espèces de convolvulus.

Dans les deux jours suivants, nous ne fîmes que cinq lieues et un quart.

Le 20, nous passâmes enfin le morro d'Azeite, que depuis quatre jours nous étions occupés à contourner : c'est un gros monticule boisé assis sur la rive gauche.

Le 22, nous passâmes devant la bouche de la rivière Aquida-Houana, qui vient de l'est. Notre fourrier-pilote l'avait remontée jusqu'à ses sources depuis Albuquerque dans l'espace d'un mois. Elle paraît aussi large que le Mondego ; celui-ci, au-dessus du confluent de l'Aquida-Houana, a environ 45 mètres. Il devint tout à coup plus bas, et, son courant étant moins rapide, notre marche fut plus considérable et nous fîmes cinq lieues. Nous eûmes, le soir, un violent orage, et lorsque nous nous arrêtâmes pour la nuit, la pluie était tellement forte, que nos hommes ne purent réussir à faire du feu. Nous nous étions donc étendus dans nos embarcations, renonçant à

notre repas du soir et cherchant à dormir pour oublier la faim, malgré la pluie qui nous inondait de toutes parts. Il était à peu près onze heures lorsqu'on vint nous avertir qu'un homme venait d'être mordu par un serpent venimeux. Pendant que l'équipage était à terre, un des soldats s'était écarté du groupe. Au bout de quelque temps, ses camarades, ne le voyant pas revenir, l'appelèrent, mais en vain. Bientôt ils conçurent quelques inquiétudes, et se mirent à sa recherche. Malgré la profonde obscurité, ils le découvrirent à une douzaine de pas du lieu où ils s'étaient couchés, mais immobile et s'appuyant contre un arbre. Il ne répondit à leurs questions qu'en indiquant avec difficulté son pied, dans lequel on reconnut une plaie de petite dimension. L'homme paraissait affreusement souffrir, et il avait perdu l'usage de la parole. Le docteur Weddell se rendit immédiatement auprès de lui, cautérisa la plaie avec une baïonnette rougie au feu que l'on avait enfin allumé, et, au bout de deux heures, les vives douleurs qu'éprouvait le malade avaient déjà considérablement diminué ; deux jours après, il ne restait plus qu'un peu de roideur dans la jambe. Nous ne sûmes jamais quel animal l'avait attaqué. Il nous dit qu'il avait tout à coup senti une piqûre au pied, et que la douleur avait été tellement instantanée, qu'il n'avait pu ni appeler ses camarades ni se diriger vers eux. L'animal appartenait-il à la classe des reptiles ou à celle des arachnides ? Dans tous les cas, il est difficile

de concevoir qu'un venin aussi subtil n'ait pas produit des effets plus graves.

Le 23, nous fîmes cinq lieues. Vers deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes une île assez grande, et nous suivîmes le bras gauche de la rivière. Dans cet endroit, des gens du Miranda venaient d'établir une petite ferme qui était la première habitation que nous eussions rencontrée depuis que nous remontions la rivière. Il ne s'y trouvait pas alors d'habitants. Les oiseaux devinrent plus communs : le grand martin-pêcheur se montrait assez souvent. Il vole avec assez de vitesse, mais se perche fréquemment. Son cri est fort aigu et ressemble beaucoup au bruit d'une crécelle. Nous nous procurâmes aussi de jolies perruches ; quelques savacous se montraient aussi. Comme dans l'Araguay, cet oiseau semble vivre ici en société avec deux espèces de hérons. Les aras rouges et bleus se montraient à de rares intervalles ; mais ici nous vîmes pour la première fois en volée nombreuse le perroquet amazone que l'on apporte si fréquemment en Europe, et que l'on retrouve en grande abondance au Para. La végétation des bords de la rivière devenait de plus en plus tropicale ; les bois étaient très épais et remplis de palmiers et de bambous. Nous rencontrâmes quelques petites plages dont le sable était rempli de monédules; ces insectes volaient aussi en grand nombre au soleil. Sur les branches, nous vîmes fréquemment des singes appartenant aux deux espèces les plus communes, le hurleur

noir et le sajou à toupet. Autant le premier, qui est connu dans le pays sous le nom de budju, est triste et sauvage, autant le second est amusant par ses grimaces et ses gambades. De nombreuses troupes de ces animaux venaient souvent nous distraire de la monotonie de cette longue navigation fluviale.

Les animaux s'étaient donc tout à coup montrés en grand nombre, et lorsqu'il faisait clair de lune, il nous était impossible de nous livrer au sommeil. La nature entière semblait s'animer, et si, au coucher du soleil, le silence était absolu, les habitants des ténèbres, après s'être assurés de la retraite de ceux qui ne paraissent que le jour, sortaient de leurs demeures et nous assourdissaient de leurs cris variés. De chaque arbre, de chaque graminée s'échappaient les sons les plus divers, et du fond des eaux s'élevaient des grognements bizarres produits par le wacara. Les grenouilles et les crapauds faisaient retentir l'air de leurs voix si curieusement variées. Tantôt c'était comme le bruit de l'enclume retentissant sous les efforts de marteaux, tantôt de longs sifflements, ou bien encore des coassements prolongés. Mais, au-dessus de toutes ces voix du désert, se faisait entendre l'organe éclatant des oiseaux de nuit, et surtout le cri plaintif du tantale, qui rappelle les vagissements d'un nouveau-né. Le bourdonnement des insectes s'ajoutait à tout ce vacarme, auquel se joignaient souvent les rugissements lointains du tigre, la voix mugissante du crocodile et les détonations semblables à celles de

la mousqueterie que produisent d'énormes individus de cette dernière espèce en se précipitant du haut des berges dans le lit tranquille de la rivière. Ces belles nuits étaient rendues plus claires encore par l'apparition de milliards d'insectes phosphorescents. Le concert ne s'arrêtait qu'aux premiers rayons du jour, dont l'apparition était saluée par les cris retentissants des singes hurleurs.

Le 24, nous fîmes cinq lieues un quart, et, le lendemain, quatre lieues et demie. La journée suivante fut de trois lieues trois quarts, et celle du 27 de cinq lieues. Ce jour, nous fîmes les observations thermométriques suivantes : A huit heures et demie du matin, le thermomètre indiquait 29 degrés à l'air, et 27 degrés, plongé dans les eaux de la rivière ; à midi, 28°,8 à l'air, et 27°,0 dans l'eau ; à deux heures, 32°,0 à l'air, et 27°,2 dans l'eau ; à trois heures, 31°,7 à l'air, et 27°,2 dans l'eau; à quatre heures, 28°,4 à l'air, et 27°,2 dans l'eau ; à cinq heures et demie, 27°,8 à l'air, et 27°,1 dans l'eau ; enfin, à six heures et demie, 26°,0 à l'air, et 27°,0 dans l'eau.

Nous passâmes la nuit dans une petite ferme appelée Porto-Salubre, et, le 28, une course de quatre lieues et demie nous conduisit à Miranda. On peut estimer la route générale faite en remontant la rivière à cinquante-trois lieues. Nous fûmes reçus par le commandant, jeune homme bien élevé, qui nous conduisit au village ou plutôt au fort, comme on l'appelle ici. Ctte petite place a été construite à quelque

distance de la rivière pour éviter les débordements, ainsi que la plaie des mousquites. En approchant, nous fûmes salués par le canon, et bientôt nous nous trouvâmes installés dans une petite maison fort propre et où l'on nous entoura de marques d'attention.

Ce fut en 1797 et sous le gouvernement du général Caëtano Puito de Miranda, que les Portugais jetèrent les fondements de leur premier établissement sur la rive droite du Mondégo ; mais ce fortin ayant été plus tard emporté par un débordement extraordinaire, on le reconstruisit sur l'emplacement actuel, à environ une portée de canon de la rivière.

Le village, qui s'étend beaucoup dans le sens perpendiculaire au cours du Mondégo, contient environ deux cents habitants brésiliens. Les maisons sont pour la plupart recouvertes en paille, mais séparées les unes des autres par de nombreux bosquets ceints de murs formés de troncs de *taquara assu* et de beaux orangers, ce qui donne à cet établissement une assez vaste étendue que l'on n'apprécie point au premier coup d'œil, la vue étant bornée de toutes parts par les riches vergers dont nous venons de parler.

Le fort se compose d'une estacade, dite dans le pays Pao à pique : ce sont des pieux aigus fichés en terre les uns à côté des autres et formant une palissade à jour de 2 à 3 mètres de hauteur. Cette espèce de fortification, défendue autrefois par un fossé extérieur et munie intérieurement d'un épaulement en terre de $0^{m},80$ environ de hauteur, n'a jamais pu être de quel-

que utilité réelle que contre les efforts des nations sauvages, chez lesquelles l'art de la guerre est dans l'enfance. Aujourd'hui ce fort ne pourrait soutenir les attaques d'aucun ennemi : la plupart des pieux sont tombés, le fossé est rempli et l'épaulement est éboulé presque partout. Dans l'intérieur sont les logements de la garnison et ceux des officiers, plus une petite chapelle desservie par un curé qui, comme la plupart de ses collègues brésiliens, est un peu trop attaché aux plaisirs de ce monde ; c'est du reste un excellent chasseur qui nous procura quelques objets intéressants pour l'histoire naturelle. Sous un hangar se trouvent deux petites pièces de trois, et dans le magasin général du fort on en voit deux de six, outre une grande quantité de fusils et de sabres de tous les modèles possibles.

La garnison de Miranda était encore dans ces derniers temps composée de soixante et dix hommes sous les ordres d'un major ; mais à l'époque de notre passage elle ne comptait plus que quarante soldats, et son état-major se composait d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant et de trois cadetes faisant les fonctions de sergents. Le surplus de l'ancienne garnison avait été détaché sur différents points. Il y avait, en outre, dans le fort une quinzaine de galériens qui y subissaient leur peine. Tous les mois, pendant la saison sèche, le commandant de Miranda envoie une patrouille jusqu'à la frontière de la république du Paraguay. Ce détachement, dont le voyage d'aller et

de retour dure de quinze à vingt jours, se compose de sept soldats commandés par un sous-officier (cadete ou sergent). Ces hommes voyagent à cheval et emmènent avec eux des animaux de charge; le terme extrême de leur course est le rio Appo.

Le but de cette patrouille n'est pas, comme on pourrait le croire, d'observer les Espagnols du Paraguay, mais bien de les protéger contre les attaques des Indiens. Nous citerons à l'appui de cette assertion, qui paraîtrait sans doute un peu hasardée, la feuille de route d'une de ces patrouilles qui, s'étant perdue dans les campos au mois de juillet 1844, arriva au poste espagnol de Bustos : « Le second cadete, José de » Silva Albuquerque, accompagné de sept soldats et » d'un guide, parcourra les campos jusqu'au bord du » rio Appo; dans sa marche il observera si les In- » diens qui résident dans les limites de notre terri- » toire se sont présentés dans ces mêmes campos. Si » dans l'accomplissement de ces ordres il apprend » qu'il soit possible de rencontrer facilement nos voi- » sins de la république limitrophe, il se mettra en » communication avec eux; si quelques uns des su- » jets de la même république avaient l'intention de » venir visiter le Presidio, il devra les accompagner, » les défendre et les aider en tout, les traitant en » toutes circonstances avec politesse et de la manière » la plus amicale.

» Quartier du commandement de Miranda, 3 juillet 1844.

» *Signé* FELICIANO PEREIRA DE GUIMARAES. »

A cette pièce si bienveillante le chef du poste espagnol répondit en écrivant au bas le visa suivant dont le ton sec et défiant est tout à fait remarquable :

« L'officier brésilien retournera avec ses hommes et » on lui fournira les secours nécessaires jusqu'au rio » Appo, devant effectuer son retour par le même » chemin qu'il a suivi en venant. Il est prévenu qu'une » excursion de ce genre ne pourra se répéter de ce » côté du rio Appo, tant que ne seront pas réglées » définitivement les relations de la république avec » l'empire.

» Poste de Bustos Aquadabanigi, 26 juillet 1844.

» *Le commandant militaire de la Concepcion.*

» *Signé* MANOEL CONCHA. »

On entretient à Miranda, pour le service de ces patrouilles, environ quarante chevaux et une vingtaine de selles.

Lorsqu'en 1801, les Espagnols vinrent avec, dit-on, douze cents hommes et du canon, attaquer Coïmbra, dont la garnison ne comptait que vingt-huit soldats, le commandant de Miranda, ayant appris cette expédition, se dirigea tout aussitôt par terre sur la frontière espagnole et rasa le fort de San-José qui se trouvait à deux journées de voyage plus à l'est que le fort actuel de San-Carlos. On sait, du reste, que les Espagnols furent repoussés devant Coïmbra. Ils étaient commandés dans cette circonstance par un certain D. Lazaro qui était probablement gouverneur

du Paraguay pour le roi Charles IV. Autour de Miranda rayonnent plusieurs routes qui traversent par terre les régions les plus inconnues du Brésil : nous dirons quelques mots sur les six plus importantes.

La première est la route directe qui conduit à Cuyaba. Elle traverse la plupart des marais (Pantanaës) de la rive gauche du Paraguay et les côtoie sur les points où ils sont impraticables ; elle donne un embranchement qui se dirige sur l'aldea de Piquiri et va rejoindre le chemin de Goyaz à Cuyaba, un peu en avant du rio Arica. Cette route est bonne pendant le temps de la sécheresse ; mais, quoique beaucoup plus difficile dans la saison des pluies, elle est toujours praticable. Lorsqu'on n'a pas d'animaux de charge à conduire, la distance entre Miranda et Cuyaba peut être parcourue en douze ou treize jours ; mais il en faut le double à une caravane chargée. Au passage des principaux cours d'eau que l'on rencontre sont établies des fazendas possédant des canots au moyen desquels on peut transporter les marchandises d'un bord à l'autre. Les plus remarquables de ces rivières sont l'Aquida-Houana, le rio Negro, le Taquari et le San-Lourenço.

La seconde des routes est celle qui joint Miranda à la fazenda de Camapuan, dont nous avons déjà parlé comme étant le port d'embarquement de la voie fluviale de Cuyaba à San-Paulo. Après avoir d'abord traversé les Pantanaës des rives du Paraguay, cette route s'élève sur le plateau de Camapuan et passe

au-dessous des sources de l'Aquida-Houana. Elle est très mauvaise pendant les pluies, et ne paraît en aucun temps permettre d'autre mode de transport que celui qui a lieu à dos de mule. Une caravane chargée met une dizaine de jours pour se rendre de Miranda à Camapuan, mais un cavalier seul peut faire ce trajet en six jours, et quelques uns même l'ont fait, dit-on, en quatre.

La troisième route réunit les deux mêmes points que la précédente, mais elle est beaucoup plus longue : elle suit d'abord le cours de l'Aquida-Houana en marchant à l'est plein jusqu'à la petite povoaçâo de San-Joâo. A ce point, elle tourne brusquement au nord et suit la crête du plateau élevé d'où sortent les rios Aquida-Houana, Anhanduy et Sanguesuga. Cette route a l'avantage d'être praticable en tout temps, même pour les chariots à bœufs.

Le quatrième chemin se dirige de Miranda vers San-Paulo, en passant d'abord par Poira, où se trouvait autrefois une ferme du gouvernement (fazenda da naçâo), à environ deux lieues et demie au sud-est de Miranda, puis par le petit établissement das Vacarias. Il court au sud-est, et passe en général sur le sommet d'un plateau pour arriver à Vacarias. Dans cette première partie, le chemin est très bon et praticable en tout temps, mais seulement aux animaux de charge. A partir de la petite povoaçâo dont nous venons de parler, la route se dirige, en côtoyant presque constamment le Parana, vers l'arraial de Santa-

Anna, dont l'importance paraît augmenter depuis quelque temps, et qui est le dernier établissement de Matto-Grosso du côté de la province de Minas-Geraës. Entre ces deux points le chemin suit un plateau à crête très élevée et s'éloigne peu de la ligne de partage des eaux. Aussi, à l'exception des deux rios Anhanduy et Pardo, ne traversent-ils que des cours d'eau insignifiants. Au delà de Santa-Anna, la route passe la Paranahyba et coupe cette petite partie de la province de Minas-Geraës qui s'avance entre Matto-Grosso et San-Paulo, puis elle entre dans cette dernière province au moment où l'on franchit le Parana. Le pays qu'elle parcourt alors devient de plus en plus peuplé jusqu'à Villa-Franca, établissement déjà important de San-Paulo. De ce point on gagne la cidade de Campinas, la villa de Jundiahy, puis la capitale même de la province. De Vacarias à San-Paulo, cette route est très bonne et peut être parcourue par des chariots à bœufs.

La cinquième est la route de Miranda à la frontière du Paraguay, et de là à Asuncion. Après avoir passé le Mondego, vis-à-vis du fort de Miranda, on trouve un chemin facile se dirigeant au sud, et par lequel on peut arriver en cinq jours au bord du rio Appo, limite entre le Brésil et le Paraguay. On traverse la rivière et l'on passe près de l'emplacement du fort San-José, détruit par les Portugais en 1801 ; puis, en marchant deux jours de plus , on arrive au poste de Bustos , d'où l'on ne compte plus que deux jours

de marche pour gagner Concepcion, et, à partir de Concepcion, trois jours encore pour parvenir à Asuncion.

Ainsi, dans le cas où des relations commerciales s'établiraient un jour entre le Brésil et le Paraguay, elles pourraient facilement avoir lieu par cette route.

Le dernier de ces chemins, celui de Miranda à Albuquerque par terre, est très mauvais pendant la saison des pluies. Il suit d'abord la rive gauche du Mondego, puis traverse cette rivière à un quart de lieue de l'embouchure de l'Aquida-Houana, puis il va directement sur Albuquerque en coupant à travers les marais de la rive droite du Mondego. On traverse le Paraguay à la nage.

Lorsque les premiers Paulistes cherchaient la communication fluviale la plus facile entre San-Paulo et Matto-Grosso, ils remontèrent l'Anhanduy, puis ils transportèrent leurs canots par terre dans l'Aquida-Houana. Mais cette voie avait été abandonnée depuis l'adoption de celle de Camapuan, et l'on n'avait sur son parcours que des données très obscures. En 1838, elle a été rouverte par le major Joâo Jose Gomes, commandant de Miranda, qui fit remonter à ses canots le grand bras de l'Anhanduy, puis les fit traîner par terre un espace de huit lieues pour les mettre à l'eau dans l'Aquida-Houana, au lieu dit San-Joâo (qui se trouve sur la route de Miranda à Camapuan par les plateaux). On s'occupait, au moment

de notre passage, d'établir un autre portage qui ne serait alors que de trois lieues, entre un petit bras de l'Anhanduy et un affluent de l'Aquida-Houana, qui tous deux ont leur source sur le plateau qui s'étend de San-Joâo à as Vacarias ; mais ce n'était encore qu'un projet. On peut aller directement de San-Joâo à Vacarias, en suivant la route du portage de l'Anhanduy pendant trois à quatre lieues, puis en la quittant pour s'avancer par le plateau qui se trouve entre ces deux points. Cette route est bonne en tout temps et suit constamment l'arête qui sépare les eaux de l'Anhanduy de celles de l'Aquida-Houana. Entre Vacarias et San-Joâo il y a environ trente lieues.

On a ouvert dernièrement un nouveau chemin qui joint Camapuan à la route qui conduit de San-Paulo à Cuyaba par Piquiri. Ainsi on peut aller de Camapuan à Cuyaba par terre.

Enfin, il y a vingt ans que des soldats de Goyaz arrivèrent en une dizaine de jours, et sans avoir éprouvé la moindre difficulté, de cette ville à Camapuan, d'où ils se rendirent à Miranda. Si l'on vient à ouvrir cette route, ce qui, dit-on, est très facile à faire, puisqu'elle serait toujours dans les campos, on pourra se rendre aisément de Miranda à Goyaz.

Les environs de Miranda étant en général marécageux et inondés sur plusieurs points, il était difficile d'étudier la structure géologique du terrain. Voici pourtant le résultat de quelques observations qui nous ont permis de porter un jugement sur ce sujet.

Le fond de cette formation paraît être le calcaire très siliceux déjà reconnu à Corumba et à Albuquerque; nous l'avons observé très distinctement en deux endroits, et d'abord sur le chemin de Miranda à la grande aldea des Térénos, dont nous parlerons plus tard, au point où la route franchit de petites collines. Le calcaire y forme des petites masses arrondies traversées de veines noires et blanches assez contournées pour paraître indiquer que ces roches ont subi un remaniement postérieur à leur formation primitive. Nous l'avons revu ensuite dans une autre localité beaucoup plus voisine de Miranda : c'est encore sur les flancs de petites collines que nous avons pu l'étudier. Dans cette partie, le calcaire a l'apparence de couches relevées, tandis que sur la route de l'aldea, il était plutôt amorphe. Ce calcaire se casse facilement en plaques à surfaces très unies. Il est noir avec des veines blanches, et contient évidemment une bonne proportion de silex. Les couches paraissent courir du nord au sud en plongeant de 42 degrés vers l'est. Mais il est probable que sur l'autre versant des collines le plongement est en sens inverse; nous n'avons pas pu cependant nous en assurer. Dans les anfractuosités que présentent ces calcaires se trouvent de petites couches d'une sorte de grès très voisin de l'itacolumite, et qui s'écrase assez facilement. A la surface de tout ce terrain se trouvent, en général, les cangas formant, comme partout, des boursouflures rugueuses, surtout

vers le sommet des collines. Quelques portions de ce canga contiennent du quartz en gros fragments prismatiques. Dans plusieurs points des campos, aux environs de Miranda et même dans des endroits très rapprochés de cet établissement, on rencontre des lagunes dont le fond est formé d'une terre argileuse rougeâtre. Pendant la saison sèche, cette terre se recouvre d'efflorescences salines très blanches dont les gens du pays font du sel. On retrouve des salines de ce genre auprès d'Albuquerque, à la Bahia-Negra, au-dessous de Coïmbra et dans le Gran-Chaco, tout près de Bourbon.

La plupart des habitants de Miranda sont mulâtres ou cabourets; les autres sont des nègres, et c'est tout au plus si, dans la garnison, on pouvait compter deux ou trois blancs douteux. Mais ce qui forme ici la masse de la population, ce sont les Indiens qui sont répandus dans les environs au nombre de quatre ou cinq mille. Il paraît que les premiers habitants des bords du Mondego et de l'emplacement actuel de Miranda étaient des Indiens portant le nom de Guachis dont la race est aujourd'hui presque complétement éteinte par suite de la coutume qu'ont ces Indiens de détruire leur progéniture. Nous avons déjà vu chez les Guaycurus des habitudes semblables. Il ne reste plus de cette nation que quelques familles qui vivent dispersées, comme les Guatos, avec lesquels ils ont peut-être des rapports de parenté. D'après les Guachis, leurs ancêtres habitaient

cette terre de toute antiquité, lorsque les Guaycurus vinrent s'y établir, et ce ne fut que beaucoup plus tard encore que les Guanas ou Huanas s'y rencontrèrent avec ces derniers et s'y battirent avec eux. Nous vîmes dans le fort de Miranda le dernier des chefs de Guachis : c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une remarquable intelligence et dont la position m'intéressa vivement. Il était depuis plus d'une année dans les fers et s'attendait d'un jour à l'autre à être envoyé à Cuyaba pour y être jugé. Il avait tué un soldat nègre Brésilien, mais les circonstances qui avaient accompagné cet assassinat étaient telles, que je crus devoir le recommander vivement au président de la province. Le jeune sauvage était, un soir, retiré tranquillement dans sa hutte au milieu de ses femmes, lorsqu'un soldat ivre entra violemment et se mit à détruire tout ce que contenait la cabane. L'Indien le mit dehors, mais le Brésilien revint à la charge et maltraita une des femmes. Une lutte s'ensuivit, dans laquelle le sauvage, se sentant blessé d'un coup de sabre, frappa enfin le nègre d'un coup de massue et le tua. Toute la population indienne s'intéressait vivement au sort du jeune Guachi, et les chefs de diverses tribus étaient venus me prier d'intercéder pour lui. J'avais cru devoir céder à ces instances.

Nous fîmes aux environs de Miranda diverses excursions dirigées vers les villages indiens qui existent en grand nombre dans cette région. La première de

ces courses nous conduisit au village de Laïanos, situé à moins d'une demi-lieue de Miranda et formé de douze à quinze maisons disposées en cercle. Ces maisons ou plutôt ces huttes sont très grandes et ont des toits énormes qui, descendant souvent presque à terre, sont recouverts de feuilles de palmier et sont supportés par des troncs du même arbre. Ces sortes de couvertures s'élèvent à 5 mètres de hauteur. Dans les environs s'étendent de grandes plantations, et, lors de notre visite, presque tous les Indiens étaient occupés à la préparation de la farine de manioc. Dans l'intérieur des cases, on voyait beaucoup de belles peaux de jaguar et de chat sauvage. Nous y rencontrâmes des enfants qui, par amusement, marchaient sur des échasses faites de longs bambous auxquels on avait attaché en travers un petit morceau de bois destiné à supporter le pied. Les Laïanos forment une tribu de la nation des Gunas; ils se servent de chevaux; leur corps est presque entièrement nu, mais ces Indiens s'en couvrent toujours la partie inférieure avec la pièce de toile que portent toutes les nations de cette région. Quelques femmes seulement avaient le visage peint. Cette aldea occupe une jolie situation dans une vaste plaine; elle est entourée de bosquets de palmiers, et à peu de distance s'étend une chaîne de collines assez peu élevées.

Le 5 avril, nous allâmes visiter l'aldea des Térénos, qui appartiennent à la même nation que les précé-

dents, mais qui ont entretenu jusqu'ici très peu de rapports avec les blancs. C'est une nation guerrière qui a maintenu dans toute leur intégrité les coutumes de ses pères. Nous partîmes à sept heures du matin, escortés d'une douzaine de soldats ou d'habitants du village, parmi lesquels se trouvait le curé, qui, comme les autres, était à cheval et bien armé. Le village que nous allions visiter est situé à deux lieues et un tiers, en ligne droite, au nord-est de Miranda. Nous passâmes par l'aldea des Laïanos, que nous avions déjà vue la veille; nous nous y arrêtâmes quelque temps pour chercher à engager quelques uns de ses habitants à nous accompagner dans notre remonte du Paraguay. Aucun ne voulut y consentir. Nous continuâmes notre route à travers un beau campo, et, à une lieue plus loin, nous atteignîmes une petite aldea de Guaycurus composée de huit à dix maisons qui ne nous offrirent rien d'intéressant; aussi, après y avoir pris quelques moments de repos, nous remontâmes à cheval, et une course d'une heure nous fit débusquer tout à coup dans un bois touffu sur les bords d'un lac considérable, derrière lequel s'étendait un vaste village indien. Ce tableau était extrêmement animé : plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, absolument nus, se jouaient dans les eaux du lac; à l'approche de notre cavalcade, ils s'enfuirent en poussant les cris les plus bizarres. Bientôt cependant les hommes revinrent au-devant de nous, et nous saluèrent du mot

Adeos, qu'ils prononçaient avec une extrême douceur. Le village contient de cent à cent dix maisons réunies les unes aux autres : ce sont de longues huttes disposées en cercle autour d'une grande place. Elles ressemblent à de vastes ranchos recouverts par d'immenses toits de feuilles de palmier. La population entière, qui est de quinze à dix-huit cents habitants, était occupée à des préparatifs d'une grande fête. Ces Indiens n'ont d'autre vêtement que la pièce de toile qui leur entoure les reins. Leurs cheveux sont relevés au-dessus de la tête et attachés en arrière en forme de queue. Les deux sexes ont l'habitude de se couvrir le corps de peintures singulières semblables à celles des Guaycurus. Ces dessins sont souvent d'une excessive finesse et présentent une harmonie et une délicatesse qu'il est impossible de décrire. Les armes de ce peuple sont des lances terminées par une pointe de fer, des massues, des arcs et des petites flèches, et la bodoque, instrument ayant l'apparence d'un arc, mais qui porte deux cordes réunies vers le milieu par un petit morceau de cuir sur lequel on place une pierre qu'il est destiné à lancer au loin. Dans l'intérieur de chaque case, se trouve une sorte de lit qui se compose d'une table faite en canne et supportée par quatre pieux ; on la recouvre d'un cuir de bœuf. Dans le voisinage immédiat de ce village, sont trois autres aldeas moins considérables, et qui avaient été nouvellement formées par des troupes d'Indiens venus du désert, ayant

encore en leur possession des objets pris sur des Espagnols qu'ils avaient massacrés. La population totale de ces quatre villages est d'environ trois mille Indiens.

Ces gens sont industrieux : ils élèvent beaucoup de bestiaux et un grand nombre de chevaux. Ils plantent en grande abondance la canne à sucre, le maïs, les haricots, le manioc, et recueillent beaucoup de coton dont les femmes font de très beaux tissus qu'ils vendent aux Brésiliens ; enfin ils savent confectionner de très jolies poteries. Aussitôt que nous fûmes arrivés, les chefs nous reçurent sous un vaste hangar qui sert de salle du conseil. Cette scène de réception eût été digne du pinceau d'un habile peintre; car pendant que nous étions assis sur des nattes, plus de mille Indiens couverts de peintures les plus éclatantes se pressaient autour de nous. Une longue file de caciques vinrent s'accroupir du côté opposé, et les enfants, se faufilant entre les jambes des spectateurs, se placèrent en grand nombre auprès de nous et tâchaient de toucher nos vêtements pour satisfaire leur avide curiosité. Bientôt les femmes, qui s'étaient cachées à notre approche, ne purent non plus résister plus longtemps au désir de voir les étrangers, et une foule compacte se pressa sous le hangar ou dans son voisinage immédiat.

Nous nous étions munis à Miranda d'interprètes ; nous pûmes ainsi bientôt expliquer aux chefs indiens l'objet principal de notre visite : le désir d'obtenir

un équipage de rameurs. Le maintien de ces sauvages était grave, froid, et leurs manières remplies de dignité. Ils gardèrent le silence pendant dix minutes, puis ils se parlèrent entre eux. Un vieillard fit ensuite un discours : il expliqua à haute voix l'objet de nos désirs et engagea ceux des Indiens qui seraient dans l'intention de nous accompagner à se présenter. D'abord personne ne s'avança, puis deux ou trois jeunes gens, après avoir longtemps hésité, dirent qu'ils nous accompagneraient. Mais bientôt ils se dédirent, et nous vîmes que les chefs n'étaient nullement disposés à les laisser partir. Le conseil fut alors rompu, et nous parcourûmes le village pour voir les préparatifs de la fête, qui devait commencer le lendemain et se prolonger pendant trois jours. Déjà, depuis plus d'un mois, les hommes avaient parcouru les forêts, à la recherche de gâteaux de miel des abeilles sauvages ; à leur retour, toutes les familles s'étaient occupées de la fabrication d'une liqueur spiritueuse qui est l'âme de toutes leurs fêtes, et à laquelle ils donnent le nom de chichi, mot qui doit avoir une connexion avec celui de chicha, qui est donné à la boisson fermentée par les Quichoas. Les femmes préparent cette liqueur de la manière suivante. Elles broient les gâteaux de miel avec de l'eau, de manière à en faire une sorte de bouillie qu'elles déposent dans de grands vases bien fermés que l'on entretient à une température douce au moyen du feu. Il s'y développe bientôt une fer-

mentation acide et alcoolique. Alors on y ajoute de l'eau-de-vie de canne, et lorsque la boisson est prête pour l'usage, elle a une couleur jaune opaque, et son goût ressemble à celui de la bière aigre. A la porte de chaque maison étaient assises les femmes, qui se livraient à cent travaux divers, mais ayant tous le même but. Ici ce sont des grains de verroterie que l'on coud sur des pièces de cotonnade à larges raies ; là ce sont des plumes écarlates qu'on assemble et qu'on taille pour en faire des ornements de tête ; plus loin, c'est une femme qui couvre le corps de son mari de délicates peintures, ou bien un individu qui se barbouille lui-même. Cette opération se fait au moyen d'une petite baguette que l'on trempe dans un mélange de charbon et de teinture de jenipapo ; quelquefois ils se servent d'un véritable sceau qui imprime une figure quelconque sur la peau. Un de nos compagnons ne put résister aux instances des femmes qui désiraient, disaient-elles, en faire un Indien, et bientôt son bras se trouva couvert d'une charmante coloration de figures triangulaires réunies en carrés décroissants. Quant aux hommes, ils préparaient leurs armes, peignaient leurs cheveux, et s'occupaient de la construction d'un assez grand nombre de petits hangars de paille dont le sol était recouvert d'une natte. Dans celle de ces huttes temporaires qui étaient déjà achevées, se présentait de temps à autre une figure singulière : quelquefois c'était un homme, d'autres fois une femme, mais

toujours plus curieusement peinte encore que les autres Indiens. Le corps de ces gens était souvent entièrement couvert de bigarrures blanches; d'autres fois on avait cherché à lui donner l'apparence des animaux les plus redoutables; quelques uns étaient couverts de la tête aux pieds de grains de verroterie : tous tenaient d'une main la maraca, calebasse couverte d'ornements de perles et de plumes, et qui, étant remplie de cailloux, produit, lorsqu'on la secoue, un bruit assez fort et auquel ils donnaient avec le plus grand sérieux une mesure particulière; de l'autre main, ils supportaient un énorme faisceau de plumes d'autruche avec lequel ils décrivaient dans l'espace des figures régulières. Nous apprîmes que ces personnages étaient des sorciers qui, pour s'apprêter à la cérémonie, sont obligés de garder un jeûne absolu pendant plusieurs jours; mais nous supposâmes que les liquides ne leur étaient pas défendus, car ils paraissaient avoir fait une consommation considérable de leur boisson favorite. Les contorsions de ces gens étaient accompagnées de chants lugubres. Ces représentations duraient environ une demi-heure, puis elles recommençaient dans une direction opposée. Nous recueillîmes des renseignements curieux sur la position qu'occupent ces sorciers dans la nation : nous sûmes qu'ils étaient entourés d'un respect général; absorbés par leurs rapports avec le grand Esprit, on suppose qu'ils n'ont pas le temps de se livrer aux occu-

pations de la vie ordinaire, et les autres Indiens pourvoient à tous leurs besoins. Ils sont consultés comme des oracles, et l'on suit constamment leurs avis ; aucune expédition n'est entreprise s'ils ne l'ont conseillée. Malheureusement cette vie si douce a aussi son mauvais côté : les sorciers sont obligés de guérir les malades, et, si ces derniers viennent à mourir entre leurs mains, les parents du défunt peuvent réclamer le médecin, et le peuple le leur livre en déclarant que c'était un faux sorcier. Alors sa mort est à peu près certaine, surtout si le décédé était un chef, et un coup de massue termine son existence. Nous vîmes un de ces malheureux sorciers qui, pour échapper à son sort, s'était réfugié à Miranda ; mais il s'empressa de quitter cet endroit où sa vie aurait été sans cesse en danger. Si le malade vient à guérir, alors le médecin est comblé de présents, composés surtout de chevaux, de bœufs, et il est entouré des louanges de toute la tribu et proclamé un très grand sorcier. Dans une des huttes, nous vîmes un homme qui avait été mordu par un serpent venimeux et qui était comblé de soins intéressés par un de ces magiciens. Le moyen curatif très rationnel qu'il avait employé avait été de sucer avec force le venin de la plaie. Ce mode de traitement joue, du reste, un très grand rôle dans la médecine indienne, et lorsqu'on a reconnu qu'une saignée est nécessaire, on la pratique en faisant à la peau quelques égratignures avec un couteau, puis on se sert

de la bouche comme d'une ventouse pour extraire la quantité de sang désirée. Il faut, du reste, que le sentiment de la vanité soit bien profondément gravé dans le cœur de l'homme pour qu'il recherche des honneurs aussi périlleux. On nous assura que tous ces médecins périssaient de mort violente.

Heureusement pour eux, les Indiens jouissent en général d'une robuste santé, et beaucoup d'entre eux atteignent l'âge de cent ans. Leurs dents sont remarquablement belles. De même que les autres Guanas, ils n'ont qu'une seule femme à la fois, mais ils en changent quand ils veulent, et ils croient à l'existence d'un grand esprit occupé à faire manœuvrer le soleil.

M. Weddell observa dans la grande aldea plusieurs plantes que l'on y cultivait provenant de graines rapportées d'excursions faites chez leurs ennemis les Inimas. L'une d'elles, appelée Nicaya, est un arbre à feuillage très élégant, qui parut à notre botaniste être une espèce de Casse; son fruit est décrit par les Indiens comme ayant une forme allongée, et renfermant une sorte de confiture dont ils sont très friands. Une autre est une Aroïdée, à feuilles allongées, qu'ils nomment Ouaïaré, et dont ils mangent la racine après l'avoir fait cuire à plusieurs eaux pour en enlever l'âcreté. Après avoir passé plusieurs heures à l'aldea, nous retournâmes à Miranda. En traversant le bois de Taquara, qui est voisin du village, nous vîmes un grand arbre que la foudre venait de réduire en une sorte de filasse.

Le 6, quelques uns de nos compagnons retournèrent à l'aldea dans l'espérance d'y voir célébrer la fête, mais ils eurent la contrariété d'apprendre qu'elle avait été remise à quelques jours plus loin, sous prétexte que la boisson n'était pas encore prête; mais il est à croire que, prévoyant cette visite d'étrangers, les chefs avaient préféré attendre notre départ de Miranda.

Chez tous ces peuples, on est dans l'usage d'allumer chaque soir un grand feu devant la hutte des chefs, afin qu'elle puisse être reconnue de loin. Notre dernière excursion fut à l'aldea des Quiniquinaos, située à un tiers de lieue à l'est du village. Nous la trouvâmes comme les autres, composée de plusieurs grandes huttes de paille, disposées en cercle autour d'une place, et n'offrant rien de remarquable.

Avant de quitter Miranda, nous dirons quelques mots sur le groupement des tribus établies dans cette région.

Les Guaycurus et les Guanas sont les deux grandes nations qui, avant l'arrivée des Portugais, s'étaient emparées, ainsi que nous l'avons déjà dit, des rives du Mondego sur les Guachis, et s'y faisaient la guerre.

Quoique ces deux peuples aient des langues différentes, ils paraissent sous beaucoup d'autres rapports appartenir à la même race. L'un et l'autre sont cavaliers, et tous deux sortent des plaines du Gran-Chaco; aujourd'hui encore, leurs costumes, les pein-

tures dont ils se couvrent, et leurs fêtes, sont exactement semblables.

Les Guaycurus, ou Ouaycurus, se partagent en six grandes tribus. Ce sont :

Les Ouaitiadehos, qui, comme nous l'avons vu, habitent auprès d'Albuquerque; les Cadiéhos, qui habitent ordinairement le Gran-Chaco, où ils sont continuellement en guerre avec les Espagnols du Paraguay et de la Bolivia : ils avaient quitté leur résidence habituelle pour fuir leurs ennemis les Inimas, et s'étaient réfugiés à Albuquerque ; les Apacatchudehos, autrefois établis près de Miranda qu'ils ont quittée dans ces derniers temps pour se fixer sur les terres de la république du Paraguay, on ne sait pas dans quelle direction; les Echocudehos ou Cotogehos, habitants du Gran-Chaco, d'où ils ne paraissent sortir que très rarement; les Edjiéhos, qui peuplent plusieurs petites aldeas autour de Miranda; les Beaquiéchos, qui habitent ordinairement la frontière du Paraguay, mais qui dans ces derniers temps se sont rapprochés de Miranda, dans la direction du chemin de San-Carlos, afin de se mettre à l'abri des Inimas.

De toutes ces tribus, les Edjiéhos et les Ouaitiadehos seuls sont agriculteurs.

Ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve dans l'ouvrage de MM. Rengger et Longchamp sur le Paraguay (page 72), que la tribu des Guaycurus est depuis longtemps éteinte par suite de guerres qu'elle

a soutenues : rien ne montre mieux combien est peu connue jusqu'ici la contrée qui nous occupe.

Les Guanas, ou Huanas, sont divisés en quatre tribus principales :

1° Les Guanas, proprement dits, ou Chualas, qui, pour la plupart, habitent auprès d'Albuquerque; mais il y en a aussi un petit détachement dans le voisinage de Miranda.

2° Les Térénos, qui ont quatre aldeas auprès de Miranda; l'une d'elles est très considérable, comme nous l'avons dit en rendant compte de la visite que nous y avions faite. Les Térénos sont cavaliers, agriculteurs et habiles canotiers.

3° Les Laïanos, établis dans trois ou quatre aldeas, auprès de Miranda : leurs mœurs sont les mêmes que celles des précédents.

4° Enfin, les Quiniquinaos dont nous avons visité la principale aldea auprès d'Albuquerque ; ils en ont aussi une près de Miranda.

Les Indiens de cette partie de l'Amérique paraissent tous avoir l'habitude de tuer leurs enfants. Chez les Guachis, cette affreuse pratique paraît être le résultat d'un sentiment religieux et d'une volonté arrêtée de détruire leur tribu, tandis que chez les Guaycurus et les Guanas, et surtout chez les Térenos, elle paraît être due à la coquetterie des femmes qui veulent éviter les fatigues de l'allaitement afin de conserver plus longtemps leur aspect de jeunesse. En général, on tue l'enfant avant sa naissance, mais

quelquefois aussi on le sacrifie après. Les Guaycurus paraissent particulièrement avoir l'habitude d'abandonner leurs nouveaux-nés, lorsque ceux-ci les gênent dans leurs excursions lointaines.

Notre séjour à Miranda nous permit d'enrichir d'une manière notable nos collections zoologiques. Parmi les animaux que nous recueillîmes, se trouvaient plusieurs espèces curieuses de chauves-souris: l'une d'elles, entièrement noire, était remarquable par un faisceau de poils blancs formant une tache à la partie inférieure de chaque aile; l'autre était un oreillard gigantesque. Il est à remarquer que les animaux de cette famille sont presque toujours de couleur noire. Les ailes, particulièrement, sont très rarement ornées de nuances variées; cependant j'ai, depuis, trouvé aux environs de Bahia une espèce entièrement d'un blanc éclatant, et une autre ayant l'extrémité des ailes de cette couleur.

Parmi les oiseaux se comptaient plusieurs jolies espèces de jacanas, des grèbes, des bécassines, des pluviers, des hérons. Nous nous procurâmes aussi plusieurs individus d'une belle perruche-ara, à collier jaune. Nous eûmes ici l'occasion d'observer deux espèces de coucous qui sont, du reste, fort communes dans presque tout le Brésil. On sait que l'espèce européenne de ce genre a la singulière habitude de pondre ses œufs dans les nids d'autres oiseaux insectivores; le guira-cantara et le piaye, au contraire, font eux-mêmes leur nid et couvent leurs œufs, qui

sont généralement au nombre de trois. Ce dernier oiseau est regardé, par toutes les tribus indiennes qui s'étendent du Paraguay à la Guyane, comme étant de mauvais augure, et, dans toutes leurs langues, il se trouve désigné par les noms divers qu'elles appliquent au mauvais Esprit.

Nous avions aussi, déjà plusieurs fois, rencontré ces énormes araignées que l'on connaît sous le nom de mygales, mais c'est à Miranda seulement que nous les vîmes assez communément dans l'intérieur des maisons; bien que peu redoutées, leur piqûre cause cependant d'assez forts accès de fièvre.

On trouve dans cette région, en immense quantité, le beau bois violet et le palissandre, qui sont employés au chauffage : le premier vaut environ deux francs cinquante centimes la planche de deux à trois mètres de long sur un demi-mètre de large et deux à trois centimètres d'épaisseur; mais le prix du transport jusqu'a Rio-Janeiro serait d'environ quarante-huit francs, chaque planche pesant, en moyenne, deux arrobes et demie.

Le jacaranda ne coûte que trois francs la planche de quatre à cinq mètres de long sur près d'un mètre de large et cinq à six centimètres d'épaisseur. Ces bois pourraient être embarqués sur l'Aquida-Houana et aller par eau jusqu'à Porto-Feliz, dans la province de San-Paulo.

Le 12 avril, nous quittâmes cet établissemen t pour

retourner à Albuquerque. La descente du Mondego fut exécutée en cinq jours. Nous eûmes plusieurs fois occasion de voir des autruches dans les endroits découverts; quelques femelles ont l'habitude de déposer leurs œufs dans le même endroit, au milieu des hautes herbes, et l'on en trouve ainsi des groupes de vingt à vingt-cinq sur la même touffe; mais, le plus généralement, le nombre de ces œufs varie entre douze et quinze. Nous vîmes beaucoup d'aras et des bandes très nombreuses du petit fabirus que l'on désigne ici sous le nom de cabeça-secca. Ces oiseaux volent sur deux lignes qui se réunissent en forme d'angle. M. Deville tua la femelle d'un grand cerf qui traversait la rivière à la nage, et M. d'Osery, étant à la chasse dans un marais, se trouva tout à coup en présence d'un jaguar qu'il blessa d'un coup de fusil, mais l'animal se retira dans l'épaisseur des bois où l'on ne put le poursuivre. A un de nos campements du soir, je trouvai l'herbe couverte de jolies cassides du bleu le plus éclatant et qui faisaient l'effet de charmantes fleurs; j'observai aussi plusieurs espèces de darnis nouvellement écloses et que de grosses fourmis entouraient pour sucer l'humeur gluante dont elles étaient couvertes. Nous fûmes souvent obligés de passer la nuit dans les embarcations et sans prendre de repas du soir : c'était lorsque l'obscurité venait nous surprendre au milieu des marais; nous étions alors obligés de nous arrêter à cause du tracé de la carte de la rivière qui ne nous permettait de voyager

que le jour. Il m'arriva, pendant ce voyage, un accident qui ne fut heureusement que désagréable. Nous avions couché à terre, dans nos hamacs, et je voulus, avant le jour, retourner à notre embarcation; la dimension de notre grand canot ne nous permettant pas de l'approcher du rivage, nous avions l'habitude de nous y rendre dans une petite pirogue de chasse. Ne voulant éveiller personne, je pagayais moi-même la frêle embarcation, mais, lorsqu'encore à moitié endormi, je voulus sauter de l'une à l'autre, mon pied glissa, et je tombai à la renverse dans la rivière. Je crois avoir avoué déjà mon ignorance absolue de l'art de la natation : en faisant un plongeon bien involontaire, je me souvins que tout le monde était endormi et que, selon toutes les probabilités, je n'avais aucun secours à attendre; heureusement un homme avait entendu le bruit de ma chute, et, au moment où, mieux réveillé, je me débattais dans l'eau, je fus saisi et ramené à bord à moitié asphyxié.

Le Mondego est extrêmement sinueux, étroit et rapide devant Miranda. Sa largeur n'est que de quinze à seize mètres. Quand ses eaux sont hautes, son courant est de deux, et même de trois milles à l'heure, comme lorsque nous le remontâmes, et alors sa profondeur est considérable : des perches de six à huit mètres n'en atteignaient pas le fond; lorsque nous le redescendîmes, son courant n'était plus que d'un mille à un mille et demi. Les crues de cette rivière

sont très rapides, mais elles baissent aussi en très peu de temps, et, dans l'espace de deux ou trois jours, il lui arrive de sortir de son lit et d'y rentrer. Presque tous les affluents du Mondego, depuis Miranda jusqu'à son embouchure, ne sont que des ruisseaux qui se dessèchent une partie de l'année; il faut en excepter cependant le rio Sabba, près de l'embouchure duquel se trouve une fazenda de même nom, ainsi que l'Aquida-Houana.

L'étude géologique des bords du Mondego était rendue impossible par l'absence de coupes; la surface n'offre à la vue que des terrains argileux, mais on peut supposer que les calcaires règnent au-dessous. Au point appelé Barranco Vermelho, on voit des schistes argileux, rouges, veinés de blanc, presque à la surface du sol; enfin on trouve partout, sur le terrain, de gros blocs de quartz blanc quelquefois imprégnés de pyrites de fer.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

CHAPITRE XIV. — Le fort San-João das duas Barras. — Remonte du Tocantins. 1

CHAPITRE XV. — Retour à Goyaz par les déserts des Chavantes. 77

CHAPITRE XVI. — Histoire du Goyaz. — Difficultés de la navigation du Tocantins et de l'Araguay 105

CHAPITRE XVII. — Description de la province de Goyaz . . 120

CHAPITRE XVIII. — Voyage de Goyaz au rio Grande . . . 218

CHAPITRE XIX. — Voyage du rio Grande à Cuyaba 245

CHAPITRE XX. — Cuyaba. — Diamantino de Matto-Grosso. . 283

CHAPITRE XXI. — Sources du Paraguay et du rio Tapajos. — Mines de diamants. — Retour à Cuyaba 305

CHAPITRE XXII. — Descente des rios Cuyaba et San-Lourenço. 362

CHAPITRE XXIII. — Descente du Paraguay. — Corumba. — Albuquerque. — Nova-Coïmbra. 382

CHAPITRE XXIV. — Voyage au Paraguay. — Fort Bourbon. . 400

CHAPITRE XXV. — Retour à Albuquerque. — Miranda. . . . 437

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

En vente chez P. BERTRAND.

AGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE (le Brésil, la République orientale de l'Uru-ay, la République argentine, la Patagonie, la République du Chili, la République de Bolivia, République du Pérou), exécuté dans le cours des années 1826 à 1833, par M. ALCIDE D'OR-NY, docteur ès-sciences naturelles, chevalier de la Légion d'honneur, etc., membre de plu-urs académies et sociétés savantes, nationales et étrangères. Ouvrage dédié au Roi, publié sous auspices de M. le Ministre de l'instruction publique, et terminé en 90 livraisons d'un ensemble 620 feuilles de texte sur grand jésus vélin in-4. 415 planches de même format, et 18 cartes grand aigle, etc., réunis en 7 vol. et 2 atlas. 1,200 fr.

Chaque partie se vend séparément comme suit :

CARTE GÉOGRAPHIQUE DE BOLIVIA ;	2 feuilles, noir.	20 fr.
CARTE GÉOLOGIQUE DE BOLIVIA ;	2 feuilles, colorié.	30
CRUSTACÉS ;	avec 18 planches.	40
CRYPTOGAMIE ;	avec 15 planches.	40
FORAMINIFÈRES ;	avec 9 planches.	25
GÉOGRAPHIE ;	avec 2 planches et 8 cartes.	75
GÉOLOGIE ;	avec 2 planches et 9 cartes.	75
HISTORIQUE ;	avec 70 planches.	331
HOMME (L') AMÉRICAIN ;	avec 1 carte.	44
INSECTES ;	avec 32 planches.	77
MAMMIFÈRES ;	avec 22 planches.	37
MOLLUSQUES ;	avec 86 planches.	230
OISEAUX ;	avec 67 planches.	151
PALÉONTOLOGIE ;	avec 22 planches.	45
PALMIERS ;	avec 32 planches.	66
POISSONS ;	avec 16 planches.	26
REPTILES ;	avec 9 planches.	15
ZOOPHYTES ;	avec 13 planches.	23

On peut compléter chaque partie au prix de 1 fr. la feuille de texte, de 1 fr. 50 c. la planche, et les cartes dans la proportion de leur format.

30716

